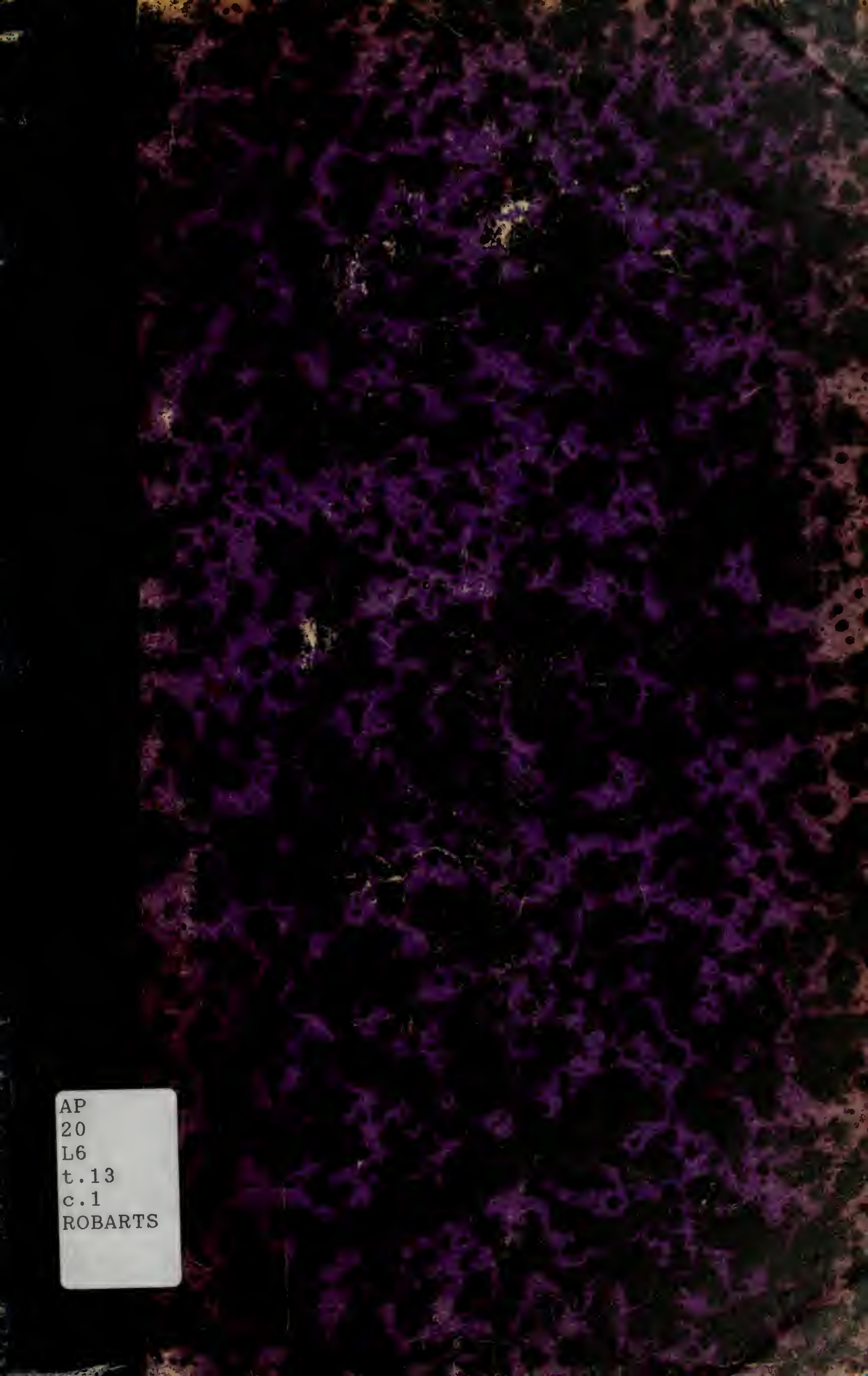
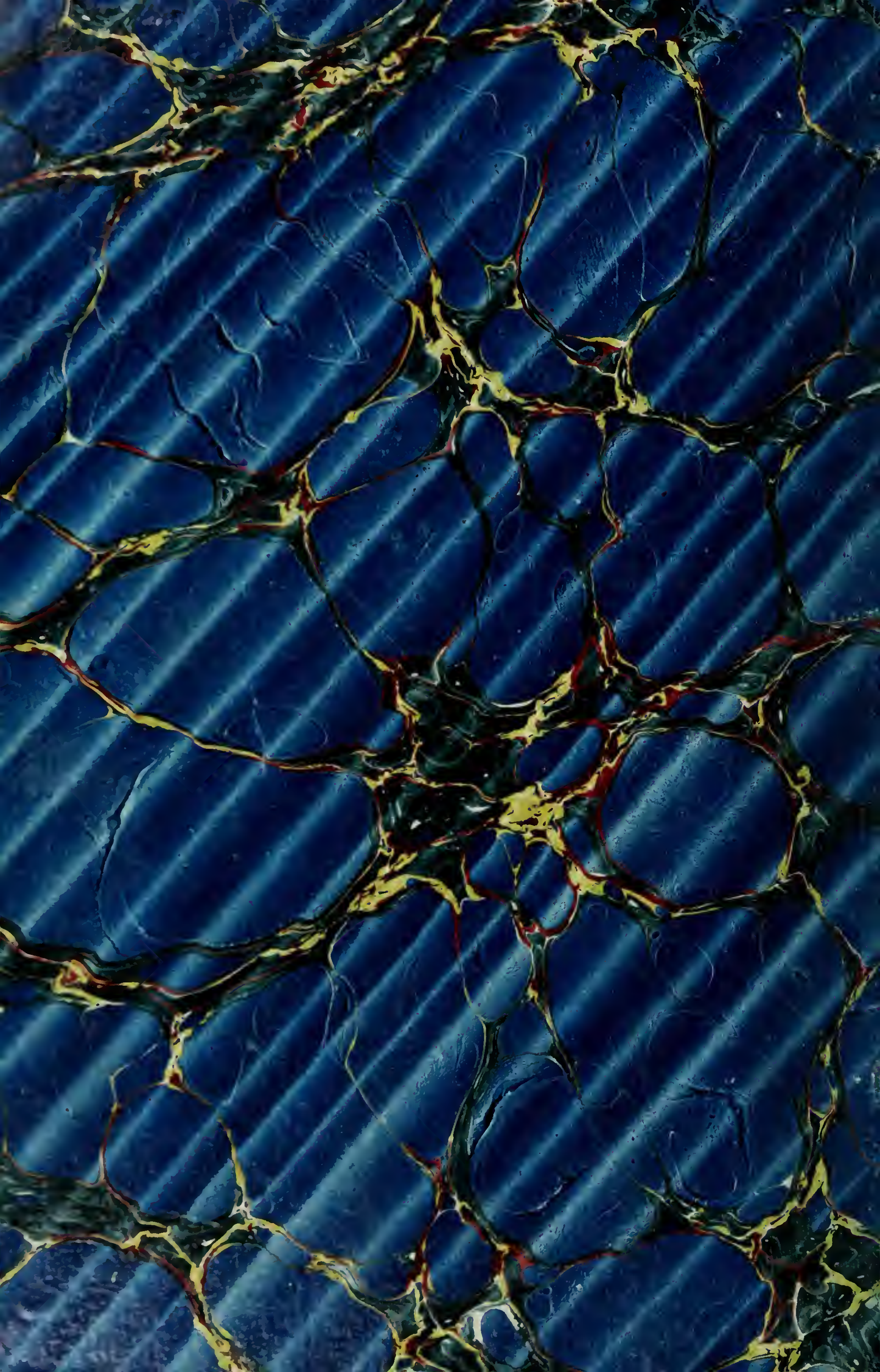
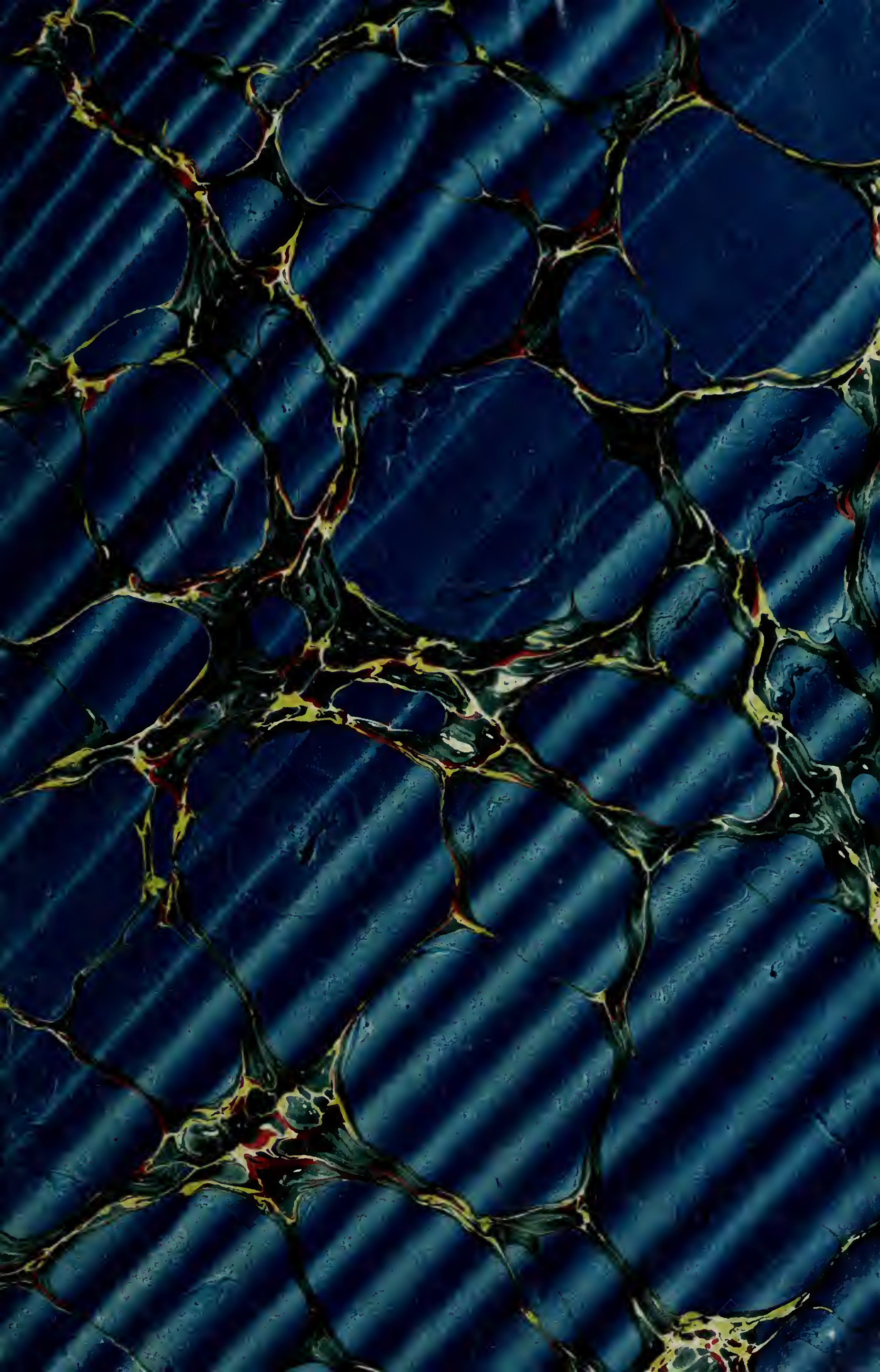






[illegible] 1887, [illegible]
[illegible]
[illegible]

t. 13 (1887)

CHRONIQUE

Paris, 1er janvier 1887.

Pour la première fois que j'inscris cette date, 1887, il faut que ce soit d'un livre belliqueux que j'entretienne nos lecteurs, car, avec l'année nouvelle, je ne sais quel vent de combat se lève, emportant avec lui de sinistres présages. On ne parle plus que de la guerre prochaine, et, à Berlin, M. Bronsart de Schellendorff fait semblant de trembler devant la France, suppliant le Parlement allemand de lui accorder une augmentation de 41,000 hommes pour son armée. La Chambre donnera très probablement ce que demande M. Bronsart de Schellendorff, tout en se faisant tirer l'oreille; mais cependant ses votes, renvoyant à l'année qui vient le règlement de la question pendante, indiquent bien que l'Allemagne ne croit pas un traître mot des velléités belliqueuses de la France, et qu'elle veut que le parti de la guerre dans la Confédération germanique, c'est-à-dire les officiers seulement, fasse trève à ses désirs de gagner des galons.

Voilà qu'un nouveau livre éclate comme une bombe, **la Prochaine Guerre franco-allemande**, par M. le lieutenant-colonel C. Koettschau, et dont M. Ernest Jaeglé nous donne la traduction. Eh bien, je crois que les trembleurs peuvent se rassurer, et que cette prochaine guerre, dont on parle tant, n'aura lieu, si elle a lieu, que dans un temps fort reculé, et, après avoir cherché à démêler la pensée assez peu claire de M. C. Koettschau, je dirai pourquoi.

Tout d'abord, il faut lire la préface du livre, car, suivant mon habitude, je n'en laisse pas une lorsqu'elle est signée de l'auteur de l'ouvrage; d'un autre côté, je ne les lis jamais quand elle est écrite par un ami. Dans une préface, l'auteur se révèle tel qu'il est, et, dans un livre comme celui-ci, on a besoin de bien se pénétrer de la pensée de l'auteur et de savoir à qui l'on a affaire.

« En 1870, dit M. Kœttschau nos voisins de France constataient que l'Allemagne resta longtemps muette devant leurs provocations :

« Les échos du Rhin allemand demeurent muets; si la Prusse avait tenu « vis-à-vis de nous le langage que tient la France, il y a beau temps que nous « nous serions mis en route. » (*Le Pays*, 8 juillet 1870.)

Dès le début de son livre, M. C. Kœttschau commet un impair en s'imaginant que *le Pays* était un journal représentant l'opinion de la France en 1870 ; il représentait seulement l'opinion du parti impérial, plus impérialiste que l'empereur, et qui l'a perdu.

Continuons : « Après la défaite, les cris de guerre se sont tus ; mais bientôt ils reprirent de plus en plus fort. A cette heure, ils sont si bruyants et si menaçants, que, forcément, ils trouvent de nombreux échos. Notre silence, en effet, pourrait être mal interprété.

« Notre caractère est ainsi fait, à nous autres Allemands, que nous traitons les questions de ce genre tout autrement que les Français. Volontiers, nous nous contenons : nous nous contentons de hausser les épaules quand les Français, ce peuple si vif et si curieux à étudier, se fâchent et se surexcitent. »

J'ignorais que les Allemands haussassent les épaules, c'est un geste qui ne leur est pas familier, et je les en félicite, parce que ce mouvement n'est pas distingué ; mais moi, qui connais peut-être mieux les Allemands que M. le lieutenant-colonel Koettschau, je suis obligé de l'avertir charitablement que ses compatriotes n'ont pas du tout, mais pas du tout, le caractère de mansuétude qu'il leur prête, et que lui-même, que l'on connaît fort bien, en est un exemple frappant. Sans compter que je ne veux pas parler du Dr Rommel, l'étonnant auteur du livre intitulé : **Au Pays de la Revanche**, dont le caractère atrabilaire ne peut être ignoré dans son propre pays. Cet homme, dont l'injure la plus forte à l'égard des Français consiste à leur reprocher de n'avoir plus d'enfants, donne raison à M. Richter, et laisserait penser que le *leader* du parti libéral au Parlement de Berlin n'a pas tort de sourire des transes de M. Bronsart de Schellendorff.

« Mais il arrive un moment où l'on ne saurait garder davantage le silence, et ce moment est arrivé...

« Devons-nous attendre qu'on nous adresse une provocation plus directe encore ?

« Les faits sont là qui prouvent que la majorité des Français, de ceux, bien entendu, qui influent sur l'opinion publique, projette une guerre de vengeance contre l'Allemagne. Les faits sont là qui prouvent que ce projet, conçu dès avant la signature de la paix de 1871, se trouve, après qu'on a travaillé à le réaliser, sans jamais se lasser, sans reculer devant aucun sacrifice, prêt à être mis à exécution, et que si l'Allemagne continuait à hausser, en souriant, les épaules, elle serait présomptueuse, elle serait insensée. »

La préface du livre de M. le lieutenant-colonel C. Kœttschau, dit suffisamment dans quel état d'esprit il s'est trouvé lorsqu'il a pris la plume. Le ton

des journaux français troublait sa digestion, et les deux volumes, **Avant la bataille** et **Pas encore**! lui ont causé des insomnies. Il a vu les Français aiguisant leurs sabres, et disant aux Allemands : « Nous ne vous craignons plus ou, sous peu, c'est *Pas encore!* qui parle, nous ne vous craindrons plus. » Or, pour l'officier allemand, rien n'est plus désagréable que d'entendre dire que son grand sabre est tout au plus bon à effrayer les moineaux. Non pas que M.C. Kœttschau et ses collègues croient un traître mot de ce que disent ceux qui crient déjà : A Berlin! mais parce qu'ils ne veulent pas que leurs soldats puissent douter du succès. M. C. Kœttschau sait parfaitement que personne ici n'est assez fou, je ne parle pas, bien entendu, de quelques têtes exaltées, pour songer à une guerre de revanche, et si la Prusse a mis soixante ans à se préparer, la France ne s'imagine pas que quinze ou seize ans suffisent à réparer des désastres sembables à ceux qu'elle a subis.

M. Kœttschau n'a, dit-il, aucune inimitié contre les Français, seulement nous crions trop, cela l'agace ; il nous considère, en propres termes, comme des enfants faisant les rodomonts et auxquels on tire les oreilles pour leur montrer qu'il faut savoir obéir. C'est pour notre bien que M. Kœttschau veut nous donner les étrivières.

« Nous avons même un faible pour notre voisin de l'Ouest ; c'est ainsi que, dans les familles où il y a beaucoup d'enfants, les frères et les sœurs aiment mieux le plus polisson de la bande ; quand finalement ils ont dû lui donner une bonne bourrade, ils en sont marris et de bon cœur ils lui tendent la main. »

La seule chose qui ressorte clairement du livre du lieutenant-colonel allemand est celle-ci : Qu'il est encore temps d'attaquer la France, mais que d'ici peu toutes les chances ne seraient plus pour l'Allemagne. Or que veut l'empire allemand ? Non pas recommencer la guerre de 1870, mais bien prouver aux Français qu'ils doivent renoncer à certaines espérances.

« Nous avons besoin d'une nouvelle guerre franco-allemande. L'état de chose actuel est indigne des deux nations ; elles sont là, en face l'une de l'autre, comme deux bêtes vigoureuses et hargneuses ; l'une, furieuse, est en arrêt devant l'autre, elle aboie avec rage et épie le moment propice pour se jeter sur son adversaire. L'autre, la plus grande, est moins agitée, mais, de temps en temps, elle aussi jette un regard oblique sur l'adversaire et, toutes les fois que celui-ci s'approche, elle lui montre ses dents longues et aiguisées.

« Je le demande à tout Français, à tout Allemand instruit : la comparaison n'est-elle pas juste ? Et, si elle est juste, ces deux nations qui, toutes deux, ont les visées les plus hautes, ont-elles l'une vis-à-vis de l'autre une attitude cheva-

loresque, on pourrait même dire convenable, une attitude qui soit simplement en harmonie avec les préceptes les plus élémentaires de la civilité. N'a-t-on pas le devoir, le devoir le plus noble et le plus élevé qui puisse s'imaginer, de faire en sorte que ces rapports indignes et des plus préjudiciables aux intérêts des deux peuples deviennent autres.

« Les sentiments que la France nourrit à l'endroit de l'Allemagne sont tellements amers, non pas seulement parce que celle-là a perdu l'Alsace-Lorraine, mais encore parce qu'elle a vu sa brave armée subir une défaite telle qu'il ne s'en rencontre pas une seconde dans l'histoire militaire de tous les temps.

« Les deux provinces allemandes avaient indubitablement une valeur toute particulière pour la France, parce qu'elles étaient la preuve vivante de la supériorité de celle-ci sur l'Allemagne. La France possédait des pays allemands et avait des sujets d'origine allemande. En outre, cette Alsace, qui s'étendait jusqu'au Rhin, constituait, en quelque sorte, un mort-gage lui donnant l'expectative de la frontière restante du Rhin, qui n'était pas encore sienne. De plus, sa population vigoureuse et saine fournissait des hommes solides à la guerre, habiles aux travaux de la paix. Or les Français instruits et versés dans l'histoire peuvent fort bien prendre leur parti de la rétrocession de ces provinces, car ils savent que c'étaient des pays bien et dûment allemands, que même l'une d'elles a été d'une manière peu honorable enlevée en pleine paix à l'empire d'Allemagne, et qu'actuellement encore, la France comprend des territoires qui jadis faisaient partie de cet empire.

« Mais le cours que prit la dernière guerre, son issue, la capitulation d'armées entières, le fait que les troupes françaises ne remportèrent la victoire que dans un seul et unique engagement important; tout cela, cette nation, si fière à juste titre de sa gloire militaire, pourra l'oublier bien moins facilement.

« Car le peuple français, quoique arrivé à un si grand degré de civilisation, n'estime rien tant que le succès des armes, il s'est habitué à voir ses enseignes victorieuses proclamer dans toutes les parties du monde la gloire de la France. Son histoire militaire n'est qu'une suite d'éclatants triomphes; les défaites, on les passe sous silence ou bien on les explique en invoquant des circonstances néfastes toutes particulières, des trahisons, etc. La guerre de 1870 a été la première au cours de laquelle, même les hommes qui savent le mieux farder la vérité, ne parviennent pas à signaler un seul succès un peu important.

« Et cette grande nation avait été abattue, défaite d'une manière inouie par une nation sans alliés, une nation dont les diverses fractions avaient fort souvent été battues isolément, dont le territoire avait été conquis en grande

partie par cette même France, et que celle-ci, précisément pour cette raison, n'avait jamais tenu en bien grande estime.

« C'est là une blessure d'amour-propre qu'une nouvelle lutte seule pourra guérir. Quand la France se sera convaincue que, même en déployant en temps opportun toutes ses forces militaires, elle n'est pas capable d'envahir l'Allemagne, fût-ce au prix des plus grands efforts, mais que, d'autre part, la lutte engagée aura démontré qu'elle possède une armée valide et imposante, elle signera la paix avec des sentiments tout autres qu'en 1871, et cette manière d'envisager la question allemande gagnera du terrain dans cette fraction de la nation surtout qui aura conservé les traditions chevaleresques des ancêtres.

« Beaucoup de Français s'imaginent que, si leur nation mettait sa politique à l'unisson de celle de l'Allemagne, cette coopération impliquerait une sorte de vassalité pour la France. A l'heure présente déjà, cette idée est complètement fausse, car si l'Allemagne est une plus grande puissance militaire, la France, par contre, est une puissance maritime plus considérable ; les deux nations, si elles étaient alliées, se compléteraient réciproquement.

« *Mais après une nouvelle passe d'armes, cette manière d'envisager les choses disparaîtrait totalement.*

« L'opinion que j'exprime ici, ajoute M. le lieutenant-colonel C. Kœttschau, est en contradiction avec celle de l'auteur de *Avant la bataille*. Pour lui, la prochaine guerre sera forcément une lutte au couteau. Je lui ferai remarquer que dans un duel entre gens bien élevés, les choses se passent autrement que quand deux sauvages en viennent aux mains.

« Quant à moi, j'espère que la prochaine guerre entre les deux nations se terminera dès après les premières rencontres, où la victoire demeurera indécise, et il se pourrait que ce fût pour toujours.

« *La pensée s'impose à nous que la situation actuelle est intenable*, *que*, *si nous attendons davantage*, *la lutte n'en sera que plus vive et qu'il ne faut pas que l'ennemi nous impose sa volonté et nous fixe le moment où il faudra agir.* »

Si, au lieu de faire connaître le fond du livre qui nous occupe, j'avais à en discuter la pensée dominante, peut-être aurions-nous à répondre au dernier membre de phrase que nous avons souligné à dessein ; mais notre mission n'étant pas de discuter, au point de vue politique, l'ouvrage de M. Kœttschau, nous laisserons chacun se faire une opinion. Nous ne dirons qu'une chose, c'est que nous ne croyons pas à la guerre prochaine, parce que si l'armée allemande, j'entends les chefs, la désirent, le peuple n'en veut pas, en Allemagne comme en France.

Le livre de M. Kœttschau est une discussion des ouvrages *Avant la bataille* et *Pas encore !* l'auteur essaye d'en atténuer l'effet en Allemagne et de nous donner des conseils que nous ne pouvons prendre pour désintéressés.

Nous nous sommes élevés contre la publication du livre *Avant la bataille*, livre que nous avons considéré comme dangereux et d'un optimisme outré ; nous sommes fort heureux de la publication de **La prochaine guerre franco-allemande**, car ceux qui en parcourront les pages, et j'espère que le nombre en sera grand, comprendront que, d'un côté comme de l'autre, celui qui prêche la guerre, soit de revanche pour les Français, soit d'agression bénévole pour les Allemands, commet une des plus grandes imprudences, pour ne pas parler plus durement, qu'il soit possible de faire.

Sous prétexte de patriotisme, on commet souvent de lourdes fautes, mais si nous devons nous garder des énergumènes qui battent la grosse caisse, défions-nous aussi des lieutenants-colonels allemands, de leur aménité et surtout de leurs conseils.

GASTON D'HAILLY.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Nous profitons du répit que nous laisse le moment des étrennes pour liquider le restant des ouvrages dont nous n'avons encore pu faire passer le compte rendu, et en finir avec les livres parus en 1886.

Mme Jeanne Mairet, dans son **André Maynard**, fait une étude qui ne manque pas d'originalité sur l'influence que peut exercer la femme sur l'artiste. Ou bien le peintre épousera une jeune fille comprenant que son mari doit faire de l'art, et alors elle risque d'avoir associé sa vie à un homme qui ne lui donnera pas la richesse, mais dont elle partagera la gloire ; ou bien elle le poussera à faire commerce de son talent, en fera un artiste à la mode, sacrifiant au goût de sa clientèle ; elle y gagnera probablement la fortune, mais alors c'est un véritable désastre pour l'art.

L'Archiduchesse, par Étincelle, un pseudonyme percé à jour depuis longtemps, est le titre du premier des récits d'un volume dans lequel l'auteur écrit de véritables romans en quelques pages pleines de sentiment, de grâce et d'esprit.

Dans **l'Archiduchesse**, Étincelle met en présence une dame de très haut rang et une femme de théâtre, et montre que la femme, à quelque classe qu'elle appartienne, sait toujours avoir du cœur.

Recommander le nouveau volume d'Étincelle, c'est offrir à nos lecteurs un ouvrage de haute distinction, une lecture qui ne leur laissera que de bonnes pensées, et, non pas ce dédain de la femme que les auteurs de nos jours s'appliquent à laisser paraître dans la plupart de leurs écrits.

Je ne sais pourquoi j'éprouve une certaine émotion lorsque je lis, sous le titre d'un roman, cette simple dédicace : *A ma mère*, et c'est cette dédicace que j'ai rencontrée sous le titre : *les Prétendants de Marthe*, le dernier et le plus important des récits de l'œuvre nouvelle d'Étincelle. Il me semble que la

dédicace a porté bonheur au gracieux écrivain, car il a produit dans ce romanl des pages délicieuses, comme la description de ce pèlerinage de Saint-Miche auquel se rendent deux amants.

Dans le récit suivant, **Une Idole**, on reprochera peut-être à l'héroïne de n'avoir pas su comprendre l'amour de celui qui a donné sa vie pour elle; mais, en y réfléchissant bien, la femme doit-elle donc aimer tous ceux-là qui s'éprennent de sa beauté? On dit que les femmes sont cruelles, bah! pour un peu de coquetterie, beaucoup de sympathie peut-être, les hommes ne laissent-ils pas libre cours à l'imagination de la « folle du logis ?

« La fenêtre était ouverte. La lueur pâle des étoiles glissait sur la soie mordorée des tentures, humiliée par les clartés pourpres de la lampe.

« L'air frais et salin de la plage faisait frissonner une touffe de lis tigrés dans un cornet d'argent niellé. On entendait au loin la musique enragée du casino de Dieppe, jouant une valse à grand orchestre.

Et la comtesse de la Merced, en toilette de soirée, toute prête à partir pour la *Villa japonaise* où sa chère ennemie, la princesse Catherine, donnait un concert, restait immobile, le sourcil froncé, pâle et inquiète. Quel pli de feuille de rose avait donc dérangé les délices de sa nonchalance?

« Depuis son départ de Paris, tout semblait avoir marché à souhait pour elle. A Londres, elle avait eu certainement les honneurs de la saison. La princesse de Galles lui avait témoigné sa gracieuse bienveillance; elle avait été présentée à la duchesse d'Édimbourg dans un *very select garden party*.

« Le prince lui avait fait deux compliments : le premier sur son esprit, le second sur son costume.

« Elle avait préféré de beaucoup le second.

« En arrivant à Dieppe, la première chose qu'elle avait trouvé sur sa table, c'était un énorme bouquet d'edelweis, envoyé des Alpes par un grand-duc en voyage.

« Bien qu'elle comptât douze ou quinze printemps de plus que la jolie comtesse d'Alérions, on ne s'occupait plus des élégances de la jeune femme depuis que Mme de la Merced était arrivée.

« Ces petites personnes de vingt ans ne savent pas s'habiller. Elles prennent tout inventés les chiffons de leurs couturières. Il n'y a ni art ni plaisir à porter la même chose que les autres.

« Mais elle, Germaine de la Merced, pour faire paraître plus élancée sa taille de déesse, elle avait cherché et trouvé des secrets.

« On parlait encore de sa dernière toilette du Casino. C'était une jupe rose-thé couverte de vieilles malines, une longue redingote de taffetas changeant, couleur scarabée, laissant s'échapper sur la poitrine des flots de dentelles, et rappelant, par sa coupe affinée, ses manches collantes, la redingote de Marie-Antoinette dans le portrait de Mme Lebrun.

« Sur la tête, un haut chapeau à aigrette verte, bordé de plumes rose-thé, copiait à demi ceux de la reine.

« Elle s'était promenée longtemps sur la terrasse en illustre et galante compagnie.

« Et quelle rage elle avait lue dans certains yeux !

« On lui avait dédié une quantité de valses, de nouvelles, de poésies, et son dernier portrait avait été le succès du salon. Son mari avait payé, sans souffler mot, quarante-deux mille francs de factures en retard ; puis il lui avait fait la grâce de partir seul pour ses terres du Midi et de la laisser seule aux bains de mer.

« Sa plus détestable rivale ne pouvait pas se montrer, à cause d'un rhume qui lui faisait le nez gros comme le poing. On lui avait envoyé un petit chien dans une corbeille, comparable à une paire de gants de Suède, roulée dans des dentelles.

« Enfin elle avait reçu une déclaration tournée à ravir. Et de qui? Du lion de la plage : un lion royal. Certes, toutes ces joies devaient compter dans une existence, et former autour d'une femme un tel déploiement d'azur, qu'aucun nuage ne s'y peut glisser.

« Et pourtant, sur le front lisse de la comtesse, un pli restait formé. Elle se regardait et elle le voyait, ce pli, sans pouvoir l'effacer.

« Elle voyait en même temps sa tête au fin profil, son nez droit, sa bouche au dessin correct, un peu dure aux coins, ses yeux gris, fascinateurs, pareils à deux lueurs troublantes ; puis son cou allongé de statue de la Renaissance, et toute sa fière et élégante personne moulée dans sa robe bleu-lune. Elle se rappelait ces vers d'un madrigal adressé à elle :

Comme Vénus sortant de l'onde,
Les flots où vous apparaissez
Roulent les perles de Golconde,
Sur les vieux points des temps passés.

« Elle les portait ce soir-là, les vieux points des temps passés, et les grosses perles de son collier, et sa traîne de soie brodée d'argent sur bleu pâle, ache-

vaient de lui donner une ressemblance avec cette Diane terrible, qui tint deux rois captifs.

« On l'avait comparée bien souvent à celle qui posa sans voiles devant le Primatice. La modernité l'avait assouplie. Ce n'était point avec les astrologues et les vieux poètes qu'elle passait son temps, mais avec les gentlemen de la haute vie, les philosophes pour dames, les princes bons garçons, et les merveilleuses des deux hémisphères.

« Un journal traînait à terre. Une marque au crayon rouge soulignait un fait divers :

« Hier soir, au cercle de *l'Alliance artistique*, une vive discussion a eu lieu entre le baron d'Alberg et M. Ralph Reynold.

« Une rencontre paraît inévitable.

« On attribue à une grande dame, dont le nom n'a pas été prononcé, les motifs de ce duel. »

« C'est cette marque au crayon rouge qui avait creusé un pli profond entre les sourcils de Germaine de la Merced.

« Ralph se battait à cause d'elle.

« Le baron d'Alberg, un butor, qui se grisait dans tous les cabarets à la mode, avait insulté grossièrement la comtesse, un soir, dans un souper semi-politique où se trouvaient une altesse étrangère, un diplomate et deux ou trois hommes célèbres.

« Personne n'avait pris la défense de la comtesse. Les uns ne la connaissaient pas, les autres ne pouvaient la souffrir.

« Mais un ami présent au dîner avait répété à Ralph Reynold les paroles du baron, et depuis quinze jours Ralph cherchait l'occasion de venger la comtesse.

« Qu'était-ce donc que Ralph ? Un poète presque ignoré, n'ayant encore obtenu avec son drame, *le Duc d'Albe*, qu'un succès d'estime, le fils d'un officier sans fortune, élevé en province par une mère économe et attristée.

« Beau comme un poète, avec son teint d'une pâleur mate et ses grands yeux noirs, il était resté en contemplation un soir entier devant Mme de la Merced.

« C'était dans un château voisin de la ville où il était né ; on jouait une comédie inédite de lui : on avait invité l'auteur.

« Mais lui ne songeait ni au théâtre, ni à la jeune première, ni à ses vers estropiés par la mémoire des amateurs ; il se plongeait tout palpitant dans le plus beau rêve de sa vie :

« Cette Diane ressuscitée, avec sa couronne d'or sur son front hautain et ses mouvements de statue faite femme !

« Il demanda à lui être présenté. Son admiration, muette d'abord, devint

éloquente. Après le spectacle, par un soir tiède de septembre, les groupes s'éparpillèrent dans les jardins ; Mme de la Merced, drapée dans sa mante de dentelles, resta sur une terrasse. Elle voyait le parc à ses pieds, les parterres étincelants de lumières, les allées profondes, romantiques, et les eaux frissonnantes rayées de lueurs blanches entre leurs rives herbues et noires.

« Le poète s'approcha d'elle ; il lui fit, en son langage, les honneurs de cette soirée. Pour la première fois, cette créature blasée sentit les ailes de la poésie lui effleurer le front.

« Toutes les choses semblaient renouvelées par ses images, par la flamme de sa parole. On aurait dit qu'il criblait de diamants ce ciel dont il parlait, et que les fleurs s'éveillaient à ses accents pour jeter leur encens aux pieds de la comtesse.

« Elle prit le bras du jeune homme, elle descendit avec lui les allées noires. En prêtant l'oreille à la musique de sa voix, elle avait envie de dire, comme les enfants à qui on raconte une histoire de fée : Encore ! encore !

« Quand elle remonta les marches du perron, il frissonna. Cette soirée, le seul coin d'idéal que le destin lui eût accordé, était-elle déjà finie ? Elle lui permit de la revoir. Le lendemain, elle reçut un sonnet.

« Elle le lut, le trouva très joli. Le second lui parut gentil, le troisième un peu obscur.

« Quant aux autres, elle ne les lut pas du tout. Des occupations importantes l'en empêchèrent. Ses matinées furent prises par la composition de six costumes pour la série de la duchesse de M... en Devonshire. Le charme pourtant n'était pas rompu ; Ralph ne l'ennnuyait plus quand il parlait. Ces émotions neuves, cet amour fou lui secouaient les nerfs d'une façon agréable. Timide, craignant de lui déplaire, il avait des soumissions de chien, il ne gênait pas. On le souffrait aux heures perdues, et, quand elle lui accordait un moment de présence, c'étaient de telles joies, qu'elle en était troublée.

« L'amour déchirant et souriant de ce jeune homme rajeunissait son âme fatiguée.

« Il lui versait un cordial.

« Certes, il n'était pas élégant, ni bien né, ni brillant ; mais il était autre chose. Il ne parlait, ni ne sentait, ni n'aimait comme tout le monde.

« Seulement, elle aurait dû réfléchir et s'attendre à ce qui arrivait. Il devait faire « une bêtise » un jour ou l'autre : ce jour-là était venu. Se battre en duel avec un sot comme ce d'Alberg, pour une parole qu'il n'a pas même entendue ; laisser deviner qu'il se bat pour elle ! C'est de mauvais goût, c'est ridicule, c'est de la dernière maladresse.

« Le lui a-t-elle demandé? De quel droit prend-il sa défense?

« La belle gloire, quand on saura dans tout Paris qu'elle a pour amoureux un petit poète refusé à la Comédie-Française! Et ce soir, ce soir même, l'archiduc devait lui être présenté!

« Il était question que l'archiduc vînt à son lunch du lendemain.

« Encore, si Raph l'avait consultée!

« Elle aurait eu une responsabilité. Mais non : ce bourgeois avait des susceptibilités de chevalier! Il lui avait plu de donner une leçon à M. d'Alberg.

« Quand elle lui avait écrit pour lui reprocher de s'être caché d'elle, l'esclave avait répondu : « Pour ces choses-là, ma chère comtesse, on ne consulte pas les femmes. »

« Puis il avait pris le train pour se rendre sur la frontière de Belgique.....

« Elle s'était cependant habillée pour la soirée de la Villa japonaise, parce que « l'honneur peut être satisfait » facilement. Elle l'espère bien. Mais elle ne partira pas sans avoir reçu des nouvelles. Elle regarde la pendule. Dix heures. Il s'est battu à six heures. Qu'est-il donc arrivé? Un télégramme en retard simplement, cela se voit si souvent! Dix heures un quart, dix heures et demie. Elle remonte un peu la fleur de son bouquet, corrige sa coiffure, respire son flacon, déplie son éventail, s'énerve.

« Que se passe-t-il enfin?

« — Une dépèche pour madame.

« — Donnez.

« Sa main tremble, son cœur bat. Pauvre Ralph, ce battement de cœur le rendrait bien heureux!

« Elle ouvre le pli bleu :

« Blessé très grièvement. Voudrait vous voir. Craint que vous arriviez trop tard.

« Docteur Constant. »

« Elle retomba pâle sur son fauteuil.

« — Blessé très grièvement. Lui si jeune, si bien doué, qui m'aimait tant!

« Quelque chose comme une larme perle dans ses yeux.

« — Quant à aller le trouver, c'est impossible. Ce médecin est fou et lui aussi. D'ailleurs, c'est probablement inutile. La dépêche est datée de sept heures.

« — S'il mourait cependant, quel chagrin là-bas pour cette mère, toute seule, dans sa ville de province, un fils de vingt-six ans!

« — S'il mourait, il faudrait lui envoyer une couronne de violettes de Parme...

« Il était charmant le premier soir, dans ce parc. Oui, ce jour-là, peut-être l'a-t-elle aimé...

« Du talent! un peu lyrique — mais dans ces notes tristes quelque chose d'attachant. Malheureusement, aucune idée de la vie; aucune élégance, presque pas d'usage. Une gaucherie!... Et elle continue, songeuse : « Je vais envoyer une dépêche à ce médecin, lui dire de promettre ma visite, si le malade respire encore. C'est une consolation à lui adresser.

« Je vais donc rester là, moi, jusqu'à minuit, seule avec mes pensées? Que va-t-on croire chez la princesse Catherine? On m'attend, on me cherche..... Peut-être supposera-t-on que le duel de Ralph m'intéresse et que je n'ose plus paraître ?

« Ce duel, après tout, l'ai-je voulu ? Il me met dans une cruelle angoisse. Si Ralph m'aime, je n'y puis rien. S'il est blessé, ce n'est pas ma faute.

« Tout le monde, d'ailleurs, souffre par l'amour. Moi, j'ai été folle de Jacques, quand j'avais dix-huit ans. Il s'est marié avec une autre, un laideron, du reste. Plus tard..... j'ai mis mon orgueil à cacher ce que je pouvais éprouver.

« Pourquoi me demande-t-il de venir? C'est insensé, c'est inconvenant. On meurt ou on vit ! S'il est mort, c'est inutile; s'il vit, je l'en consolerai.

« N'est-ce pas déjà odieux qu'on parle de cette affaire ? Si mon mari l'apprend, que se passera-t-il ? Tout cela pour quoi ? Pour un homme qui n'est pas de mon monde, à qui j'ai fait bien de l'honneur, et qui s'imagine de prendre fait et cause pour ma réputation, quand personne ne l'en prie.

« La vie est si triste, après tout ! — Presque un bonheur de s'en aller ! Une balle dans un duel pour une femme, c'est une belle mort, une fin de gentilhomme !

« A ce moment, le valet de chambre apporte une seconde dépêche.

« — Encore ! pense-t-elle. N'ai-je pas eu assez d'émotion pour un soir?

« Elle hésite à l'ouvrir. Un voile noir passe devant ses yeux. Le valet de chambre rouvre la porte du salon :

« M. le prince de Z...vient demander si Mme la comtesse n'est pas souffrante.

« — Moi, souffrante ? Pourquoi ? Entrez donc, mon cher prince.

« — Je viens vous enlever, dit le prince. Tout paraît éteint sans vous chez la princesse Catherine.

« — C'est que...

« — Vous ne pouvez pas venir ?

« — Si. Oh ! si...

« Le télégramme brûle la main de la comtesse. Pendant que son visiteur res-

pire une gerbe de fleurs, elle froisse le papier, l'allume et le jette dans la cheminée. Puis, s'enveloppant dans sa pelisse :

« — Partons, dit-elle.

« — A la Villa japonaise! crie joyeusement le prince.

« Et, souriante, ayant repris possession de sa grâce et de sa gaieté, elle répète : « A la Villa japonaise ! »

« Cependant la femme de chambre, se penchant vers la cheminée, arrache aux flammes un lambeau à demi consumé, où elle lit ce seul mot : « Mort. »

Dans ce charmant volume. Étincelle me semble avoir saisi avec un rare esprit de vérité les différents aspects sous lesquels les qualités et les défauts de la femme se font jour, et les combats intérieurs qui se livrent entre les émotions de son cœur toujours prêt à s'éveiller et ce besoin inné chez elle de courir sans cesse à de nouveaux succès.

Dans la **Bohème militaire** de M. René Mélinette, on sent l'écrivain qui connaît à fond le sujet qu'il traite. Il ne s'agit pas, ici, de ces livres fantaisistes dans lesquels on fait parader les officiers, laissant croire que leur existence est semée de succès féminins. Non. M. Mélinette montre, au contraire, les difficultés d'existence qu'ils doivent vaincre et les petites intrigues qui se nouent autour de chaque membre d'un même régiment. Ah! non, la vie de l'officier n'est pas toujours semée de roses, et, pour faire son chemin, il doit avaler bien des couleuvres.

Les Coulisses, par M. Aurélien Scholl, est un volume qui fait partie de cette série pleine d'esprit d'à-propos, que cet écrivain a publiée sous ce titre générique : *l'Esprit du boulevard.*

Au moment où Sardou obtient des succès très mérités sur diverses scènes à la fois de notre capitale, on aimera à relire certaines des pages publiées par M. Scholl dans *les Coulisses*, qui viennent d'être réimprimées et qui datent de plus de vingt années. On y verra que le chemin du succès pour les auteurs dramatiques est semé de ronces et d'épines.

Sous ce titre : **Dans la tourmente**, M. Philippe Desplas nous raconte une histoire de docteur en renom, aussi étrange que peu vraisemblable, dans laquelle il glisse le récit de la chute d'une dame sur le divan d'un cabinet

médical et une station dudit docteur en renom avec la dame en question dans un hôtel d'étudiants. Les amours du docteur Guéraud et de la dame du grand monde n'ont rien de particulièrement intéressant ; quant à la passion de la pupille du docteur pour son tuteur, nous avons lu cela bien des fois, mais nous n'avions encore jamais vu les compétitions amoureuses amener un drame aussi invraisemblable que celui qui termine ce volume.

M. Pierre Sales est en train de se faire un nom parmi les romanciers populaires, et **la Femme endormie**, son dernier ouvrage paru, a eu un succès en feuilletons qui prouve que les lecteurs des journaux préfèrent de beaucoup les romans coquins aux études parisiennes. Ici nous sommes en présence de criminels agissant dans un but bien déterminé et ne regardant ni à la vie ni à l'honneur des gens, pour s'emparer d'une fortune. L'auteur met en présence la police et les fauteurs de crimes, et, suivant ce qui se passe de nos jours, les agents ne sont pas les plus forts dans la lutte. Il faut prendre l'œuvre de M. Pierre Sales pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour un travail où l'imagination est tout. Pourvu que le lecteur soit tenu en haleine et que jusqu'à la fin du livre il se demande comment il se fait que, dans un hôtel garni, une femme ait pu être trouvée dans l'état de catalepsie dans lequel la police l'a rencontrée, c'est tout ce qu'il faut pour assurer le succès. D'autres font agir des criminels de bas étage, M. Pierre Salles préfère rechercher le crime dans une société plus relevée, ce qui nous évite l'argot des grossiers personnages que nous trouvons généralement parmi les héros du roman populaire.

Florestoc et Pintardeau, par M. Charles Chrétien, est un ouvrage humoristique dans lequel l'auteur, sans autre ambition que de divertir ses lecteurs, raconte les aventures d'un fils d'épicier qui dédaigne le commerce paternel pour se lancer dans la peinture. Florestoc, le rejeton de l'épicier, eût pu vivre heureux entre un bocal de cornichons et une tonne de cassonade, il a préféré courir après la gloire artistique ; mais on sait que celle-ci est dure pour les débuts de ses courtisans.

Ce livre est gai sans être grivois, et s'il en fallait tirer une moralité, elle serait qu'un bon épicier vaut cent fois mieux qu'un mauvais barbouilleur et mille fois mieux qu'un banquier comme Pintardeau, qui trompe tout le monde et se fait payer un superbe enterrement par son gendre, auquel il ne laisse que des valeurs qui ne valent rien.

L'Incendie des Folies-Plastiques, par M. Abraham Dreyfus, est un livre traitant de matières théâtrales et dans lequel l'auteur laisse jaillir toutes les étincelles de son esprit bien connu. Sous la forme enjouée de ces petites études, M. Abraham Dreyfus peint admirablement les dessous du théâtre, les directeurs, les acteurs et même les critiques.

Une Gauche célèbre, par Gyp, est une fantaisie judiciaire très spirituellement illustrée par Aug. Gorguet, dans laquelle l'auteur « blague » fort drôlatiquement les juges du procès Drumont-Meyer.

La Jupe, par Léo Trézenik, est un ouvrage érotico-paradoxal dans lequel l'auteur émet les théories les plus fantaisistes au sujet de la femme. M. Léo Trézenik, dont le talent d'écrivain est incontestable et dont l'imagination ne connaît aucune borne, pourrait peut-être les employer d'une façon plus méritoire.

Les Journées de vacances, par M. Jules Claretie, sont consacrées particulièrement à des études théâtrales et littéraires en Angleterre, à des excursions à Jersey et dans les endroits les plus curieux de la ville de Londres. Ah ! qui nous rendra, au *Temps*, les chroniques de Claretie ! Un administrateur pour le Théâtre-Français était-il donc si difficile à trouver ?

M. Henri Leriche, un romancier qui s'est déjà fait connaître par quelques œuvres non sans valeur, nous donne un nouveau roman, **L'Honneur de Suzanne.** Rien qu'à la lecture du titre, nous savions qu'il allait être question de l'honneur d'une jeune fille violée dans des circonstances plus ou moins dramatiques, ce qui ne constituerait pas une intrigue absolument nouvelle ; mais l'auteur, qui vise surtout à l'honnêteté, a glissé sur les circonstances du crime pour s'attacher au sentiment de pitié que mérite l'héroïne du récit. Ce roman est attachant, et les portraits des deux amies Gabrielle et Suzanne sont charmants.

Pourquoi M. Zénon Viret a-t-il donné ce titre personnel, **Paul Brujère**, à un livre qui ne peint nullement une personnalité, mais qui traite, au milieu d'un roman qui n'a ni queue ni tête, une question de casuistique ? On sent parfaitement que l'auteur a été empoigné par son sujet, fort intéressant, du

reste, mais qui demanderait à être traité ailleurs que dans un roman. Aussi, laissant de côté les détails, ne m'attacherai-je qu'au fond, c'est-à-dire au cas de conscience venant désunir un ménage qui eût dû vivre heureux sans l'intervention d'un prêtre auquel M. Viret prête un esprit que l'on rencontre rarement dans le clergé.

Dans le cas d'un accouchement où le médecin se voit dans la cruelle nécessité de sacrifier la mère ou l'enfant, est-ce la mère que l'homme de l'art doit sauver, ou bien, au contraire, celui-ci ne doit-il pas, sans hésiter, sacrifier la femme, qui, elle, a reçu le baptême, pour faire vivre l'enfant, qui, s'il mourait, serait privé de la grâce de ce sacrement ?

Nous laisserons aux théologiens le devoir de la discussion de ce cas de conscience, et ne nous attacherons qu'à voir ce que M. Zénon Viret a conclu de la donnée de son livre.

Paul Brujère épouse une jeune fille, Eugénie Morand. Cette jeune femme, très religieuse, aime son mari ; elle devient enceinte, et, au moment de son accouchement, le médecin se voit sur le point de devoir pratiquer une terrible opération. Il hésite ; bref, un enfant mort vient au monde.

Eugénie aime toujours son mari, mais elle repousse ses caresses.

« — Oui, Paul, dit la jeune femme lorsque son mari veut se montrer plus tendre, oui, je le disais et je le dis encore, je suis prête à l'assurer sous la foi du serment. Je t'ai donné mon cœur, il est à toi, je ne le reprendrai jamais. Mais, mon ami, le moment est venu où une explication entre nous est inévitable. J'ai cherché à le retarder le plus possible, cet instant fatal et terrible. Maintenant je ne puis plus reculer, et puisque tôt ou tard il fallait en venir là, autant vaut-il que ce soit maintenant, car moi aussi j'en souffrais de cette situation équivoque, mais je n'avais pas le courage de prononcer le mot qui devait la faire cesser.

« — Je ne comprends pas, murmura Paul. Explique-toi.

« — Eh bien, dit la jeune femme presque à voix basse et en tremblant légèrement comme si elle eût eu honte des paroles qu'elle prononçait, eh bien le passé est mort et nous devons l'oublier, nous ne pouvons plus vivre comme nous l'avons fait jusqu'ici.

« — Mais pourquoi ? s'écria le jeune homme en élevant la voix. Pourquoi ?

« — Parce que nous serions coupables, répondit Eugénie avec fermeté.

« — Coupables! ah ! par exemple,riposta Paul en riant d'un rire nerveux et forcé, coupables ! Coupables de quoi ? de nous aimer? Il me semble que nous sommes mariés cependant, et que personne, aucune autorité civile ou religieuse, ne peut défendre à un mari d'aimer sa femme et à une femme d'aimer son mari.

« — Oui, mon ami, dans certaines circonstances, il peut être défendu à deux époux d'avoir l'un pour l'autre autre chose qu'une affection fraternelle.

« — Ah bien, je voudrais savoir où tu as vu cela, qu'est-ce que cette nouvelle invention ?

« — Tu dois te rappeller,commença Eugénie, ce que nous a dit le prêtre en nous unissant. Le mariage chrétien a pour unique but de fonder une nouvelle famille, c'est-à-dire de mettre au monde et d'élever dans le droit chemin les enfants que Dieu nous envoie. Le premier devoir d'un père et d'une mère est donc d'assurer à leurs enfants les privilèges qui sont attachés à la qualité de chrétien. Toutes les fois que, par leur faute, les enfants qu'ils peuvent avoir sont privés de ce bienfait, les parents sont coupables. Nous serions donc coupables si nous nous exposions de nouveau à donner la vie à un enfant qui ne pourrait pas être baptisé.

« — Ah ! c'est là le motif? dit Paul.

« — Le seul, répondit Eugénie. J'ai péché une première fois par ignorance, et je ne veux pas m'exposer à commettre une seconde fois la même faute, qui serait alors impardonnable, puisque je sais maintenant que tu ne voudrais pas recourir aux moyens qui permettraient d'offrir un petit ange à Dieu.

« — Oui, en tuant la mère pour ondoyer un enfant qui n'existe pas encore. Cela, jamais ! »

Eh bien ! où M. Zénon Viret a-t-il jamais rencontré un prêtre ordonnant à une femme de ne plus connaître son mari sous le prétexte ci-dessus ? Et d'ailleurs, parce qu'une femme a eu une couche malheureuse, s'en suit-il que si elle devient mère une autre ou plusieurs fois, les choses se passeront comme la première ? Je puis le rassurer complètement à cet égard.

Non, M. Zénon Viret a voulu écrire un roman touchant à l'influence du prêtre sur le ménage et la famille, prouver qu'elle est néfaste, et voilà tout, affirmer après tant d'autres que le clergé est l'ennemi en toutes choses.

Dans leur roman **Le Mystère de Mantes**, MM. Alphonse Pagès et Henri Hazart ont entassé dans les quelques pages de leur premier chapitre assez de mystérieuses péripéties pour que le lecteur qui aura jeté les yeux sur les premiers feuillets du livre se trouve obligé d'aller jusqu'au bout. C'est là le grand secret des Gaboriau et autres fabricants de romans populaires.

M. Jacquinet est un philosophe aimable qui, dans son très intéressant volume, **Petits contes d'un philosophe**, se plaît, sous une forme enjouée, a suggérer à ses lecteurs les idées qu'il croit bonnes et vraies.

L'auteur aurait pu dédier le petit conte suivant, que j'extrais de son spirituel volume, aux musiciens de l'avenir, aux décadents et autres déliquescents; il a pour titre : *Les tours du diable*.

« Personne n'ignore que le diable s'est toujours plu à dresser des embûches à la pauvre humanité, et qu'il s'amuse à la duper par ses malices. Ainsi cherche-t-il à tirer parti de nos faiblesses pour détourner ou fausser les effets bienfaisants des instincts que nous avons reçus du bon Dieu. Sommes-nous nés avec l'esprit religieux, le diable, père de la superstition, indique à notre adoration une foule de choses, en nous disant : « Voilà Dieu, prosterne-toi ! » Un penchant naturel nous fait-il aimer la liberté et haïr le despotisme, le diable nous souffle : « Faire tout ce qu'il te plaît et n'obéir à personne, voilà la liberté ! » Avons-nous soif de bien-être et cherchons-nous l'idéal du bonheur, aux uns il représente la vie comme un long festin de Balthazar, aux autres il propose Diogène et son tonneau. « Je leur ferai prendre, dit-il encore, l'orgueil pour la dignité, la dureté pour la force, la duplicité pour la prudence, l'avarice pour la simplicité, l'hypocrisie pour la vertu, le mal pour le bien ; et ils tomberont dans mes pièges, car ils sont faibles et sots, et moi je suis le diable.»

« Mais où le vieux malin se plaît surtout, c'est à se jouer de l'esprit des foules, et à l'aveugler sur les choses et les personnes. Pour cela, il a inventé la *mode* et les courants de l'opinion à certains moments donnés. Qu'est-ce que la mode, qu'est-ce que les courants de l'opinion ? Des entraînements qui prennent leur source dans un caprice.

« C'est par la mode que le diable pervertit le sens du beau et du goût, en déformant le corps humain par des vêtements ou ornements ridicules. On proteste d'abord ; qu'importe ! Il faut suivre ; et puis l'œil peu à peu s'habitue ; une belle s'enlaidit à plaisir par une mode bizarre ; mais elle en mourrait si elle ne pouvait s'attifer au goût du jour ; tantôt elle apparaît dans un fourreau, tantôt elle prend les développements d'une rotonde ; un jour sa coiffure s'élargit, le lendemain elle s'exhausse, et Madame ou Mademoiselle se montre la tête ornée d'un potager ou d'une ménagerie.

« Dans les beaux-arts, et même en littérature, une fois qu'on atteint le beau et le vrai, ce n'est que pour un temps, on n'y reste pas ; le diable nous en détourne et profite de notre lassitude pour mettre à la mode le faux, le laid ou le bizarre : il faut du neuf, et le neuf, c'est souvent tout l'opposé de ce qui existait auparavant ; le monde ne vit-il pas de contrastes ? Pourquoi la musique, par exemple, qui a longtemps charmé l'oreille, ne deviendrait-elle pas un charivari savant, ou bien quelque chose d'une monotonie soporifique ?

Qui pourrait y trouver à redire, s'il est de mode de déclarer que c'est là la grande, la vraie musique? Telle est la sentence que rendent souvent des gens qui ne s'étaient jamais occupés de musique avant qu'il y eût une musique à la mode. et qui. d'ailleurs, ne pourraient distinguer une fausse note d'une note juste ; mais il est de bel air de faire ce qu'ils font, et c'est le diable qui les pousse.

«Pourquoi. au surplus, le goût d'aujourd'hui ne vaudrait-il pas celui d'hier? Et ici l'on invoque les droits du génie qui peut évoquer un monde nouveau ; et si quelqu'un apparaît chez qui l'on croit reconnaître ce génie novateur, il devient l'idole du jour : il ne s'agit là parfois que d'un nouveau tour de l'esprit malin ; mais qu'importe ! Dès ce moment, celui-là excite l'attention universelle ; on rapporte les moindres de ses actions ou de ses propos, on connaît sa vie intime, et ce qu'il mange, et ce qu'il boit, et comment il se couche. Ce n'est parfois qu'un homme du monde célèbre par ses fantaisies et son esprit paradoxal; c'est d'autres fois un artiste peintre qui, un jour, a trouvé ingénieux et original de mettre du blanc où auparavant on mettait du noir, ou de l'ombre où l'on mettait de la lumière, ou bien encore de représenter une chose qui ressemblait à une autre ; ou c'est un artiste dramatique qui s'est fait une grande réputation par ses allures excentriques ; ce peut être même un philosophe, car la philosophie a aussi sa mode du jour ; ou enfin c'est un homme de lettres, et, à ce propos, voici un des meilleures tours qu'ait jamais joué le diable.

« Il y avait une fois, chez une des nations les plus spirituelles de la terre, un grand poète dont la gloire s'étendait au loin ; et cette gloire, vraiment, était bien méritée, car ce poète, aux hautes pensées. brillait par une imagination riche, une touche pittoresque, et un style plein d'éclat et de force. A l'aide de tous ces dons de Dieu, il avait, pendant des années, rempli tant de belles pages, qu'il était devenu célèbre et avait presque autant de disciples que d'admirateurs.

Seulement, à ce grand poète, on aurait pu reprocher une certaine tendance naturelle à forcer en tout la note et à enfler la voix, en vue de l'effet à produire ; une façon grandiose de penser et une nouvelle manière de dire, voilà ce qui semblait le préoccuper à l'excès ; et ce n'était pas par ce côté, il faut l'avouer, qu'il plaisait le moins à la foule, ou qu'il était le moins admiré par ses amis ou ses disciples. Or le diable, toujours à l'affût, vit cela, et comprit qu'il en pourrait tirer parti. « Puisqu'ils aiment ces vers là, se dit-il en ricanant, je veux les servir à leur gré. »

Il s'introduisit donc auprès du grand homme ; c'était vers cette époque de

sa vie qui marquait la dernière moitié de sa carrière : il s'empara de son esprit, et il y plaça furtivement un petit instrument de son invention, un moulin à rimes riches. Que voulait ce moulin ? Des associations de mots et d'idées étranges, des images bizarres, des antithèses colossales, des noms retentissants, connus et inconnus, ramassés partout dans l'histoire, des vers écrits selon l'inspiration des consonances, et le tout entremêlé de pensées grandioses et sans suite ; et à chaque tour de roue, le moulin, jamais inactif, amenait un vers et une rime riche. Ainsi, jusqu'à la fin de sa carrière, sortirent de la tête du poète une suite innombrable de volumes,— vrai trésor amphigourique, — que l'on ne cessait d'admirer quand même on ne les lisait pas ; il suffisait que le nom de notre homme figurât sur la couverture. Quel génie ! Tel était le cri qui circulait dans la foule jusqu'au delà des frontières ; on lui devait une langue neuve et une poétique nouvelle. Il y avait bien, même dans son entourage, quelques esprits difficiles qui, se doutant ici de la malice du diable, ne voyaient dans tout cela qu'un grand entassement de mots et d'images recouvrant un fond vide, et qui se disaient entre eux : « C'est la décadence, c'est Stace, c'est Silius Italicus. » Ils lui reprochaient même d'avoir entraîné dans une voie mauvaise la littérature contemporaine ; mais on ne les écoutait pas, et ils passaient pour des esprits obtus ou envieux de la gloire du maître.

Et le diable riait de la réussite de sa malice ; il riait surtout des affolés qui ne cessaient de s'extasier sur le *plus grand génie du siècle ;* parmi eux, les uns avaient la foi et admiraient par religion ou par habitude, les autres uniquement parce que la mode, le monde, l'entraînement de l'opinion,le voulaient ainsi ; et cependant,parmi ces derniers, plusieurs n'étaient jamais parvenus à lire dix pages de ce grand génie qu'ils appelaient leur auteur favori ; mais était-ce une raison ?

C'est à l'un de ceux-ci que le malin voulut jouer un dernier tour : il le fit défier par un compère de lire en entier, et dans un temps déterminé, un grand poème en cinq volumes du maître. Notre prétendu admirateur n'osa reculer ; mais au bout de huit jours on le trouva mort, la tête renversée sur le quatrième volume, qu'il n'avait pu achever ; les médecins déclarèrent qu'il avait succombé à la suite d'un accès de *delirium tremens* d'ennui.

M. Jacquinet eût pu ajouter que le maître eut des imitateurs ou plutôt des disciples qui voulurent renchérir sur le genre, et que le lecteur ne put jamais aller seulement jusqu'à la fin du premier chapitre de leurs œuvres.

Rien n'est plus émouvant que la vie des contrebandiers des Ardennes jouant mille fois leur vie pour le misérable gain que leur rapporte leur frauduleux commerce de tabac belge. C'est dans ce pays que M. Georges Maldague a placé les péripéties de son roman **Rose Sauvage**. roman bien écrit et palpitant d'intérêt. La haine de Rose Sauvage envers Mlle Alban, qui a été la cause de la mort horrible de l'amant de la première, amène un drame très mouvementé dont n'est pas banni le sentiment.

A l'instant où l'homme, las et désespéré de la vie, s'apprête à la fuir violemment par le suicide, il semble que l'existence tout entière doive, dans les quelques instants qu'il s'accorde encore, se présenter à sa pensée avec toutes ses joies passées,— qui n'en a pas eu au moins dans sa jeunesse? — avec toutes ses peines présentes. Voilà ce que l'écrivain très pessimiste qui signe Fonserane a voulu exposer dans ses **Souvenirs d'antan**, livre auquel il a donné comme préface cet extrait de la *Confession d'un enfant du siècle*, de Musset :

« ...... Lorsqu'un certain temps de l'existence d'un homme, et, pour ainsi dire, un des membres de sa vie, a été blessé et gangrené par une maladie morale. il peut couper cette portion de lui-même, la retrancher du reste de sa vie. et la faire circuler sur la place publique, afin que les gens du même âge palpent et jugent la maladie. »

Dans l'œuvre poétique de Jules Guilbert, **Souvenirs lointains**, dont l'éditeur-imprimeur, B. Arnaud, a fait un petit chef-d'œuvre typographique, pourquoi ce fond de tristesse? Comme Fonserane, qui est poète aussi, quoiqu'il écrive en prose, Guilbert n'a-t-il donc éprouvé que chagrins et désillusion dans la vie ? N'a-t-il donc pas rencontré sur sa route un sourire de jeune fille, un coin de ciel bleu? Ah! qu'il peint bien sa mélancolie dans ces vers :

O Poète! pourquoi ce voile de tristesse
Et, sur ton front pâli, ces précoces sillons?
Veux-tu donc dans les pleurs consumer ta jeunesse
Et sans cesse gémir de tes déceptions?

Lorsque l'on cisèle le vers comme Jules Guilbert, on doit assez aimer la poésie pour la rendre aimable à tous, et n'en point en faire une éternelle pleureuse.

En terminant, signalons l'ouvrage, d'un goût littéraire si parfait, du comte Wodzinski, **les Trois Romans de Frédéric Chopin**, et la réimpression du patriotique roman de François de Juilliot, **Terre de France**, ouvrage couronné par l'Académie française.

Alex. Le Clerc.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Le petit livre paru sous ce titre : **Des Offices de notaires**, n'est point destiné et ne saurait prétendre à remplacer ni les savants traités de MM. Pradines et Perriquet, ni l'excellente monographie de M. Greffier, sur le même sujet.

Le volume que nous avons sous les yeux est un résumé succinct des règles et des solutions consacrées aujourd'hui par la doctrine et la jurisprudence, une simple étude de vulgarisation, à l'usage des notaires et des aspirants au notariat, qui pourront y puiser des indications utiles.

On vient de mettre en vente à la bibliothèque scientifique populaire publiée sous la direction de Camille Flammarion, **La Création de l'Homme et les premiers âges de l'humanité**, par H. du Cleuziou.

Une nouvelle science vient de naître : *la Préhistoire.*

Nous savons aujourd'hui comment l'homme est arrivé sur la terre. Les premiers âges de l'humanité étaient, naguère encore, ensevelis sous le voile du passé, mais des milliers de vestiges viennent d'être découverts, outils et armes de pierre de toutes formes, haches, marteaux, flèches, lances, racloirs, ossements cassés et taillés, ustensiles de la vie quotidienne, débris de cuisine ornements divers, etc., etc. Les voix du passé se sont réveillées.

Le grand succès qui a acclamé la publication du *Monde avant la création de l'Homme*, montre quel intérêt on attache maintenant à ces questions d'origines. Cet ouvrage-ci est la suite naturelle du premier. Après avoir assisté à la formation de la terre, on aimera avoir sous les yeux l'histoire primitive de l'humanité.

Le succès d'une telle publication était dès lors doublement assuré, et pour satisfaire à tous les désirs déjà exprimés, les Éditeurs lui ont donné la forme à la fois luxueuse et populaire qui a été accueillie avec tant d'enthousiasme par les innombrables lecteurs de l'*Astronomie populaire* et des *Terres du Ciel*.

L'ouvrage paraît en livraisons à 10 centimes et en séries à 50 centimes. Il sera illustré d'environ 300 figures, représentant les scènes du monde primitif, les mœurs et coutumes de nos ancêtres, leurs outils et leurs armes, ainsi que de plusieurs grandes planches reconstituant, par le dessin, les origines de la civilisation.

On peut s'abonner à l'ouvrage complet, reçu franco au fur et à mesure de l'apparition des séries, contre un mandat de dix francs envoyé aux éditeurs Marpon et Flammarion, à Paris, 26, rue Racine.

Le grand succès des étrennes est certainement l'ouvrage d'Alphonse Daudet, la **Belle-Nivernaise**, histoire d'un vieux bateau et de son équipage.

M. Alphonse Daudet a dédié ce récit à son jeune fils. C'est dire qu'on peut en recommander le choix aux familles.

La *Belle-Nivernaise* est un vieux bateau de la Seine ayant pour patron un pauvre homme chargé de famille qui, voyant un enfant abandonné, le recueille à bord de la *Belle-Nivernaise*. La pauvre petite créature récompense au delà du possible la belle action de ses parents adoptifs.

Le livre est luxueusement édité par la librairie Marpon et Flammarion, avec de jolis dessins et de grandes compositions de Montégut.

Les mêmes éditeurs mettent en vente la ravissante édition in-18 illustrée de **Tartarin sur les Alpes**, avec une plaque très originale sur la reliure.

Henri Litou.

Le Directeur-Gérant : H. Le Soudier.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCE, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 15 janvier 1887.

L'année qui commence, comme celle qui vient de s'achever, aura ses jours de deuil comme ses jours de joie, et le premier volume qui vient de paraître en 1887 nous laisse entrevoir que la littérature, jalouse aujourd'hui de flatter le goût du public au lieu de le guider, ne sait à quel saint se vouer.

Voyons, s'est dit M. Georges Ohnet, le lecteur dont j'ai l'oreille aimera-t-il les choses tristes, cette année, ou bien préfèrera-t-il ce qui est gai ? ma foi, je n'en sais trop rien. J'ai publié **Les Batailles de la vie**, cela m'a assez bien réussi. Assez de poudre comme cela et, puisque tout le monde désire la paix, laissons un peu de côté les grands combats. **Noir et Rose**! voilà un titre qui plaira à tout le monde : après la pluie le beau temps, après les larmes la joie. Et se frottant les mains, l'heureux auteur du *Maître de forges* se lance dans le sentimentalisme à outrance dans *Le Chant du cygne*, un roman très court heureusement, car sans cela les rivières eussent débordé tant il fera couler, de doux pleurs des beaux yeux de ses lectrices charmées. Pour faire diversion le second roman, le *Malheur de tante Ursule*, offre, contrairement à ce que son titre pourrait avoir de sombre, un sujet de comédie qui n'est certes point banal s'il est peu vraisemblable.

Voici d'abord les portraits des deux charmants et malheureux héros du premier roman du livre nouveau de M. Ohnet.

« Sténio Marackzy est, sans conteste, le plus admirable virtuose qui ait jamais fait vibrer le bois sonore d'un violon. Fantaisiste comme Paganini, il a fait, dans ses jours d'excentricité, des tours de force avec son archet. Mais ce n'est pas à se démancher sur la quatrième corde que le grand artiste a conquis sa réputation. S'il a des doigts divins pour exécuter, il a une imagination de feu pour créer. C'est un improvisateur d'une puissance merveilleuse, et, en même temps, d'une grâce incomparable. Tour à tour, sous l'archet magique, s'envolent les mélodies qui, par un prodigieux contraste, évoquent les mélan-

colies hivernales des plaines immenses, traversées par le Danube aux roseaux peuplés de hérons silencieux, puis les gaietés riantes des fêtes villageoises, dans lesquelles les blondes filles dansent les amoureuses czardas avec leurs fiancés, et enfin les rudesses belliqueuses des marches, où retentissent les sonneries des trompettes, les roulements des canons et le clair tintement des sabres. L'âme de la Hongrie tout entière, triste, joyeuse ou héroïque, chante dans le violon de Marackzy.

« Voilà pourquoi, dans son pays, il est aussi populaire que Kossuth, et comment, en Europe, il a fanatisé tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre.

« Fils d'un maître de chapelle du palais royal de Pesth, il n'a pas grandi en liberté comme les sauvages Tziganes qui parcourent les plaines Danubiennes. Son instruction musicale a été très soignée, et son éducation d'homme est parfaite. Remarqué par l'Empereur et Roi, un jour qu'il exécutait le solo de violon d'un *O salutaris* composé par son père, et emmené à Vienne pour jouer dans les concerts de la cour, il produisit tout de suite une sensation profonde. Pendant tout l'hiver il fit fureur et ne séduisit pas moins les femmes par sa beauté que par son talent. Il avait vingt ans, une tournure de gentilhomme, l'air pensif et des yeux de jais brillants et doux, où brûlaient toutes les flammes de l'Orient.

« Les Viennoises, aux cheveux couleur de soleil, raffolèrent de ce beau garçon brun comme la nuit. Sténio fut l'enfant gâté du grand monde autrichien, et porta le poids de son heureuse fortune avec une aisance incroyable. Il ne se donna pas une seule fois des airs de parvenu. Sans effort apparent, il se montra l'égal des grands seigneurs, et alla de pair avec les archiducs; il dépensait l'argent aussi facilement qu'il le gagnait. Jamais une infortune ne le trouva la main vide. Mais quand un prince de la finance le priait de venir faire de la musique dans ses salons, il avait des exigences folles.

« Sacré grand homme dans son pays, ce qui est rare, Sténio entreprit la conquête de l'Europe, et vint en France où, tour à tour, les grands virtuoses essayent leur talent sur cette pierre de touche unique qui s'appelle le public parisien...

« Le succès du virtuose hongrois fut instantané et foudroyant.

« Il voulut se faire connaître en Angleterre et, très apprécié du prince de Galles, qui s'était toujours montré son admirateur passionné et l'avait même invité à venir chasser en Ecosse, c'est devant la reine que le prince voulut faire entendre l'enchantement de cette virtuosité sans rivale.

« La fête eut lieu à Windsor. Des invitations en très petit nombre avaient été lancées, et des folies avaient été faites pour obtenir d'être compté parmi

les élus. Lorsque Sténio parut dans le salon, son violon à la main, un murmure doux, carressant, ailé, celui de toutes les femmes groupées autour de la souveraine, passa dans le silence et fit frissonner le musicien. Il sourit et, sans lever les yeux, frappant un coup léger avec son archet pour prévenir son accompagnateur qu'il était prêt, il commença.

« Il jouait une rêverie aux harmonies mélancoliques, exprimant les plaintes d'une âme souffrante prête à quitter la terre, et qu'il avait intitulée *le Chant du Cygne*. Sous ses doigts merveilleux, les souvenirs du passé heureux, fêtes joyeuses et brillantes, alternaient avec les réalités déchirantes du présent désolé. Ce n'était plus le violon qui chantait, c'était le cœur blessé lui-même qui exhalait ses regrets suprêmes avec ses derniers soupirs.

« Sténio, les paupières baissées, ainsi qu'à son habitude, oublieux de tout ce qui l'entourait, et comme concentré dans l'exécution de son morceau, faisait entendre les dernières notes, pures comme un souffle d'ange remontant vers le ciel, lorsqu'un profond sanglot, rompant le silence religieux de l'auditoire charmé, lui fit lever les yeux.

« D'un regard, il parcourt la salle étincelante de lumières, de parures et de de fleurs et, à deux pas de lui, au premier rang, le visage bouleversé par l'émotion, les joues ruisselantes de larmes, il aperçut une jeune fille. Les mains croisées, comme en prière, elle restait immobile. Pour elle, la terre avait disparu. Emportée par l'inspiration du sublime musicien, elle planait dans les espaces sacrés de la poésie éternelle. Des voix célestes charmaient ses oreilles, une douceur infinie pénétrait son âme, et elle souhaitait de rester toujours ainsi, à écouter ce divin concert.

« Les chants cessèrent brusquement, un grand bruit d'applaudissements éclata et un mouvement se produisit autour de la jeune fille : celui de toute l'assistance, qui, sans le moindre souci de l'étiquette, se levait en tumulte pour complimenter Sténio. Elle sentit qu'on la poussait du coude, et elle entendit une voix douce qui murmurait

« — Maud ! Eh bien ! Maud ?

« Ses paupières battirent comme si elle se réveillait, elle poussa un soupir, et, souriant à sa sœur, se penchait vers elle avec un commencement d'inquiétude :

« — Ah ! Daisy, que j'étais loin !...

« Elle put alors voir, dans un cercle de duchesses, le musicien debout, qui écoutait les compliments avec une gravité discrète. Puis après un court dialogue elle l'aperçut qui se dirigeait de son côté, conduit par le prince lui-même. Sténio s'inclina devant elle, pendant que son royal protecteur disait :

« — Miss Mellivan, mon ami, M. Marackzy, qui a sollicité l'honneur de vous être présenté...

« Maud balbutia quelques paroles confuses. Il lui sembla qu'une chaleur insupportable lui brûlait la poitrine. Quand elle reprit son sang-froid, le prince s'était éloigné, le musicien s'apprêtait à jouer de nouveau. Et, sous l'influence de l'archet enchanté, la jeune fille retrouva son extase, et pour elle la soirée se continua dans un ravissement délicieux. »

De cette admiration, de cette extase à un mariage, il n'y a pas loin, mais miss Mellivan était fille de lord, et les lords n'ont pas pour habitude de donner leurs filles au premier musicien qui passe, fût-il Apollon lui-même et ami du prince de Galles. Qu'à cela ne tienne, en Angleterre, il y a toujours un *clergymen* au détour de chaque chemin pour marier les amants victimes des idées arriérées d'ascendants cruels. Les premiers temps du mariage furent un enivrement pour Maud, mais un enfant vient qui est emporté par la maladie. Maud tombe malade à son tour et va mourir au moment où elle reçoit la visite de sa sœur restée auprès de lord Mellivan qui n'a jamais voulu entendre parler de la fille qui lui a infligé la honte d'un mariage qu'il considère comme scandaleux. Il semble à Maud qu'elle guérirait ou du moins que ses dernières heures seraient moins cruelles si son père s'approchait de son lit de souffrances et lui pardonnait. Des négociations ont lieu et, dans une entrevue entre Lord Mellivan et Stenio, le premier exige que l'époux de Maud lui abandonne le corps de celle-ci, une fois qu'elle serait morte.

« — Vous me l'avez enlevée vivante, dit-il, j'exige que vous me la rendiez morte. Je veux l'arracher à votre douleur comme vous l'avez arrachée à ma joie. Vous m'avez pris ses baisers, je la reprendrai à vos larmes. Rien d'elle ne vous restera. Elle redeviendra mienne : Elle dormira dans le caveau de famille, auprès de sa mère, et vous vous engagerez à ne jamais mettre le pied sur le sol anglais pour venir rôder autour de sa tombe !

« Marackzy regarda fixement lord Mellivan :

« — Et à ce prix, vous lui pardonnerez ?

« Le mari de Maud n'eut pas un tressaillement, son visage blême demeura immobile, ses yeux restèrent sans larmes.

« — Ainsi, de cet ange tant aimé vous me séparerez à jamais ? Le culte pieux, dont j'aurais entouré la chère morte, me sera interdit. Je n'aurai pas le droit de prier, de pleurer près d'elle, ni de lui porter des fleurs. Au désespoir de sa perte, vous ajoutez l'horreur de l'éternel éloignement. Ce qui aurait pu adoucir le déchirement de mon cœur, vous me le défendez. C'est me demander ma vie. Soit ! je vous la donne. Mais au moins que mon

sacrifice soit largement compensé. Soyez aussi indulgent pour votre fille que vous êtes cruel pour moi ! Que chacune de mes tortures lui vaille un apaisement, chacune de mes amertumes une joie, et puisque pour tous ses sourires je dois donner des larmes, vengez-vous bien et faites-là très heureuse ! »

M. Georges Ohnet n'aime pas la critique et, trônant sur la pile des 152 éditions de *La Grande Marnière*, il lance, en haussant les épaules, cette apostrophe :

« Certains journaux, refuges d'impuissants, à qui l'envie sert de doctrine, risquèrent quelques venimeuses attaques. Mais Sténio planait trop haut pour que de ces fangeuses embuscades on pût l'atteindre. La basse envie des méchants ne flétrit pas une fleur des couronnes. »

Il n'est pas difficile, en lisant entre les lignes, de trouver dans cette phrase la rancune de l'auteur de *Serge Panine* contre la critique qui ne s'est pas inclinée devant un succès qui dépasse certainement la valeur de l'œuvre.

Le Chant du Cygne ne s'élève guère au-dessus des romans larmoyants de Mme Cottin, et je ne sais pourquoi Lord Mellivan me rappelle, dans *Amélie de Mansfield*, Mme de Woldmar, mère d'Ernest et très digne baronne allemande qui laisse mourir de chagrin son fils unique, de peur qu'il n'épouse Amélie. De même que M. Ohnet, Mme Cottin a peint avec beaucoup de force cet orgueil barbare qui ne cesse d'être inflexible et se borne à gémir en vain sur les tombeaux qu'elle a creusés.

Le second roman que contient le nouveau volume de M. Ohnet est une petite histoire d'amour assez originale, et dans laquelle l'auteur a tracé un portrait de femme que ne désavouerait pas Mlle Zenaïde Fleuriot. **Le malheur de Tante Ursule**, est d'avoir aimé un jeune homme assez mauvais sujet qui a été obligé de se faire soldat parce qu'il était complètement ruiné et que le père d'Ursule lui avait refusé la main de sa fille. Le jeune homme part, la guerre de Crimée éclate et l'on apprend qu'il a été porté comme disparu.

« Dès lors, Ursule se considéra comme veuve, et prit le deuil. Vainement son père essaya de la consoler, de la distraire. Elle accueillit ses efforts avec une sévérité glaciale, qui arrêta court le brave homme. Au fond de lui-même, il conclut un respect admiratif pour cette douleur que rien ne pouvait atténuer Sa fille grandit dans son esprit, et il prit l'habitude de la considérer comme une sainte. Il ne parlait jamais de ce qu'on appelait dans la famille « le malheur

d'Ursule », sans baisser la voix, comme s'il eût craint d'être entendu. La maison était devenue silencieuse et grave. Une ombre semblait planer sur elle.

« Tous les jours, Ursule allait à l'église prier pour l'âme du cher mort. Elle lui avait voué un culte, et, dans sa chambre, devant le daguerréotype, au bas duquel pendait fané le dernier bouquet apporté par Louis, elle faisait de longues oraisons pleurant son amour tranché dans sa fleur.

« Elle fut parfaite pour son père, qu'elle soigna, jusqu'à son dernier soupir, avec un dévouement admirable. Elle n'avait qu'une haine, mais celle-là farouche, implacable : pour l'armée. Elle la rendait responsable de la perte de son fiancé. C'était elle qui le lui avait enlevé pour le conduire à la bouche des canons, dans les flots de mitraille. C'était elle qui, pour une cause stupide, inexplicable, incompréhensible, lançant les uns contre les autres, dans une tuerie féroce, des hommes qui ne s'étaient rien fait, lui avait pris celui qu'elle regrettait. Armée odieuse et inutile, mécanique humaine, bête et infâme, pavoisée d'étendards flottants, mise en branle par le son énivrant des tambours et des clairons ! Et tout cela pourquoi ? Pour voler des maris aux femmes, des fiancés aux jeunes filles, et des enfants aux mères !

« Dans la rue, quand elle sortait, elle traversait la chaussée pour ne pas croiser un soldat, sur le trottoir. Tout ce qui avait une culotte rouge et traînait un sabre lui faisait horreur. A Saint-Mandé où elle habitait l'été, ayant vu, sur un mur, en temps d'élections, une affiche rouge portant une profession de foi, dans laquelle un candidat intransigeant s'écriait carrément : « Plus d'armée permanente ! ! Le pays défendu par le pays ! ! », elle avait fait, en sa faveur, de la propagande auprès de ses fournisseurs, et lui avait gagné la voix de son jardinier.

« Cette grande fille, anguleuse et noire, était excellente au fond. Elle était vénérée par ses domestiques et adorée par sa sœur. Plus âgée qu'elle de dix ans, Ursule l'avait élevée avec des soins et une tendresse de mère. Quand elle l'avait vue grande, elle n'avait pas songé un instant à la détourner du mariage pour la garder égoïstement auprès d'elle. Sagement elle lui avait cherché un époux, mais l'avait choisi très pacifique. Il ne faisait même pas partie de la garde nationale, ayant été réformé pour cause de myopie. Fabricant de boutons en porcelaine, il avait une usine à Charenton, et se nommait Émile Bernard.

« Ce brave garçon, tout rond, était de ceux dont, à première vue on dit : Il ne ferait pas de mal à une mouche », et qui justifient le pronostic.

« Sa courte et massive personne était faite pour rouler, sur la pente de la

vie, sans déviation et sans cahots, tout droit et tout doux. Il partagea le culte de sa femme pour Ursule, et accepta la tradition du « malheur » sans le discuter.

« Il aurait pu dire que bien des hommes périssent à la guerre. sans que leur fiancées ou leurs veuves prennent à jamais l'existence en dégout et l'armée en exécration. Il avait une cousine qui, mariée en premières noces à un major, avait en secondes, épousé un colonel.

« Il préféra accepter les yeux fermés la légende du martyre sublime du malheureux soldat mort là-bas. Et il prit l'habitude de baisser la tête, avec chagrin, chaque fois qu'aux aniversaires du malheur, Ursule avait sa grande crise de larmes. Il aima bien Mme Bernard, qui le lui rendit, et de cet honnête échange de tendresse naquit une fille.

« Une fille ! Ursule fut transportée de joie. Elle avait tremblé que ce ne fût un garçon, car les garçons peuvent être exposés à porter l'uniforme. Elle avait déjà beaucoup de considération pour son beau-frère. A partir de la naissance de cet enfant du sexe féminin, elle redoubla d'égards pour lui. En différentes circonstances elle dit :

« — Les hommes délicats sont rares, il faut les apprécier ! Bernard est un homme délicat...

« Il avait su avoir une fille !

« Cette petite mit la maison à l'envers. Tante fut sa marainne, et donna cette preuve de goût de ne pas exiger qu'on la baptisât Ursule. Elle fut nomméeAline. Et blonde avec des yeux noirs et des lèvres roses, elle s'annonça comme devant être un miracle de grâce et de gentillesse.

« Tante Ursule tomba en extase devant la mignonne créature, elle en oublia presque le daguerréotype. Un bouleversement sembla s'être fait dans son esprit. A plusieurs reprises, des étrangers purent, dans la conversation, parler indirectement de l'armée, sans s'attirer les foudres de la vieille fille. Elle fronça le sourcil, pinça les lèvres, mais ne souffla mot. Avant la naissance de l'enfant, elle eût bondi et vociféré :

« -- L'armée ! Monstruosité digne des temps barbares ! Troupeau de victimes, ramassis d'asassins !...

« — Elle affectionnait cette définition, dont l'apparente incohérence : victimes en même temps qu'assassins, rendait bien sa pensée, pleine à la fois de pitié et d'exécration.

« Le brave Bernard, heureux de voir l'esprit de sa belle-sœur plus apaisé, dit à sa femme :

« — Je suis content : il me semble que tante Ursule devient plus calme, et que sa tristesse décroît.

« Mme Bernard hocha la tête et répondit :

« — Non elle est occupée et distraite par Aline, mais le souvenir du malheur ne s'effacera jamais de son esprit... Sa haine couve comme un incendie, et. à la première occasion sérieuse, elle éclatera. »

Je ne voudrais pas déflorer l'œuvre de M. Georges Ohnet en donnant l'analyse complète de son récit, il me suffira d'ajouter que Mme Bernard voyait juste et que la haine d'Ursule éclate en effet lorsqu'elle s'aperçoit qu'Aline s'est éprise d'un officier. L'auteur en a tiré un excellent parti pour faire admettre la jolie fable qu'il conte à ses lectrices dans ce style tranquille et terre à terre qui caractérise sa manière.

L'éditeur de M. Ohnet a fait des frais d'édition pour le nouveau volume, comme M. Koning a encadré luxueusement sa nouvelle pièce *la Comtesse Sarah* qui vient d'obtenir un succès d'estime au Gymnase, on ne peut dire plus. Car il ne faut pas se dissimuler que les romans de M. Ohnet, comme son théâtre, n'ont rien de particulièrement littéraire, et bien malin celui qui en tirerait une moralité.

Serge Panine. — Morale : Une belle-mère qui tue son gendre. Il ne mérite guère que l'on s'apitoie sur son sort ce Slave qui fait danser les écus de la boulangère; mais enfin ce coup de pistolet de lafin ?

Le maître de Forges. — Où est la moralité ? Que ressort-il de ce roman ou de ces cinq actes ? Qu'un monsieur, très méritant d'ailleurs, doit faire des prodiges pour amener son épouse légitime à comprendre que la France ne tarderait pas à se dépeupler tout à fait si les femmes sacrifiaient toutes au vérouillement de leur porte.

Enfin *La Comtesse Sarah.* — Une immoralité sans nom ! l'adultère dans tout ce qu'il a de plus cynique.

Voilà, quoi que l'on en puisse dire, tout le théâtre de M. G. Ohnet, théâtre qui plaît, qui fait fureur, grâce à la très remarquable science du maniement de l'émotion.

Mais prenez les phrases lourdes et banales que nous venons de citer de cette histoire intitulée *Le malheur de tante Ursule* et comparez-les, sans aucun parti pris, à celles d'autres romanciers en renom, mais dont le succès pour être moins bruyant, n'en est pas moins certain. Lisez **Gilberte**, d'Edouard Cadol, par exemple, et dites-moi si ce roman vif, spirituel, littéraire ne laisse pas d'autres impressions, une sensation d'un goût plus relevé que toutes les élucubrations de l'auteur de *Lise Fleuron ?*

Comme cette famille de Gilberte est posée avec finesse ! comme tout ce petit monde est étudié !

« L'oncle Léon, à ne le point surfaire, était bien le porc-épic le plus hérissé dont une famille puisse être incommodée .

Non que ce fût un méchant homme. Bien loin de là : des sentiments très honorables, des intentions excellentes, un cœur d'or, et la volonté ferme d'être bon parent. Seulement ! ... Ah ! seulement voilà : c'était un ingénieur...

Au premier abord, ça n'a l'air de rien. Rigoureusement un ingénieur vaut tout autant qu'un autre citoyen. Il y en a grand nombre à présent et l'on en rencontre partout. On a même essayé d'en faire des premiers rôles de comédie.

Ça n'a pas réussi, il est vrai. Par je ne sais quelle intuition, le public a refusé, tout net, d'avaler qu'un héros exerçât cette profession, d'ailleurs estimable ; mais en apparence, peu propre à développer le romanesque.

Dans la vie, il en va d'autre façon. Au point de vue de l'amour — j'entends le légitime, mais exclusivement ! — l'ingénieur est plutôt recherché. C'est pourquoi en sa jeunesse, l'oncle Léon, tout ingénieur qu'il fût, et bien qu'il eût un fort accent provençal — de Tarascon, ne vous déplaise, et il s'appelait Lacaçade, ce qui n'était pas sa faute — malgré tout cela, dis-je, il avait aimé la sœur unique de Joseph Leclair, le lui avait dit, et l'avait épousée.

S'en repentit-elle, celle-ci ? On ne saura le vrai qu'au jugement dernier. Néanmoins, après quelque temps de cohabitation, elle commença de se montrer languissante. Les médecins nommèrent une maladie et prescrivirent un traitement. Lacaçade les déclara imbéciles, assura qu'ils n'y voyaient goutte, et, certain de connaître le véritable mal de sa femme, (car je vous demande un peu, qui pouvait se vanter d'en remontrer à un homme qui avait tant de mathématiques !) il la soigna par A + B, et de façon si rationnelle, qu'elle parut préférer en finir, et, lui tirant sa révérence, elle trépassa sans autrement récriminer.

Par modestie, le veuf se garda d'en triompher avec ostentation. Tout au plus dit-il à son beau-frère :

« — Vous voyez, Joseph, si j'avais raison ! »

Il disait cela en pleurant, car il avait beaucoup de chagrin, et un chagrin très sincère, mais il avait raison, encore bien plus, et bien plus sincèrement.

D'abord, figurez-vous bien cela : l'oncle Léon avait toujours raison ; il en était bien sûr et ça tombe sous le sens, puisqu'il était ingénieur. C'est bien connu : les ingénieurs ne se trompent jamais, car ils n'ignorent rien, et si les universitaires savent tout, les ingénieurs en savent davantage.

Eh bien ! voyez, pourtant ! Malgré son savoir et son mérite réels, Léon

restait dans une situation médiocre. Pourquoi? Parce que le monde est bête et ignorant, ne cherchez pas autre chose. On ne le comprenait pas, voyez-vous, on ne voulait pas l'écouter.

Dans les places qu'il avait occupées, il n'était jamais parvenu à s'entendre avec ses directeurs ou patrons. Il avait beau leur dire : « Vous n'y êtes pas; vous n'y entendez rien : ce n'est pas ça; voilà ce que c'est ! » Il ne le persuadait point. Drôle de chose ! Il les froissait plutôt; croiriez-vous ça ?

Ce n'est pas encore tant sur les questions à lui spéciales, que patrons et directeurs le contrecarraient. Mais quand, soucieux de les obliger, pas autre chose, il entreprenait de leur démontrer qu'ils administraient en dépit du bon sens, à lui, le seul bon, évidemment, ces crétins l'envoyaient paître, tout comme avaient fait les médecins de sa femme, qui, c'est inouï! n'avouaient pas encore qu'il en savait plus qu'eux

On lui disait :

— Laissez-les donc, les uns et les autres, s'arranger à leur guise. Qu'est-ce que cela vous fait?

Ah bien non, par exemple! Des concessions, alors? Vous ne le connaissez pas! Des principes solides, lui, et puisque son opinion était la seule bonne, il se fût fait hacher menu, plutôt que de ne pas la faire prévaloir; à tous risques, tant pis !

Ce n'était pas un égoïste !

Dans la famille Leclair, on s'en méfiait. A l'écouter, il eût fallu tout bouleverser dans l'intérieur, modifier les habitudes, les relations, l'éducation des enfants. Joseph ne savait pas être père; Adelaïde, sa femme, ne savait pas être mère. Et les enfants! Ça des enfants? Jusqu'au valet de chambre qui ne savait pas cirer les souliers !

Quelqu'un qui l'amusait bien, c'était l'architecte de la villa de son beau-frère. En voilà un idiot! Comment diable Joseph ne faisait-il pas reculer le bâtiment d'un bon mètre et demi vers le fond ! Il était capable de trouver sa maison très bien, ce Joseph ! Ce que c'est que de ne pas savoir.

Pourtant Leclair, qui ne savait rien, était colossalement riche, tandis que Léon, qui pouvait en remontrer à tout le monde, il vivotait ni plus ni moins.

Ah ! mon Dieu! Ce n'est pas qu'il enviât son beau-frère. Il n'aurait pas voulu s'attribuer ça de ce que possédait l'ancien négociant, mais enfin, celui-ci était bien trop riche. C'était blessant.

Comme Leclair, sa femme et ses enfants étaient très bons, ils ne se formalisaient pas des coups de boutoir de l'ingénieur, d'autant que Léon, voyant finalement qu'il dépensait son éloquence en pure perte leur avait dit un jour :

— Ma foi! vous avez l'entendement trop dur. Je veux être pendu si désormais je vous donne un avis.

Attrappe !

Cependant Joseph n'était pas sans reconnaître une certaine supériorité au mari de feu sa sœur.

Ennuyeux Léon, oui et pas pour un peu, mais tout de même une capacité. A force de se poser délibéremment en gars plus malin que les plus malins, on éblouit les esprits simples. Leclair, tout bonnement bachelier, bien incapable, du reste, de repasser ses examens aujourd'hui — on a tant surchargé les programmes ! — assez embarrassé d'expliquer un texte, que son fils, alors en seconde, lui soumettait, Leclair, dis-je, ne s'insurgeait pas, de parti pris, contre ce que décrétait communément l'ingénieur. Sans consentir à démolir sa maison pour la reculer d'un mètre cinquante vers le fond, il reconnaissait qu'après tout, le bâtiment était bien près de la grille d'entrée. Sans condamner irrévocablement les médecins de sa sœur, dont Léon n'avait pas suivi les ordonnances, il était loin de tenir celui-ci pour une sorte d'assassin conscient; car tout cela lui paraissait la bouteille à l'encre. D'ailleurs, Parisien, fils de Parisiens, nourri du suc de Molière, il ne répugnait pas « à blaguer » M. Purgon. Aussi, quand son fils Hector s'en donnait à rire des prétentions de Lacaçade, dont il imitait les gestes et l'accent gallo-romain, son père l'arrêtait doucement, lui disant :

— Mon cher enfant, c'est le mari de ma pauvre sœur.

Or, comme il n'y avait pas à contester là-dessus, Mme Leclair ajoutait :

— Ton père a raison.

Or on attendait l'oncle Lacaçade, et l'on craignait qu'il arrivât avec quelque idée préconçue, quelque projet tracassier, dont il y aurait à se défendre. Particulièrement le père et la mère de Gilberte avaient lieu de s'inquiéter. Diantre soit de Léon ! si vraiment il se proposait de marier sa nièce. C'est là qu'il en faudrait des paroles pour se garer de son protégé ! Par avance on s'en faisait une idée fâcheuse. Un autre ingénieur ; parions ! Désolés ! Les Leclair savaient, du reste, ce qu'il en retournait. Un dans la famille, passe encore, puisqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement; mais deux! c'eût été excessif. Tenons-nous bien !

Quel étonnement ! Léon n'en souffla mot à son arrivée.

Du reste, il ne posa guère. L'administration des bains l'accapara dès le débotté, pour la recherche des sources à ajouter aux premières. Les trouver, en analyser la composition, établir les projets de travaux et leur coût, afin de les amener à l'établissement, il y avait de quoi absorber entièrement

Lacaçade. Tout le temps dans la montagne, puis à son laboratoire, ou à son cabinet, il faisait des sondages, chauffait des cornues et allignait des chiffres à n'en plus finir, histoire de se reposer de tracer des lignes, des plans, des élévations avec force formules algébriques, où il se reconnaissait comme en se jouant, prétendait-il.

A peine le dimanche l'avait-on à dîner, et c'était un plaisir, car, fidèle à ce qu'il s'était promis, il laissait la famille à ses propres inspirations, s'interdisant d'y mettre le nez !

Tenez, voilà comme on aimait Léon ! Hector ne le reconnaissait plus.

Hélas ! ce n'était que le calme précurseur de l'orage !

Un soir, resté seul à table avec Joseph — la mère et les enfants étant partis au Casino, où un acteur de la Comédie-Française devait dire quelques monologues — Léon ouvrit le feu, disant à son beau-frère :

— Ah ça est-ce que ton intention est de laisser Gilberte monter en graine, sécher sur pied, en un mot coiffer Sainte-Catherine ?

Comme un colimaçon à qui l'on chatouille les cornes, Joseph se ramassa sur lui-même, se disant non sans inquiétude : « Nous y voilà : gare ! »

Mais, affectant la liberté d'esprit :

« — Et qui te le fait croire ? demanda-t-il, se trouvant fort habile de riposter par une question à la question de l'ingénieur.

« — Dame ! reprit celui-ci, la petite navigue sur la vingtième année, ses hanches, son torse, un certain galbe, je ne sais quoi dans l'œil même...

« — Passons ! fit Joseph, préférant que l'analyse n'allât point au delà.

« — Passons si tu m'entends.

« — Je t'entends parfaitement, sois en sûr, Léon.

« — Tout en elle, continua celui-ci, dénote qu'il est temps de la caser, et tu n'a pas l'air d'y songer.

« — Permets ! répliqua Leclair, ce n'est pas à un esprit de la valeur du tien que je me permettrai de rappeler que « l'air ne fait pas la chanson. »

« — Je songe au contraire, et fort souvent, à l'établissement de ma fille. Seulement, sans me donner des gants, c'est-à-dire sans exagérer ma situation, je me crois à la fois le devoir d'être un peu circonspect et le droit d'être un peu difficile.

« — Pourquoi ?

« — Pourquoi ? répéta Leclair. Eh ! mon Dieu, mon cher Léon, je puis le dire à toi, mon parent, mon beau-frère, sans paraître m'estimer de façon trop avantageuse.

L'ancien négociant aspira une large bouffée d'air, et, comme il n'est jamais

désagréable de parler de soi en bons termes, il énuméra, avec une certaine complaisance — que celui qui est sans péché lui jette la première pierre! — les raisons, à son gré, excellentes, qu'il avait de se tenir pour un « brave homme » et même un « homme de bien. »

Sur ce dernier mot. Léon, qui l'avait écouté avec une visible curiosité, tressauta comme un caniche à qui, par mégarde, on marche sur la queue. « tressauter » n'est pas assez fort, en vérité, il bondit sur sa chaise, montrant un visage empreint d'une sorte d'indignation, qui ne tempérait qu'à demi un étonnement profond.

« — Toi, Joseph? fit-il, toi un brave homme? Toi, monsieur Leclair, un ancien industriel millionnaire, un homme de bien?

« L'autre, plus que surpris à son tour, resta d'abord bouche béante, les yeux écarquillés, voulut parler.

« — Non, fit Léon. en l'interrompant d'une voix triste et pitoyable; non, Joseph ne dis rien; n'aggrave pas ta situation par l'étalage d'une sincérité qui navre! Car voilà ce qu'il y a d'horrible, dans ton fait : tu es d'une suprême ingénuité! tu te crois tel que tu dis, ta bonne foi est incontestable, et voilà!... mon pauvre et cher ami, voilà ce qui est renversant, désorientant dans ton cas!

« — Comment? fit Joseph, s'efforçant de secouer l'ahurissement du coup que l'ingénieur lui portait à l'improviste. Comment? Pour toi, je ne serais pas « un brave homme », pas «un homme de bien? » Qu'y a-t-il à me reprocher? Qu'ai-je donc fait, enfin?

« Le malheureux en avait les larmes aux yeux. Léon en fut troublé.

« — Mon cher, mon bon ami, dit-il en tendant la main à son beau-frère, je me reprocherais comme un crime de souffler sur tes illusions.

« Mais voyons, Joseph, en ami, en parent, très soucieux — tu n'en saurais douter, sans méconnaître les témoignages que nombre de mes avis t'ont donné de mon dévouement — je te le demande, as-tu la notion exacte de ce que comportent ces mots « brave homme et surtout « homme de bien » ...?

« A mon sentiment d'homme éclairé, mon cher Joseph, tu es la plus parfaite expression de l'égoïsme le plus pernicieux; un monstre social, un être, un type tout bonnement abominable.

« Va! fit l'ingénieur, il faut que je t'aime pour te parler avec cette franchise, aussi juge un peu, si je ne t'aimais pas! »

Absolument dérouté, Leclair tenta de répliquer. Mais d'un geste affectueux et, donnant à dessein un tour extrafamilier à son langage.

« — Permets! fit Léon, puisqu'aussi bien tu sais que, quand j'ai le « crachoir » je n'aime pas qu'on me coupe la « sifflotte »!

« Malgré sa bonne intention, la plaisanterie ne dérida pas son beau-frère ; ce que voyant, l'ingénieur, un peu piqué d'avoir manqué son effet, pursuivit en reprenant d'un ton sérieux et bienveillant ;

« — Voyons, Joseph ; fils de minces bourgeois, petit-fils d'artisans, tu es parvenu, sans doute, à force d'intelligence spéciale d'activité, de courage, et, disons le mot, de probité, tu es parvenu, répétons-le, à une position cossue, qui assure, à toi et aux tiens, le bien-être et la considération du vulgaire; l'estime des gens superficiels ou indifférents : bon ! Il serait excessif de te le reprocher...

« — C'est encore heureux ! fit Joseph.

« — Eh ! eh !...

« — Quoi donc !

« — Penses-tu avoir fait ton devoir ?

« — Envers qui suis-je en reste !

« — Léon eut un sourire de commisération.

« — Voilà ce qui l'absout ; c'est que tu le demandes : preuve que tu ne t'en doutes pas et n'y vois que du bleu.

« — Dis-le donc, toi, dont la vue est si claire.

« — Mais, malheureux, et ta patrie !

« — Ma patrie, c'est la France !

« — Et qu'as-tu fait pour elle ?

« — Je l'ai aimée, répliqua fièrement Leclair ; je lui ai payé des contributions ; j'ai fait plus ; je l'ai servie ;

« — Par procuration !

« — Par un remplaçant qui, pour ce dont il s'agissait, valait infiniment mieux que moi ; car loin de lésiner, je l'ai payé dix-huit cent francs, sans compter nombre de carottes que ce descendant de Vercingétorix me tirait avec persévérance. De plus, et non content, j'ai monté quantité de factions — parfaitement inutiles au surplus, — mais où serait le mérite? — à la porte de certains monuments publics, en qualité de garde national. Voilà ce que j'ai fait !

« — En un mot, tu as obéi aux lois, strictement, de bonne grâce même, si tu veux. Et tu te tiens quitte ? Occupé de tes intérêts personnels, tu ne t'es jamais soucié de la prospérité de tes concitoyens, et tu n'as rien entrepris, en vue de la grandeur de ton pays.

« — N'est-ce rien que d'avoir étendu, dans la mesure de mes moyens les relations du commerce national ; d'avoir réalisé des progrès de fabrication qui, en permettant d'abaisser le prix de revient, triomphaient de la concurrence des étrangers ?

« — Les étrangers ! répéta l'ingénieur en jetant à son beau-frère un regard de souverain mépris. Tu en es là, toi! Tu crois encore qu'il y a des étrangers !

« — Quand il n'y aurait que les Auvergnats! fit Leclair, par inadvertance.

« — Il n'y a pas d'étrangers! s'écria Léon, sans relever ce lapsus ; il n'y a que des hommes : il y a l'Humanité!

« — J'ai lu ça quelque part! riposta l'ancien négociant.

« — Et tu n'y a rien compris, ton sourire en témoigne. Du reste ce n'est qu'un incident. L'idéal humanitaire t'échappe, et déjà même la conception de la patrie te paraît-elle bien vaste? Pour un peu tu dirais avec Robert Macaire. « La Patrie c'est la semelle de mes bottes » et comme il n'était pas dans ta position : « Hélas ! ajoutait-il, je n'ai bientôt plus de patrie!... »

« — Sans t'en rendre compte, mon excellent Joseph, tu raisonnes exactement de même, et croyant être un homme de bien, tu la trahis, cette France, que tu prétends aimer; tu les frustres, ces Français qui te sont soi-disant chers ; tu les trahis et tu les frustres ; car retiré dans ton gras fromage de Hollande, tu es réfractaire à ce que nous appelons : l'altruitisme !.,. C'est honteux!

« — Si honteux cependant que cela pût être, Joseph ne se sentit pas piqué au vif. Il est vrai que ce mot « altruitisme » lui réprésentait quelque chose d'assez confus, et, y être réfractaire, ne lui semblait pas un très grand crime. Que diable cela voulait-il dire ?

« — Il ne sait même pas ce que c'est, s'écria Lacaçade. Mais malheureux, c'est l'idéal moderne, scientifique, celui qui rejette dans le domaine archéologique tous les autres idéals de la théologie, de la métaphysique, etc. Trop fort pour toi, je le vois bien. Mais, encore une fois, ce qu'il est impossible de te pardonner, c'est ton indifférence béate à l'égard des destinées de ta patrie.

« — Eh! tu m'agaces à la fin ! riposta Leclair. Est-ce que j'y peux quelque chose, moi ? Veux-tu pas que je me mêle de gouverner mes contemporains.

« — Qui t'arrête ?

« — D'abord, je ne saurais pas !

« — La défaite est commode. As-tu essayé ?

« — Jamais, j'en conviens.

« — Alors ?

« — Mais, mais...

« — Quoi ? Avec ça que c'est malin.

« Mais regarde donc ceux qui s'en donnent les gants, contemple la belle besogne à laquelle ils se livrent,

« Pourtant admettons que par paresse intéressée, tu exagères la modestie, mais vas-tu te prétendre insuffisant à la conduite des affaires de ta commune,

« Comment, tu habites un petit pays, tu y es propriétaire, tu as des voisins qui te considèrent ; ce pays est administré en dépit du bon sens, par des imbéciles, des gens retors ; propreté, éclairage, égouts, salubrité, communications, institutions de bienfaisance, etc., etc. tout y croupit dans une incurie désolante, et cela t'est égal ! Et tu te dis : « Qu'est-ce que ça me fait ! ma maison est confortable, mon parc fleuri, feuillu, pittoresque ; j'ai chevaux et voitures qui m'empêchent de marcher dans la boue ; que les autres s'arrangent ! »

« — Je ne dis pas cela ! protesta Leclair.

« — Que dis-tu alors ?

« — Je ne dis rien du tout, car, en fait, je n'y ai pas pensé.

« — Voilà ton crime ! Oui, un crime, crime de lèse-altruitisme ; voilà ce qui fait que tu usurpes la qualité de brave homme et d'homme de bien.

« — Tu sais Léon, tu m'ennuies ferme !

« — Il m'en coûte, Joseph, et il faut que je t'aime pour m'y appliquer. Plains-moi plutôt. Cependant je m'applaudis, si vraiment mes observations amicales commencent à te froisser. C'est que ton âme endormie se réveille et rougit de ton égoïsme, c'est que tu commences à comprendre qu'un homme de ta surface, de ton entente des affaires vulgaires, n'a pas le droit de se désintéresser de la prospérité de ses plus proches concitoyens. La solidarité humaine apparaît, à ton intelligence atrophiée par le mécontentement de toi-même, et tu reconnais peu à peu que, si ta commune est un cloaque hideux, si l'on n'y voit pas clair, si l'administration s'y livre impunément à des trafics scandaleux, c'est ta faute...

« — Ma faute ? A moi ?

« — Parfaitement !

« — Eh ! que diantre veux-tu que j'y fasse?

« — Voilà bientôt les élections municipales, c'est t'indiquer ton devoir.

« — Quoi ? prétends-tu que je me pose en candidat ?

« — Justement, c'est cela même !

« — En voilà une idée !

« — Tu le dois ou tu es indigne de la plus mince considération !

« — Quand je suis si tranquille !

« — Tais-toi ou je te méprise.

« — Me fourvoyer avec des gens mal élevés.

« — A toi de les moraliser !

« — Je m'en moque pas mal !

« — Méconnaissance de l'altruitisme, toujours !

Cet altruitisme, qui renaît comme un refrain dans la bouche de Léon finissait par intimider l'ancien industriel.

Moins il en pénétrait le sens, plus l'importance que l'autre y attachait lui faisait impression. Il regimbait contre l'infériorité qui semblait résulter pour lui, de l'ignorance de la chose. Pourquoi donc, lui, riche, honnête homme, estimé dans sa partie, eût-il été moins altruitiste que son beau-frère ? Quitte à chercher dans son Larousse ce qu'il y avait sous ce vocable nouveau, l'amour-propre l'incitait à ne pas se laisser écraser par Léon à ce propos.

« — Mon Dieu ! dit-il à la fin, si l'on croit que réellement, mon crédit, ma surface comme tu le dis, puissent être de quelque utilité à mes concitoyens, je ne me dérobe pas systématiquement. Qu'on me le démontre et j'y réfléchirai, sans doute. Toutefois, on aurait tort d'attribuer mon abstention à des sentiments égoïstes ; elle provient surtout de la crainte d'être insuffisant ; voilà tout.

« Mais au fait, mon cher Léon, pourquoi ne me donnes-tu pas l'exemple.

« Lacaçade se gourma quelque peu ; puis se faisant bienveillant :

« — Moi, vois-tu, mon bon Joseph, ce n'est pas la même chose. Moi je suis le cerveau qui pense, qui médite et élabore, tandis que toi, tu es le bras qui exécute. D'ailleurs ma conception est trop vaste, a trop d'envergure, pour se restreindre au souci des intérêts de clocher. »

Et plus loin, comme l'idée de cette candidature s'infiltre peu à peu dans le cerveau de chacun des membres de la famille ! Idée qui s'impose et devient l'unique préoccupation de chacun.

« Délivré de son beau-frère, Joseph Leclair devint assez soucieux.

« — Que le diable le patafiole ! se dit-il. Quelle manie a-t-il de tant s'occuper des affaires des autres ! Trop d'altruisme, Léon !

L'intuition instinctive du mot lui venait et, vraiment, l'ingénieur lui gâtait sa quiétude.

Néanmoins, tout en suivant l'avenue d'Etigny pour rejoindre sa famille au Casino, l'idée de se faire élire conseiller municipal de son endroit ne le choquait plus autant que tout à l'heure.

Sans s'emberlificoter dans des idéals scientifiques auxquels Lacaçade accordait peut-être un crédit exagéré, l'ex-industriel reconnaissait, à part lui, qu'à tout prendre, l'homme se doit à ses semblables, et qu'il n'est pas d'un bon exemple de laisser sans emploi des facultés dont l'exercice peut profiter au prochain.

C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il aperçut les siens, groupés en rond, sur des fauteuils Tronchon, près de l'orchestre du casino, écoutant une musique de chambre d'une allure à porter le diable en terre, selon la satanée manie des chefs d'orchestre de ces endroits, où, pourtant, on se rend dans le dessein de s'amuser.

On lui avait gardé un siège ; il y prit place.

— Papa ! papa ! lui dit son fils. L'oncle Léon t'a fait bonne mesure, ce soir, tu parais écrasé.

— Ma foi ! il y a de quoi, mon ami.

Et comme des trois parts on lui répétait : « Que t'a-t-il dit ? » il leur rapporta, le mieux qu'il put, les propos de son beau-frère.

Je m'en porte garant : sa femme et ses deux enfants le vénéraient sans réserve, ne lui marchandaient pas le respect ; pourtant, quand il en vint à dire que Léon voulait qu'il se portât aux élections municipales, le fou rire les empoigna si bellement que madame Leclair en eut un point de côté.

Hector et Gilberte se tordaient, et leur gaieté était si franche, si communicative, qu'il ne put se dérober à la contagion.

Autour d'eux on était choqué. On ne rit pas comme ça en public, c'est inconvenant, et, à part ceux qui riaient de les voir rire, par instinct d'imitation, on les prenait pour des gens de mince éducation. Ils empêchaient d'entendre la musique ; deux ou trois « chut ! » se produisirent.

« Ah ! bien, tant pis ! c'était trop farce ! Papa présidant la Sainte-Barbe des pompiers, la Sainte-Cécile de la fanfare, la distribution des prix aux écoles communales ! Non, jamais l'oncle Léon n'avait poussé l'originalité jusque-là ! Laissez-nous rire tout notre saoûl !

Cependant, le lendemain, pendant que Joseph se faisait la barbe, madame Leclair, entrée dans la chambre de son mari, afin de mettre de l'ordre dans son linge, lui dit tout à coup ;

« — Figure-toi que j'en ai rêvé toute la nuit,

« — Rêvé de quoi, ma chère amie ?

« — De l'idée de Léon. Et, ce matin, ça m'a retrotté dans la tête.

Elle ne riait pas.

« — Explique-toi, dit Joseph, en cessant de se raser, aux trois quarts barbouillé de mousse savonneuse.

« — Ma foi, continua sa femme, cela mérite peut-être qu'on y porte attention. Il est bien certain que nos rues sont très mal entretenues, que le marché est un endroit mortel l'hiver, que beaucoup de quartiers, le nôtre particulièrement, sont des coupe-gorge le soir, tant c'est mal éclairé, que, que... enfin

qu'il y a bien des améliorations à opérer dans ce petit pays. C'est mon avis.

« — Assurément, répondit Joseph, quelqu'un d'intelligent et de bien intentionné pourrait rendre de précieux services à la population.

« — Ça t'ennuirait, toi, de t'en occuper ?

« — J'aime bien ma tranquillité, sans doute, fit le bonhomme ; mais il ne faut pas songer qu'à soi. La solidarité humaine est une sorte de dogme après tout, etc...

« Et de mémoire, Joseph débita, à peu près, la théorie de l'altruisme dont son beau-frère l'avait régalé la veille.

Madame Leclair écoutait la chose sans sourciller, n'y comprenant rien du tout, comme de raison, et suivant d'autant mieux le fil de son idée personnelle.

« — Mon Dieu ! fit-elle à la fin, quand cela ne servirait qu'à rendre les employés de la gare plus empressés, ce serait autant de gagné !

« — Oui ; mais, dit Leclair, il faut en causer avec les enfants.

« — Bien sûr ! mon ami ; tout à l'heure au déjeuner, si tu veux.

« On s'aimait beaucoup dans cette famille et l'on cherchait à se mettre d'accord sur tous sujets intéressant les uns et les autres.

« Il n'en fut ni plus ni moins, cette fois encore. On rit bien un peu tout de même, mais, à tout prendre, on s'habitua à cette idée.

« — Ça occupera papa, fit Hector.

« — Il obtiendra, enfin, ajouta la mère, qu'on prolonge le tramway jusqu'au bout de notre rue, c'est un besoin qui s'impose. Mais, par exemple, ce que je demande, c'est qu'on fasse un égoût du côté de la porte du jardin, et puis il faudra forcer nos voisins à établir un trottoir, le long de leur propriété. Et puis... et puis...

« Certes Hector avait raison ; rien qu'à satisfaire maman, Leclair aurait de l'occupation.

« C'est ce que Gilberte fit observer plaisamment !

« — Alors tu es opposée, ma fille ?...

« — Moi, pas du tout, papa. Au contraire !...

« — Et pourquoi?

« — Ah ! j'en conviens : je ne sais pas, mais cela ne fait rien ; je serai très contente. »

Si j'ai cité ce spirituel chapitre de la *Gilberte* d'Edouart Cadol pour comparer la manière de celui-ci à celle de M. Ohnet, c'est dans le but de rechercher la raison de l'enthousiasme du public acheteur pour les œuvres de ce dernier.

Chez M. Ohnet, la classe bourgeoise voit toujours son portrait flatté, tandis

que chez M. Cadol et nombre d'autres romanciers, la bourgeoisie se sent, pardon du mot, mais il est exact, se sent « blaguée » Or le public ordinaire fera toujours fête aux peintres qui flattent leurs sujets, agrandissent les yeux aristocratisent les mains et mettent de gràcieux sourires sur les lèvres : Ce n'est pas de l'art, c'est de la flatterie !

M. Gustave Toudouze publie un nouveau roman, **Fleur d'oranger**, dans lequel, si nous retrouvons les éminentes qualités de l'auteur de *Madame Lambeelle*, nous regrettons de rencontrer un portrait de jeunes filles que nous ne voudrions pas donner en exemple. M. Toudouze qui passe pour avoir une clientèle de gràcieuses lectrices perdra les bonnes gràces de celles-ci, car il maltraite durement le sexe auquel il doit ses succès. Nous ne croyons pas que le moyen employé par Suzanne, moyen qui ne rappelle que très vaguement la chasteté de la Suzanne de la Bible, soit un procédé bien propre à cueillir un mari. Et l'homme qui épouse dans les conditions où M. Toudouze a placé le héros de son récit, est un franc imbécile.

Le dernier mot ne devrait pas être : « Ah ! cœur de la femme, cœur de la jeune fille, que de victimes tu feras encore avant qu'on ne t'arrache ton flottant, ton indéfinissable secret !

Mais bien : « O hommes. que de bètises vos sens vous font commettre ! »

Le portrait de **Jeanne Avril**, enlevé de chic par M. Robert de Bonnières est original, curieux et très étudié et pourrait avoir comme sous-titre : Ou, *Comment l'amour vient aux filles*, Il y a dans ce livre certaines pages qui blesseront la délicatesse des mères et la pudeur des jeunes personnes ; non pas que l'auteur mette les points sur les *i*, mais il y a trop de sous-entendus. Et puis, autre reproche, je trouve deux romans dans un seul, celui de Jeanne Avril et celui de Mme Avril qui ne me plaît que très médiocrement. Une mère qui agirait devant sa fille de la manière dont Mme Avril se conduit à son âge, mériterait d'être fouettée en place publique.

Bien peu de volumes ont été publiés dans cette première quinzaine de janvier, cependant nous devons signaler une très curieuse étude de M. Alfred Michiels, **Le Monde du comique et du rire**.

L'esprit et le sens du comique comptent au premier rang des qualités de notre race, et c'est à analyser les causes et les effets de ces qualités nationales que M. Michiels consacre des chapitres remplis d'anecdotes piquantes et d'aperçus ingénieux,

M. Alidor Delzant publie une étude nouvelle sur l'éminent critique **Paul de Saint-Victor**, et une nouvelle édition de l'œuvre charmante et patriotique de François Julliot. **Terre de France**, ouvrage couronné par l'Académie française. vient de paraître.

L'Étude sur Beaumarchais, par M. de Lescure, discours qui a obtenu le prix d'éloquence décerné par l'Académie française dans la séance publique annuelle du 25 novembre 1886, vient d'être édictée, ainsi que les **Discours de réception de M. Léon Say** et la **Réponse de M. E. Rousse**, Directeur de l'Académie française au discours de M. Léon Say.

Au premier abord, les poésies parues sous ce titre : **Paris qui noce**, et signées de M. Ernest d'Orlanges, semblent destinées à passer parmi les œuvres classées dans la série pornographique ; cependant, après les avoir lues avec attention, il m'a semblé que l'auteur a voulu montrer ce que cache d'amertume et de dégoûts ce Paris brillant, éclatant sous les feux du gaz de ces établissements de plaisirs de toutes sortes.

Ah ! combien ces nuits de Paris
Cachent de misères, de crimes !
Combien d'amours, d'espoirs taris,
D'amitiés fausses et de frimes !
Que de gens volant, escroquant !
Quel amas de fange et d'écume
Sortent de ce beau Paris, quand
Paris s'allume !

Au moment de fermer cette chronique littéraire, un livre m'arrive signé d'un nom sympatique, Paul Dumas. Je ne sais pourquoi je me sens pris pour ce jeune écrivain d'une indulgence extrême en faveur de la sincérité de ses œuvres. Brutal, emporté, fou parfois, le style de Paul Dumas s'égare dans les sentiers naturalistes, mais l'auteur du livre que j'ai sous les yeux, **Le Joueur**, est quelqu'un, et en ce temps de posticheurs être soi, c'est beaucoup.

La description de l'intérieur de la famille de Cruas et les portraits de ses membres sont plantés avec une vigueur presque sauvage dans le premier chapitre, et le dramatique récit se termine par un crime, conséquence inévitable de la passion de Léopold pour le jeu. Par une logique serrée, écrasante, brutale, je l'ai déjà dit, Paul Dumas montre le chemin où passera le joueur sans que rien ne l'en puisse détourner. Est-ce nouveau ?..., c'est toujours bon à dire.

« La vieille madame de Cruas sanglotait. Ses hoquets emplissaient la pièce sombre d'une désespérante mélopée, semblaient, effrayants, partir du fond des ténèbres croissantes. A peine distinguait-on le spectre noirâtre de la malheureuse, jeté, tordu, secoué, contre le mur blafard; et son grand mouchoir blanc s'agitait autour de son visage vague. Le crépuscule s'épandait, endeuillait l'immense tapis de neige du dehors. Un vent douloureux sifflait entre les arbres empanachés de blanc, s'infiltrait par les fentes des fenêtres disjointes, tourbillonnait dans la cheminée misérable, au-dessus des cendres refroidies, s'ébattait par la grande pièce nue dont il ébranlait les meubles rares, les rideaux en guenilles. Et les gémissements de la marquise montaient à l'unisson éploré de la bise.

« Une voix rude et jeune partit d'un recoin sombre :

« — Ah ! fichtre ! ma mère, si vous croyez que c'est drôle, vos larmes !

« Et une forme s'agita, impatiente, précédée de la lueur intermittente d'une pipe, au fond d'un immense fauteuil dont les ressorts se plaignaient.

« Madame de Cruas tenta de répondre :

« — Oh ! Léopold... je ne peux pas... Mimi... je ne peux pas... il faut que je pleure, vois-tu... On m'a refusé la viande, ce matin.,. ça m'étrangle quand j'y pense, Mimi.....

« Alors le marquis de Cruas qui, lui, était allongé dans des monceaux de couvertures, le long d'une vaste fenêtre aux vitres sales, poussa un cri aigu de douleur.

« — Aïe ! aïe !... Oh! sale goutte!... Aïe !,.. Quand crèverai-je !

« Le vicomte Léopold continuant à cracher, dans les ténèbres, la lourde fumée de sa pipe, repartit de sa voix railleuse et dure :

« — Eh ! mon père, chauffez-vous !... Allongez donc vos pauvres gros pieds sur les chenets:.. Le feu est si bon !

« Et son ricanement mauvais fouetta l'air glacé.

« — C'est çà ! fiche-toi de nous maintenant, misérable ! cria le vieux marquis, redressant ses reins parmi ses couvertures blanches.

« Alors son profil se détacha sur la baie du jour pâle de la fenêtre. C'était un homme de soixante ans : ses grandes moustaches blanches tombaient, abandonnées, à la chinoise, le long de son menton glabre et flasque ; ses yeux s'éteignaient, sous des paupières abattues, et son front n'avait point de limite, à cause de son crâne dénudé. Un désespoir immense plissait ce visage fini, mangé de vieillesse et d'abandon.

« Il tourna la tête vers la fenêtre et contempla longuement l'étendue sans bornes de la plaine livide.

« A travers des sanglots, la vieille marquise reprit, penchée sur son fils :

« — Tu n'as pas froid, toi, au moins ?... Dis Mimi ?... Tiens, prends mon châle, mon Mimi.

« Léopold se tira de son fauteuil, secoua ses jambes fringantes :

« — Adieu, cria-t-il, je pars ! On s'embète un peu trop dans notre bazar, mes bons vieux ! Et puis on gèle... Bonjour, bonsoir !

« Il partait ; ayant saisi sa canne, à tâtons ; au coin d'un meuble. Mais sa mère déjà l'avait attrapé, le retenait, crispée vers lui ;

« — Non, non, Mimi... Ne quitte pas ta maman... Tu vas au cabaret encore ? Non, non, fais pas ça, Mimi... La bière te fait du mal, tu sais...

« — Laisse-le donc ! cria le vieux marquis tendant sur son fils son poing veineux et tremblant. Lâche-le !... Ah ! le chenapan ! Il nous verra crever, je te dis, sans feu, sans pain, en suçant sa boufarde et humant des bocks, en compagnie de créatures... Ah ! chenapan !

« — Allons, allons, petit père, du calme ! fit le vicomte jouant une tendresse ridicule... Ça fait du mal à vos pauvres gros pieds, de vous fâcher comme ça.

« Madame de Cruas avait tiré son fils vers la fenêtre, voulant le voir, une fois encore, avant qu'il sortît, voulant qu'il vît ses larmes et la baisât. C'était un grand diable de vingt-six à vingt-sept ans, bâti en hercule, au visage blond, soigné, véritablement beau, traversé d'une fine moustache, mais percé de deux yeux bleus qui pétillaient méchamment. Elle, elle était toute longue et grêle, emmanchée de grands bras qui semblaient faire deux fois le tour de son terrible fils, et son cou effilé, qui jadis avait assurément été d'une grâce adorable, portait un fin et maigre visage, tuméfié et rougi pur les larmes, encadré de cheveux gris qui se boudinaient à la vieille mode. Elle était nippée de lambeaux bigarrés dont on voyait la trame, et un vieux châle de l'Inde mangé des rats pendait de ses épaules osseuses. Lui, au contraire, superbe, flambant neuf dans un veston de coupe élégante, avait sous le bras, un pardessus mœlleux dont le large col de castor ressortait.

« Et tandis que la mère restait suspendue vers lui, le front tout près de ses lèvres ingrates, les mains cramponnées aux revers précieux de son veston, le marquis se perdait de nouveau, dans la contemplation de cette ensevelie, détruite sous l'avalanche des frimas. Et, à la fin, sa colère déborda. Il cria, jetant les bras en gestes violents, de droite et de gauche, tandis que ses jambes énormes restaient inertes sous la laine entassée, il cria :

« — Ah ! misère ! Crevons, oui crevons... Ça vaut mieux !... La neige peut crouler sur toute cette terre, engloutir ces futaies, ces vignes, ces prairies... Ha ! ha ! ha !

« Il eut tout à coup une risée rauque, une espèce de toux affreusement triste.

« — La glace peut tout ravager, saccager, rôtir les troncs et les herbes !... Ça m'est bien égal, après tout ! Ça ne m'appartient plus !

« Il désignait, d'un geste anéanti, l'immensité de ses propriétés qui s'étendaient, sous ses yeux.

« — Ça ne m'appartient plus ! Hier, c'était l'hypothèque, la saisie, le brocantage ignominieux, aujourd'hui la misère ! On va nous chasser d'ici. Il faudra que je vide mon vieux logis, en me traînant péniblement sur les mains, tirant mes pauvres jambes... Et nous passerons, chassés, par le village où l'on ricanera, à l'ombre des portes !

« Il fit un silence, cependant que la mère et le fils se débattaient encore, l'une rivée à l'autre. Et tout à coup, le vieux malade se retourna vers le vicomte et perça ce démon d'un regard implacable :

« — Ah ! triste gueux ! maladrin lâche ! voilà ton œuvre ! Tes vieux parents qui t'ont si tendrement élevé dans un luxe douillet, vont finir sur le fumier, honteux, ayant au cœur l'atroce remords de toute la tendresse qu'ils t'avaient vouée ! Ruinés par toi ! par toi ! Misérable !

« — Mais, mon père, répartit le vicomte, avec une douceur ironique, voilà exactement la centième fois que vous me dites la même chose.

« — C'est vrai, appuya d'un ton légèrement offensé, Mme de Cruas, vous insistez trop là-dessus, Raymond,.. Vous irritez Mimi, à la fin... Ces reproches-là, ça se fait une fois, et puis on n'en parle plus. Il ne faut pas blesser l'amour-propre de Mimi, vous savez...

« — Taisez-vous tous les deux ! cria le marquis. Et se tournant vers la mère qui s'anéantissait dans la contemplation de son fils, il lui jeta d'une voix sourde :

« — Vous, Amélie, à force de vous frotter à cette pourriture, — il désignait son fils d'un geste furibond, — vous vous salissez, oui, vous vous ravalez... Lâchez-le donc ! »

Je ne veux pas relever ici les incohérences de langage que M. Paul Dumas met dans la bouche de ce marquis, ni l'invraisemblance des larmes de la marquise, se plaignant que le boucher lui a refusé la viande, lorsque plus tard on sait qu'ils possèdent vingt-cinq mille francs dans une armoire; mais tout cela est préparé avec une grande habileté et un vrai entendement des contrastes dramatiques pour amener la meilleure scène du livre : celle où le fils arrive à persuader son père de lui confier justement cette somme de vingt-cinq mille francs, dernier débris d'une fortune perdue au jeu.

Ce volume appelle forcément l'attention sur M. Paul Dumas que nous avions remarqué parmi tant d'autres qui ne nous donnent que des œuvres sans force et sans originalité.

Gaston d'Hailly.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 1er février 1887.

Le dimanche, la femme seule et pauvre n'a d'autre plaisir que de pleurer à son aise : il y aura dans l'association que je propose, le dimanche, des réunions où l'on s'évertuera à se rendre utiles et agréables les unes aux autres. »

Tel était le but pour lequel une femme dont le nom fut jadis éclatant dans la pléïade des poètes « à tous crins », Adèle Esquiros, fonda un journal qui prit pour titre, la *Sœur de charité.*

L'auteur de tant d'œuvres ardentes, l'*Amour*, les *Amours étranges*, les *Marchandes d'amour,* les *Vierges sages*, les *Vierges folles*, les *Vierges martyres*, avait peut-être l'intuition du cruel abandon dans lequel elle finirait ses jours, complètement oubliée comme poètesse, paralysée, aveugle, dans un misérable galetas d'une bourgade des environs de Paris. Dans ses rêves elle avait vu la fin de sa vie, elle s'était dit que l'association charitable à laquelle elle eût voulu attacher son nom serait pour elle, comme pour tant d'autres, une ressource contre le désespérant ennui de l'abandon, de la solitude.

Quelle triste fin: la paralysie, la cécité, pour cette femme de lettres dont les productions poétiques et passionnées révèlent le tempérament exhubérant !

Aujourd'hui, on rirait d'une femme qui aimerait son mari au point de peindre son amour en ces termes :

Oh ! je l'aime d'amour, d'extase, de délire
Lorsque dans ses yeux noirs, heureuse je puis lire
Qu'il est mon ange et mon seigneur,
De mon émotion lorsqu'à peine maîtresse
Je compte les élans de sa douce caresse
Par les battements de mon cœur.

Aimer son mari : quinze jours ! et encore, est-ce assez rococo? on se cache de ces choses-là ; on a même inventé le « voyage de noces » pour éviter de montrer le spectacle d'amours conjugales devant le monde.

Alexandre Dumas, dans sa pièce nouvelle, **Francillon**, montre d'une façon aussi spirituelle que paradoxale en quelle estime on tient la foi conjugale dans un certain monde. monde détraqué qui devra bien étonner les familles bourgeoises qui se risqueront à écouter les audacieuses reparties de Francillon.

Que d'esprit dans les trois actes de Dumas ! mais aussi que de situations que cet esprit seul peut sauver ! la scène où Stanislas embrasse, *coram populo*, le bras de la femme de Lucien, fils du marquis de Riverolles, et où celle-ci défait ses cheveux pour les faire admirer aux messieurs qui fréquentent son salon, une mère de famille, s'il vous plaît !

Stanislas de Grandredon. — Je voudrais bien savoir pourquoi Francillon nous déclare inconvenants ?

Francine. — D'abord, je prie M. de Grandredon de ne pas m'appeler Francillon ; je m'appelle madame de Riverolles.

Stanislas. — Vous vous appelez aussi Francine, dont vos petites amies ont fait Francillon, surnom que nous vous avons conservé avec l'autorisation de votre mari, ici présent. N'est-ce pas Lucien ?

Lucien. — (Lisant le journal). — Parfaitement.

Stanislas. — Vous voyez.

Francine. — Mais, maintenant que j'ai un grand garçon sevré, ces façons ne me plaisent plus, et je vous prie à l'avenir de m'appeler madame, tout bonnement. La baronne vient de me faire justement à ce sujet des observations très sensées auxquelles je me rends comme elle voit. — Est ce vrai, Thérèse ?

Thérèse. — C'est vrai !

Stanislas. — Alors, vous ne m'appellerez plus « Stan » tout court.

Francine. — Je vous appellerai « cher monsieur ».

Stanislas. — Tout est changé !

Francine. — Tout est changé.

Thérèse. — Francine a raison. Je ne sais vraiment d'où vient maintenant dans la bonne compagnie, cette déplorable habitude de dire toutes les grossièretés de la mauvaise.

Francine. — Cela vient, ma chère amie, de ce que ces messieurs sont, du matin au soir, fourrés avec ces demoiselles qu'ils ne quittent que pour leur club, et que si on veut les avoir de temps en temps chez soi, il faut leur permettre les allures dont on a pris l'habitude dans ces endroits-là et même avoir les allures que ces demoiselles ont avec eux.

Stanislas. — La vérité est que vous êtes furieuse que vos coquetteries ne réussissent pas.

Francine. — Quelles coquetteries ?

Stanislas. — Vos coquetteries avec nous ; nous n'en sommes pas plus fiers pour cela. Votre coquetterie avec tous les hommes est bien connue. Vous voulez que tous les hommes soient amoureux de vous.

Francine. — Je me soucie bien des hommes ! S'il n'y avait qu'eux et moi sur la terre.

Stanislas. — Si j'avais dit ça, moi.

Francine. — C'est un proverbe, et encore je n'en dis que la moitié.

Stanislas. — Alors, si les hommes vous sont indifférents, pourquoi avez-vous une robe comme celle-là ?

Francine. — Qu'est-ce qu'il y a de mal dans ma robe ?

Stanislas. — Il n'y a rien de mal dans votre robe, si j'en juge par ce qu'il y a de bien dehors.

Fbancine. — Stanislas, je vais me fâcher.

Stanislas. — Mais, nous savons très bien que ce n'est pas pour nous que vous faites toutes ces agaceries et même que vous jouez à la petite évaporée, ce qui ne vous va pas du tout ; vous êtes une sentimentale, vous, vous vivriez très bien entre un pot-au-feu fait par Mademoiselle Annette et un bouquet de myosotis donné par Lucien, et, finalement vous jetteriez le bouquet dans le pot-au-feu pour lui donner du goût. Est-ce vrai ?

Francine. — C'est possible.

Stanislas. — Quant au reste, histoire de rendre Lucien jaloux.

Lucien. — Et c'est inutile, je ne le suis pas : je sais à qui j'ai affaire.

Francine. — Tu seras jaloux quand je voudrai.

Lucien. — Essaye.

Stanislas. — Lucien a raison et c'est vous qui êtes jalouse.

Francine. — Moi ?

Stanislas. — Oui, vous. Et, si vous êtes de mauvaise humeur, si vous jouez du Wagner, si vous ne voulez plus qu'on vous appelle Francillon, c'est parce que je n'ai pas voulu vous dire tout à l'heure, à table, quand vous me l'avez demandé tout bas, si Lucien retourne chez Mademoiselle...

Francine (*allant à lui*). — Voulez-vous vous taire, vous !

Francine (*le frappant de son éventail qu'elle finit par casser*) Tenez ! tenez tenez !...

Stanislas la saisit par la taille, pendant qu'elle le frappe et lui baise le bras à pluseurs reprises.

Francine. — Vous avez cassé mon éventail.

Stanislas. — Mais je vous ai embrassée.

Francine. — Eh bien, mon cher, vous embrassez très mal, (*à Lucien*). Il a insulté ta femme légitime. Tue-le !

Lucien. — C'est toi qui l'as provoqué. Tant pis pour toi.

Francine (*à Stanislas*). — Vous m'avez toute décoiffée, vous : vous me paierez ça. En attendant, sonnez deux coups pour la femme de chambre.

Stanislas (*en sonnant*). — Si je vous ai décoiffée, vous en serez quitte pour changer de chignon.

Francine. — Impertinent ! Tous mes cheveux sont à moi ! Et puis vous savez qu'on ne porte plus de chignon. (*Laissant tomber ses cheveux sur ses épaules*) Tenez, voilà qui défrise vos demoiselles, mon cher, (*A la femme de chambre qui est entrée.*) Apportez-moi tout ce qu'il faut pour me recoiffer.

Je me flatte d'ignorer dans quel monde se passent les petites scènes, très drôles à " la scène ", dont M. Alexandre Dumas vient de nous régaler, mais je me demande quels maris, quelles mères de famille conduiront leurs femmes, leurs filles au Théâtre-Français ? — Je lisais dernièrement le compte rendu d'une pièce jouée aux Bouffes-Parisiens, et je souriais aux accès pudiques de M. Henry Foucquier. Ma foi je ne voyais dans ce théâtre, dans lequel on sait fort bien, à l'avance, qu'on n'y va pas chercher des leçons de morale, rien de plus décolleté que le mot de Stanislas vantant les trésors que ne cachent pas la robe de Mme de Riverolles.

Qu'aurait pu prouver M. Dumas ? Que la femme trompée a le droit et qu'elle fait très bien d'être infidèle à son tour; eh bien, n'en déplaise à l'auteur de Francillon, il a détruit sa thèse de ses propres mains et a démontré tout le contraire de ce qu'il voulait prouver, je dirai tout à l'heure pourquoi. Il ressort seulement et clairement de cette pièce dont les raisonnements n'ont qu'une pointe d'aiguille pour pivot, que M. Dumas est l'écrivain le plus spirituel de France et de Navarre et qu'il parvient même à tirer M. Grévy de sa torpeur. — Car il y était et, dit-on, le Président a daigné congratuler l'illustre distributeur de prix de Vertu (à l'Institut seulement).

On veut toujours chercher des thèses dans les pièces de M. A. Dumas, tandis que lui, sans doute, n'y pense même pas ; il doit avoir du mariage une idée assez fausse, ne le considérant que comme une association baroque dans laquelle le souci de la fidélité conjugale est parfaitement inutile : Les amours libres de part et d'autre ; une sécurité pour la continuation du nom, sans que le mari soit absolument nécessaire en dehors de l'enregistrement légal des enfants qui peuvent survenir des hasards de la fantaisie féminine.

Et la preuve que M. A. Dumas n'a voulu qu'effleurer la thèse qu'on lui prête, c'est que tout le monde dans la pièce, et même Francillon, la pseudo coupable,

est opposé à la vengeance dont cette dernière veut seulement effrayer son époux volage. La moralité de cette fantaisie serait, selon moi, celle-ci : Cela se dit, mais ne se fait pas ! M. Dumas a écrit une comédie sans se soucier plus d'une thèse que ne l'avait fait l'auteur de *Si jamais je te pince !*

Lisez cette tirade de Francine qui ment en s'accusant devant son amie Thérèse ; qu'y a-t-il là dedans ? rien que de l'esprit, de la mousse de champagne plein un verre qui sera vide aussitôt que l'acide carbonique aura fait son effet.

Thérèse. — Alors c'est fini. Plus d'honnête femme, plus d'épouse, plus de mère !

Francine. — Plus rien ; il a tout tué. Le moyen que j'ai trouvé et dont je ne conteste pas la bassesse n'a qu'un avantage, mais il l'a, c'est de ne pas permettre la discussion, c'est d'être infaillible, irrémédiable, de me délivrer en vingt-quatre heures et pour toujours d'un mari que je hais. Ce moyen tranche comme un couperet de guillotine ; il jette mon corps d'un côté, mon âme de l'autre. Tu m'as vue rire tout à l'heure devant un certain mot, (*Il attend son notaire*) dans une situation qui n'a pourtant rien de risible, pour toi du moins. Sais-tu pourquoi j'ai ri ? Je vais te le dire, j'adorais mon mari moralement, physiquement, complètement. J'étais aussi prête à toutes ses fantaisies que résolue à tous mes devoirs. Il était un dieu pour moi. Seulement, j'aimais dans un monde où l'on avait oublié de me prévenir qu'on n'aime pas ; de sorte que j'ai pris au tragique une situation qui m'apparaît tout à coup comme grotesque, et voilà mon héros d'hier qui me donne envie de rire aujourd'hui. Tu comprends bien qu'une femme comme moi ne se jette pas brutalement de toutes les données et de toutes les traditions de son éducation et de son origine en pleine boue et en pleine fange, sans avoir une raison et un but. En entendant un récit comme celui que je lui ai fait, un homme qui a aimé, qui aime encore un peu la femme, n'a que deux partis à prendre : ou achever la misérable d'un coup, ou la relever d'un mot. Je me disais : quand il va entendre ça, il va me tuer, bien sûr. Lorsqu'il a levé les poings sur moi en criant : Malheureuse ! » je me suis dit : « Je vais mourir, enfin ! » Je lui ai même crié, comme pour l'encourager : « Mais tuez moi donc ! Je ne demande que ça ! » Ah ! bien oui ! il ne m'a pas touchée. Un homme comme il faut ne frappe pas sa femme, il la tue encore moins, il ne coulerait pas de sang ; les hommes sont en étoupe et les femmes en chiffon. Il m'a demandé le nom de mon complice, comme si on lisait le nom et l'adresse du coutelier sur le couteau qu'on

se plonge dans la poitrine! Rentrée, selon son ordre, dans mon appartement, j'ai attendu, assez naïve, assez candide encore pour espérer qu'il allait venir m'y rejoindre et me faire une scène quelconque, se terminant par ces mots : « Je t'aime, je te pardonne ! et toutes les fièvres et tous les délires de la jalousie et des pardons :

Va, je cède éperdu...

comme dans la *Favorite*. Il n'est pas venu, il prenait des renseignements auprès des valets ; il cherchait des preuves chez le costumier ; il me guettait ; il demandait conseil à son père et à ses amis, conseils qu'il ne suivait même pas ! Ni Othello, ni Fernand ! Sganarelle ! C'est à se tordre ! »

Et c'est ici que Thérèse vient dire le mot vrai, celui qui détruit l'échaffaudage de la pièce.

Thérèse. — Tout ce que tu voudras ; il t'a trahie ; il n'a pas de cœur ; il ne te comprends pas ; il ne te comprendra peut-être jamais ; déteste-le, méprise-le, plains-le !... mais garde-le. C'est le mari, c'est le père de l'enfant. C'est celui dont nous ne pouvons jamais nous passer, tant qu'il vit, tant qu'il n'a pas fait une bassesse ou une lâcheté publique. Garde-le ! garde-le ! il ne sera pas déshonoré pour avoir eu une maîtresse, tu le seras à tout jamais pour avoir laissé croire que tu as eu un amant. Pas un homme n'est digne que nous nous dégradions pour lui, pas même que nous le lui fassions croire ! »

Mais comme cette fantaisie est charmante ! comme M. A. Dumas distille agréablement le poison ! et quel esprit partout, jusqu'au dernier mot de cette pièce.

Stanislas. — Qu'est-ce qu'on disait donc, que le mariage est monotone ? c'est très mouvementé.

Lucien. — Et ça te décide...

Stanislas. — A rester garçon.

Séverac, l'aide de camp du général comte de Canalheilles, dans la **Comtesse Sarah** de M. Georges Ohnet, a pu se rendre compte par lui-même que « c'est très mouvementé » et « ça le décide » à épouser Blanche de Cygne la propre nièce du général qu'il a trompé, lui, le fils adoptif qui a trahi

l'honneur de la maison dans laquelle il va entrer et « palper » cinq cents mille francs de dot sans compter les espérances. Adultère *for ever*, quelle belle et bonne chose que le théâtre moderne!

Car enfin, malgré tout le sucre dont M. Ohnet entoure son héros, le public est toujours obligé d'absorber la pilule ; or elle est amère : Sarah est une fille tombée on ne soit d'où, une gypsie adoptée par une comtesse et, quand on a soixante ans, si la belle vous trompe c'est presque justice, on n'est pas imprudent au point de faire la sottise du général !. Or, M. Ohnet punit Sarah en la faisant mourir avec une sorte d'auréole d'Ophélie, il est vrai, mais enfin c'est elle qui paie les pots cassés, elle, à mon sens, la moins coupable de tous, car malgré les réticences de M. Ohnet, il ne me fera pas croire que Sarah ait pris Séverac de force. Le vrai coupable, celui qui mérite véritablement la réprobation, en dehors du général qui, lui, est un imbécile, obtient toutes les récompenses, même l'amour de Blanche, nous avons déjà parlé de sa dot, oui, l'amour de Blanche qui a sauvé les apparences et ne se dit pas que l'homme qui a commis une infamie est capable d'en commettre d'autres ! et cet idiot de général qui n'a qu'un mot de vrai dans la bouche, quand, après la scène de la serre, il s'écrie : « Ils mentent tous » autorise le mariage de sa nièce avec Severac ! Et pourquoi ? pour se donner une sorte de satisfaction, pour pouvoir se dire qu'il se trompe... Peut-être.

Qu'importe ! voilà deux pièces dont le succès n'est pas douteux, mais à mon avis, celle de M. Ohnet est appelée à vivre beaucoup plus longtemps. On se fatigue du paradoxe et d'ailleurs tout le monde ne le comprend pas.

Dans un livre que j'aimerai à lire quelquefois et surtout que je ferai lire aux miens, **La Philosophie d'une femme**, ouvrage charmant, humoristique et de bons conseils, Madame Louise d'Alq enseigne à savoir être r. he et à savoir se contenter du sort le plus médiocre, et ses études de caractères dénotent une judiciaire parfaite qui se traduit en chapitres de morale aimable et spirituelle. Ce qu'elle dit du paradoxe est très juste : c'est une plaie de notre société, de celle qui se nomme la « haute société ».

« L'axiome s'établit sur une véritable démonstration ; le paradoxe est simplement une opinion extraordinaire contraire à l'opinion commune.

« Il y a un genre d'esprit tenant de *l'esprit du jour* et de *l'incohérence*, qui à cours dans le monde, et surtout dans le monde des artistes, des gens spirituels, qui n'a pour base que le paradoxe. Il s'agit, pour avoir cet esprit là, de s'appliquer un peu, comme il y a des gens qui s'appliquent à déchiffrer les rébus et à faire des calembours. Ce n'est pas le vrai esprit, l'esprit sérieux,

celui qui arrive par la science et qui est obligé de s'appuyer sur des axiomes.

« En France, nous brillons beaucoup par le paradoxe : quand nous avons découvert une idée bien biscornue qui va stupéfier notre auditeur, nous sommes enchantés : nous nous en emparons, et nous allons la répétant partout.

« Or le paradoxe est d'autant plus extraordinaire et stupéfiant qu'il va d'avantage à l'encontre du bon sens. »

Attrappe, Dumas !

Quoique la *Philosophie d'une femme* soit un livre plus particulièrement destiné à être mis entre les mains des jeunes femmes, je conseillerais à beaucoup de messieurs d'en parcourir les pages avant que de faire leur choix parmi les héritières, ils verraient là dedans quelles sont les qualités qu'ils doivent rechercher tout d'abord chez leur future épouse ; je leur recommanderai spécialement le chapitre qui traite de la « Femme d'intérieur. »

Et ce qu'il y a de plus particulier dans cet ouvrage qui porte un titre qui effraye « Philosophe », c'est que le lecteur ne s'y ennuie pas du tout.

La Femme d'intérieur, voilà un chapitre à mettre ès mains des « Francillon » et même des « Comtesse Sarah » ! Dans les quelques pages de ce chapitre, madame d'Alq établit un parallèle curieux entre les femmes de quelques autres pays et distribue à chacune, louanges et critiques avec une sincérité et une impartialité parfaites.

Si l'on consultait les femmes, elles qui voient et qui sentent comme les héroïnes que MM. Dumas, Ohnet et tant d'autres mettent au diapason de leur esprit, à eux, on saurait bientôt à quoi s'en tenir sur leur pensée à notre égard, et, si le theâtre n'était pas absolument fermé aux productions féminines, peut-être verrait-on se produire des œuvres renversantes pour toutes ces théories masculines sur la frivolité et autres défauts que le sexe fort ne cesse de mettre en lumière. Car, en somme il ne faut pas se dissimuler que les hommes, sauf cet excellent Séverac, la victime de la comtesse Sarah, selon Ohnet, sont coupables parce qu'ils le veulent bien, n'étant pas en butte aux obsessions dont une femme est entourée pourvu qu'elle soit jolie, et personne du sexe faible ne leur livre de ces sièges dont elles se tirent encore plus souvent à leur honneur qu'on ne le croit. « Ville assiégée, ville prise » n'est pas un proverbe que l'on puisse appliquer à la femme. Elle sait fort bien repousser les approches, et maints assauts tournent à la confusion de l'assiégeant.

D'un autre côté, il faut dire que les jeunes filles sont toutes élevées dans une sorte de pensée idéale qui leur fait voir dans l'époux futur un être absolument beau et parfait, et dame, avouons à la honte de notre sexe que les fronts dénudés de nos jeunes hommes à trente ans, leurs visages glabres et tirés, leurs yeux cernés et leurs dos voûtés ne réalisent que bien imparfaitement l'idéal, non seulement rêvé, mais encore celui qu'on leur fait espérer semblable à tous les héros des romans qu'on leur laisse lire, ou dans le conte des fées dans lequel elles ont appris leurs lettres : *Le Prince charmant.*

Madame Louise d'Alq, dans un des chapitres de sa *Philosophie*, un livre que l'artiste éditeur Jouaust a soigné tout particulièrement et qui avait sa place marquée dans la *Bibliothèque des Dames*, dit aux femmes ce qu'est le roman et la réalité.

« Parmi les jeunes filles qui quittent le toit paternel pour aller s'abriter sous celui d'un mari, combien peu trouvent dans leur nouvelle existence ce qu'elles avaient rêvé d'y trouver ! De là tant de mauvais ménages, tant d'existences troublées et malheureuses. Cependant il serait facile d'éviter ces déceptions, si la vérité avait été dite à la jeune fille au lieu de lui monter l'imagination de sornettes.

..... Se marier, dans l'esprit que la plupart des jeunes filles apportent dans le mariage, ne rapportera sûrement que de grands désappointements. Dans les *Nouvelles* sentimentales et morales que l'on donne à lire aux jeunes filles, le fiancé est toujours un héros ; dans la vie réelle on doit s'estimer heureux de trouver tout bonnement un brave homme, qui ne vivra pas la tête dans les nuages, aura ses petits ridicules, ne sera pas exempt de manies, exigera une table soignée, une ménagère intelligente et tendre, s'occupant de lui plus que d'elle, lui sacrifiant même ses enfants, et, cela va sans dire, ses opinions, ses goûts, ses idées, si elles ne se rencontrent pas être les siennes, ou si la femme ne sait pas les faire partager insensiblement, sans faire acte d'autorité. Quand on veut vivre avec un individu qui n'était, après tout, qu'un étranger un inconnu, avant le mariage, individu qui n'est plus un enfant, il ne faut pas espérer le faire plier : il faut étudier son caractère et tâcher de s'en arranger. »

S'en arranger ? ce n'est pas toujours facile, et d'ailleurs la femme ne s'arrange jamais de ce qui la gêne, elle accepte peut-être le joug, elle est très malléable comme la gomme élastique, mais, par cela même, elle est toujours disposée à reprendre sa forme première, de plus comme elle est faible, elle aime les forts, c'est bien ce sentiment qui est exprimé dans *Le Maître de Forges* de M. Ohnet.

Mais qu'arrivera-t-il, si, ayant cru trouver un fort, elle ne rencontre qu'un très médiocre héros ? Alors elle cherche; il lui manque quelque chose.

Je ne connais pas de livre qui ait mieux exprimé cet état que celui qui porte ce titre : **Heureuse ?** par Mme Marie de Besneray. C'est un roman que je ne puis guère comparer qu'au roman de *la Comtesse Sarah*, sauf l'adultère qui est évité par Mme de Berneray, ou plutôt qui est « tourné » par un divorce.

Deux musiciens, Frédérick Zimany et sa femme Flora, une chanteuse, sont venus échouer à Falaise, où ils arivent pour donner une représentation. La femme accouche d'une fille dans la nuit, et l'enfant est recueillie par une dame de manières fort sévères et qui se laisse guider par un prêtre dont le caractère est présenté sans exagération par l'auteur du roman. Comme la petite Sarah, fille d'une gypsie, la fille du Polonais, Zimany rencontre un homme riche qui l'épouse et lui apporte le bien-être. Mais si la Sarah de M. Ohnet trouve un époux sexagénaire, Arlette Zimany épouse un homme d'un âge à peu près en rapport avec le sien ; seulement elle s'est mariée sans amour, heureuse d'échapper à la vie monotone et triste qu'elle passait entre sa mère d'adoption et l'abbé Hugues.

Une conversation entre Marc Alban et Arlette, à propos d'une question d'intérêt local, mettra nos lecteurs au courant des sentiments qu'éprouvent les deux époux vis-à-vis l'un de l'autre au moment où s'ouvre le roman. Il a quarante-cinq ans, Arlette en a vingt-sept.

Marc, depuis dix minutes, froissait son journal avec impatience.

« — Par exemple ! dit-il tout haut, voilà une fameuse séance !

« Il ajouta, avec cette prononciation un peu triviale, résultant de l'accent normand :

« — Vrai ! je regrette mon absence de jeudi.

« Arlette avait achevé son café.

« — S'est-on battu ? demanda-t-elle de sa jolie voix mordante.

« — On a, du moins, beaucoup discuté.

« — A propos de votre rapport ?

» — Certainement, Fleury le lisait à ma place. Serré, logique, éloquent, grâce à toi, mon secrétaire, ce rapport méritait la victoire. Mais bah ! avec les idées nouvelles, on se moque bien de la raison, du bon sens.

« — Une teinte rose monta aux joues de la jeune femme.

« — Vous êtes trop parfaits, messieurs les conservateurs, fit-elle avec nonchalence, vous ne laissez plus aux autres la moindre petite vertu.

« — .... Nous vivons dans une époque si étrange ! Quelle âpreté au gain ! Quelle curée vers ce qui brille ou rapporte ! la fièvre de l'or, le besoin des jouissances matérielles envahissent toutes les classes de la société. Le désintéressement se fait rare partout...

« La voix de Marc devint emphatique.

« — Autrefois, reprit-il, on affichait d'autres sentiments; un souffle délétère a passé sur la France, le scepticisme gangrène les âmes; avec les croyances éteintes, il n'y aura plus de caractère...

« — Vous vous échauffez, interrompit Arlette d'un ton sec, cette journée de juillet est déjà assez accablante ! Je connais, du reste, la péroraison de votre discours prononcé, je crois, à une distribution de prix...

« — En effet ! la période est de toi ; aussi me semble-t-elle juste, sonore. Ah ! tu as bien raison, chérie, de combattre les théories subversives.

« — Permettez ! J'exprimais vos idées, non les miennes.

« — Tu as des pensées que tu gardes pour toi seule ?

« — Pourquoi pas ?

« — J'ai donc des opinions qu'il te répugnerait de partager ? demanda Marc, tout à coup sérieux.

« Les paupières d'Arlette se baissèrent aussitôt, éteignant l'éclat du regard.

« Après une courte pause, elle reprit avec un accent empreint d'amertume :

« — Ma docilité doit-elle aller jusqu'à soumettre à votre contrôle toutes mes idées ?

« — Je ne prétends pas cela, mais... mais si tu m'aimais bien...

« Elle continua avec une sourde irritation :

« — Chacun n'est-il plus libre de croire, d'agir selon ses tendances et sa raison ? Si nos tendances sont irréprochables, nos actions toujours pures, qu'exigez-vous de plus ?.., Vous êtes bien l'ami de l'abbé Hugues, allez !

« Il ne répondit pas, craignant d'amener un froissement.

« Depuis des mois déjà, il constatait un changement chez sa femms, et s'étonnait de voir sans cesse leurs causeries dégénérer en querelles, à propos de rien. Elle, si douce, si enjouée, devenait nerveuse, irritable à l'excès, souvent agressive. Durant les six premières années de son mariage, elle acceptait les observations, immolait ses goûts aux usages locaux, pliait avec une soumission d'enfant.

Aujourd'hui, les mots acerbes, les traits d'esprit se pressaient sur ses lèvres pour la venger de la routine et de la tracasserie.

Pour quel motif ?

Un regret, une souffrance opéraient-ils une révolution dans cette âme ?

S'étant donnée sans entraînement, se reprenait-elle lentement, sans cause, sans plainte ?

A ces réflexions intimes, Marc s'assombrit.

Puis, sa bonhommie habituelle, mélangée de beaucoup d'insouciance, reprit le dessus et dissipa ses craintes vagues.

« — Bah ! pensa t-il, un caprice de jolie femme, rien de plus !

« Dans l'appartement frais et calme, on entendait la respiration régulière de la petite fille qu'Arlette tenait endormie dans ses bras, et, par la fenêtre entre-baillée du jardin, des gazouillis d'oiseaux, les lointaines symphonies des journées d'été.

« Marc, luttait contre le sommeil. Après le déjeuner, il faisait volontiers une courte sieste ; déjà sa tête vacillait d'une épaule à l'autre.

« Madame Alban s'empara d'un coupe-papier, pour parcourir un roman arrivé le matin. Au lieu de lire avec la hâte fébrile qu'elle y mettait d'habitude, elle détaillait son mari qui, les yeux clos, la bouche entr'ouverte, s'endormait paisiblement.

« Chose étrange ! elle s'imaginait l'apercevoir pour la première fois, tant ce jour-là il lui paraissait laid et vulgaire.

« Elle recula aussitôt devant sa propre pensée.

« Lui laid, lui vulgaire ? quelle sottise !

« Ne se rappelait-elle plus combien son cœur battait jadis lorsqu'il daignaît, lui, ce millionnaire, ce personnage considéré, s'arrêter un instant devant le jardin où elle cousait des chemises de coton et des blouses bleues pour une maison de confection ? A un compliment du conseiller d'arrondissement, elle rougissait de plaisir ; sa pauvreté ne l'humiliait plus, son abandon devenait moins lourd. Ne l'avait-il pas en somme arrachée à l'ombre froide où elle se consummait, pour la placer au premier rang, jeter à ses pieds, sans compter, une fortune, un nom, toutes les sécurités, toutes les tendresses ?

« — Il est bon, songea la jeune femme, je dois l'aimer toujours !

Oui, je le dois...

« En dépit de sa volonté, elle cherchait à lui découvrir des défauts pour excuser les infidélités inconscientes de sa pensée, et, sans pitié, poursuivait l'examen commencé.

« Il épaissit d'une manière fâcheuse ; ce pauvre Marc tonne trop souvent contre les perversités du siècle... »

Je ne crois pas qu'un homme serait parvenu à peindre avec une pareille nuance les sentiments divers qui traversent la pensée de cette femme qui se trouve sur la pente où le premier regard d'un personnage plus jeune, plus beau que son mari la fera glisser vers le mal. Lorsque plus tard, Mme de Besneray fait assister ses lecteurs à l'entretien d'Arlette avec son mari, au moment où elle va lui avouer que son cœur s'est détaché de lui et qu'elle sent qu'elle en aime un autre ; lorsqu'elle s'aperçoit que Marc ne l'écoute pas et qu'il a fini par s'endormir.

« Suis-je assez sotte ! dit-elle avec une indicible amertume. »

Et c'est tout. Sans phrases, sans longs commentaires, l'auteur indique d'un trait la condamnation du mari.

Supposons que Mme de Besneray se lançât dans le genre paradoxal de M. A. Dumas, il me semble qu'elle eût traité *Francillon*, de tout autre manière, mais bien certainement elle n'aurait jamais écrit cette scène, que je considère comme absolument fausse, dans laquelle la femme d'un gentilhomme va raccoler un inconnu sur les marches de l'escalier de l'Opéra pour l'emmener souper avec elle.

On me remet un livre signé du nom bien connu de M. Eugène Nus, **Choses de l'autre monde**, avec lequel je terminerai cette causerie, mais sans pouvoir donner une opinion personnelle sur les affirmations de l'auteur. Si je m'intéresse au spiritisme, comme je m'intéresse à toutes sciences même à celles qui ne sont pas entièrement approfondies, j'avoue n'avoir jamais eu l'occasion de participer à aucune expérience, et ne connaître des manifestations extérieures que ce que j'en ai lu dans les livres et ce qui m'a été affirmé par des personnes recommandables, mais qui peuvent se laisser influencer d'une manière quelconque.

En ces matières, je dis donc franchement : Je ne sais pas ! mais loin de moi la pensée de nier, sous le prétexte dont se servit M. Castel en 1831, lorsqu'il fit, au nom de la Faculté de médecine, un enterrement de première classe au magnétisme :

« Si la plupart des faits annoncés, disait-il, étaient réels, ils détruiraient la moitié des connaissances acquises, en physiologie. »

Ce système de nier des phénomènes nouveaux, sous prétexte qu'ils détruisent les connaissances acquises, était admissible au temps où l'on ne voulait pas admettre que la terre tournât parce que cette affirmation venait détruire la légende de Josué arrêtant le soleil.

Et d'abord, dit-on, comment admettre que les esprits se manifestent par le canal d'un guéridon de bois ? J'en ignore complètement, mais comme je ne sais pas quel est cette sorte de fluide qui fait mouvoir les tables, je me dis qu'un autre fluide que nous avons domestiqué, que nous produisons aujourd'hui ne se manifesterait pas du tout à travers le bois et, au contraire, se plait à voyager à travers les métaux. Or, si il y a quelques siècles on eût brûlé comme hérétique et taxé d'imposteur celui qui aurait voulu démontrer qu'un fluide inconnu, impalbable, pouvait, dans certaines conditions, transmettre l'écriture et même la voix à des centaines de lieues de distance, les hommes étant toujours les mêmes, c'est-à-dire, sujets à l'erreur, je trouve naturel que l'on nie les manifestations par les tables, mais j'estime que pour qui veut se donner la peine de réfléchir, cette négation d'un fait affirmé par tant de personnes honorables, ne peut que toucher les imbéciles.

Dans le livre de M. Eugène Nus, je trouve des faits extraordinaires, des communications curieuses que je ne puis contrôler, mais que rien ne m'empêche d'admettre, seulement je me dis ceci : Quel est ce fluide ? d'où vient-il ? Comment telle ou telle personne peut-elle en faire sentir l'impression tandis que telle autre y est inapte ?

On m'a toujours dit : Ce sont les esprits. Bien, mais quels esprits, et, lorsque je vois, comme dans le livre de M. Eugène Nus, un esprit consulté sur son individualité, répondre : *Adsum Deus* -- je suis là, Dieu, — eh bien, je me méfie !

Aussi, jusqu'à présent, des théories spirites, je n'admets guère qu'une seule, et qui sait, celle-là est peut-être bien la théorie la plus goûtée par l'auteur du livre.

« Cette force mystérieuse résiderait uniquement dans l'être humain, émanation de puissances intimes jusqu'à ce jour inconnues ; dédoublement du médium qui pense, parle et agit inconsciemment hors de lui-même, maniant à son gré les plus secrètes énergies de la nature, et exerçant sur la matière subtile un genre d'action encore inexploré... »

M. Eugène Nus dit : Voilà des faits, je ne puis les expliquer, mais je les ai expérimentés, or je ne vois qu'un procédé pour sortir des perplexités dans lesquelles ils me laissent : l'Etude.

« Ce phénomène est dangereux à manier, plusieurs y ont laissé leur raison ; c'est justement pour cela qu'il faut que les mains exercées s'en emparent. Les médecins qui se préoccupent surtout, et à bon droit, de la folie, croient-ils sérieusement que nier le fait qui la cause, ou ne pas s'en occuper, est un bon moyen de la prévenir. »

Parmi les communications obtenues par M. Eugène Nus et ses amis, je dois citer comme extrêmement curieuses les définitions que les expérimentateurs imposaient en douze mots au « fluide manifestant », je ne sais pas me servir d'une autre expression,

Mort. — Cessation de l'individualité, désagrégation de ses éléments, retour à la vie universelle.

Cette définition, donnée, dit-on, par un esprit, est presque la négation du spiritisme qui prétend appeler en consultation tel ou tel esprit. Il me semble que si la définition de la mort donnée par un esprit est la « cessation de l'individualité, » si elle est le « retour à la vie universelle, » l'âme comme le corps doit retourner aussi à la vie universelle ou bien alors la définition est fausse, le « fluide manifestant » aurait dû répondre :

« Cessation de l'individualité *matérielle.* »

Mais, voilà, il aurait fallu employer treize mots, et les expérimentateurs prétendaient imposer leur volonté de n'employer que douze mots. Qu'est-ce donc qu'un Esprit, c'est-à-dire un être qui est passé de la nature humaine à la nature supérieure, puisqu'elle est spirituelle, qui se laisse imposer une volonté par un être inférieur puisqu'il est encore enveloppé dans la matière ?

J'aime mieux les deux définitions suivantes :

« *Destinée.* — Ressort moteur de l'activité des êtres, jeu normal des attractions passionnelles, — bonheur.

« *Liberté.* — Faculté donnée à l'homme de méconnaître le but de sa destinée, — malheur.

Et celles-ci :

« *Bien.* — Harmonie de l'être, association des forces passionnelles, en accord avec les destinées.

« *Mal.* — Trouble dans les phénomènes, discord entre les effets et la cause divine. »

Williams Crookes, dont le livre : *Recherches sur le Spiritualisme* est à consulter, comme le livre de M. Eugène Nus est à lire, s'est exprimé ainsi :

« Je ne dis pas que c'est possible, je dis que cela est ! » moi, je retourne la phrase :

Je ne dis pas que cela est, je dis que rien n'est impossible !

Gaston d'Hailly.

M. Jean Rameau nous était connu comme poète, le voici devenu fantasmacope ou fantasmatoscope au choix. La poésie c'est bon à vous procurer des noyaux de pèches pour sommier et quelques racines pour nourriture. Les concours du *Figaro* sont rares, rares comme l'acheteur d'un volume d'odes ou de sonnets. Jean Rameau lâche la poésie et donne libre cours à son humeur joyeuse dans de courts récits, amusants au possible, auxquels il donne pour titre **Fantasmagories**. C'est dire qu'il veut mettre en lumière des figures qui demeurent ordinairement dans l'ombre, en un mot faire ressortir des types que le vulgaire n'apercevrait que très vaguement, comme le dindon de la fable, si le fantasmacope, ou fantasmatoscope comme on voudra, n'éclairait vivement sa lanterne.

Aveugle qui ne voit pas !

Recette pour aimer sa femme ; n'est-ce pas la critique de ces gens qui s'en vont en tous coins et en tous pays chercher une femme idéale et qui finissent par s'apercevoir que toutes sont pareilles, brunes, blondes, bossues, bancales, espagnoles, turques ou éthiopiennes, toutes sont un énigme, toutes nous trompent.

La gloire, bah ! la gloire, elle est femme !

Ecoutez comment Jean Rameau croit à la gloire pour les poètes :

« Il se rua chez un papetier, acheta de quoi écrire, s'enferma dans une mansarde, y maigrit, y pensa, y pleura, y noircit deux mains de papier d'une main fébrile, fit de cela un livre, l'envoya à toutes les sommités politiques et littéraires, et put enfin reconquérir l'obscurité la plus opaque, la solitude la plus funèbre, l'oubli le plus glacé et le plus génial.

« En effet, personne ne parle plus de lui.

« Il avait écrit un chef-d'œuvre. »

Bien amusante l'histoire du duel engagé entre les deux candidats au fauteuil académique ! seulement, qu'il y prenne garde, notre jeune auteur, quand on est poète on ne sait ce qui peut arriver, et il ne faut jamais indisposer les gens dont on tirera peut-être un jour le cordon de sonnette. Mais enfin, me dira-t-on, qu'y a-t-il dans ce volume fantasmagorique ? — Réponse : du rire ! Ecoutez :

« Pourquoi, ayant vu une femme quelconque se jeter à l'eau des quais de Sainte-Eulalie, Gabriel Laferrade, tailleur d'habits, qui pêchait à la ligne en ce moment, retira ses asticots, se déshabilla, fit un plongeon de maître, nagea, disparut, fouilla le fleuve, et, finalement, ramena saine et sauve, l'inconnue sur la rive ?

« Pour rien ; pour la vertu.

« Il est vrai qu'il faisait chaud, qu'un bain dans la Garonne ne pouvait être que chose agréable en cette saison, qu'il y avait, là haut, sur le pont de Sainte-Eulalie, les longs yeux noirs de la directrice des postes qui encourageaient étrangement l'acte de Gabriel, et qu'enfin, dans la pensée du tailleur d'habits, très loin, ce sauvetage devrait être couronné de... »

Mais arrêtons-nous là ; on peut trouver parfois des actes désintéressés dans la vie d'un homme, si l'on ne fait pas d'investigations trop profondes. Donc, Gabriel Laferrade, acclamé par les cinquante badauds que son acte méritoire avait attroupés, se dirigeait triomphalement vers le commissariat de police, avec la femme par lui sauvée, quand, dans la foule, quelque chose de haut et d'himalayesque, aperçu tout à coup, lui fit froid dans le dos. C'était son épouse, cette chose énorme, son épouse Arthémise. Et il y avait dans le sommet de cette poutre vivante deux yeux aigus qui en disaient long sur cet acte de sauvetage.

« Gabriel détourna la tête, entra chez le commissaire, baragouina quelques explications avec toute la modestie voulue, reçut les félicitations de l'autorité avec la confusion exigée et s'en retourna chez lui, en se dérobant, comme il convenait, aux ovations de l'assistance.

« Mais à peine rentré, il vit l'énormité connue sous le nom d'Arthémise rentrer à son tour. Et ce ne fut plus seulement le regard, mais encore la bouche d'icelle qui dit:

« — Ah! bien! Gabriel, tu désires donc tant que ça la médaille militaire?

« — Ça n'est pas vrai! rugit le mari avec ce ton convaincu que la conscience trouve pour mentir.

« Et, après avoir brisé une table d'un coup de poing, il sortit en vouant Arthémise aux dieux infernaux.

« Non, certes, ce n'était pas pour la médaille qu'il avait sauvé quelqu'un. Et la preuve, c'est qu'il ne la demanda pas.

« Seulement, il l'a fit demander pour lui, à son insu, comme cela se fait par un ami obligeant.

« Il ne l'obtint pas, la médaille.

« — Qu'est-ce qu'il a sauvé? demanda-t-on à l'ami obligeant.

« — Une femme.

« L'employé haussa les épaules.

« — Mais tout le monde a sauvé une femme, Monsieur! Et moi qui vous parle...

« — Combien faut-il en sauver? se hâta de demander l'ami, pour éviter les confidences.

« Heu ! ça dépend. Une demi-douzaine au moins.

« — Gabriel Laferrade ne désespéra point. Il résolut de sauver le nombre de femmes voulu, avec le désintéressement demandé voilà tout.

« Malheureusement, à Sainte-Eulalie, les femmes se noient rarement, et Gabriel, malgré de longues stations sur le pont de pierre, n'en vit dégringoler qu'à de longs intervalles, deux ou trois par an, tout au plus.

« Chaque femme sauvée représentait donc un chômage de cinq mois, plus une bronchite. plus une querelle avec Arthémise ; et l'on conviendra qu'une médaille de 2e classe est peu de chose pour dédommager un sauveteur de tant d'ennuis.

« C'était donc de la vertu. indéniablement.

« Il est vrai que le village de Sainte-Eulalie avait un jardin public un délicieux petit jardin public avec des poissons rouges et des nounous roses, et des enfants grassouillets. et que. dame !... quand on est décoré... hé! hé!

« — Ah bien ! s'écria Arthémise, quand elle apprit que son époux avait sauvé une troisième femme, c'est donc pour être nommé gardien du jardin public que tu t'acharnes ainsi après cette médaille?

« — C'est faux ! vociféra le vertueux Gabriel

« Et il fut encore obligé de sortir pour ne pas faire un nouveau malheur.

« Après tout, quand ce serait pour devenir gardien, qu'est-ce que ça prouve?

« Gardien : un emploi ridicule qui ne vous fait pas vivre. Mais, pour sauver une seule femme, lui, Gabriel Laferrade, est-ce que chaque fois il ne risquait pas sa vie ?

« C'est de la vertu. vous dis-je, rien que de la vertu.

« Et Gabriel, la conscience tranquille, continua d'attendre les désespérées de bonne volonté, sous le pont.

« Une quatrième femme lui tomba du ciel, un matin d'hiver.

« La Garonne était presque gelée. Gabriel, malgré toute sa vertu, hésita.

« Mais en voyant luire au loin la lanterne rouge d'un bureau de tabac, il fit un de ces mouvements héroïques familiers aux ténors d'opérette et plongea.

« Cette fois Arthémise resta rêveuse.

Tiens, tiens ! découvrit-elle enfin, après avoir enfoncé jusqu'au tréfonds de son cher homme la flamme verte de ses yeux aigus. Il te faut enfin un bureau de tabac.

« Le sauveteur poussa un cri de rage et s'évanouit.

« Gabriel fut longtemps malade. Le délire le prenait tous les soirs, et ses lèvres desséchées alors lâchaient des cataractes de mots absurdes : vertu,

médaille, et croix des braves, et prix Montyon, et tabac caporal. Tout cela terminé par des : Ça n'est pas vrai ! c'est pour la vertu ! à fendre les vitres.

« Il guérit cependant, Artémise ayant dû s'absenter une quinzaine.

« Mme Laferrade, revenant à Sainte-Eulalie, le retrouve au quai, à son poste d'observation.

« C'était un jour de printemps. Les arbres du jardin public étrennaient au soleil leurs belles robes vertes, toutes neuves et toutes correctes, comme il sied à des arbres municipaux. Il faisait bon vivre. La Garonne blanche de lumière, chantait des airs très doux contre les piles noires. On se serait jeté dedans pour le plaisir.

« Gabriel attendit. Il attendit un mois, deux mois, un an.

« Rien. »

Nous n'irons pas jusqu'au bout de ce récit, voulant laisser à nos lecteurs le plaisir de lire dans le livre ce qu'il advint de ce sauveteur « pour la vertu ». Nous avons seulement cherché à faire comprendre le genre de ces histoires rapides, désopilantes au possible et prouvant que l'on peut égayer les gens sans les scandaliser.

Mais je me demande pourquoi les poètes, si gais lorsqu'ils écrivent en prose, prennent des poses et un ton larmoyant lorsqu'ils écrivent en vers ? La poésie ne peut-elle se faire aimable ?

Je veux adresser le même reproche aux écrivains qui font de la littérature dite morale. Pourquoi, sous prétexte de donner à la jeunesse, aux familles, des œuvres saines, fortifiantes, raconter les histoires les plus tristes, disons mieux, les plus pessimistes ?

Voici, par exemple, M. C. Rouzé, un inspecteur de l'enseignement primaire à Paris; certainement nous ne lui reprocherons pas de n'avoir pas suivi le le mouvement littéraire et de ne s'être pas douté qu'à la scène comme dans le roman, les malheurs d'**Isoline de Trieux** ont été déjà exploités nombre de fois. Une jeune fille, croyant son fiancé mort, épouse un autre homme et meurt de chagrin lorsqu'elle apprend la vérité. M. Rouzé a autre chose à faire qu'à lire les romans, et s'il prend du vieux neuf pour de la « nouveauté » il n'est pas coupable. Fort heureusement pour lui il n'est pas condamné à lire tout ce qui parait, à entendre tout ce que l'imagination des faiseurs de mélodrame, peut inventer pour arracher des larmes aux spectatrices. Mais, s'il est vrai qu'en ce monde, le bien, la vertu ne soient pas toujours récompensés, j'estime que souvent celui qui a bien agi trouve dès cette vie le bonheur et les satisfactions que lui ont mérité son travail, sa bonne conduite et sa persévérance.

Or, pourquoi laisser croire aux esprits jeunes et honnêtes que l'homme est absolument le jouet des évènements et qu'il n'est point un peu maître de sa destinée ? Pourquoi même enlever l'illusion que Dieu récompense la vertu en ce monde ? Pourquoi le héros du livre de M. Rouzé, le travailleur et courageux Robert meurt-il après avoir appris ce qu'il croit être la trahison d'Isoline ? Pourquoi Isoline meurt-elle à son tour après le triste pèlerinage qu'elle a fait à la tombe de Robert ? Pourquoi tant de tristesse et de larmes ! sans compter que la guerre de 1870, moyen romantique bien usé aujourd'hui, vient encore jeter un voile de deuil sur le livre de M. C. Rouzé.

A quoi bon être pessimiste et ne montrer de la vie que ses déboires ?

Il nous semble que pour attirer une clientèle aux bons romans, il faudrait donner à leurs lecteurs une distraction morale, si l'on veut, mais non pas désespérante.

Une nouvelle édition d'un roman de M. Jules de la Madelène, **Le Marquis des Saffras**, vient de rappeler le nom d'un écrivain un peu oublié et une œuvre qui ne manque pas de valeur comme couleur locale ; du reste le Midi est à la mode.

Mais je me demande comment un ouvrage, un peu vieillot, peut acquérir tout d'un coup une valeur de trois cent pour cent supérieure à celle qu'il avait la veille qu'il ne prît fantaisie à son éditeur de le rafistoler sous une couverture neuve.

S'offrir pour un franc la lecture de ce roman où les personnages abondent c'était suffisamment payé ; trois francs cinquante, c'est cher !

Contes d'aujourd'hui, par M. Charles Grandmougin, pourraient aussi bien s'appeler *Contes d'hier*, ce sont des nouvelles, les unes gaies, d'autres tristes, mais toutes écrites dans un style distingué.

En arrivant à la fin de ce volume que l'on ne peut que recommander aux personnes qui n'aiment pas les œuvres de longue haleine, je me suis heurté à une fantaisie intitulée : *La Fin du Monde*, et me suis demandé si M. Charles Grandmougin avait voulu faire la critique de l'*Abbesse de Jouarre* ou bien si son sentiment était celui exprimé par M. Renan dans son œuvre dernière. Le rapprochement est curieux.

« La comète, qui, d'après les calculs des savants, ne devait réapparaître qu'en 1982, se montra tout à coup à l'Occident par une belle nuit d'août L'Observa-

toire fut raillé par les journaux : mais il prouva, par des formules algébriques, que ses assertions inexactes étaient des plus mathématiques et qu'il valait mieux commettre des erreurs basées sur une méthode scientifique que de dire la vérité sans x et sans y. Dans les premiers jours de sa splendeur, la comète fut l'objet de l'admiration publique : les acteurs à la mode en furent jaloux, et bien qu'ils eussent commandé à leurs fournisseurs des monologues de circonstance, il n'en demeurait pas moins constant que l'attention des foules était portée vers le noyau céleste à queue flamboyante.

« Les industriels qui sont occupés, le soir, sur les places publiques, à montrer les astres dans une lunette hissée sur un trépied, virent monter rapidement le chiffre de leurs affaires ; des poètes lyriques, dans la gêne, pratiquèrent ce métier avec succès : ils remercièrent en vers éloquents l'astre qui remplissait leurs poches et maudirent les étoiles, célébrées vainement dans des vers ignorés.

« Au dire des vignerons, le vin devait être meilleur que jamais, et l'agriculture tout entière rêvait des abondances inusitées pour ses caves et ses greniers.

« L'Observatoire, toujours confiant dans ses théories, annonça la disparition complète de la comète pour le courant de l'automne et ébahit le public par des considérations sur la distance aphélie, le demi grand axe et l'excentricité.

« Au bout de plusieurs semaines d'admiration, on pouvait croire que la curiosité publique serait assouvie. Il n'en fut rien : La comète grossissait à vue d'œil chaque soir ; son noyau d'abord bleuâtre, devint orangé, puis pourpré, et finit par atteindre le volume apparent d'une grenade ; quant à la queue, elle prenait les dimensions d'un éventail géant et traînait dans le ciel, avec orgueil, sa transparence ignée. Un peu d'inquiétude se manifesta dans les esprits. On parla de rencontre avec la terre, de cataclysme probable et d'altération possible dans notre atmosphère.

« L'Observatoire répondit par des calculs rassurants ; mais le public ne fut pas convaincu.

« La température devenait du reste torride ; les exhalaisons fétides des égouts de Paris et les odeurs envolées des fabriques d'engrais organisées dans les banlieues, rendaient la cité de plus en plus asphyxiante. Dans les campagnes, on se plaignait du manque d'eau : des sources avaient tari, les vignes souffraient et les moissons penchaient la tête. Les espérances de riches récoltes avaient singulièrement diminué ; les prêtres tonnaient dans les églises contre l'impiété du siècle et citaient l'apocalypse, qui annonçait la chute des étoiles ; les journaux athées bernaient la Providence et les feuilles amusantes caricaturaient

la comète redoutée ou raillèrent la sécheresse publique dans des dessins spirituels où l'humanité tirait une langue démesurée.

« La canicule étant passée, chacun attendait des jours moins ardents et des nuits plus fraiches. Pure illusion. Les premières journées demeurèrent chargées d'une chaleur lourde et orageuse ; les pantalons de coutil, les chapeaux de paille, les bains froids et les mazagrans à la glace triomphaient toujours à Paris.

« Tous les soirs, la comète augmentait de volume : elle ressemblait maintenant à un œil rouge de formidable cyclope, et sa traînée, de plus en plus lumineuse, effaçait presque l'éclat des astres sur lesquels elle passait. Les journaux cessèrent de plaisanter : des messes furent dites, des processions organisées et l'Observatoire consulté ; celui-ci, après une longue délibération et des colloques télégraphiques avec les confrères d'outre-Rhin, et d'outre-Manche, fit annoncer par tous les journaux, que, dans trois mois au plus, l'anéantissement de notre globe serait produit par la chute de la comète. Personne n'osa railler cette prophétie officielle : et une immense stupeur, où dominait le désespoir, s'empara, dès les premiers jours, de la France et des autres pays.

« Mais, quand on fut bien pénétré de cette idée qu'on n'avait plus que deux mois à vivre, quand on eut constaté qu'il n'y avait aucun remède à la catastrophe, une grande détente s'opéra dans les esprits ; le doute et l'attente, tout d'abord douloureux, se changèrent en calme certitude : et bientôt un comité, formé de littérateurs et de bons esprits révoltés par l'ancien état de choses, fit afficher dans les grandes villes de l'Europe le placard suivant, rédigé en plusieurs langues :

« En présence de notre fin prochaine, nous supplions nos frères de réfléchir « à l'emploi de leur existence passée, non point pour faire pénitence et se re- « pentir, mais bien pour vivre d'une façon meilleure et conformément à la loi « de nature.

« Que les commerçants s'affranchissent de leurs comptoirs; que les employés « quittent leurs tables noires; les gens de loi, leurs tribunaux ; les militaires, « leurs régiments ; les ouvriers, leurs usines, et que tous s'adonnent aux arts, « à l'amour, à la joie.

« La mort imminente doit nous rappeler à la fraternité universelle. Les biens, « mis en commun, suffiront largement à tous les besoins pendant les soixante « jours qui nous restent à vivre. Supprimons nos chaînes sociales et nos fron- « tières : et puisqu'une fatalité inéluctable se rue sur notre monde, consacrons « à un libre épanouissement nos dernières nuits et nos dernières journées. »

« Un immense cri d'approbation répondit à cet appel, et l'humanité, qui, deux semaines auparavant, était prête à prendre le deuil et à s'ensevelir prématurément, fut aiguillonnée par un désir intense de plaisir et de bien-être.

« Les spéculations financières étant suspendues, tous ceux qui s'en occupaient devinrent sentimentaux ; les jeunes filles, devant l'avenir très court qui leur était annoncé, se livrèrent sans réserve à ceux qu'elles aimaient ; les ouvriers quittèrent, pour un doux *far niente*, les usines qui se fermèrent ; les ménages se pardonnèrent leurs infidélités passées et présentes ; on oublia, dans les familles, les ressentiments les plus féroces : les peuples se réconcilièrent, et, pendant que le tzar donnait la liberté aux nihilistes qu'il invitait à des lunchs somptueux, Bismark passait son temps à festoyer sur les bords du Rhin, à diriger des orchestres ambulants et à faire des parties de bateau, au clair de la lune, avec des Gretchen souvent renouvelées. Les Grecs, les Monténégrins et les Turcs organisaient de grandes agapes au bord de leurs mers azurées ; l'Italie, sans plus se soucier de Tunis, chantait des cavatines, et là-bas, l'Amérique, dédaignant ses industries, ses alcools et ses cochons salés, se baignait dans les lacs et les fleuves, se berçait dans les hamacs, et se créait de superbes villégiatures au milieu de ses prairies et de ses forêts.

« Les voleurs et les assassins, ne manquant de rien, avaient délaissé leur art et révélé des aptitudes remarquables pour la comptabilité et la chasse. »

« Nos hommes politiques s'ennuyèrent bien un peu du manque de contradiction, mais les questions de scrutins, de matières premières et de budget ne pouvaient plus intéresser ce monde condamné à périr.

« Ce n'était partout que duos d'amour, festins, enlacements dans les bois, promenades et concerts.

« La mort devant frapper simultanément tous les hommes, personne ne s'affligeait, et l'égalité devant l'effondrement satisfaisait les peuples.

« Les seuls travaux dont on s'occupât étaient la promenade, la littérature, la musique et la cuisine ; quelques grandes lignes de chemins de fer fonctionnaient encore et servaient aux échanges internationaux, de vins, de nourriture et de femmes. Toutes les caves étaient sablées avec transport ; on déclamait des vers, on jouait des symphonies, on chantait des chœurs, et l'ivresse publique ne faisait qu'augmenter par l'habitude aussi bien que par l'augmentation graduelle de la température, la terre entière se trouva bientôt grise comme un seul homme et finit par accabler de plaisanteries les plus cyniques, le pape, le bon Dieu, le Paradis, l'Enfer.

« Des prêtres rompirent bruyamment leur célibat et se précipitèrent vers des voluptés encore ignorées ; d'autres priaient et pleuraient dans l'ombre,

beaucoup attendaient avec sérénité le Juge qui devait venir s'asseoir sur les nuées, ainsi qu'il est dit dans les Saintes Écritures. On vit de jeunes Anglaises enlever sans pudeur des Français, des propriétaires fraterniser bruyamment avec leurs locataires et des huissiers se couronner de roses. Toutes les gravités s'évanouirent et les haines apaisées se consolèrent dans des bals tumultueux et d'interminables soupers.

« Les nuits de septembre ressemblaient, par leur tiédeur, aux beaux soirs d'été, et les races humaines lançaient aux étoiles leurs hymnes de joie, devant des tables sans fin, pliant sous les victuailles. Cependant, à l'Occident, toujours plus éclatante et pourprée, la comète rougissait la nuit de ses sinistres rayonnements qui éclairaient le retour de l'âge d'or.

« Mais on ne s'étonnait pas plus de la présence de cet astre que de celle de la lune ou du soleil, d'aucuns le saluaient comme un libérateur, et, pour la première fois depuis des milliers d'années, l'Humanité s'épanouissait dans la paix et dans l'amour.

« Tous les jours, le bulletin de l'Observatoire enregistrait la marche croissante de la comète : nul ne s'en effrayait. Les savants et les banquiers étaient devenus gais et sociables ; ils s'étaient créé une seconde jeunesse et, revenus à la simple nature, ils s'en voulaient de n'avoir pas songé plus tôt aux libres hymenées, au plein air et aux beaux paysages.

« La joie universelle avait atteint son apogée, et la question sociale était absolument résolue par la comète.

« Un beau matin, les astronomes mentionnèrent que le diamètre de l'astre n'augmentait plus ; était-ce une illusion d'optique ? Il fallait quelque temps pour s'en assurer. Le monde, confiant dans sa fin prochaine, et, du reste, absolument enfiévré par des semaines d'orgie, ne se tourmenta pas autrement de cette remarque. Pourtant, il fallut bien réfléchir quand on annonça partout que la comète diminuait d'éclat et de grandeur. Les foules prêtèrent attention et la considérèrent pendant les nuits suivantes : il fut facile de constater qu'elle avait perdu de sa splendeur et de son volume apparent.

« Devait-elle donc disparaître ? Le monde n'allait-il pas finir ? A cette triste pensée, l'enthousiasme universel se refroidit. La comète s'éloignait réellement avec une vitesse effroyable ; il n'y avait plus à en douter, cela se voyait à l'œil nu ; et quand même l'Observatoire eut prouvé le contraire, les peuples n'en auraient rien cru.

« Ce fut alors une immense déception sur toute la terre : chacun devint plus stupéfait et plus triste encore qu'en ce jour fameux et lugubre où avait été annoncée la fin du monde. Les bouquets, les bals, les festins, les amours, tout

cela disparut peu à peu ; puis, quand on fut désespérément certain que la comète était d'une innocuité ridicule et que la terre devait vivre encore, sans doute très longtemps, les hiérarchies sociales se rétablirent d'elles-mêmes : le prêtre retourna à son autel, le banquier à ses caisses, le soldat à son fusil, le paysan à sa terre, Bismark à ses plans et le tzar à son palais blindé. Les nations reprirent leurs anciennes frontières et recommencèrent des armements formidables ; tous ceux qui s'étaient abandonnés à la joie et à l'amour feignirent d'oublier le bon temps et la comète. Bientôt l'Ennui, l'Hypocrisie, la Haine, la Férocité régnèrent de nouveau sur la terre, où la lutte pour la vie étouffa les belles passions, au profit des égoïsmes militants ; et l'homme chercha en vain dans des théories compliquées cette sérénité de cœur et d'esprit qu'avaient fait naître en son âme les approches de la mort. »

M. Ernest Renan écrivit l'*Abbesse de Jouarre*, et M. Grandmougin se moqua fort agréablement dans son intéressant volume, *Contes d'Aujourd'hui*, des théories sur la fin du monde de l'auteur de la *Vie de Jésus*.

Le Fils et l'Amant, par Saint Juirs, est un dramatique récit, dont les péripéties aussi extraordinaires qu'invraisemblables se déroulent premièrement au milieu d'une révolte des Haïtiens, et en second lieu à Landerneau où l'on assiste au suicide d'un jeune homme de dix-sept ans, parce que sa mère s'interpose entre lui et son amant. Je ne sais pourquoi il y a une situation qui semble choquante dans l'intervention de ce jeune homme.

Ah ! que j'aime cent fois mieux le joli volume de M. Léon Hennique, **Pœuf**. Ce sont là des souvenirs d'enfance, souvenirs d'un enfant assistant à l'exécution d'un soldat qui a tué son adjudant pour des histoires de femmes. Il y a dans ce volume une grâce et une émotion délicieuses ; c'est une œuvre écrite dans un genre et dans un style tout à fait en rapport avec le sujet traité. Rien n'est émouvant et simple à la fois comme l'entrevue dans la prison, entre le malheureux Pœuf et le fils de son colonel.

Je ferai cependant remarquer à M. Hennique, que la langue française est assez riche, quoi qu'on en dise, pour ne pas y introduire des verbes anglais, or le mot « remembrer » pour « se souvenir » n'a rien à voir avec notre belle langue française, langue que l'auteur de *Pœuf* manie avec grâce et autorité.

Alex. Le Clère.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Le nom d'*Alésia* n'était pas seulement le nom de la ville détruite par César, ce nom était commun encore à d'autres villes, quoique ne s'écrivant pas toujours de même. Cette similitude de nom a dû contribuer beaucoup à jeter la confusion dans l'esprit des historiens et des chercheurs, de plus, ceux-ci ont oublié que lorsque les armées, dans l'antiquité, détruisaient une ville, elles la rasaient, de telle sorte que la place qu'elle avait occupée devenait un champ propre à la culture.

La chose était facile. Nous ne trouvons pas, dans la Gaule de cette époque, de ces grands monuments en grosse maçonnerie, comme de nos jours. Les maisons étaient petites et rondes, généralement en terre, capables seulement, par leur grandeur, de donner asile à une seule famille. Elles n'avaient pas d'étages, mais se composaient d'un rez-de-chaussée seulement.

Ces réflexions ont frappé un observateur, M. Lachanal, qui publie, sur la question très controversée de la position exacte où Vercingétorix fut réduit à capituler, une très intéressante et savante étude sous ce titre : **Notes d'un chercheur sur l'Alésia de Vercingétorix décrite par César.**

Une légende et une sorte de similitude topographique ont conduit les savants à adopter le mont *Auxois*, aujourd'hui *Alise-Sainte-Reine* (Côte-d'Or), comme la localité ayant été le refuge où Vercingétorix et ses conseillers ont conduit l'armée gauloise après la défaite de sa cavalerie. Officiellement, pour ainsi dire, ce lieu est consacré par l'érection de la statue du héros gaulois. Suivant le travail de M. Lachanal, il y aurait erreur, et non seulement erreur, mais impossibilité matérielle, à ce que les deux armées aient pu se rencontrer dans les conditions de lieu où se trouve placé Alise-Sainte-Reine.

Pour se rendre compte de la position du mont *Auxois*, il n'est pas besoin de chercher dans des ouvrages bien spéciaux, et l'*Atlas universel et classique* de MM. Drioux et Ch Leroy, publié chez Eugène Belin, donne, à la page **10**, un plan du blocus d'Alésia d'après l'histoire de Jules César, en plaçant cette forteresse entre la *Brenne* et les deux ruisseaux l'*Ose* et l'*Oserain*, or, M. Lachanal fait remarquer que ces deux infinitésimals cours d'eau ne répondent en rien aux descriptions données par César et les autres historiens du temps.

Le lieu indiqué par M. Lachanal comme étant la véritable position occupée par l'*Alésia* de Vercingétorix serait la *colline des Avenières* (Isère).

Les savants se sont-ils trompés jusqu'ici, et voudront-t-ils reconnaître leur erreur ? j'en doute, et Vercingétorix restera coulé en bronze sur le *Mont Auxois* où peut-être il n'a jamais mis le pied de son vivant.

Sous ce titre, **Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle,** M. Lucien Perey publie les mémoires d'une princesse, princesse de Ligne,

dont la vie est intéressante à étudier, car elle a été mêlée, ainsi que son oncle l'évêque de Wilna et les princes de Ligne, son beau-père et son mari, à bon nombre d'événements historiques qu'ils racontent à merveille. De plus, il est difficile de trouver un roman plus romanesque que celui de cette Hélène Massalska. Mais ce qu'il y a peut-etre de plus curieux dans ces mémoires, ce sont les souvenirs d'enfance de cette jeune princesse, petits mémoires écrits entre neuf et quatorze ans, c'est particulièrement à cette époque, entre 1772 et 1779, qu'elle a fait figurer le programme des études, les punitions, les récompenses, les jeux, les portraits, souvent malicieux et toujours spirituels des maîtress s et des élèves, enfin l'existence complète d'une jeune fille au couvent. Il faut ajouter que les bruits du monde ne venaient pas tous comme dans *la Favorite,* « mourir aux portes du monastère » : on en recueillait de nombreux échos, et la petite princesse n'a garde de les négliger. Ce n'est pas un des côtés les moins curieux du livre.

Signalons les **Souvenirs et Études de théâtre** par P. Regnier de la Comédie-Française. C'est le livre d'un homme qui sait les choses dont il parle et dont, directeurs, auteurs, acteurs ou spectateurs recueilleront grand fruit de ses conseils, des critiques et des encouragements. Ces études sont consacrées à Boutet de Monvel, M[lle] de Champmeslé, Adrienne Lecouvreur, Molière, Talma et Sedaine.

Rien de plus intéressant pour l'artiste, le poète, le philosophe que l'étude de la physionomie chez l'homme et chez les animaux.

« Lorsque l'âme est agitée, dit Buffon, la face devient le tableau vivant où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle et rend en dehors, par des dignes pathétiques, des images de nos plus secrètes agitations. »

Chez les animaux tout mouvement est un langage.

Le mouvement traduit en effet les volontés, les passions, les instincts de l'animal dans leurs modifications infinies ; toutes les passions peuvent, à différents degrés, se manifester chez les animaux. Ces passions sont les formes de la sensibilité ; ce langage universel de l'expression, si spontané, si multiple, si variable qu'il soit en apparence, a cependant les règles simples et intelligibles. Elles sont en général peu connues.

L'auteur de **La Physionomie chez l'homme et chez les animaux dans ses rapports avec l'expression des émotions et des sentiments**, Sophus Schack, major de l'armée danoise et peintre d'histoire distingué, les a exposées dans un travail qui a reçu à l'étranger l'accueil le plus favorable et qu'il était bon de faire connaître en France.

Dans une courte introduction, l'auteur expose l'*origine de l'expression et des variétés physionomiques.*

Dans une première partie, il étudie le *caractère des hommes d'après l'inspection des traits du visage*, et passe successivement en revue la tête, le visage, les cheveux, le front, les sourcils, les yeux, le nez, la bouche, le menton, les joues, le cou, l'oreille, la voix, la main, l'écriture ; il montre l'influence des conditions sociales sur la démarche et la physionomie, les conséquences pour l'habitude extérieure du corps, de la prédominance de l'un des systèmes organiques, et rappelle Lavater par la finesse de ses jugements.

Dans une deuxième partie, Sophus Schack démontre par une observation rigoureuse qu'aux *analogies physionomiques*, qui peuvent exister entre l'homme et l'animal, correspondent également des ressemblances au point de vue des caractères. Le napolitain Porta mit au siècle dernier le portrait d'un homme en parallèle avec celui de quelques animaux. Apportant dans ses observations une plus grande rigueur, Schack établit mieux que ses devanciers les indices de ressemblance morale que l'on peut tirer d'une ressemblance physique. Sophus Schack a dessiné les nombreuses illustrations de son livre (154 figures).

Sans s'astreindre à un ordre déterminé, l'auteur consacre plus de vingt chapitres distincts à l'exposition des analogies de l'homme avec différents animaux.

Dans une troisième partie il étudie *l'influence de l'hérédité et de l'éducation sur le physique*, les points de ressemblance que l'on peut observer entre les parents et les enfants sous le rapport physique et intellectuel ; expose les lois de l'hérédité, les causes de la dégénérescence des races et des familles et termine ce remarquable livre scientifique par des considérations sur l'influence de l'éducation physique et mentale.

L'accueil que ce livre a trouvé d'abord dans les pays du Nord, puis ensuite en Allemagne, prouve la valeur de l'œuvre que le Dr Jumon a traduit et additionné : l'étude de la forme de tout être vivant et son expression physionomique intéresse autant que la place qu'il occupe dans le concert de la création.

Henri Litou.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS

CHRONIQUE

Paris, 15 février 1887.

Autant rien n'est horripilant pour un Français quelque peu soucieux de l'orgueil national, comme d'entendre les clairons, sonnant à faux, de la Ligue des Patriotes, autant il doit être agaçant pour un Allemand intelligent d'écouter un étudiant d'Heidelberg ou autre Université de l'Allemagne se vanter des idiotes balafres reçues dans ces duels stupides fort en usage au delà du Rhin. Parader en costume de fantaisie en marchant au pas ne prouve pas le patriotisme; se battre à grands coups de sabre n'est pas marque de bravoure, et la moitié pour ne pas dire plus, des jeunes Teutons qui font les crânes parce qu'ils ont « écopé » d'une large estafilade, ont cédé bien plus à l'usage, au respect humain qu'à leur courage.

Le courage consiste à donner sa vie pour une cause utile, et celui qui aventure ses jours par fanfaronnade est un fou. L'habit de soldat honore celui qui le porte, jouer au soldat est enfantin.

De même lorsque je lis les livres imprudents éclos dans la cervelle des Français qui mangent de l'Allemand, en cabinet particulier, ou des Allemands qui pulvérisent les Français sous la masse de leurs énormes chopes, le sourire me vient aux lèvres, et ce n'est certes pas moi qui donnerais un sou pour absorber des élucubrations qui ne prouvent qu'une chose : c'est que ces pseudo-écrivains ne doutent pas de la bêtise humaine. Mais, lorsqu'il me tombe sous les yeux un travail étudié dans lequel je sens l'œuvre d'un observateur, d'un homme qui compare deux peuples, non pour se donner la vaine gloriole de se dire que celui auquel il appartient est supérieur à l'autre, mais bien pour rechercher les qualités de chacun d'eux, alors je me réjouis de ne point avoir à perdre mon temps à feuilleter une œuvre de haine, et je me sens satisfait de trouver quelque chose à apprendre. Lire pour tuer le temps, quelle bizarre fantaisie ! et comment un homme intelligent a-t-il un instant à perdre dans une vie si courte que l'est la nôtre ?

Dans un livre, n'importe lequel, sauf ceux qui sont écrits pour le scandale

ou pour bénéficier de la sottise des gens, il y a à glaner, et le plus faible roman même offre encore un type curieux à observer quand ce ne serait que celui de l'auteur lui-même qui se révèle malgré lui dans son œuvre.

M. Henri Conti dans **l'Allemagne intime**, ouvrage qu'il eût pu intituler *l'Allemagne et la France comparées*, n'a pas cédé à cet esprit de dénigrement qui fait voir tout en mal d'un côté, tandis qu'une énorme poutre existe dans votre œil. Il ne s'agit pas dans ce volume de caricaturer l'Allemand, mais bien de rechercher quelles sont les coutumes, les usages, les institutions qui, chez eux, sont préférables aux nôtres et que nous pourrions introduire chez nous sans faire de ce patriotisme à l'envers qui consisterait à ne pas même vouloir accepter ce qu'il y a de bon en Allemagne sous prétexte que l'exemple à suivre nous viendrait d'un vainqueur encore gonflé de sa victoire d'hier.

Puisque nous avons adopté presque en entier le système militaire allemand, c'est que sans doute nos hommes compétents en la matière ont trouvé que ce système était supérieur au nôtre. Mais n'y a-t-il donc que dans les questions touchant à la guerre que les Français aient à prendre exemple sur leurs voisins de l'Est? Et M. Henri Conti qui a parcouru l'Allemagne ainsi que nous l'avons vue nous-mêmes, en observateur et non en homme qui voit tout mal hors ce qui se fait chez lui, donne impartialement son opinion sur ce qu'il a vu, sur l'infériorité allemande ici, sur sa supériorité là.

Ce n'est pas dans l'esprit, dans l'aménité des relations, dans la causerie que nous avons à imiter les Allemands; de ce côté là, ils ont encore à apprendre ; leur langue est lourde et la construction des phrases ne permet pas les saillies, mais dans la poésie, s'ils ne sont pas nos maîtres, ils sont au moins nos égaux. Quant au goût, n'en parlons pas, et malgré la campagne que firent certaines grandes dames de l'Allemagne pour se passer du concours des faiseuses parisiennes, quand elles se virent fagotées à la mode *Unter den Linden*, quand elles sentirent les sourires qui les accueillirent à leur entrée dans certains salons elles se virent obligées, malgré leur grand serment patriotique, d'avoir encore recours à cette infâme « Babylone moderne » .

Dans les produits allemands, n'exigeons ni l'imagination qui crée, ni le goût qui façonne et assouplit, ni le tact qui harmonise. Nos produits à côté des leurs semblent faits par la main délicate d'une femme qui a rêvé et caressé son œuvre. L'Allemand, pourtant, nous copie ; mais l'outil de son artisan ne sait effleurer, il s'appesantit, taillant, dégrossissant sans pouvoir arriver au fini français. Il faut au Germain son large verre à pied massif et colorié dans

lequel il ingurgite une pinte de bière, comme il lui faut la grosse farce qui bouffit sa figure et met des hoquets dans son rire. Une fine coupe de cristal mousseline serait pour lui un dé fragile, et dans sa gaucherie brutale il la briserait.

Depuis quelques années, la fashion anglaise semble prévaloir dans les habillements d'hommes : mais la France aura toujours le monopole du vêtement féminin. Dans toute l'Europe son journal de mode fait loi. C'est que la Française a l'intuition du goût. Elle ne heurte ni les tons ni les étoffes. D'instinct, dans toute la gamme des nuances, elle choisit, sûre de son tact, et soyez certain, elle a réussi. Si la mode lui est hostile, elle la tourne et semble lui céder. Si elle lui plaît, elle ne la copiera pas servilement : elle veut y mettre sa pointe capricieuse d'originalité, son genre à elle, son cachet individuel. Que ce soit la vanité ou la modestie qui la guide, ce cachet est toujours charmant et lui sied à ravir.

En allant à son atelier ou en en sortant, la jeune ouvrière sait que sous sa jupe courte de mérinos ou de percale, trotte menu une bottine toujours bien cambrée. Aussi bien la grande dame, avant d'aller au bal, pressent qu'à l'éclat des bougies, son teint deviendra éblouissant, rehaussé d'une auréole de perles, de diamants ou de fleurs.

La jeune Allemande, avec le même patron pour modèle, fagotera la mode. Chez elle, pas de souplesse de tact, pas d'initiation d'imagination, pas de délicatesse de goût. Elle suit la mode, parce que c'est la mode, mais elle ne sait l'harmoniser à sa personne. Une toilette tapageuse en France est grotesque au delà du Rhin ; une innovation un peu audacieuse chez nous devient une ridiculité là-bas.

Mais si la femme française sait mieux tenir un salon et porte mieux la toilette, l'allemande est plus mère de famille et s'occupe avec plus de soin de son intérieur. L'auteur de *l'Allemagne intime* parle bien de quelques défaillances, mais au moins la littérature est plus morale de l'autre côté du Rhin, et je ne pense pas que Francillon y ferait école.

Si dans les arts et dans l'industrie les produits français peuvent avoir des qualités plus fines, l'Allemand voyage, vient chez nous, prend nos modèles et, comme la main-d'œuvre ne coûte que la moitié de ce que l'ouvrier français en demande, notre génie tire les marrons du feu. En réalité, pouvons-nous empêcher l'étranger de nous copier et de nous faire concurrence, et l'ouvrier ne sentira-t-il pas bientôt qu'à force de vouloir augmenter le prix de ses heures de travail, l'industrie nationale ne pourra plus lutter et n'offrira plus aucune ressource aux travailleurs ?

En somme on peut critiquer les Allemands sur leur plus ou moins d'" affination " dans le goût, dans les mœurs, dans la vie sociale, mais ils ont le sens pratique et sont moins attachés à leur sol que nous : Sont-ils moins patriotes ? malgré tout ce qu'ils en disent, je le crois. De même que l'enfant a plus d'amour pour la mère qui l'a nourri de son lait, l'homme doit aimer plus la patrie qui lui est prodigue de bien-être. Le Français, les rares Français qui s'en vont au loin chercher fortune, reviennent au pays ; l'Allemand, lui, demeure là où il a trouvé sa vie, il fait souche en Amérique, le dirai-je, il perd sa langue. Dès la troisième génération le petit-fils d'Allemand est devenu Américain, et ne comprend plus le grand-père qui cherche à lui redire les quelques mots allemands dont il se souvient encore après les cinquante ou soixante années qu'il a passées sur le sol du Nouveau-Monde. Depuis que Frédéric-le-Grand accueillit avec enthousiasme les artisans français chassés par les persécutions religieuses, la colonie française de Berlin existe toujours dans un quartier de la ville, et cette colonie a conservé les mœurs, les usages et la langue de son pays d'origine. Nous n'avons donc aucune leçon de patriotisme à recevoir de l'Allemagne, bien au contraire, mais, et c'est là surtout que l'auteur de *l'Allemagne intime* insiste, l'instruction en Allemagne est mille fois supérieure à la nôtre et de ce côté nous avons fort à apprendre. Il est évident que de la lecture du volume de M. Conti ressort la conviction patriotique que c'est un bonheur très grand que d'être né en France, mais il ressort aussi cette pensée que nous avons grand besoin de secouer l'esprit de routine de notre instruction académique comme nous ferions grand profit du mode d'éducation physique en usage chez les Anglais.

Chez nous, les blessures de l'amour-propre se cicatrisent difficilement. Eh ! être battu est commun à toutes les nations, et nous n'avons pas toujours vu nos drapeaux triomphants, même avant l'effroyable effondrement de nos armées en 1870-71, et je n'ai pas besoin de remonter bien loin dans ma mémoire pour retrouver que cette sorte de haine dont on enveloppe le Prussien de nos jours, se portait, alors que j'étais jeune, sur l'Anglais. Cependant nous avons pris à ce dernier, ses vestons étriqués et son langage d'écurie, pourquoi ne lui avons-nous pas emprunté plutôt sa vie gymnastique ? A l'Allemagne, nous avons demandé son mode de recrutement militaire, hélas ! j'entrevois le sol de Paris souillé par la brasserie ; que ne lui prenons-nous plutôt ses écoles ! C'est là bien certainement la conclusion de l'intéressant volume de M. H. Conti, qui nous fait pénétrer au sein même de la famille allemande et qui nous

montre le fils de la *Germania* depuis l'enfance jusqu'à l'heure où il est prêt à devenir un défenseur de la patrie; la fillette, depuis l'instant où elle berce une poupée de Nuremberg, jusqu'au jour où elle conjuguera le verbe dont sortiront les nombreux et vigoureux enfants qui seront forcés de quitter le sol natal trop ingrat pour nourrir ses enfants.

Si vous lisez sur la couverture du nouveau volume de M. Charles Virmaître ce tire : **Paris qui s'efface**, n'en augurez pas que l'auteur a voulu dire que Grande Cité s'en va perdant son renom de première ville du monde, non pas ! L'originalité de Paris ne disparaîtra pas de sitôt, mais l'aspect de la ville se modifie à chaque époque, et si des historiens, observateurs consciencieux ne prenaient quelques croquis des types originaux qui émergent du flot affairé ou flâneur qui anime nos rues, nos boulevards, nos théâtres et tous nos établissements publics, la génération future s'imaginerait que notre capitale reste immuable dans ses plaisirs, ses distractions, ses mœurs et ses excentricités.

Pour nous qui avons connu tous ces personnages curieux, parfois grotesques, que M. Virmaître fait revivre, qui avons vu tomber sous le marteau iconoclaste des démolisseurs ces cabarets, ces prisons, ces théâtres, ces cafés, et qui les revoyons reconstitués sous la plume aimable d'un écrivain gai comme les refrains d'autrefois, il nous semble avoir bu l'eau de Jouvence. En ce temps-là, l'amour se payait d'un dîner chez Lathuile, on ignorait le " Grand 16 ", on ne chantait pas le " Bi du bout du banc ", les pitres de cafés-concerts ne se prenaient pas pour des artistes, et l'on glissait d'aimables propositions dans l'oreille des jolies filles sans s'exposer à tomber sous les coups des porteurs de casquettes blindées et à trois ponts. Les boulevards étaient des lieux de distinction ou de distractions; on ne vous offrait pas les " Contes de Piron, la grammaire du Volapück ou " la Passion de Notre-Seigneur Boulanger ". Armand Silvestre était poète, Zola était en librairie, Théophile Gautier écrivait " le Capitaine Fracasse ". Mais malgré tous ces changements, que nous autres du temps de Louis-Philippe, regrettons, parce que nous nous sentons vieillir, Paris est toujours là, créant de nouveaux types, nourrissant ses bohèmes, et sans cesse le miroir où viennent se faire prendre, parfois plumer, les voyageurs et les provinciaux.

Tout à l'heure le nom d'Armand Silvestre et celui de Gautier venaient sous ma plume et, au même moment, on me remettait le nouveau volume du pre-

mier : **Au pays des Souvenirs**. Aucun livre ne pouvait arriver plus opportunément pour me parler de Théophile Gautier, un écrivain comme on n'en trouve plus guère et qui avait le courage d'être bonapartiste... sous l'Empire !

Au milieu des portraits dessinés d'une façon hors ligne dans ce nouveau volume d'Armand Silvestre, volume dans lequel le conteur gaulois a laissé de côté sa plume rabelaisienne, celui de Théopile Gautier est certes le plus réussi, et l'ont sent bien que le peintre sait de quelles éclatantes couleurs savait se servir son modèle.

La mort de Gautier a donné à Armand Silvestre, l'occasion d'écrire une page pleine d'émotion.

« Il était allé prendre un peu de repos en Suisse, quand le bruit de nos défaites sur le Rhin et la grande rumeur de la débâcle impériale parvinrent jusqu'à lui, par-dessus les cimes qui l'enfermaient derrière un profond rideau de verdure, dans l'écho frôlant les grands lacs tranquilles où le suivait son image dans un frisson d'argent. Les pas lourds des Saxons sur la terre maternelle sonnèrent jusque dans son cœur, où se révolta le limon original. Les barbares marchèrent sur Paris. Gautier poussa un vrai cri de douleur Il avait alors cinquante-sept ans et était affranchi de toute obligation militaire. Rien ne peut cependant le retenir, et c'est par ces paroles vraiment sublimes, dans leur simplicité tendre, qu'il répondait aux supplications de ses hôtes : « On bat maman, je pars !... » Et il fut s'enfermer dans la grande cité qu'un immense cercle de fer allait étreindre dans ses murailles, y emprisonnant avec elle, *malesuada fames*, la faim qui conseille les lâchetés, et le froid qui ôte la vigueur aux pusillanimes.

« Je le rencontrai plusieurs fois pendant le siège ; n'ayant pu rentrer dans sa maison de Neuilly que balayait le vol sifflant des obus ; il s'était retiré rue de Verneuil, où il prit sa part des privations communes ; que dis-je ! une part plus grande que tous les autres ; car à ce travailleur robuste il fallait un certain bien-être extérieur et de toniques aliments. Mieux assurément que je ne pourrais le faire, il traça ses impressions sur cette époque dans un volume qui me semble un des plus beaux qu'il ait composés : *les Tableaux du siège*. Ce sera, avec les *Idylles prussiennes* que Théodore de Banville écrivait en même temps, ce que l'art nouveau nous aura laissé de plus vivant et de plus vrai sur ces temps d'héroïsme douloureux, où les nobles qualités du caractère français éclatèrent, montrant Paris souriant avec la faim au ventre, inaccessible à la peur, les regards tournés vers une inépuisable espérance. Oui, tandis que Gounod pleurait sur les bords de la Tamise le *Super flumina Babylonis*, Théophile Gautier, fidèle aux rives désolées de la Seine, apprenait à tous qu'un

grand artiste ne se doit pas dérober aux communs devoirs et que la gloire ne dispense pas du courage.

« Mais ces grands sentiments, accessibles seulement aux âmes les plus élevées, se payent souvent de la vie, et le soldat qui meurt la poitrine trouée sur un champ de bataille n'est pas la seule victime de ces guerres odieuses, où s'affirme la politique des gouvernants et où se cimentent, dans une boue de sang, les dynasties ébranlées, les alliances compromises. La santé de Gautier reçut un tel ébranlement de ces émotions incessantes et de ces privations quotidiennes, qu'elle ne s'en releva jamais. Il y avait dans les journaux tout un petit monde de malins, cette plèbe alors naissante des reporters et des échotiers qui vivent largement de la réclame, à qui ne manquaient ni les derniers poulets des restaurants, ni les suprêmes primeurs que produit le jardinage en chambre. Ceux-là purent conserver leur estomac précieux. Mais le pauvre Théophile Gautier, — lui-même me l'a conté — vécut souvent d'un pierrot étique tué sur une fenêtre, lui à qui n'avaient jamais fait peur les deux ailes d'un faisan, additionnées de sa carcasse et des deux cuisses, le tout sans préjudice d'un fastueux assaisonnement. Cet homme puissant devint anémique. Son cœur se prit. Jamais il ne se releva de ce qu'il avait alors souffert, et si lent que fût son mal, il ne mit que trois ans à en mourir.

« Quand le doigt de la mort l'eut visiblement touché, il se fit dans Théophile Gautier un changement considérable, et nul déclin ne fut plus noblement résigné que le sien. Je le vois encore dans le grand fauteuil qui lui servait de lit depuis longtemps, — car il ne lui était plus possible de se coucher, son cœur dilaté l'étouffait, — la tête coiffée d'un bonnet de laine d'où débordait sa magnifique chevelure, les jambes enveloppées d'une couverture, majestueusement triste, mais sans faiblesse, souriant encore, et ne portant que dans les yeux le sentiment mélancolique de sa fin. Son visage, à peine amaigri, avait gardé sa régularité olympienne ; ses belles mains, plus blanches que jamais, pendaient, pleines de langueur, le long des bras de son siège : l'ombre même d'une espérance ne flottait plus autour de son état.

« Il n'en était pas venu là sans lutte, ayant longtemps rêvé de guérir, plus par amour du devoir que de la vie. Un instant on avait espéré que le régime lacté le sauverait; il en avait accepté toutes les rigueurs, mais n'avait pu faire le sacrifice de fumer moins que voulait exiger de lui son médecin. Un cigare lui demeura aux lèvres jusqu'au dernier moment, mal entretenu par son souffle défaillant et qu'il avait besoin de rallumer sans cesse, mais dont il humait le parfum violent avec une volupté désespérée.

« Ce qui marqua surtout dans cette période, ce fut un désir tout chrétien

de réconciliation et de pardon. Il tint à réunir autour de lui tous ceux que des discussions de famille en avaient écartés, et sa dernière joie fut le semblant d'accord affectueux que ceux-ci firent autour de ses derniers instants. Il eut un mot sublime pour celui, le seul, qui lui eût vraiment inspiré un sentiment de haine : — J'avais, dit-il en le quittant, fait de mon mieux pour avoir un ennemi, et voici que je l'ai perdu ! » Il était tout entier dans cette soif d'apaisement et cet élan de mansuétude; son cœur semblait ne s'être gonflé que comme un volcan qui va vomir ses dernières colères.

« Je ne le revis plus que sur son lit mortuaire, ce lit où il n'avait pas reposé depuis si longtemps et dont la blancheur devait l'attendre pour le dernier sommeil. Jamais mort ne revêtit plus complète la sérénité qui rassure sur nos posthumes destinées. Les admirables lignes de son visage s'étaient modelées dans une pâleur éburnéenne pleine de fermetés plastiques ; bien que son nez se fût un peu busqué et aminci, il avait gardé sa physionomie douce de vivant, ami de tous et de tous aimé, avec quelque chose de plus grave et une solennité imposant un sentiment tout religieux. Il n'avait pas été plus beau, dans le grand sens du mot, même aux jours de sa légendaire beauté. — « On dirait un saint ! » dit naïvement une des servantes qui le contemplait en pleurant. Et jamais mot n'avait été plus juste. C'était un saint et un martyr du devoir, cet homme qui venait de mourir sans souci de l'immortalité, comme un lion se couche, laissant s'éteindre dans sa prunelle les derniers feux reflétés du soleil : tel il dormait dans sa crinière répandue sur l'oreiller. »

Oui Gauthier était d'une beauté idéale, mais le portrait qu'en donne la couverture du livre d'Armand Sylvestre ne donne qu'une triste idée de la physionomie de l'auteur de *Mademoiselle de Maupin*, et le seul portrait ressemblant de cet incomparable écrivain se trouve dans le médaillon qui orne l'édition *d'Emaux et camées* (Poulet-Malassis et de Broise (1858), dont je possède un exemplaire qui m'a été offert par l'auteur lui-même alors que, dans les bureaux de la *Revue libérale*, seul de son avis, il croyait à la durée de l'Empire et aux bienfaits de ce régime qui fut cependant la cause indirecte de sa mort prématurée et de la perte de ses illusions avant de quitter ce monde.

Le livre d'Armand Silvestre que chacun voudra lire, quand ce ne serait que pour le superbe portrait de George Sand, celui *d'Armandus Silvestris* — pourquoi pas ! les peintres ne posent-ils pas devant une glace pour reproduire leurs propres traits ? — ce livre où je retrouve Gautier tel que je l'ai connu, m'amène sans transition au nouveau volume de son gendre, Emile Bergerat, **Le Petit**

Moreau, un roman qui accuse un tempérament exhubérant, un esprit sans cesse à la recherche du pourquoi des sentiments et qui veut dérober au cœur humain le secret de ses besoins affectifs ou répulsifs.

Dans le *Petit Moreau*, il ne s'agit pas de ces amours banales, de ces histoires à dormir debout, de ces adultères présentés à plaisir pour écrire un livre et se faire inscrire à la Société des gens de lettres ; l'auteur sans crainte de la critique qui lui reprochera l'exagération de ses modèles, prend une jeune fille atteinte de cette maladie que l'on désigne sous le nom pathologique d'hystéro-épilepsie, et pour laquelle le médecin, avec tous les ménagements possibles, dit à la maman de l'enfant qui s'en va peu à peu : mariez-là !

Oui, mariez-là, mais à qui ?... Elle mourra sans oser dire le nom de celui dont elle souffre; il n'est pas de son monde, peut-être est-il indigne. Faut-il la laisser se flétrir et périr comme la fleur, la plante qui ne peut trouver la goutte de rosée qui lui redonnerait la vie ? Faut-il la sacrifier aux convenances d'un monde qui ne les pratique guère; à l'honneur ? Cruelle énigme! s'écrierait Paul Bourget qui, lui aussi, vient de publier un nouveau volume **André Cornélis** dont l'apparition est une bonne fortune pour les pessimistes de notre siècle.

M. Emile Bergerat n'est pas un pessimiste, il pense qu'en ce monde tout pourrait s'arranger ; les vieux doivent se sacrifier pour laisser vivre les jeunes. Le drame est superbe, puissant, et la mère luttant jusqu'à l'héroïsme du crime contre le général, son époux qui, lui, fait passer l'honneur avant tout, cette mère plus grande que nature, est bien la lionne qui défend ses petits.

M. Bergerat croit que dans la vie, il doit y avoir du bonheur, tandis que Paul Bourget désespère de tout et a écrit le roman d'un fils qui venge l'assassinat de son père pour en arriver à ceci :

Pitié, mon Dieu. *Miserere mei, Domine...*

Folles prières ! Est-ce qu'il y a un Dieu, un bien, un mal, une justice ? Rien, rien, rien, rien. Il n'y a qu'une destinée impitoyable qui pèse sur la race humaine, inique, absurde, distribuant au hasard la douleur et la joie.

Avec M. Bourget le lecteur s'avance le scalpel à la main pour disséquer les sentiments d'un fils voulant venger l'auteur de ses jours et qui voit l'assassin de son père devenir, pour ainsi dire, l'arbitre de sa destinée par son mariage avec sa mère.

M. Bergerat, plus dramatique, moins fouilleur mais plus puissant, empoigne son lecteur et le laisse haletant sous l'émotion de cette figure si hardiment posée de Thérèse Brunet-Monville, la mère qui défend et qui sauve, malgré tout, la vie de son dernier enfant. Ici, pas d'analyse, du théâtre !

Mais nous ne sommes pas en peine de signaler des volumes importants à nos lecteurs, le commencement de la saison est fructueux en œuvres de premier ordre, et parmi celles-ci, **Mont-Oriol** de M. de Maupassant tient une place hors pair : Descriptions exquises des beautés de l'Auvergne où l'auteur a placé les acteurs de son récit, études de caractères, science des sentiments du cœur et intérêt du récit, tout se trouve réuni dans cet intéressant roman qui creuse, avec une délicatesse remarquable, cette énigme insondable : l'amour

Quelles pensées éveillent dans le cœur de la femme l'abandon de l'amant qui la laisse au mari avec une fille qu'il élèvera, lui, qui lui donnera son nom, ses baisers, sa fortune et qui ne saura jamais qu'elle est le fruit de l'adultère, le fruit de son déshonneur.

« Les événements terribles, si proches, lui paraissaient reculés dans un passé déjà lointain, et elle les regardait avec une clarté d'idées dont son esprit n'avait encore jamais été éclairé. Cette lumière qui l'avait envahie soudain, et qui illumine certains êtres en certaines heures de souffrance, lui montrait la vie, les hommes, les choses, la terre entière avec tout ce qu'elle porte comme elle ne les avait jamais vues. Elle se jugea complètement abandonnée dans l'existence. Elle comprit que tous les hommes marchent côte-à-côte, à travers les événements, sans que jamais rien n'unisse vraiment deux êtres ensemble. Elle sentit, par la trahison de celui en qui elle avait mis toute sa confiance, que les autres, tous les autres, ne seraient jamais plus pour elle que des voisins indifférents dans ce voyage court ou long, triste ou gai, suivant les lendemains, impossibles à deviner. Elle comprit que, même entre les bras de cet homme, quand elle s'était crue mêlée à lui, quand elle avait cru que leurs chairs et leurs âmes ne faisaient plus qu'une chair et qu'une âme; ils s'étaient seulement un peu rapprochés jusqu'à faire toucher les impénétrables enveloppes où la mystérieuse nature a enfermé et isolé les humains. Elle vit bien que nul jamais n'a pu ou ne pourra briser cette invisible barrière qui met les êtres dans la vie aussi loin de l'autre que les étoiles du ciel.

« Elle devina l'effort impuissant, incessant depuis les premiers jours du monde, l'effort infatigable des hommes pour déchirer la gaine où se débat leur âme à tout jamais emprisonnée, à tout jamais solitaire, effort des bras, des lèvres, des yeux, des bouches, de la chair frémissante et nue, effort de l'amour qui s'épuise en baisers, pour arriver seulement à donner la vie à quelqu'autre abandonnée. »

Mais cet effort de pessimisme ne peut durer chez M. de Maupassant, et bientôt, quittant les sentiers chers à M. Bourget, il mêlera l'élément comique aux tristes pensées de la femme. Le mari viendra jeter la note gaie dans le

tableau qui menace de tourner au gris. Et de fait, ici le mari n'est-il pas celui qui mérite d'être heureux ? Il est venu dans cette station balnéaire dans l'espoir que les eaux apporteraient un changement dans la constitution de sa femme qui ne lui donnait pas de progéniture, le voilà papa! Cet heureux événement arrive d'autant plus à propos qu'il vient de monter une société qui donnera une extension énorme à l'établissement. Il puisera dans sa paternité impromptue une conviction profonde de l'efficacité des eaux pour lesquelles il a fondé le splendide établissement thermal qui lui rapportera des millions.

Mais, continuons :

« Alors un désir irrésistible la saisit de revoir sa fille. Elle la demanda, et quand on l'eût apportée, elle pria qu'on la dévêtit, car elle ne connaissait encore que son visage.

« La nourrice déroula donc les langes et découvrit un pauvre corps de nouveau-né, agité de ces vagues mouvements que la vie met en ces ébauches de créatures. Christiane le toucha d'une main timide, tremblante, puis voulait baiser le ventre, les reins, les jambes, les pieds, puis elle le regarda, pleine de pensées bizarres.

« Deux êtres s'étaient vus, s'étaient aimés avec une exaltation délicieuse, et de leur étreinte, cela était né! Cela, c'était lui et elle mêlés pour jusqu'à la mort de ce petit enfant, c'était lui et elle revivant ensemble, c'était un peu de lui et un peu d'elle avec quelque chose d'inconnu qui le ferait différent d'eux. Il les reproduirait l'un et l'autre, dans la forme de son corps et dans celle de son esprit, dans ses traits, ses gestes, ses yeux, ses mouvements, ses goûts, ses passions, jusque dans le son de sa voix et l'allure de sa démarche, et il serait un être nouveau pourtant!

« Ils étaient séparés maintenant, eux, et pour toujours! Jamais plus leurs regards ne se confondraient dans un de ces élans de tendresse qui font indestructible la race humaine.

« Et serrant l'enfant contre son cœur, elle murmura : « Adieu ! Adieu ! » C'était à lui qu'elle disait « adieu » dans l'oreille de sa fille, l'adieu courageux et désolé d'une âme fière, l'adieu d'une femme qui souffrira longtemps encore, toujours peut-être, mais qui saura du moins cacher à tous ses larmes. »

Ainsi que je le disais, Guy de Maupassant, au moment où il s'aperçoit qu'il tourne au Bourget, sauve avec habileté la situation : Que diable, on n'est pas triste comme cela!

« — Ah! ah! criait William Andermatt (le mari) par la porte entr'ouverte. Je t'y prends! Veux-tu bien me rendre ma fille ?

« Courant au lit, il saisit la petite en ses mains exercées déjà à la manier, et l'élevant au-dessus de sa tête, il répétait :

« — Bonjour, mademoiselle Andermatt... bonjour, mademoiselle Andermatt...

« Christiane songeait : « Voici donc mon mari. » Et elle le contemplait avec des yeux surpris comme s'ils l'eussent regardé pour la première fois. C'était lui, l'homme à qui la loi l'avait unie, l'avait donnée ! L'homme qui devait être, d'après les idées humaines, religieuses et sociales, une moitié d'elle ! plus que cela, son maître, le maître de ses jours et de ses nuits, de son cœur et de son corps ! Elle eut presque envie de sourire, tant cela, à cette heure, lui parut étrange, car, entre elle et lui, aucun lien jamais n'existerait, aucun de ces liens si vite brisés, hélas ! mais qui semblent éternels, ineffablement doux, presque divins.

« Aucun remords même ne lui venait de l'avoir trompé, de l'avoir trahi ! Elle s'en étonna, cherchant pourquoi ? Pourquoi ? Ils étaient trop différents sans doute, trop loin l'un de l'autre, de races trop dissemblables. Il ne comprenait rien d'elle : elle ne comprenait rien de lui. Pourtant il était bon dévoué, complaisant.

« Mais seuls, peut-être, les êtres de même taille, de même nature, de même essence peuvent se sentir attachés l'un à l'autre par la chaîne sacrée du devoir volontaire. »

Étrange aberration de l'esprit de la femme ! Ah ! si M. Guy de Maupassant poussait plus loin son roman, au lieu de l'arrêter à la dernière entrevue de Christiane avec son amant, entrevue où ils ne trouvent plus rien à se dire, il nous aurait montré ce que vaut le mari, cet être qu'elle considère aujourd'hui comme inférieur à l'amant, mais qui, au moins, s'il n'est pas l'être idéal rêvé, restera l'ami sûr, celui qui élèvera l'enfant ; et qui sait, il y aurait peut-être un admirable second volume à faire, volume intitulé *Le mari*, et le talent de M. Guy de Maupassant serait vraiment digne de nous montrer cette femme coupable devenue mère et arrivant peu à peu, par la comparaison de ce qu'a été pour elle l'amant et de ce qu'est son mari pour l'enfant qui n'est pas de lui, à aimer véritablement William Andermatt qui, lui, n'a plus d'autre amour que celui qu'il consacre au bonheur de l'enfant de l'*autre*.

Le très remarquable roman de M. de Maupassant a le mérite rare de n'être pas lamentable suivant la mode du jour qui veut voir la vie tout en gris : comme si l'existence n'avait pas ses joies, si elle a aussi ses deuils !

Quant aux Oriol, les vignerons enrichis tout à coup par le liquide dont l'usage ne leur importe guère et qui goûteront bien plus je crois, au vin dont

ils sont fiers qu'à l'eau qui guérit toutes les affections maladives connues ou inconnues, ils sont traités en maître par l'auteur du livre. Chaque chose est à sa place, chaque caractère à sa valeur, et j'estime que *Mont-Oriol* est un des meilleurs livres de M. de Maupassant.

GASTON D'HAILLY.

---

* *

Ohé! l'artiste est une œuvre de bonne humeur dans laquelle l'auteur du *Pantalon de Madame Desnou*, M. Henri Beauclair, présente une de ces individualités indécises qui ne savent jamais ce qu'elles veulent, essayent de tout et ne sont propres à rien.

Dire je suis artiste, est facile; se prétendre écrivain, la belle affaire, mais prouver son talent, c'est autre chose.

Fils d'épicier, Jean Picot eut peut-être admirablement torréfié le mélange que l'on vend sous le nom de *moka*, et encore ce n'est pas démontré, mais l'épicerie ne lui dit pas. Il veut être peintre et ne fait même pas des croûtes; puisqu'il n'arrive pas par la peinture, il fera de la poésie, écrira des romans. Au fond, l'artiste Jean Picot aime surtout à flaner, voilà sa vocation, qu'il la suive.

M. Paul Adam a son style à lui, ce n'est pas un reproche, c'est une simple constatation. On a dit : « le style, c'est l'homme » eh bien ! j'en devrais conclure que M. Adam n'a pas le caractère fait comme celui du commun des mortels.

Son nouveau volume, **la Glèbe**, dans lequel il nous montre un hobereau attaché à la terre, hanté par un souvenir de jeunesse : une femme qu'il a possédée quelques jours et qui, elle, quoique bien loin le possède encore. Il boit pour chasser la chimère, pour oublier l'ennui qui le ronge, peut-être aussi pour retrouver dans son rève d'ivrogne les effluves de cette femme rousse dont les baisers ont troublé sa vie. Il boit, devient fou, et son alcoolisme amène un épouvantable drame dont il a à peine conscience.

L'étude est bonne, et les phases de cette agonie mentale sont reproduites dans un esprit de suite qui fait honneur à l'auteur.

Mais pourquoi M. Adam écrit-il :

« Aux pleurnicheries des grelots grèles, aux chatoiements des fourrures bleues ; les colliers monumentaux oscillent sur l'encolure des grises bètes qui tirent, lentes. »

Rien n'est plus facile que d'écrire ainsi, le procédé est des plus simples.

mais pour décrire des chevaux portant un collier et marchant lentement, les Français ont pris la bonne habitude de parler plus clairement.

M. Alfred Billet écrase le lecteur sous les flots étincelants de son esprit quelque peu paradoxal, et l'on se prend à ressentir un certain agacement à parcourir les pages serrées de son premier volume, **Duchesse !** tant on s'y trouve perdu dans une véritable débauche de réflexions et de mots comiques. Je sais bien que notre civilisation, nos mœurs, nos législateurs, nos gouvernants et les gouvernés prètent assez naturellement à la risée ; mais se moquer sans cesse, et de tout, chercher la petite bète, très spirituellement, il est vrai, ne constitue pas une œuvre de haute valeur.

Quant au petit roman qui sert de prétexte aux digressions les plus incohérentes, les plus gaies, il faut le dire, c'est une histoire qui a besoin d'être lue entre les lignes pour être bien comprise, et je crois que la question traitée était tellement difficile à faire entendre que l'auteur a dû l'envelopper d'une surabondance d'excentricité en guise de feuille de vigne.

Si je ne me trompe, M. Paul de Kock a écrit un roman intitulé *Monsieur Choublanc ;* telle devrait être le titre de celui de M. Alfred Billet ; ce titre l'eut dispensé des « précautions oratoires » de sa préface.

L'auteur de *la Faute de Germaine*, Gérald, donne un nouvel ouvrage contenant trois récits dont le premier, **Mariage de raison** sert de titre au volume.

Dans ces récits où se reconnaît facilement une plume féminine, on trouve un fond de moralité servi par une imagination très pondérée ; mais, que prouve contre ou pour le mariage de raison le livre de Gérald ?

Une jeune personne ayant atteint l'âge de vingt-trois ans sans trouver un époux, ses parents lui en découvrent un parfaitement convenable. Charlotte, fille du marquis de Montéclars aurait peut-être préféré se marier avec un homme de son monde, mais enfin, il est riche et d'un âge parfaitement en rapport avec celui de sa femme. M. Darlons est bien de sa personne, mais il est d'une origine obscure, ses idées et ses goûts sont forts différents de ceux que Charlotte a puisés dans sa famille.

Charlotte est devenue Madame Jacques Darlons.

« Elle s'efforçait de changer sa nature, de supprimer ses délicatesses, de vaincre ce qu'elle appelait, dans son bon vouloir à s'accuser, ses ridicules

préjugés, d'étouffer enfin toutes ses révoltes intérieures : c'était en vain. Elle ne pouvait y parvenir.

« Il lui était facile, pour être agréable à son mari, renonçant aux mises un peu austères qu'elle aimait, de revêtir les toilettes plus voyantes qui lui plaisaient, de prendre même certaines façons qui n'étaient pas les siennes, d'affecter une gaieté empruntée, de faire toutes les concessions de goût, d'habitudes, de préférences dont se présentait l'occasion ; car les choses matérielles ont peu d'importance après tout, se disait-elle, bien qu'elles en aient une cependant, puisqu'elles sont le reflet des choses morales. Mais modifier ses impressions mêmes, ses idées propres, les tendances de son esprit, les mouvements de son âme, elle si sincère, si vive, si naturelle, cela était malaisé. Et puis, après tout, est-ce qu'il le fallait ? est-ce que vraiment elle le devait ? Ce qui était mal, ce qui était faux, n'avait-elle pas le droit de s'en apercevoir, d'en faire la différence, lui était-il défendu de jouir ou de souffrir ? Une action triviale, une pensée vulgaire, un geste commun, une expression qui ne sonnait pas juste, un manque de goût, de tact, de bon sens, est-ce qu'elle pouvait fermer les yeux pour ne rien voir de tout cela, au risque de fausser toutes ses opinions personnelles, d'opprimer dans son essence sa nature même, ou bien devait-elle seulement se résigner ? Elle avait beau s'y efforcer, elle ne pouvait d'ailleurs y parvenir. Tout au contraire, elle devenait chaque jour plus perspicace à mesure que son intelligence se développait davantage, que ses sentiments s'affirmaient plus encore et qu'au frottement de la vie, la conscience de sa personnalité se dessinait plus nettement.

« Puis mille choses, que d'autres sans doute ne remarquaient pas, qui l'auraient laissée indifférente si elle avait été parmi les spectateurs désintéressés, mille choses qui ne l'auraient jamais frappée en Jacques, s'il n'avait été son mari, faisant partie d'elle-même en quelque sorte, sautaient maintenant à ses yeux, la faisaient rougir tout à coup. Elle avait donc été bien légère, elle n'avait donc rien observé avant de se décider ! Mon Dieu, non ; mais elle n'avait pas compris tout cela, parce qu'elle n'avait pas contemplé du même point de vue où elle était placée maintenant. Elle n'avait pas pu prévoir ce que serait cette solidarité qui la faisait se sentir responsable de Jacques et souffrir si cruellement de tout ce qui n'était pas en lui. Elle aurait voulu l'aimer, l'admirer, en être fière, comme elle voyait sa mère être fière de son mari, elle aurait voulu se sentir les divines ailes de l'enthousiasme, cette foi de la passion. Et, au lieu de cela, elle se traînait terre-à-terre dans de mesquines humiliations, dans de tristes compromis. Où était dans sa vie la chère place de l'idéal ? Alors une grande mélancolie s'empara d'elle, se disant que son exis-

tence était perdue sans retour, inutile, impuisssante aux nobles choses, sans attrait comme sans but. Se taire, supporter, réparer sans cesse des fautes qui la choquaient, dissimuler cette souffrance même, afin du moins d'être seule à souffrir, s'anéantir, s'éteindre, abdiquer, c'était en cela que consistait sa destinée ! »

Ainsi, voilà une femme qui a épousé un homme dont le seul défaut, si c'en est un, est de n'être pas d'une éducation raffinée :

« Combien elle aurait désiré le trouver plus déférend vis-à-vis des personnes d'un autre âge que le sien, vis-à-vis de son père surtout. Bien qu'il fût plein d'affection pour lui cependant, il semblait que Jacques n'eût pas la notion du respect, cette notion qui se perd de plus en plus et qui, dans un certain milieu, n'existe pas. Pensait-il qu'il avait raison (et il le pensait souvent, ayant la suffisance et l'obstination des petites intelligences), il soutenait alors son dire, avec une énergie, une tenacité qui lui donnaient tort nécessairement ; car il est des occasions où il est de bon goût de savoir s'incliner, se taire au moins. Avec les femmes il manquait de courtoisie, de grâce, de finesse : il se montrait familier là où il eût fallu être délicat. Sa plaisanterie était lourde, fatigante, il soulignait ce qu'il disait, le répétait avec complaisance, se vantait à tout propos. Dans la conversation, il ne discernait pas ce qui convenait aux uns, plutôt qu'aux autres ; il ne choisissait pas les questions qui pouvaient intéresser ou s'éternisait dans des discussions sans fin. S'agissait-il d'art, de théâtre, de littérature, ses notions étaient évidemment plus qu'incomplètes, et il n'avait pas la ressource de l'esprit naturel venant à leur secours. En mille choses, ses opinions étaient tranchées, ses jugements absolus, tout d'une pièce, sans aucun adoucissement de nuance, se refusant à l'examen, tels que le sont enfin ceux des gens qui ne réfléchissent pas. Vis-à-vis des inférieurs, il affectait une hauteur indiquant le parvenu. S'il donnait, ce qu'il n'aimait guère, il le faisait avec tant de maladresse, qu'on en souffrait pour celui qui était obligé de recevoir ; il marchandait et contestait le bienfait. Brutal et dur, il faisait haïr la force si charmante lorsqu'elle s'allie à la douceur.

Quant à sa femme, il l'aimait, mais c'était parce qu'elle était jeune et belle, parce qu'il en était fier et qu'elle faisait partie de lui désormais, sans qu'il se doutât ni de son charme profond, ni de sa grâce exquise, ni d'aucune de ses qualités morales. Pauvre Charlotte ! elle valait mieux que ce qu'il prenait en elle. Et elle n'était pas sans le sentir, souffrant d'être aimée si mal, de ne rencontrer dans le sentiment qu'elle inspirait ni profondeur, ni sérieux, et de ne pas exercer enfin cette influence véritable qui fait supporter avec joie, relevée par le but, les caresses mêmes de l'amour non partagé. »

Oh ! oh ! qu'est ceci ? ... mais, n'approfondissons pas ce dernier membre de phrase.

Eh bien ! quelle circonstance va changer les idées de cette Charlotte qui me semble avoir une opinion bien exagérée de ses qualités personnelles, et donner à ce mari banal l'auréole rêvée et sans laquelle cette personne si parfaite, suivant son propre goût, ne peut admettre l'époux Oh ! mon Dieu, c'est bien simple : Le mari jaloux a surpris une flirtation un peu trop suivie entre Charlotte et un jeune homme — plus idéal sans doute que le mari — Jacques prend un cheval non dressé et se fait à moitié tuer. Voilà le procédé pour qu'un mari puisse se faire admettre par sa femme. Quand celle-ci l'aura bien soigné, que ses côtes enfoncées auront été remises en place, seulement alors Charlotte oubliera que Monsieur n'est pas à la hauteur de son idéal !

L'auteur du volume **Le Club**, M. Félix Cohen, nous présente un type de viveur parisien des plus curieux, n'ayant puisé dans l'exemple de son père moitié juif moitié catholique, que le goût du jeu sous toutes ses formes.

Ce livre est très plaisant, grâce à l'introduction d'un personnage épisodique éclos sous le soleil de la Cannebière, une belle-mère qui peut parler des heures entières sans perdre haleine.

L'auteur a éprouvé le besoin de se faire bénir par Edmond Gondinet qui, pour répondre au désir de son ami le romancier, brandit un goupillon trempé dans le miel. Heureusement, l'aspersion se fait vivement : « Vous écrivez des scènes *adorables*, votre livre aura un grand succès ! » Parbleu ! il ne manquerait plus que le préfacier éreintât l'œuvre de l'ami ? mais M. Edmond Gondinet ne pouvant employer cent cinquante lignes à louanger un roman que le public saura bien apprécier tout seul, il place en tête de l'ouvrage de M. Cohen une étude intitulée *Le Théâtre et le Roman* que je ne qualifierai pas d' « adorable » mais seulement de « très réussie », ce qui, je l'estime du moins, sera plus agréable à la modestie de l'auteur de tant d'œuvres théâtrales appréciées.

« Il y a de très jolis romans, sans beaucoup d'action, qui doivent leur succès au charme de l'exécution. Il y a aussi des pièces heureuses, de contexture frêle, soutenues seulement par la grâce des détails. Mais c'est encore tout autre chose.

« On demande à la scène des agréments d'un genre particulier, mis en relief autrement, qui donnent à la pièce, quand le public y prend goût, une saveur spéciale et quelquefois de l'originalité. C'est là, surtout, qu'il faut de

vrais comédiens, jouant simplement avec bonne humeur. et sachant tout mettre en saillie, sans trop accuser les nuances. La recherche y est odieuse, la prétention intolérable. on ne réussit que par le naturel. — Mais ce naturel n'est pas le laisser-aller d'une causerie de salon, même élégante. C'est encore un naturel de convention où la convention ne doit pas se faire sentir. Rien n'est plus difficile, et cependant nous avons à Paris depuis une quinzaine d'années environ, quelques comédiens et quelques comédiennes qui excellent dans cet art merveilleux.

« Le roman n'a pas ces admirables defenseurs, mais il n'a pas non plus à redouter les mauvais ou les médiocres, les *gris* surtout. qui jouent d'une façon *irréprochable* — ce mot est terrible au théâtre — et qui répandent sur le public — lequel en accuse naturellement la pièce — l'ennui calme du brouillard.

« Vous n'avez pas besoin d'instrumentistes, vous exécutez vous-même, bien ou mal ; vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous. Rien ne vous soutient, ni le relief du théâtre. ni les entrainements d'une salle en belle humeur, ni cette bienveillance communicative, qui s'échauffe quelquefois jusqu'à l'enthousiasme, un enthousiasme qu'on regrette souvent le lendemain ; mais ceux qui s'en fâchent après coup sont rares. Le public des premières, quand il n'avale pas tout à fait de travers, est bien meilleur qu'on ne le dit : c'est à croire qu'il ne demande qu'à être bon.

« Toutes ces chances de succès manquent aux romanciers.

« Mais en revanche, que d'avantages ! Comme vous pouvez présenter vos personnages à votre aise ! Comme il vous est commode de varier vos couleurs et de *faire vrai*, ce qui est presque impossible au théâtre !

« Quand un personnage, déjà exposé. entre en scène, le public le case immédiatement dans un des types du répertoire moderne. Et il ne faut plus qu'il en sorte, ni qu'il aille à droite s'il est connu pour aller à gauche. ni qu'il marche comme un danseur — ce qui arrive pourtant — s'il est magistrat ou notaire ; on n'y verrait plus clair, on s'embrouillerait et on serait mécontent. Le spectateur le plus fin, qui juge admirablement les hommes dans un salon, devinant le fort et le faible de chacun, voit autrement dans un fauteuil d'orchestre ; et plus il est intelligent, puis il aura vite arrêté son thème ; il connait votre bonhomme ou votre bonne femme. il les a déjà vus ailleurs... *sur la scène* ; et il ne vous pardonnerait pas de les lui changer en route. C'est une disposition d'esprit générale. A quoi faut-il l'attribuer ? Peut-être à ce léger travers du caractère français, qui tient à deviner vite et qui n'aime pas à être contrarié. Mais cela crée une difficulté énorme et latente, dont nous ne

nous rendons pas toujours parfaitement compte. C'est ainsi que vous ne pourrez jamais reproduire un monsieur curieux et original, s'il n'est tout d'une pièce.

« Montigny me disait un jour, avec son tact si parfait des choses de la scène : « Quand vous voulez que votre héroïne « reste intéressante, gardez-vous de « lui laisser faire une sottise — mettons une bêtise pour être plus clair ; elle « peut tuer son mari, elle intéressera davantage ; mais qu'elle commette la « bêtise — pourtant si commune — d'aimer un imbécile, le public ne lui par- « donnera pas et la pièce tombera. ». Il disait vrai, j'en ai fait l'expérience.

« Le convenu est donc la première des exigences du théâtre.

« Voilà pourquoi les choses vraiment nouvelles, vraiment originales, vraiment audacieuses, ne réussissent jamais sans concessions. De temps à autre, quelques oseurs se lancent avec un véritable courage. Ils sont tous arrêtés — ordinairement dans le cabinet du directeur.

« Je sais bien que plusieurs — pas beaucoup — de nos confrères illustres ont mis en miettes, à force de talent, le cadre traditionnel et ses crampons, mais il a fallu violenter le public, ce qu'on ne peut pas conseiller à tout le monde, et puis ils étaient illustres, ce qui aide toujours un peu. »

Et justement, si M. Edmond Gondinet regrette tant que la scène ne souffre pas qu'on lui change ses types, c'est qu'il a reconnu que dans le roman de M. Félix Cohen, il y a un type de juive dans lequel le public ne retrouverait plus son type convenu : Une juive qui jette les millions à la tête de son gendre, et qui se livre à des dépenses folles. Jamais M. Edmond Gondinet ne voudrait porter madame Absalon à la scène, il aurait raison, car si M. Cohen, pour des raisons particulières sans doute, ne voulait faire connaître les juifs avec d'autres sentiments que ceux qui leur appartiennent généralement, cette femme aurait porté un nom moins biblique et en cela elle eut été plus vraie mais bien moins drôle.

Les livres en collaboration font *flores* de nos jours, et celui qui vient de paraître sous ce titre : **Les Contes du palais** gagneront facilement leur « cause » devant le public.

Vingt-cinq récits, tour à tour graves ou légers, vraisemblables ou fantaisistes, dûs chacun à l'un des représentants de la presse judiciaire parisienne, voilà certes de quoi allécher le lecteur en quête d'ouvrages amusants.

La justice n'y voit que d'un œil, dit-on, elle le prouve bien souvent, mais la presse judiciaire dont l'opinion de chacun de ses membres est aussi diffé-

rente que la couleur des journaux qu'elle représente, sait fort bien deviner le fort et le faible de certains arrêts et le condamné du tribunal est souvent absoud dans l'opinion publique suivant que la cause est présentée par tel ou tel journal. Il semblerait que les délégués des journaux, peu tendres les uns pour les autres, dussent vivre en froid et se regarder en chiens de faïence à travers des lunettes de nuances bien diverses. Il n'en est rien, et le volume dont nous annonçons la publication à nos lecteurs se ressent au contraire d'une exquise confraternité, celle de l'esprit.

Ajoutons que les éditeurs ont fait des folies d'illustrations dont Kauffman est l'auteur.

Le livre du capitaine Blanc, **Prêtres et soldats**, est un ouvrage d'un haut patriotisme en même temps qu'il est l'œuvre d'un catholique convaincu. L'auteur proteste contre la séparation du clergé et de l'armée et cherche à prouver par d'émouvants récits, combien leur union a été utile à la gloire de la France, aux succès de nos armes, aux progrès de notre colonisation.

Le capitaine Blanc soulève une question qui n'a jamais été abordée, je crois, avec une pareille franchise, et si elle peut être fortement discutée, ce n'est pas une raison pour en repousser l'étude : Croit-on que si nous avions cherché à enlever le plus grand nombre possible de mahométans à leur culte pour en faire des chrétiens, croit-on que notre influence n'y eût pas gagné ? On soutient que la prédication de l'Evangile ramènerait le fanatisme religieux chez les Arabes , à cela, un écrivain du journal *le Contemporain*, M. Charles de Maux, a répondu : « Le fanatisme musulman n'a pas eu besoin de prédications chrétiennes pour se réveiller à maintes reprises; tant que les croyances dont il est issu subsiteront, il peut se réveiller encore, et le danger que l'on redoute ne serait-il pas compensé par la chance d'en extirper la cause à jamais ? »

Cette préoccupation du clergé algérien est évidemment digne de respect, mais pour qui connait l'Arabe, elle est, je crois, illusoire. J'estime avec M. le capitaine Blanc, que le soldat se trouvera toujours plus fort ayant un aumônier à ses côtés qu'abandonné comme un chien au moment où il sait qu'il donne sa vie pour la patrie.

Prêtres et soldats est le livre d'un homme dont les convictions appellent l'estime de tous, même des adversaires de sa doctrine, mais les raisons qui ont poussé *tous* les gouvernements de la France à modérer le zèle du clergé en Algérie ont une valeur que notre connaissance des Arabes nous oblige à

approuver complètement. Il n'y a aucun rapport entre l'instruction obligatoire promulguée en Algérie par la loi de 1882 et la prédication que le clergé catholique voudrait porter, peut-être un peu imposer, aux indigènes. A chaque instant nous serions obligés à des expéditions pour aller venger l'assassinat de quelque prêtre trop zélé.

Je me souviens vaguement que, dans ma jeunesse, on parlait quelquefois des scandales de quelques horizontales de haute marque dénommées Mogador, la reine Pomarée, Rose Pompon. Ces dames dont les ébats attiraient l'attention des imbéciles comme aujourd'hui, la Goulue ou autre *Grille-d'égoût* quelconque, ont éprouvé généralement le besoin d'écrire leurs mémoires. Il parait, et je ne m'en étais pas apperçu du tout, je l'avoue, que Rose Ponpon avait failli à ce rôle d'écrivain pour «ramollis» aujourd'hui, la chose est faite; comme tous les mémoires de ce genre, ils ne sont que des attrappe-nigauds, c'est tout ce que je puis dire des **Souvenirs de Rose Pompon**.

Je termine cette longue causerie sur des livres si peu faits pour se trouver réunis, en annonçant à mes lecteurs une adaptation charmante du roman américain de L. M. Alcott : **La petite Rose, ses six tantes et ses sept cousins**. Le titre est un peu long, mais le volume ne le sera jamais assez tant la jeunesse y trouvera plaisir et moralité. Nous l'avons dit mille fois, la morale n'a pas besoin de faire verser des larmes, au contraire, elle est fort aimable personne.

Il y a dans ce livre une jeune fille, Phœbé Moore, dont le caractère est tracé d'une façon des plus gracieuses : quand aux sept cousins de Rose Campbell, ils ne peuvent pourtant pas l'épouser tous à la fois ! ah ! l'heureux Mac, le savant, c'est lui le vainqueur du grand tournoi ; honneur à la science !

Alex. Le Clère

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

M. Marcellin Pellet, chargé, dans le journal **la République française** de l'examen des ouvrages nouveaux publiés sur l'époque de la Révolution, a joint à ces articles de critique des travaux personnels sur certains points curieux et souvent ignorés de cette histoire. Une première série de ces études, publiée sous le titre de **Variétés révolutionnaires**, et présentée au public avec une préface de M. A. Ranc, fut accueillie avec faveur. Encouragé par ce succès, l'auteur donne sous le même titre, une nouvelle série de travaux, et apporte ainsi sa part de recherches dans cette œuvre collective qui a pour but la résurrection d'un passé intéressant à connaître. Son livre est une œuvre historique de valeur, en même temps qu'une œuvre de propagande républicaine, mais d'un républicanisme peu farouche.

L'éditeur A. Ferroud vient de rééditer, l'œuvre de Z.-J. Piérart, **La Grande épopée de l'an II**, dont Michelet a dit : « qu'il est le plus admirable ouvrage d'histoire qu'il ait lu nulle part ; Henri Martin : « qu'il nous enlevait à de grandes hauteurs au-dessus des tristes temps où nous sommes ; » et Victor Hugo : « que l'auteur y était toujours véridique et souvent éloquent. »

En même temps que la *Grande épopée*, le même éditeur rééditait un autre ouvrage du même auteur, ouvrage qui en est, pour ainsi dire, le complément : **Le Drame de Waterloo**, œuvre dans laquelle Z.-J. Piérart entend justifier certains généraux sur lesquels retombent la faute de la défaite de Waterloo, tandis que, selon lui, Napoléon est le seul blâmable en cette affaire.

« J'ai apporté, dit l'auteur, le plus grand soin à étudier les travaux des historiens allemands ; j'ai apporté le même soin pour les documents publiés par le maréchal Grouchy, le duc d'Elchingen, les premiers qui aient aussi ébraulé la confiance aveugle qui a été apportée dans les récits que Napoléon a faits de la fatale campagne. Aujourd'hui, il m'est démontré avec la plus parfaite évidence que ces récits sont pleins d'erreurs, de faits controuvés, de suppositions forcées, de versions arrangées après coup, et que presque tous

les historiens qui, dans notre pays, se sont appuyés sur ces récits ont mis au jour des ouvrages dont les principales bases sont à changer dans leur entier.

« Selon Napoléon, Ney, Grouchy, la fatalité, la trahison, un concours d'évènements imprévus, sont les seules causes de l'issue de la journée de Waterloo.

« De la fatalité, il y en eut beaucoup, de la trahison point, ou du moins sans action aucune sur le destin de la campagne. Pour ce qui est du brave maréchal Ney, envoyé à la mort par la furieuse réaction qui suivit le désastre, il lui a été impossible de se justifier ; mais, contrairement à l'esprit de son accusateur, il a trouvé dans la personne d'un de ses fils un puissant avocat. Celui-ci, mû par les plus louables sentiments de piété filiale, a invoqué en faveur de la mémoire de son père des documents officiels, le registre d'ordre de l'état-major de l'armée, les attestations de plusieurs aides de camp ou généraux témoins oculaires des faits eux-mêmes. Il en a été de même de Grouchy. Les documents que tous deux ont mis au jour ont commencé une œuvre de rectification qu'il s'agit de compléter.

« Nous disons qu'ils ont commencé, attendu que, pour tout ce qui est des faits étrangers au commandement des deux maréchaux incriminés dans les assertions de Napoléon, les jugements du duc d'Elchingen et de Grouchy, ceux de ce dernier surtout, doivent être l'objet de quelques réserves. Ne pouvant s'affranchir d'un certain culte pour la mémoire de l'Empereur, Grouchy a cherché à le justifier pour tout ce qui ne le touche pas directement. »

En somme, dans **la Grande Épopée de l'an II**, Z.-J. Piérat insiste surtout sur l'importance du rôle des représentants en mission dans les opérations militaires, et démontre que ces délégués demeurèrent presque toujours dans les limites de leurs attributions ; que leur action exerça la plus heureuse influence à une époque où la plupart des généraux étaient de peu de valeur, où rien n'était organisé, où l'esprit patriotique, l'enthousiasme des soldats, des sentiments de terreur révolutionnaire devaient suppléer à tout. Il fait voir que nos représentants surent discerner le mérite des généraux qu'ils avaient à surveiller ou à stimuler, laissant toute initiative à ceux que recommandaient des capacités réelles, et que c'est à eux qu'une foule de jeunes hommes de guerre, devenus célèbres depuis, doivent d'avoir été mis en relief. C'est aux champs de Wattignies et de Fleurus que les Mortier, les Duhesme, les Marceau, les Bernadotte, les Ney, les Soult, les Championnet, etc., discernés et appréciés par les représentants, reçurent d'eux ces encouragements et ces promotions qui devaient les aider à franchir en peu de temps les degrés de la carrière militaire.

Le Drame de Waterloo est une œuvre de restitution historique, dans

laquelle l'auteur fait retomber sur Napoléon les fautes de la campagne de 1815 et disculpe les généraux sur lesquels l'empereur avait cherché à reporter l'impéritie qui lui fut propre.

Sous ce titre éloquent et énergique : **Pourriture**, M. Serge Nossof nous donne la traduction d'un nouveau livre de D. Mouravline (Prince Dmitry Galitzine). Dans cet ouvrage, l'auteur des *Amours d'un Ténor*, nous conduit dans le milieu corrompu (*pourri*) de la haute société russe et du monde où l'on s'amuse. Hâtons-nous d'ajouter que seul, le titre est capable d'effaroucher sérieusement, et que le chef de l'école naturaliste russe, s'il est implacable pour les personnages qu'il met en scène, cherche à éviter les impressions qui pourraient choquer le lecteur ; cependant il n'y parvient pas toujours, et les expressions, malheureusement françaises, que Mouravline met dans la bouche de ces personnages de la haute société russe qui font « la fête » sont des moins distinguées et ramassées certainement dans nos ruisseaux des boulevards extérieurs.

La librairie Guillaumin et Cie publie en un volume, le rapport fait, au nom de la commission du budget, sur les questions soulevées par diverses propositions relatives à l'**Impôt sur le revenu**, livre bon à consulter si l'on veut se rendre compte de ce que nous réserve cet impôt qui n'a pas toutes les sympathies de l'écrivain qui lui préférerait,paraît-il, un impôt sur le capital. Savoir à quelle sauce on sera mangé, voilà ce que l'on pourrait apprendre dans ce gros rapport : Que nous préférerions ne pas être mangés du tout, sauf à ignorer une nouvelle sauce !

Dans la brochure de M. Albert Carette, ancien député de la Somme, **la République et le Régime parlementaire**, l'auteur, après avoir fait l'exposé du parlementarisme en France et avoir comparé notre Constitution à celle de l'Amérique où les pouvoirs sont nettement séparés, conclut à la *révision* de la Constitution le plus prochainement possible, sous le prétexte que cette Constitution a été baclée à la hâte par une Chambre monarchiste.

M. Albert Carette voudrait voir les trois pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire vraiment indépendants et distincts, chacun dans sa sphère, se pénétrant cependant assez pour se contrôler efficacement l'un par l'autre, et non plus les deux derniers à la solde et à la discrétion du premier.

Les éditeurs Guillaumin et Cie ont réuni en un volume les lettres adressées au *Journal des Débats* par M. G. de Molinari pendant sa visite au canal de Panama.

C'est un livre qui éclairera le public sur l'état réel d'avancement des travaux du canal et répondra aux craintes des financiers qui craignaient de voir l'œuvre sombrer.

Les Phénomènes effectifs et les lois de leur apparition, tel est le titre de l'ouvrage que vient de publier M. Fr. Paulhan dans la *Bibliothèque philosophique contemporaine*.

Cette question est de celles qui ont été les moins étudiées par les psychologues, qui se sont surtout appliqués à l'examen des phénomènes intellectuels. Les lois de sentiments présentent cependant un grand intérêt. L'auteur a commencé cette étude par la détermination des lois de leur apparition ; il recherche les conditions et les caractères généraux de ces phénomènes, et leurs modifications particulières donnant naissance à chacun des principaux groupes de phénomènes effectifs, *passions*, *sentiments*. *impulsions*, *sensations*, *affections et émotions*. Suivant lui, le phénomène effectif est le signe d'un trouble qui peut aboutir à une systématisation de l'organisme, mais il est toujours le signe d'une imperfection ou d'un désordre de l'activité.

La librairie J.-B. Baillière et fils, 19, rue Hautefeuille, à Paris, vient de publier une **Bibliographie des Sciences médicales** (Un volume in-8 de 500 pages. Prix, franco par la poste : 2 fr. 50, payable en timbres-poste français ou étrangers). Par les indications nombreuses et précises qu'elle renferme, cette publication rendra de grands services à tous les médecins désireux de se tenir au courant de la littérature médicale ancienne et moderne, française et étrangère ; elle est indispensable aux bibliothécaires qu'elle renseignera sur le lieu, la date de publication, le nombre de pages, de figures et de planches de chaque ouvrage et sur leur prix courant en librairie ; elle sera précieuse enfin pour tous ceux qui voudront écrire ou savoir ce qui a été écrit sur un sujet spécial, grâce à l'*Index méthodique* placé en tête du volume, où l'on trouve la liste des principaux auteurs qui ont étudié chaque question. Pour les ouvrages importants, MM. J.-B. Baillière et fils donnent même souvent un extrait de la table des matières ou de la préface des auteurs.

Les éditeurs Lecène et Oudin continuent avec succès la publication de la **Collection des classiques populaires** dirigée par M. Émile Faguet; voici, après *Corneille*, *La Fontaine*, *Fénelon*, *Michelet*, *Homère*, un nouveau volume qui est consacré à Virgile. En 240 pages, l'auteur, M. Collignon, a réussi à retracer d'une façon saisissante la vie et les œuvres du poète des *Géorgiques* et de l'*Énéide*. L'analyse avec nombreuses citations de ce dernier poème, qui comprend à la fois l'Iliade et l'Odyssée d'Énée, est l'objet principal du livre de M. Collignon qui prendra place, par ses qualités de composition et de style, à côté de la magistrale étude que M. Couat a écrite sur *Homère* dans la même collection. Ajoutons que ce nouveau volume, comme les précédents, contient deux portraits et huit reproductions de Cochin, le célèbre graveur du XVIIIe siècle.

Le treizième volume de **La lecture en famille** vient de paraître chez l'éditeur A. Hennuyer. Le titre de cette publication dit assez que cette collection, adoptée d'ailleurs par le ministère de l'Instruction publique, est un recueil d'œuvres instructives et morales, ce qui n'exclut nullement l'intérêt. Les noms des collaborateurs de cette publication est un gage de la valeur de ses entretiens sur la morale, l'éducation, l'histoire, les sciences, la littérature, les beaux-arts etc., etc., Lucien Biart, H. Gréville, Paul Célières, Augustin Challamel, A. Beaumont, Raoul de Navery, Étienne Marcel et tant d'autres dont la plume fine et exercée ne touche jamais qu'à des sujets qui ne peuvent jamais blesser les susceptibilités les plus craintives.

L'œuvre importante de M. Maximilien Marie, **Histoire des sciences mathématiques et physiques,** en est à son dixième volume qui va de Laplace, né en 1749, à Fourier, né en 1768, et nous rapproche de l'époque contemporaine dans laquelle l'auteur de ce travail considérable pourra puiser à pleines mains.

Les dix premiers volumes sont en vente à la librairie scientifique Gauthier-Villars, quai des Grands-Augustins, 55.

Le Violon : ses fameux luthiers et leurs imitateurs, tel est le titre d'un ouvrage de George Hart, dont M. Alphonse Royer vient de publier la traduction française.

Cet ouvrage contient la liste descriptive de luthiers la plus complète qui ait paru jusqu'ici; elle offre de plus au lecteur une notice circonstanciée sur Antoine Stradivarius.

L'auteur a éclairé cette notice d'un jour nouveau, et y a jeté un vif éclat par les détails pleins d'intérêt qu'il a puisés dans les manuscrits authentiques de Crémone et par les nombreux extraits qu'il a tirés des pièces originales de la correspondance du grand artiste.

Il nous initie également, par de savantes recherches et par une sûreté de travail incomparable, à la création d'autres chefs-d'œuvre sortis des mains de la glorieuse pleïade de ses devanciers et de ses contemporains, à quelque école qu'ils appartiennent; c'est avec une sagacité de maître et aussi une infatigable persévérance. que M. George Hart a fait revivre le passé, et que, sans rien laisser à l'hypothèse, il nous transporte dans les régions d'une charmante réalité.

Les gravures qui ornent cet ouvrage sont la reproduction exacte, et d'après la photographie, des plus beaux spécimens des grands luthiers ; on trouvera, parmi les différentes représentations de leurs chefs-d'œuvre, les plus beaux violons de Stradivarius, tels que le « Messie », le célèbre Violon de « Betts », le « Dauphin », le Violon fait exprès par Stradivarius pour le grand duc de Toscane, celui qui a appartenu à M. Alard, et beaucoup d'autres instruments non moins connus du même maître. Le Quarnerius de Paganini y a aussi trouvé sa place ainsi que les principales œuvres des Amati, des Bergonzi, des Montagnana et des étoiles des écoles italiennes.

Henri Litou.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 25 février 1887.

Lorsqu'il y a deux cents ans, Santeul plaçait cet impromptu sur la comédie : *Castigat ridendo mores*, il ne se doutait guère que ce mot resterait une devise, et que les générations futures continueraient à croire et à affirmer que le théâtre est une école de moralisation. Certes, il pourrait se faire qu'un être bien disposé, presque touché par la grâce, comme on dit en langage religieux, fût surpris par une situation théâtrale dans laquelle il trouverait une analogie avec la sienne propre, et qu'un mot sorti de la bouche d'un simple artiste dramatiqueet de la plume d'unauteur, même paradoxal, pût l'arrêter sur la pente fatale où, peut-être, ilallait se laisser entraîner ; mais ces exemples doivent être si rares qu'il vaut mieux ne pas en parler, et, d'ailleurs, l'auteur n'y songe guère. Pour moraliser les gens, il faut avoir une conviction profonde en la mission moralisatrice que l'on s'impose. Il faudrait surtout avoir une foi ardente dans la complaisance de son auditoire, or, même le fouet de Juvénal est une de ces plaisanteries que Molière, Sardou, Dumas, Daudet, voire même Zola n'ont jamais prises au sérieux.

Depuis Molière, comme avant, les tartufes abondent toujours : les benoîtons n'ont fait que croître et embellir envers et contre Sardou ; depuis Francillon, les messieurs ne cessent guère leurs visites aux dames d'un certain monde ; Daudet ne fera pas « penser » à ce qu'ils « disent » les politiques méridionnaux ; quant à Zola, avec ou sans « pustules » il n'amendera jamais Nana. On va au théâtre pour se distraire, chacun suivant son goût, les uns aiment à pleurer, ce qui est un divertissement fort goûté, les autres préfèrent se tordre de rire, encore une manière de pleurer lorsque l'on rit « aux larmes ». Thèses, moralité, immoralité même, de tout cela le public se moque. Le théâtre n'a aucune influence sur les mœurs, autant que l'on envisage seulement la qualité de la pièce ; bien entendu, je ne veux pas parler des horizons ouverts aux jeunes imaginations et aux mûres ardeurs par des maillots qui emprisonnent des formes de la plus pure esthétique et des échancrures qui donnent la liberté aux études plastiques, ceci sort du domaine littéraire.

Je fais des réserves cependant, lorsque je dis que le théâtre n'a pas d'influence sur le spectateur, au point de vue de la mode que le théâtre dirige absolument, mais ceci sort aussi de mon domaine, trop restreint pour la chronique.

Or le conseil municipal de Paris s'est imaginé que par le théâtre, il pourrait inculquer à ses électeurs un amour ardent pour la forme gouvernementale qui nous régit, une admiration profonde pour les dispensateurs des fonds communaux, une haine, une horreur extrême pour les régimes déchus. Le peuple, à qui l'on ne fait pas prendre des vessies pour des lanternes, s'est désintéressé des théories municipales et a délaissé *Jacques Bonhomme*.

Aujourd'hui, c'est le nom de M. Zola que l'on fait intervenir, et on a frotté son **Ventre de Paris** , d'un onguent anti-bonapartiste, je ne vous dis que cela ! Quelle chose curieuse ! M. Zola laisse détruire son œuvre superbe et éminemment naturaliste et ne se récrie pas de la voir traîner par un collaborateur habile dans le vieux mélodrame de l'ancien boulevard du Crime, assaisonnée à une sauce politique dans laquelle elle se noiera aussitôt que la curiosité surexcitée, par la splendeur et la vérité des décors, sera passée.

Nous voici donc obligés de féliciter M. Busnach du succès de son mélodrame, les peintres décorateurs des tableaux de Paris qu'ils ont brossés avec talent, d'applaudir les interprètes qui mélangent à souhait l'émotion, la politique et la charcuterie, mais que reste-t-il pour M. Zola ? Rien ; un titre seulement : le *Ventre de Paris*, c'est tout ce qui lui appartient dans la pièce, c'est peu ! à quand **Germinal** ?

Dégageons l'intrigue du *Ventre de Paris* de tout ce qui l'embarrasse, qu'y trouvons-nous ? Une mère qui a introduit dans son intimité un homme ayant été l'amant de sa fille et en ayant eu un enfant. Mme Mehudin ignore ce qui s'est passé et, sachant que celui qu'elle a recueilli est un ancien déporté, lorsqu'elle s'aperçoit que celui-ci, Florent, est trop assidu auprès de Louise, elle va dénoncer l'évadé de Cayenne. Jusqu'ici, l'enfant de Louise avait passé pour un neveu d'un nommé François.

« **Mme Mehudin** (*à sa fille*). — Tu me crois donc bien bête ? Va, je n'ai pas besoin que tu me le dises, pour savoir ce que Florent est venu faire ici. D'ailleurs, je vous ai entendus... Dis, mentiras-tu encore... est-ce que tu peux nier à présent ?... Avoue donc, avoue donc !

« Louise. — Avouer quoi ? Que je l'aime ?... C'est vrai, je l'aime !

« Mme Méhudin.— Ah ! tu l'aimes, ah ! le mot est lâché !... J'aurais élevé ma fille, je lui aurais gagné de l'argent, pour la donner à un galérien, à un monsieur qui a fait les cent dix-neuf coups et qui recommencera ? Non, tu me connais, il faudrait m'étrangler d'abord !... Ah ! tu l'aimes ? Eh bien ! ma belle, tu n'auras qu'une peine, ce sera de l'oublier : finie, l'amourette ! à l'ombre l'amoureux.

« Louise. — Oui ! on l'a dénoncé ! C'est une abomination !

« Mme Méhudin. — Tu trouves ?

« Louise. — Un innocent, un malheureux qui a tant souffert, sans appui, sans défense !

Mme Méhudin. — Un scélérat qui ne visait pour sûr que ton argent. qui nous a fâchées, qui aurait fini par nous faire battre !

« Louise. — Et si je savais qui a fait cette atrocité, ah ! si je le savais !

« Mme Méhudin. — Eh bien ?

« Louise. — J'irais l'attendre, je lui cracherais mon mépris au visage.

« Mme Méhudin. — Ah !... c'est moi qui ai dénoncé Florent !

« Louise. — Vous, vous ! ma mère ! vous avez fait ça ?

« Mme Méhudin. — Je l'ai dénoncé... Il voulait te prendre, et tu es à moi, je te garde.

« Louise. — Mais vous me rendez folle ! Mais c'est épouvantable !... Mon Dieu ! que n'ai-je parlé plus tôt ! Ce n'est pas d'hier que je l'aime, je l'ai toujours aimé, autrefois déjà, avant son arrestation...

« Mme Méhudin. — Ah ! c'est depuis si longtemps qu'il m'a volé ton cœur ? Qu'il retourne donc là-bas, et qu'il y crève cette fois !

« Louise. — Ma mère, ma mère... Ce que vous avez fait là, voyez-vous ! il faut être une misérable... Et ne me poussez pas à bout, prenez garde !

« Mme Méhudin. — Malheureuse ! tu m'insultes, tu me menaces ! (*Le petit Jean paraît*) Tu as beau avoir vingt-cinq ans, je te giflerai, moi !

(*Le petit Jean s'élance et vient se mettre bravement devant Louise.*)

« Jean. — Méchante ! ne faites pas de mal à maman !

« Mme Méhudin. — Allez-vous en !

« Louise. — Je t'en prie, mère,... nous ne pouvons nous quitter ainsi.

« Mme Méhudin. — Mais allez-vous en donc puisque je vous chasse !

« Jean (*allant vers Mme Méhudin*). — Dis, grand'mère, c'est pour toujours que tu nous renvoies ?

« Mme Méhudin. — Pourquoi ça ?... Que dit-il donc, ce gamin ?

« Jean. — Parce que, si c'est pour toujours, veux-tu alors que je t'embrasse, dis, grand'mère ?

« Mme Méhudin. — Emmenez-le, emmenez-le .. Vous voyez bien que je ne veux pas, que ça me fait du mal.

« Jean. — Non, grand'mère, je ne te ferai pas de mal, va !... Pourquoi es-tu méchante ? Moi, je ne suis pas méchant, et si tu voulais un tout petit peu, je t'aimerais bien, grand'mère !

« Mme Méhudin. — Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai ? Voilà que ce chéri me retourne avec ses petites mains !... Je suis donc méchante, moi qui n'écraserais pas une mouche ! Je fais peur à ce chérubin, c'est en tremblant qu'il s'approche ! et si mignon !... (*Elle embrasse Jean avec passion.*) Mais alors je suis une coquine, moi ! Aller dénoncer ce pauvre diable ! Faut que ma tête déménage, des fois ! Est-ce affreux de se mettre dans une pareille colère. Ah ! mauvaise, mauvaise femme !

« Louise (à genoux près d'elle) Non, mère, tu es bonne !

« Mme Méhudin. — Allons, puisque vous vous aimez, toi, ton Florent et le gamin, je vais être forcée de vous aimer aussi (Elle les embrasse). »

Eh bien ! sans nous préoccuper du public de la « première », public qui n'est pas celui du *théâtre de Paris*, et qui s'attendait à tout autre chose que ce qu'on lui a servi, c'est cette scène attendrissante, cette émotion vraie que les habitués de ce théâtre viendront chercher; ces sentiments réconfortants que l'on ne rencontre guère dans les ménages populaires. Quant à la question du 2 décembre et des déportés tout cela ennuie et ne passe que par la grâce des décorateurs. Le peuple ne vient pas au théâtre pour y entendre politiquer et y apprendre à maudire les partis, il a pour cela les réunions publiques, et encore le vrai peuple se dispense d'y assister.

Dans la pièce de M. Alphonse Daudet, **Numa Roumestan**, ce qui me plait le plus, ce n'est pas la raillerie que l'auteur déverse sur ses compatriotes du Midi, mais bien la belle scène dans laquelle la mère de Rosalie, la femme de Roumestan, fait appel au pardon de celle-ci en faveur du mari qui l'a trompée. Il est certain que le mariage est un contrat dans lequel intervient la foi jurée, que la femme est en droit d'exiger de son conjoint la fidélité à laquelle elle doit se soumettre elle-même, mais enfin, physiquement, l'homme est bâti de telle sorte que sa faute tient bien plus à sa constitution qu'à l'état de son esprit.

La femme qui trompe son mari agit dans toute la plénitude de sa conscience, avec préméditation, dirai-je, pour me servir d'un terme juridique. Elle prend un amant parce que son idéal n'est pas rempli par celui qui est devenu son

mari, tandis que l'homme n'y met aucune malice, l'occasion le conduit sans avoir réfléchi. Rien n'est moins rare que de voir un mari tromper une femme belle, aimable, spirituelle, avec une autre femme beaucoup moins bien que la sienne, tandis qu'il est rare que l'épouse trompe son mari avec un homme moins beau, j'entends physiquement, que celui-là.

Dans sa pièce, M. Daudet a craint que ses compatriotes ne lui fissent le reproche de les avoir un peu trop chargés, ils avaient surtout l'occasion belle en lui démontrant qu'au fond, maris du Nord ou maris du Midi ne faisaient pas preuve de plus de fidélité ; ils avaient même pour eux l'argument de leur tempéramment plus ardent. L'auteur de *Numa Roumestan* a donc montré le propre père de Rosalie, M. le Quesnoy, ayant, lui aussi, trompé sa femme, lui, l'homme intègre, président de cour, homme du Nord.

« Mme le Quesnoy. — Viens là... plus près... encore plus près, bien contre mon cœur. Ce que j'ai à te dire est si triste, si pénible.

« Rosalie. — Quoi donc ?

« Mme le Quesnoy. — Toi surtout qui nous aimes tant, qui nous as toujours montré tant de respect, de tendresse... quelle peine je vais te faire, mon enfant chérie...

« Rosalie. — Ma mère...

« Mme le Quesnoy. — Mais c'est ton père qui le veut, il espère t'apaiser, te fléchir avec ça... A ton âge, quand on souffre, quand le malheur vous frappe, on croit toujours qu'il n'y a que soi d'atteint, que personne n'a eu votre mal avant vous... c'est ce qui fait les sévérités de la jeunesse... voilà pourquoi, au risque de blesser ton cœur, ton respect filial, ton père a voulu que je te dise... que ta destinée est celle de toutes les femmes... et que ta mère elle-même n'a pas été épargnée.

« Rosalie. — Comment ! Est-ce possible ?... Il t'a fait cela... lui... lui ?... Et tu n'en as rien dit jamais !...

« Mme le Quesnoy. — Jamais... qu'aujourd'hui... et sur sa prière, sur son ordre.

« Rosalie. — Oh ! ma mère... ma mère... ainsi ton mari t'a trompée, toi aussi. Cet homme si intègre, si rigide, ce juge suprême qui condamne au nom de la loi, de la justice, il t'a trahie, il t'a menti comme le mien.

« Mme le Quesnoy. — Oh ! c'est du vieux passé tout ça... il était jeune.

« Rosalie. — Et toi aussi tu étais belle, il avait juré de t'aimer toujours.

« Mme le Quesnoy. — Laisse... laisse... Je t'ai dit ce qu'il voulait, ne me fais pas parler d'avantage... d'abord je ne sais plus, il y a si longtemps ! Tant d'autres chagrins ont passé dessus et où il n'était pour rien, lui... tu verras

plus tard. Ces misères des jeunes femme sont comme les blessures qu'on se fait toute petite. la cicatrice nous reste, on souffre même quelquefois, mais on ne sait plus comment c'est arrivé... Et puis songe, mon enfant, songe comme il est puni, le pauvre homme, comme il s'est puni lui-même en s'humiliant devant sa fille.

« Rosalie. — Oui, je l'aimais bien.

« Mme le Quesnoy. — Mais tu l'aimes encore.

« Rosalie. — Je l'admirais, très haut, au-dessus de tous les autres... Je croyais en lui si fermement, si aveuglément, que tout m'eût semblé possible, tout plutôt qu'une faiblesse de mon père... Alors, voilà le vrai de la vie, voilà ce que sont les hommes... Au Nord, au Midi, tous pareils, tous menteurs, traîtres et parjures... la loi du mariage, c'est ça !... « Trompe-moi ou je te trompe ! » Et comme l'homme est d'un rang supérieur, c'est lui qui trompe le premier... Eh bien ! honte et mépris sur le mariage, qu'on n'essaye plus de me retenir par la peur du scandale et le respect des hypocrisies mondaines... Tu as pardonné, toi : moi, je nous venge.

« Mme Le Quesnoy. — Non, non, tu ne nous vengeras pas, ma bien-aimée... tu pardonneras..., tu feras comme a fait ta mère, c'est notre devoir, vois-tu... Ah ! dans le premier moment, moi aussi j'ai eu un grand chagrin, une belle envie de révolte..., mais j'ai pensé à mes enfants, à toi qui naissais à la vie, qui depuis as grandi en aimant, en respectant tous les tiens.

« Rosalie. — Maman...

« Mme Le Quesnoy. — Toi de même, tu pardonneras pour que l'enfant qui va naître, ton enfant, ait l'heureuse tranquillité que vous a faite mon courage, pour qu'il ne soit pas un de ces demi-orphelins que les parents se partagent, qu'ils élèvent dans la haine et le mépris l'un de l'autre... Allons ! embrasse-moi !

« Rosalie. — O mère, mère divine.... Je ne te connaissais pas..., je ne t'ai pas assez aimée... »

Comme cette scène est touchante ! comme elle est littéraire! mais d'un autre côté, combien on s'aperçoit vite que ce n'est que de l'effet théâtral, que ce n'est pas la vie. Ah ! je le disais en commençant cette chronique, jamais avec cela on ne touchera personne et, le moment d'émotion passé, on n'y pense plus. Le but du théâtre n'est pas l'amélioration du spectateur, il le sort seulement du milieu dans lequel il vit d'ordinaire, il l'arrache à ses préoccupations habituelles, à la banalité de son existence. Le théâtre ne dégénère pas chez nous, et dans le drame, la comédie, voire même dans les pièces comiques les

plus désopilantes, l'esprit français demeure encore le maître du monde qui emprunte notre répertoire comme il emprunte nos modes.

Ah! si nous possédions à Paris un théâtre lyrique! Si la jeune école des compositeurs français pouvait se faire connaître, comme on verrait que les fils de Boïeldieu, tout en ayant progressé dans la science musicale, n'ont point épousé les théories wagnériennes! Que de charmants livrets, que de mélodieuses harmonies restent enfouis dans les cartons poudreux, faute d'une salle située au centre de Paris, faute d'une direction hospitalière aux «jeunes» qui, depuis vingt ans, attendent l'heure de se faire connaître! Sans espoir pensent-ils? Eh bien! et je suis le premier à l'annoncer, sous peu nous allons revoir un théâtre lyrique au centre de Paris. Un comité d'artistes s'est formé qui va faire revivre cette indispensable institution. Le local est choisi, les plans sont faits certaines œuvres mêmes sont arrêtées. Pour tâter l'opinion publique, un grand festival est organisé pour le mois d'avril, au Trocadéro, festival dans lequel on fera entendre des fragments d'opéras et d'opéras-comiques reçus par le comité dont la devise est celle-ci :

« La musique de l'avenir doit être un charme et non point une fatigue. »

Compositeurs et librettistes, réjouissez-vous!

Gaston d'Hailly.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Le Français est-il ingouvernable ? Je ne le crois pas, et je lui reconnais au contraire une patience véritablement angélique, car il accepte sans broncher toutes les épreuves auxquelles des gouvernants, ingouvernables ceux-là, le soumettent sans souci de l'esprit de suite. Un chien dans un jeu de quilles ne fait pas plus de ravage que nos parlements en font dans le jeu des Portefeuilles et, chaque fois qu'un ministre nouveau se saisit du précieux maroquin, vite un impôt nous frappe comme don de joyeux avènement. C'est une manière de se poser.

Il nous impose tant, tant, tant,
Qu'il devient très imposant !

Ainsi que nous chantions en 1848, après le vote de l'impôt sur le sel.

Nous aurions donc grand intérêt pour notre bourse à voir régner une stabilité gouvernementale parfaite, mais chacun de nos députés ayant son petit impôt à placer et son ambition à satisfaire, il n'y faut pas songer. Hélas ! ce n'était point assez, et voilà qu'un paysan, maire de son village, M. J. D. Paoli, — ce nom sent la Corse, gare à la Vendetta ! — publie une plaquette à la librairie Nouvelle : **L'Art de gouverner la France**. Ah ! si les maires s'en mêlent, nous n'avons pas fini de rire ! Celui-ci n'y va pas par quatre chemins et, jaloux des prérogatives ministérielles, l'art de tomber avec grâce, il veut assumer la responsabilité de tous les portefeuilles.

« Tandis que chez les autres peuples, moins avancés que le nôtre, l'art de gouverner et d'administrer est un art bien difficile, et qu'on ne confie généralement le gouvernement d'un État ou l'administration d'une province qu'à des hommes capables, expérimentés, ayant déjà fait leurs preuves ; chez nous généralement ce sont ceux qui ne sont bons à rien autre chose, qu'on choisit pour gouverner et pour administrer les autres. Mais, comme les gens qui ne sont bons à rien ne sont pas rares, tandis que chez les autres peuples plus

arriérés que le nôtre, ceux qui sont choisis pour gouverner l'État, aussi bien que ceux que l'on choisit pour administrer les provinces, conservent longtemps leurs places et peuvent ainsi acquérir de l'expérience, surtout lorsqu'ils y sont arrivés avec une certaine dose de capacité ; chez nous, peuple très avancé et pétri d'intelligence, on fait tout le contraire ; on change à chaque instant les gouvernants, on renouvelle tous les jours les chefs d'administration. Dans le département que j'habite, nous n'en sommes qu'au vingt-sixième préfet depuis 1870, c'est-à-dire en quinze ans : ce n'est pas mal comme vous voyez. Je ne sais combien de ministères nous avons eus en France depuis 1870. Je l'ai dit en commençant, la vie est dure pour le paysan. Pour nourrir sa famille d'un peu de pain noir, et pour couvrir de bure sa femme et ses enfants, il lui faut travailler péniblement du matin au soir, bûcher sans trêve ni merci du lundi matin jusqu'au samedi soir, et quelquefois jusqu'au dimanche soir, ce qui fait que les ministères tombent et disparaissent sans qu'il s'en aperçoive. Il paraît cependant, d'après ce que disent les lettrés de mon village, que nous avons eu un nombre assez respectable de ministres depuis 1870.

« Or, je vous dirai franchement, mon bon lecteur, que cette prodigalité dans la distribution et la répartition des fonctions publiques m'a fait venir l'eau à la bouche.

« Le métier de cultivateur est un métier bien pénible aujourd'hui. On travaille beaucoup et on profite peu ; par conséquent, on souffre beaucoup, et on ne jouit pas du tout. De là cette émigration sans cesse croissante des campagnes dans les villes ; de là cette avidité inexplicable d'arriver aux fonctions publiques. C'est pourquoi je ne serais pas fâché, moi aussi, de changer un peu.

« Puisqu'on change tous les jours les ministres, les préfets, les sous-préfets, les juges de paix, etc., il faudra bien, à la fin, que tout le monde y passe à son tour, et il se pourrait bien qu'un jour on songe à moi, ne serait-ce que pour la présidence du ministère. Tout doux, va-t-on me dire, avez-vous un programme ? La belle blague ! Qui donc n'a pas un programme aujourd'hui en France ? »

Voilà un paysan qui ne raisonne pas trop mal, et si son titre de maire ne lui avait donné l'ambition des grandeurs, peut-être son programme m'agréerait-il, mais il faut toujours se méfier des ambitieux. Voyez, voici un paysan qui prétend gouverner notre pays et dont le premier mot est celui-ci : « Je confierais la guerre à un général capable, ayant déjà fait ses preuves ; la marine à un amiral éprouvé ; la justice à un magistrat intègre ayant déjà usé des toges et des bonnets de juges ; l'instruction publique à quelqu'un qui a passé la vie à s'occuper d'instruction, d'éducation : les finances à un financier, etc. »

Bon paysan, pourquoi alors vous confierait-on la présidence du conseil ?

Mais, M. J.-D. Paoli n'est pas plus paysan que moi, son livre est à lire et surtout la question des alliances, ou plutôt de l'alliance qu'il propose avec l'Autriche, il a quelque valeur à mon sens, et si l'Italie oublie les services rendus, détruisons l'œuvre de Napoléon III.

Voici encore un écrivain que nous devons classer parmi les conseilleurs, mais celui-ci n'est plus un paysan : il signe : Un ancien capitaine d'artillerie, et traite de **l'Art de combattre l'armée allemande.**

Le premier reproche que l'on puisse faire à la brochure de l'ancien capitaine d'artillerie. est de faire comme le pseudo-paysan dont nous venons de parler ci-dessus. Au lieu de ne traiter seulement que des questions techniques, il se lance dans la politique et disserte sur la valeur de tel ou tel ministre, ce qui nuit beaucoup au sérieux de l'objet que nous avons à rechercher dans son travail : Qui nous délivrera des politiques en chambre !

L'art de combattre l'armée allemande se résume, suivant l'écrivain militaire dont nous nous occupons,en dix principes dont sa brochure, fort intéressante, sauf les disgressions que nous venons de regretter, donne le développement :

1° La perfection atteinte en temps de paix dans tous les services militaires de l'armée : intendance, train, télégraphes, chemins de fer, etc.

2° L'internement, sans autre exception que le personnel de l'ambassade, de tous les Allemands et des étrangers suspects, au premier cri de guerre.

3° La repression sans merci de l'espionnage.

4° La suppression des œuvres internationales, quelles qu'elles soient, dont la mission est d'agir indifféremment dans les deux camps.

5° La plus grande rapidité dans le passage du pied de paix au pied de guerre et dans la mobilisation.

6° L'empioi d'une cavalerie nombreuse montée sur les meilleurs chevaux.

7° La création de corps spéciaux de tirailleurs, pris dans tous les régiments, et opérant en enfants perdus comme les corps francs de 1870.

8° La multiplicité des attaques de nuit, fatiguant l'Allemand, alors qu'il manque sa plus grande force : le regard du chef.

9° L'atteindre à la baïonnette le plus souvent possible.

10° La poursuite sans relâche après tout avantage, si petit qu'il soit.

Le principe de M. de Moltke étant celui-ci : l'*annihilation chez l'ennemi des ressources basées sur la valeur personnelle du soldat.*

Le principe fondamental qui doit combattre celui du général prussien serait

donc de toujours chercher à arriver jusque sur les lignes prussiennes, et l'auteur de *l'Art de combattre l'armée allemande* en indique la tactique qu'il croit être infaillible.

L'auteur de la magistrale étude sur l'**Histoire du développement intellectuel de l'Europe,** J. W. Draper, a voulu convaincre le lecteur que la civilisation ne procède point d'une manière arbitraire ou à l'aventure, mais qu'elle passe par une succession déterminée de phases et que son développement obéit à une loi. C'est pourquoi il considère les rapports existant entre la vie individuelle et la vie sociale, et montre que physiologiquement elles sont inséparables l'une de l'autre, que la marche suivie par les nations présente une ressemblance indéniable avec la marche suivie par l'individu et que l'homme est l'archétype ou le modèle de la société.

Après avoir examiné l'histoire intellectuelle de la Grèce, la nation qui offre le meilleur et le plus complet exemple de la vie de l'humanité, et l'avoir suivie depuis les commencements de sa mythologie dans les anciennes légendes de l'Inde et de sa philosophie en Ionie jusqu'à sa décrépitude et sa mort à Alexandrie, on voit qu'elle a traversé une série de phases semblables à celles de la vie individuelle.

Puis, passant à l'histoire de l'Europe, on trouve que si on l'a divisée en âges convenablement choisis, ces âges comparés l'un à l'autre suivant l'ordre chronologique, offrent une analogie saisissante avec les phases successives de la vie de la Grèce, et par conséquent aussi avec la vie individuelle d'après le même principe.

Pour faciliter sa tâche, l'auteur a partagé cette histoire en époques arbitraires correspondant aux époques de la vie individuelle depuis l'enfance jusqu'à la maturité. L'histoire justifie parfaitement cette manière de procéder. L'aspect de l'Europe présente des différences bien marquées à chacune de ces époques ; barbare encore pendant les âges mythologiques, elle se modifie, croit et doute sous la République romaine et les Césars ; elle subit avec résignation la domination de Bizance et celle de Rome; et enfin la confiance de la maturité, la liberté de la pensée et la liberté d'action caractérisent l'âge présent, qu'embellissent les grandes découvertes de la science, les grandes inventions des arts, les accroissements sans nombre qu'a reçu le confort de la vie, les progrès de la locomotion et la facilité de communications intellectuelles. La science, le capital et les machines s'unissent pour enfanter les miracles de l'industrie. Des progrès gigantesques sont rêvés et exécutés, et le globe tout entier est devenu le théâtre de l'action individuelle.

Les nations, comme les individus, naissent, croissent suivant une loi déterminée, et meurent. L'une finit de bonne heure et prématurément ; une autre ne disparaît point avant d'avoir atteint sa maturité. L'une, trop faible, est enlevée pendant son enfance ; une autre succombe à une maladie sociale ; une autre commet un suicide politique : une autre encore arrive jusqu'à la vieillesse. Mais pour chacune, il est une voie déterminée de développement depuis sa naissance jusqu'à son terme final, quel que doive être ce terme final.

Si l'on tourne ses regards, conduit par la plume savante et gracieuse à la fois de J.-W. Draper, vers les phases successives de la vie individuelle, que trouvons-nous qui les caractérise essentiellement ? Le progrès intellectuel. Et cela est si vrai que nous regardons la maturité comme atteinte au moment où l'intelligence est à son maximum. Les âges antérieurs ne sont que préparatoires et entièrement subordonnés à celui-ci.

Demandons à l'anatomiste comment l'être humain marche à sa plus haute perfection ; il néglige absolument tous les organes inférieurs dont il est composé et nous répond que c'est uniquement en raison de la structure particulière de son système nerveux, qui a été spécialement organisé en vue d'une perfectibilité intellectuelle ; il nous répond encore que l'être humain passe par une série d'états tout à fait analogues à ceux que traversent les animaux, et qu'en s'élevant sans cesse il finit par atteindre un point au-dessous duquel ces derniers sont condamnés à rester toujours. La dignité intellectuelle d'un être quelconque est mesurée par son état plus ou moins avancé de développement organique.

C'est de la même manière que le physiologiste embrassant le vaste ensemble des espèces animales qui habitent le monde avec nous, les classes suivant leur degré d'intelligence. Il nous montre que leur mécanisme nerveux se développe d'après le même plan que celui de l'homme, et que plus grande est l'avance dans cette direction constante et prédéterminée, plus élevé est le rang occupé par l'animal dans la série. Le géologue, lui, déclare que ces conclusions s'appliquent aussi à l'histoire de la terre, et qu'un progrès continu s'est manifesté dans la puissance intellectuelle des êtres qui l'ont successivement habitée. Ce progrès est accusé par celui de leurs systèmes nerveux. Il affirme que le cycle de transformation que tout homme doit parcourir est une représentation en miniature de la marche de la vie à la surface du globe. Dans les deux cas, l'intention première est la même.

Les sciences sont donc d'accord avec l'histoire pour proclamer que le progrès intellectuel est le grand but de la nature. Après avoir étudié la vie dans ses trois modes de manifestation, dans les âges successifs de l'existence de

tout individu depuis l'état rudimentaire primitif jusqu'à la maturité, dans les êtres organiques sans nombre qui vivent autour de nous, et dans l'apparition régulière des formes successives de cette vaste série qui ont lentement émergé dans le cours du temps, elles proclament que, suivant chacune de ces trois grandes lignes, nous rencontrons non seulement des signes mais aussi des preuves de l'existence d'une loi dominante, dont le principe général est de différencier l'intelligence de l'instinct. Chez l'homme lui-même, ces trois modes de vie distincts se présentent successivement de l'enfance à l'état de développement le plus parfait. Cela étant vrai pour l'individu, doit être vrai pour tous; et par suite pour la race, qu'il est physiologiquement impossible de séparer de l'individu. L'homme est donc vraiment l'archétype de la société. Son évolution est le modèle de l'évolution sociale.

Quelle est maintenant la conclusion que ces considérations nous imposent en ce qui concerne la marche sociale des grandes communautés humaines? Celles-ci, démontre l'auteur, prouvent que toutes les institutions politiques, imperceptiblement ou visiblement, spontanément ou à dessein, tendent au perfectionnement de l'intelligence nationale.

Les chances de vie pour une communauté comme pour un individu, augmentent à mesure que les conditions artificielles ou les lois sous lesquelles elle vit sont plus en harmonie avec la tendance naturelle. L'existence peut momentanément se maintenir au milieu de circonstances très contraires, mais pour qu'il y ait stabilité, durée et prospérité, il faut une concordance étroite entre les conditions artificielles et la tendance naturelle.

L'Europe dit M. J. W. Draper, entre maintenant dans la phase de maturité de son existence. Chacune des nations qui la composent va essayer sa propre organisation intellectuelle, et la réalisera plus ou moins parfaitement aussi certainement que les abeilles construisent des rayons et les remplissent de miel. L'excellence des résultats obtenus dépendra entièrement de l'opportunité et de la perfection des moyens employés.

Différents faits empruntés à l'histoire jettent une vive lumière sur le mode d'action de ces principes. C'est ainsi que la Chine, il y a des siècles, entra dans son âge de raison, et se mit instinctivement à travailler à son organisation mentale. Qu'est-ce qui lui a donné sa merveilleuse longévité? Qu'est ce qui assure le bien-être et la prospérité d'une nation qui compte trois cent soixante millions d'hommes, plus d'un tiers de la race humaine, répandus sur une surface qui relativement, n'est pas aussi vaste que celle de l'Europe? Ce n'est certainement pas sa position géographique; il se peut qu'aux âges antérieurs, la mer l'ait partagée du côté de l'Est, mais elle a été souvent menacée

et conquise par des envahisseurs venus de l'Ouest. Ce n'est pas non plus que son peuple soit porté naturellement à la docilité et à la soumission, et qu'il manque d'énergie, car la guerre civile a plus d'une fois ensanglanté son sol. L'empire chinois s'étend sur vingt degrés de latitude ; la température annuelle moyenne de ses provinces du Nord diffère de près de 14 degrés de celle des provinces du Midi. Il doit donc offrir outre une prodigieuse variété dans sa végétation, de très profondes divergences dans les types des populations qui l'habitent. Le principe qui constitue la base de son système politique a cependant persisté en face de ces difficultés, et survécu à toutes les révolutions.

Ce principe, c'est l'organisation de l'intelligence nationale, l'instruction universelle. Tout Chinois doit savoir lire et écrire. Des concours établissent le mérite des candidats. Ce mérite, réel ou supposé, détermine seul le rang social, et ouvre seul l'accès des emplois publics auxquels tout citoyen peut aspirer.

Dans les autres contrées du globe, la plus dangereuse des classes sociales est formée des hommes de talent laissés à l'écart. En Chine le contraire a lieu, mais ce n'est point pour cette cause que la stabilité des institutions y a été obtenue. C'est plutôt parce que le système politique tend à un état d'harmonie avec les conditions physiologiques qui règlent l'ensemble du développement social. L'intention du législateur a été d'assurer à l'intelligence un contrôle absolu.

La méthode employée pour arriver à ce résultat est imparfaite, et par conséquent une coïncidence parfaite entre le système et la tendance n'est point atteinte, mais les efforts faits pour s'en rapprocher ont assuré une stabilité vraiment remarquable. La méthode elle-même est le résultat d'institutions politiques datant d'une époque très reculée. Leur insuffisance et leurs imperfections font corps avec elle et reparaissent en elle.

Pratiques, comme nous le sommes en Europe, un système politique de ce genre, assis sur une base littéraire, doit nous sembler une pure absurdité. Nous devrions cependant montrer quelque respect à l'égard d'institutions qu'un tiers de la race humaine a conclu être les plus convenables, et auxquelles il est resté fermement attaché pendant plusieurs milliers d'années. L'Europe, oubliant que la race chinoise ne fait qu'obéir à un instinct général de l'humanité, dont toute nation, si sa vie se prolonge suffisamment, doit finalement subir l'influence, prétend trop souvent que c'est leur système de concours qui a conduit les Chinois à leur état actuel, et a fait d'eux un peuple sans patriotisme, sans honneur, sans foi et sans vigueur. Ce sont là des résultats, non de leur système, mais de leur grand âge. Il ne manque point parmi nous

d'octogénaires dont l'esprit chagrin, l'égoïsme et l'obstination rappellent le caractère chinois.

Toujours, lorsqu'il s'agit de ce vieil empire, nous faisons preuve d'une appréciation imparfaite de notre situation relative. Le Chinois a entendu quelque chose de nos opinions discordantes, de notre intolérance envers ceux qui ont d'autres idées que nous, du culte que nous professons pour la richesse, et des honneurs que nous rendons à la connaissance : il a aussi entendu que nous remettons quelquefois le pouvoir politique entre les mains d'hommes si peu élevés au-dessus de la brute qu'ils ne savent ni lire ni écrire ; que nous tenons les succès militaires en haute estime, et que nous regardons la profession des armes comme la seule occupation digne d'un gentilhomme. Il y a si longtemps que ses ancêtres pensaient et agissaient ainsi, qu'il se croit autorisé à nous considérer comme une race à peine dégagée de la barbarie. De notre côté, nous chérissons l'illusion qu'un jour ou l'autre, par la persuasion ou par la force, nous le convertirons à notre manière de penser, religieuse ou politique, et que nous pourrons infuser dans son sang stagnant une part de notre esprit entreprenant.

Un tableau fidèle de l'état actuel de la Chine serait d'une valeur inestimable pour le philosophe aussi bien que pour l'homme d'Etat.

C'est un spectacle qui mérite toute notre admiration, ajoute J.-W. Draper, que celui d'une grande communauté tendant à se gouverner par l'intelligence plutôt que par la force, et cela quand même les moyens à l'aide desquels elle cherche à remplir son objet, sont manifestement insuffisants. La force brutale retient ensemble les agglomérations humaines de la même manière qu'un clou de fer opère la jonction de plusieurs pièces de bois par la compression qu'il exerce sur elles, compression qui varie avec la force avec laquelle le clou a été chassé par le marteau. La jonction sera aussi plus parfaite lorsque le clou aura été rouillé par le temps. L'intelligence, au contraire, unit à la manière d'une vis. Les pièces que la vis est appelée à relier ne le sont solidement que si elles ont été ajustées avec beaucoup de soin à son filet; il faut aussi qu'elle soit tournée doucement, et non point enfoncée brusquement.

Malgré les difficultés de la base sur laquelle la nation chinoise a assis son système, cette grande communauté a accompli ce que beaucoup d'esprits considèrent comme le but dernier de la science politique. Comme dit Machiavel : « .....Quant aux gouvernements, leur forme est de peu d'importance, bien que les personnes à demi-éclairées pensent autrement. La grande fin de l'homme d'Etat est la *permanence*, la permanence qui vaut tout autre chose, et qui l'emporte de beaucoup en valeur sur la liberté. » C'est, toutefois, en vertu

d'une méprise, que la permanence semble être l'objet final d'une bonne politique : son but réel est le progrès en harmonie constante avec la tendance naturelle. Les phases successives d'une progression de ce genre se perdent l'une dans l'autre d'une manière imperceptible, et de là vient cette apparence de permanence, qui n'est qu'une illusion. L'homme est ainsi constitué, que tous les mouvements continus lui échappent.

Les formes de gouvernement ont donc une valeur, mais non point celle que l'on suppose généralement. Leur valeur est d'autant plus grande qu'elles favorisent ou encouragent dans une plus large mesure la tendance naturelle de développement.

L'Asie fournit un exemple des effets d'une organisation intellectuelle de l'intelligence : l'Europe a offert sur une plus petite échelle un fait du même genre. L'Eglise catholique fonda, dans les limites spéciales que lui traçait sa nature, une organisation intellectuelle, et, sans s'inquiéter de la fortune ni de la naissance, ouvrit au talent une voie accessible à tous ceux qui vivaient dans son giron. Cela est si vrai que la plupart des hommes qui ont fait la gloire de l'Église, appartenaient par leur naissance aux derniers rangs de la société, et cette organisation s'est soutenue, en dépit de l'opposition des circonstances extérieures, plusieurs siècles encore après que sa base ostensible et surnaturelle était complètement tombée en ruine.

L'auteur de cet important ouvrage historique et philosophique à la fois, après avoir étudié dans ses moindres détails, tous les peuples qui se sont succédés sur le sol européen, affirme le contrôle de la loi naturelle sur les affaires humaines, contrôle qu'il ne croit pas incompatible avec le libre arbitre de l'homme que ne l'est le libre exercice de sa volonté avec les transformations inévitables qu'il subit, lorsque de l'enfance, il s'avance jusqu'à la maturité et de la maturité décline ensuite jusqu'à la vieillesse.

L'auteur d'un livre nouvellement paru, **Causeries sur le Transformisme**, M. Henri Gadeau de Kervilie, dit un mot bien vrai sur l'état d'esprit de ceux qui nient les faits scientifiques nouvellement démontrés et qu'une sorte de respect humain et un esprit de parti empêchent de proclamer franchement.

« En France, comme dans les nations voisines, ce ne sont pas les intelligences qui manquent, ce sont les caractères. Préoccupés par des intérêts légitimes, mais souvent mesquins, craignant la jalousie et la vengeance de ceux qui n'aiment pas la franchise et redoutent la vérité, nous n'avons pas le cou-

rage de dire hautement notre pensée; nous ne tirons pas des faits, sans ménagement et sans crainte, leurs conséquences logiques; nous n'osons pas nous élever contre les idées surannées et propager les nouvelles doctrines scientifiques et philosophiques : nous parlons et nous agissons rarement suivant nos pensées intimes : nous soutenons en public, pour des motifs étrangers au courage, ce que nous reconnaissons en nous-mêmes n'être qu'erreur et absurdité : en un mot, nous manquons de caractère. »

Le progrès des sciences marche avec une rapidité incroyable et va plus vite que l'évolution des religions. Dernièrement, un savant médecin devant lequel se présentait une jeune femme, une institutrice devenue subitement muette, arrivait par l'hypnotisme à rendre la parole à sa cliente. Il y a un certain nombre d'années, on eut crié au miracle, aujourd'hui on ne reconnaît plus que le miracle de la science. Ces faits extraordinaires, cette puissance incroyable de la volonté, loin de diminuer l'admiration que nous devons avoir envers le divin créateur de toutes choses, ne font au contraire que publier sa toute puissance. Nous lui devons une reconnaissance infinie pour l'intelligence qu'il a mise en nous et qu'il a faite perfectible. Lorsque s'appuyant sur les textes sacrés on a cru comprendre que le Dieu créateur, par une sorte de caprice, une fantaisie venue tout à coup, avait créé les choses en un laps de temps déterminé, on a cru démontrer sa toute puissance : on s'est trompé du tout au tout. Peut-être ayant affaire à des intelligences non suffisamment préparées, à des peuples encore ignorants ne pouvant comprendre la grandeur des évolutions successives rêvées par le créateur, les fondateurs de religions ont-ils cru devoir interpréter les écritures d'une façon plus compréhensible pour les peuples encore dans l'enfance qu'ils avaient à enseigner et à préparer à l'évolution scientifique ?

En lisant attentivement les *Causeries sur le Transformisme* de M. Henri Gadeau de Kerville, volume de vulgarisation, qui explique d'une façon claire et scientifique à la fois les prodigieux problèmes de la transformation des espèces, nous admirons, anéantis de notre faiblesse, le génie infini de la création qui jamais ne s'arrête et qui toujours progresse.

Lorsque l'on se reporte à quelques années en arrière, et que l'on retrouve dans un ouvrage comme celui qui vient d'être publié sous ce titre : **Le Temps passé**, des articles de critique littéraire signés des noms de M. Guizot et de Mme Guizot, née de Meulan, on s'aperçoit bien vite que ces écrivains cédaient bien plus au plaisir de se faire lire eux-mêmes, qu'au désir d'appeler l'attention

des lecteurs sur l'œuvre qui servait de prétexte à leurs dissertations. Aujourd'hui, on aime assez que le critique dise en peu de mots son opinion sur le style de l'auteur et la portée de son livre, et on tient surtout à se rendre compte par soi-même, c'est pour cela que des fragments publiés dans les grands journaux, ainsi qu'on le fait aujourd'hui, est plus avantageux pour l'auteur, que les articles d'une correction parfaite mais d'une froideur marquée, que nous trouvons dans les critiques de Mlle de Meulan, de M. Guizot, son mari, et que nous avons lus sous la plume d'écrivains d'il y a quarante ans.

Mlle Pauline de Meulan écrivait au *Publiciste* et, une maladie l'ayant forcée de suspendre son travail, M. Guizot la suppléa. Cette collaboration de deux esprits éminents forma une œuvre intéressante, parce qu'elle marque une date du progrès intellectuel de notre patrie, date de transition du XVIIIe au XIXe siècle. Mais combien sont plus curieux dans ce livre, les articles intitulés *Mélanges*, et qui ne sont en somme que de simples chroniques. Curieux, en effet, si on les compare aux chroniques si vives, si alertes, si pétillantes qui se lisent aujourd'hui dans nos feuilles publiques. Non pas que les chroniques de M. Guizot et de sa femme n'aient été, sans doute, très appréciées en leur temps, mais on sent trop que ces écrivains sortent de leur froideur naturelle, qu'ils « font » de l'esprit, tandis que nos chroniqueurs du jour, laissent simplement couler la source d'où jaillit l'étincellement du mot.

M. Édmond Scherer, après son étude sur Diderot, devait être attiré à étudier l'ami intime de celui-ci, **Melchior Grimm**, qui aurait dû tenir une place si importante dans le monde littéraire et politique du XVIIIe siècle. Grimm, tel que le montre M. Scherer, a été pour ainsi dire inconnu de ses contemporains, parce que sa réputation littéraire, reposant surtout sur une correspondance secrète, n'a pu être jugée que le jour où elle fut publiée, en 1812, c'est-à-dire lorsque Diderot, J.-J. Rousseau, tous deux amis très intimes de Mme d'Épinay, comme Grimm, étaient morts depuis longtemps. Ils ne le connurent qu'à ses debuts qui furent brillants, mais il s'était condamné à une sorte de retraite, il avait disparu, et les révélations qui ont fait de Grimm, pour nous, l'une des figures du XVIIIe siècle, les plus étranges sont postérieures à l'existence de la société qui personnifie ce siècle.

« Grimm était Russe, dit M. Edmond Scherer, ayant été attaché au service de Catherine II, par le titre de conseiller d'État; cela ne l'empêchait pas d'être en même temps Allemand, en sa qualité de ministre plénipotentiaire du duc

de Saxe-Gotha à Paris, désignation sous laquelle il figure dans *l'Almanach royal*, de 1776 à 1792. Français, s'il ne l'était pas au sens officiel du mot, Grimm l'avait été comme faisant partie de la maison du duc d'Orléans, et il l'était resté par une adoption évidente, par bien des habitudes et des préférences. Nous avons donc là le parfait cosmopolite, prêt à épouser tous les intérêts, à entrer dans tous les services, à chercher la fortune de quelque côté qu'elle lui fît signe. »

L'étude de M. Edmond Scherer fait ressortir la bassesse et la flagornerie affectée par cet homme dans sa correspondance. Un homme mangeant à tous les rateliers pouvait-il être autre chose qu'un plat valet ?

Le volume de M. Louis Pauliat, **La Politique coloniale sous l'ancien régime**, tend à prouver qu'en matière de colonisation les gouvernements qui ont précédé la Révolution étaient nos maîtres, et que les décrets de février et mars 1886, signés de M. de Freycinet, établissant que chacune des contrées soumises à la protection de la France, devait être pourvue d'une organisation et d'un régime administratif qui lui fussent appropriés, quand bien même, cette organisation et ce régime dussent être sans le moindre rapport avec ceux de la Métropole, sont un retour aux idées du gouvernement de la France avant la Révolution.

En feuilletant les pages du livre de M. Pauliat, on trouve qu'en fait de fondation de colonies, l'ancien régime était réellement passé maître. On en a du reste la preuve dans les résultats vraiment extraordinaires auxquels il arriva sous ce rapport, résultats, en effet, dont il n'y a pas de parties du globe qui n'offre aujourd'hui encore les vestiges plus ou moins importants.

En même temps que M. Pauliat fait sa démonstration, il accorde donc une sorte de *satisfecit* au système appliqué actuellement.

L'auteur dit avec juste raison : « L'étude de l'ancien régime laisse en effet, à presque tous ceux qui s'y consacrent, l'idée que c'est peut-être parce que la nouvelle société, qui se substitua à l'ancienne, voulut marcher de ses propres ailes, en faisant table rase de toutes les traditions, que notre pays, depuis ces cent dernières années, a été voué à l'existence la plus lamentablement tourmentée dont l'histoire ait jamais fourni l'exemple.

Cependant, si l'on s'explique la haine des révolutionnaires pour l'ancienne France, et si, par suite, on pouvait être porté à l'excuser, il est bon d'observer qu'il ne saurait en être de même de celle que lui ont témoignée les deux générations qui ont suivi. Aussi, dans le cas où un blâme devrait être décerné

pour le mépris dans lequel l'étude de nos traditions a été tenue depuis la Révolution, serait-ce bien plutôt ces deux générations qui seraient répréhensibles ; attendu en effet que servilement, « moutonnement », elles ont accepté les préjugés que leur avait à cet égard transmis leur devancière, sans se rendre compte que ces préjugés, tout de commande, avaient été, en grande partie, inspirés par des nécessités de tactique, et qu'elles avaient d'autant moins lieu d'y rester attachées, que les circonstances qui avaient été leur raison d'être, avaient disparu.

Néanmoins, il est clair que, dans cette question de culpabilité, la génération qui serait par-dessus tout impardonnable, si elle persistait dans la manière de voir des précédentes, est celle qui entre en scène depuis la fin du second Empire ; et cela, parce qu'aujourd'hui où le dernier représentant de la race des Bourbons est descendu dans la tombe, et où les principes essentiels et bienfaisants de la révolution ont tellement pénétré la France du XIX[e] siècle qu'aucune force humaine ne les en saurait faire sortir, — pour continuer à répudier le passé de parti pris, elle n'aurait même pas le prétexte qu'à tout prendre, les hommes de 1830 et de 1848 auraient pu encore invoquer, à savoir la crainte de faire le jeu d'un parti existant.

On a publié déjà les *Scandales de Londres*, puis sont venus les *Scandales de Paris*, ceux *de Berlin*, et voici aujourd'hui les *Scandales de Saint-Pétersbourg*. Nous pouvons ainsi parcourir les bas-fonds de toutes les capitales, partout c'est la même chose. Les plaies sociales, qu'elles soient anglaises, russes ou turques, demanderaient peut-être plutôt à être cachées qu'à se voir étaler au grand jour, et tous les livres qui les dévoilent, comme celui de M. Macé, qui va paraître, sous ce titre : *Un joli monde*, comptent bien plus sur le succès qu'obtient tout ouvrage scandaleux que sur le bien qui peut résulter de leur publication. Il faut montrer toutes les turpitudes des grandes villes, afin d'y apporter remède, dit-on. Bah! tout cela est connu, archi-connu, et ceux qui font le succès de ce genre d'ouvrages, n'y apprendront pas grand'chose.

L'auteur des *Scandales de Saint-Pétersbourg*, auteur anonyme du reste, avait écrit son livre il y a déjà quelque temps, et l'ouvrage devait être imprimé lorsque les derniers événements politiques ont pu faire croire que cette publication arriverait inopportunément au moment où nous ne devons rien faire pour blesser l'amour propre du peuple russe. L'éditeur a cherché à atténuer le mauvais effet que pourrait produire l'apparition des *Scandales de Saint-Pé-*

tersbourg en ce moment. Il l'a fait très dignement, mais il eut pu vraiment s'en dispenser. D. Mouravline, dans son dernier roman social, *Pourriture*, n'a pas écrit autre chose que ce que nous retrouvons dans le volume dont nous nous occupons.

Deux volumes viennent de paraître en même temps : l'un, **Pitoufflard et Racot**, par M. Charles Chrétien, peint le soldat sous son véritable jour, l'autre, **Le Bataillon des hommes à poil**, par Théo-Critt, plus fantaisiste, s'attache à représenter l'armée française comme le dernier refuge de la galanterie disparue sous les coups répétés du « turf » du cigare et du club. Le livre de M. Charles Chrétien est écrit pour le soldat ; celui de Théo-Critt s'adresse plus particulièrement aux petites dames dont le cœur chavire à la vue d'une épaulette.

Ces deux charmants volumes sont très joliment illustrés par Henriot qui a travaillé ainsi pour Mars et Vénus.

Après la fantaisie vient le sérieux, et les **Récits héroïques**, de M. Édouard Siebecker, sont écrits d'une plume patriotique qui font le plus grand honneur à notre compatriote dont le nom alsacien nous rappelle le déchirement violent du cœur de la France se voyant arracher l'un de ses membres les plus chers.

Rappeler au souvenir de tous, les horreurs de l'invasion, présenter en des nouvelles prises sur le vif de la réalité, les exemples des grands dévouements à l'amour du pays, c'est réchauffer noblement les saintes aspirations à ce qui est grand et juste. Puisque, malheureusement, nous sommes condamnés au militarisme à outrance, que l'exemple des héros ignorés dont M. Siebecker fait l'apologie, serve à enflammer les cœurs en attendant les jours heureux où les peuples ne s'entre-déchireront plus pour la plus grande gloire de quelques hommes néfastes !

Et quand on pense que sur l'ordre d'un seul homme, deux peuples entiers vont se ruer l'un sur l'autre répandant des flots de sang là où le laboureur seulement devrait jeter la semence, moissonnant par le canon des êtres tendrement chéris, là où seulement la faux devrait abattre les épis dorés, pillant, ravageant, brûlant les villages dont M. Georges Renard fait un si gracieux tableau dans le recueil de nouvelles qu'il intitule **Croquis champêtres !**

Ce village, hâtons-nous d'en goûter le charme, demain, peut être, tandis que l'on dressera des arcs de triomphe, que retentiront des chants de victoire, sur son sol que ne couvrira plus que des ruines, des mères pleureront et défendront contre les vautours, les restes pantelants des enfants qu'elles auront mis vingt ans à préparer à l'horrible boucherie qui conduit aux lauriers, aux *Te Deum* chantés par les ministres d'un Dieu de Paix !

« Il est tout petit, mon village. Je ne vous dirai pas comment il s'appelle ; je ne le dénoncerai pas aux Parisiens en quête de verdure et de tranquillité. Ce serait bientôt le village de tout le monde ; ce ne serait plus mon village.

Sachez seulement qu'il est à quinze lieues de Paris ; Mon Dieu ! oui, pas davantage. Par les nuits sans lune et sans nuages, on peut, en regardant bien, voir l'horizon teinté de rouge ; c'est le reflet adouci de la perpétuelle illumination de la grande ville.

Impossible d'en être à la fois plus près et plus loin : pas de chemin de fer, pas même de diligence ; ni télégraphe, ni bureau de poste, ni médecin, ni gendarmes. Un coin de terre oublié, ou, si vous aimez mieux, épargné par la civilisation ; un nid perdu dans un fourré ; un village, vous dis-je, un vrai village ! Avec ses toits rouges qui émergent du milieu des arbres, on le prendrait, de loin pour une rose mousseuse qui fait craquer son corset vert.

Il se pelotonne frileusement sur le penchant d'une colline qui se chauffe en plein midi. A ses pieds, une étroite vallée où une ligne silencieuse de saules et de peupliers révèle et cache une petite rivière. Sur sa tête, un vaste plateau où le regard file en tous sens à perte de vue. Il a bien su ce qu'il faisait en se blotissant à mi-côte, mon village. En bas, les brouillards d'automne qui noient tout sous leurs vagues floconneuses ; en haut, le vent qui, les jours de tempête, balaye tout de son souffle impérieux. Mais à lui les caresses du soleil et de la brise, sans compter la vue du versant d'en face, où grimpent pêle-mêle prés, champs, bouquets de bois, maisons éparses, étalant la riche harmonie de leurs couleurs sous les masses sombres d'une forêt qui couronne le coteau.

Mon village peut avoir soixante maisons en un tas ; il y en a qui ont un étage : ce sont les plus hautes. On en compte trois, pourtant, qui ont un grenier par-dessus ; ce luxe décèle la demeure des gros du pays. Tout cela forme un fouillis de rues et de ruelles, de cours et de courtils, dont le centre est la Grand'Place. Elle est bien nommée, car elle a vingt pas de large sur quarante de long. Au milieu coule une belle fontaine qui désaltère bêtes et gens ; seulement, par un raffinement de date récente, une auge de bois est réservée aux bêtes, un bassin de pierre aux autres. Deux rangées de tilleuls ombragent le

gazon maigre où fraternellement picorent, broutent, gaminent, les poules, les ânes et les enfants de toute la commune.

A l'un des bouts de ce pré communal, la vieille église essaye de dissimuler sous la mousse et le lierre ses murs lézardés, ses vitraux éborgnés, sa toiture rapiécée comme un pantalon de paysan ; mais elle a beau dresser vers le ciel son clocher d'ardoise, d'où s'envolent de compagnie les carillons de sa cloche félée et les corbeaux croassants, elle a l'air piteux d'un invalide perclus d'ans et de blessures. Vis-à-vis, se pavane toute neuve et pimpante, l'école qui est aussi la mairie. Elle semble narguer sa voisine et rivale, tant elle reluit avec ses tuiles rouges, ses murs blanchis à la chaux, ses fenêtres largement ouvertes comme pour laisser entrer dans les esprits des flots d'air et de lumière. C'est l'avenir qui regarde le passé ; c'est la jeunesse dans l'insolence de sa vigueur et de ses vingt ans qui triomphe et rit de la décrépitude et de la vieillesse.

Autour de ces deux monuments se groupe le reste du village. Ici, le presbytère, discret comme un couvent derrière ses hautes murailles et sa porte à guichet ; là, le cabaret du *Soleil levant*, avec son perron de cinq marches, sa rampe de fer et sa salle de billard, plus peuplée que l'église les dimanches et les fêtes : puis le débit de tabac, où vous pouvez à volonté acheter du fromage, des souliers, des chapeaux de paille, de la pommade et de la chandelle ; puis encore... Mais, en vérité, il faudrait décrire une à une toutes ces maisonnettes. Elles ne sont point uniformes et alignées comme des soldats à la parade. Elles ont poussé à la diable, comme des herbes folles, partout où le hasard les a jetées. Chacune a sa forme et sa physionomie ; chacune trahit la fortune et les goûts de ses habitants. Elles ressemblent à ces coquilles que les crustacés modèlent à leur taille et façonnent à leur guise. En voici une toute bossuée d'appentis, de cahutes, de travées où grouille tout un peuple de poules, de cochons, de lapins : maison de petits cultivateurs qui ne négligent rien pour gagner leur vie. Telle autre, ramassée sur elle-même, n'a qu'une étroite fenêtre où de petits carreaux irisés par la vétusté semblent destinés à intercepter le jour et à tenir lieu de rideaux : maison chétive et timide, qui ose à peine hasarder un œil sur la voie publique ; maison de pauvres et de vieux. Celle-ci s'étale fièrement, entourée d'un cercle de granges, de remises, de hangars : maison solide et cossue, et, de fait, c'est la maison de M. le maire, la plus belle de la commune après le château, car mon village, comme tout village qui se respecte, a son château, qui appartient à un monsieur de Paris et dort là-bas, fenêtres et portes closes, dans la profondeur d'un parc immense.

Ce ne sont point des châteaux, les autres maisons du village ; mais ce ne

sont pas non plus des chaumières. Fi donc! Il y a beaux jours qu'elles ont renoncé au toit de chaume, comme les jeunes filles aux bonnets ronds de leurs grand'mères. La plupart sont propres et presque coquettes. Elles prennent la peine de cacher derrière elles le fumier des étables. Par devant, elles se parent avec quelque orgueil d'un jardinet qui, par sa palissade à claire-voie, laisse roses, verdure, parfums et gaieté déborder sur le grand chemin; des treilles ou des poiriers vêtent de feuilles et de fruits la nudité des façades. Des haricots qui sèchent accrochés à des clous dorent la blancheur des murs de leurs touffes jaunissantes. Des glycines courent et grimpent jusqu'au pignon, enguirlandent les croisées, se courbent en arceaux d'où pendent des grappes violettes. Enroulés autour du tronc de quelque arbre fruitier mort pendant *le grand hiver*, des pois de senteur frémissent au vent comme des ailes de papillon, et des volubilis balancent nonchalamment leurs clochettes en velours de toute couleur. Des roses trémières, le pompon sur l'oreille, droites comme des fantassins au port d'arme, montent la garde des deux côtés du seuil. Des clématites encadrent et abritent les bancs de pierre où voisins et voisines viennent, la journée faite, prendre le frais et faire la causette.

O puissance des fleurs et de l'été! Le logis le plus humble prend aussi je ne sais quoi d'heureux et d'accueillant. Le passant s'arrête avec un regard d'envie, rêve d'un paradis retrouvé et se prend à souhaiter de vivre là, toujours, sans soucis et sans pensées, engourdi dans la sérénité d'une vie sainte éternellement la même. Telle est l'impression que je retrouve quand je revois par le souvenir le moment où je suis arrivé ici pour la première fois. C'est par une chaude soirée du commencement d'août, à l'heure où le soleil se couche. Je cotoie un pré où l'herbe haute est roussie par la chaleur. Les rayons, rasant la terre, glissent sur la cîme des bois jaunis, qui ondulent, bercés par une brise légère, la lumière, ainsi tamisée, s'éparpille à la surface du sol en une sorte de poudroiement doré d'une douceur exquise. Le ciel fin change de nuance d'instant en instant; de petits nuages chiffonnés flottent çà et là et ressemblent à des écharpes de mousseline rose sur une moire bleue qui luit à travers. Des odeurs sauvages et salubres de menthe, de serpolet, de blé mûr, de foin coupé, se mêlent et se confondent en un parfum sans nom et sans pareil. Un grand calme descend sur la campagne et dans l'esprit. Les voitures chargées de gerbes reviennent pesamment, au pas des trois forts percherons; les oiseaux se gazouillent le bonsoir dans les buissons, où des épis dansent accrochés au bout des branches; les liserons et les mauves ferment à la rosée du soir leur corolle prudente; quelques abeilles attardées regagnent la ruche à tire d'aile; tout ce qui vit entre dans le repos par une dégradation lente qui

fait passer, sans qu'on s'en aperçoive, des travaux de la journée au sommeil réparateur de la nuit.

J'atteins à la brune le village, où je suis attendu. Il est déjà presque tout entier endormi. C'est la moisson : hommes et femmes se lèvent et se couchent avec le soleil. Encore quelques volets qui se ferment, quelques lumières qui s'éteignent. Puis, plus rien ! Il est neuf heures. Je songe à Paris, où j'étais hier ; je crois voir son flamboiement de fournaise, entendre son roulement de tonnerre; j'en ai encore plein les yeux et les oreilles. Mais, quoi ! suis-je devenu aveugle ? Non, car je distingue là-haut un fourmillement d'étoiles tel que je n'en ai jamais vu; seulement, la terre a disparu engloutie dans le noir. Serais-je sourd aussi ? Je serais tenté de le croire, n'était par intervalles la sérénade stridente du grillon ou l'appel métallique et mélancolique du crapaud. C'est ici que l'on apprend à connaître la nuit et le silence. Oh ! que Paris est loin ! Assis devant ma fenêtre, qui s'ouvre devant l'espace infini, laissant aller à la dérive le temps et ma pensée, je me sens plongé dans un bain de silence, d'air embaumé, d'obscurité fraîche, et, le corps délassé, les nerfs apaisés, je glisse par un mol assoupissement dans le monde enchanté des rêves. »

Mais dans ce village décrit si poétiquement par M. Georges Renard, derrière ces murs tapissés de fleurs demeure ou s'agite une population qui n'est pas exempte de passions. On vit, c'est-à-dire on rit, on pleure, on aime, on souffre. C'est plaisir de suivre l'auteur qui, dans une langue très littéraire, sait rendre les émotions de ces âmes naïves qui, pour habiter loin de la grande ville, n'en ont pas moins leurs petites ambitions, n'en souffrent pas moins de leurs déceptions.

Où est le temps des vieilles diligences dans lesquelles le voyageur, aveuglé de la poussière des routes, parcourait cahin-caha les grands chemins de France et pouvait, de temps à autre, se reposer des fatigues du voyage en quittant le véhicule à la montée des côtes et apercevoir quelque chose des pays qu'il traversait. Aujourd'hui, encaissé dans une boîte qui est emportée à toute vapeur, le voyageur est porté comme un simple colis et ne rapporte de ses divers transbordements d'autres impressions que celles que peut lui procurer un bon tamponnement ou un déraillement bien senti. On va d'une ville à l'autre, mais des points intermédiaires on ne connaît autre chose qu'une suite de collines et de plaines qui semblent fuir à l'approche des trains.

Et cependant, que de vallons enchanteurs on a traversés, que de belles et profondes forêts ont été côtoyées, que de ruisseaux, que de rivières, que de fleuves même ont été franchis, que de côteaux couverts de verdure, dominés d'antiques châteaux ont passé sous les yeux sans que la vue ait pu en saisir le charme ou la majesté ! Pour connaître une contrée, ce n'est ni en chemin de fer ni même en voiture qu'il le faut parcourir, c'est à pied, le bâton à la main ou le parasol sur la tête, le carnet du touriste à la main.

Hélas ! la vie enfiévrée de notre siècle ne permet, pour ainsi dire, plus ces promenades d'études : l'hospitalité n'a plus lieu de s'exercer, comme bientôt peut-être, l'art épistolaire disparaîtra devant les *Allo! allo!* du téléphone.

Cependant, il est encore dans nos provinces des hommes voués à l'étude, épris des beautés de la nature, curieux des souvenirs historiques et, qui plus est, des littérateurs de mérite, qui aiment à parcourir pédestrement les environs du lieu qu'ils habitent, à en admirer les modernes monuments, à fouiller les vieilles ruines et à en reconstituer l'histoire.

Parmi ceux-ci, nous devons citer M. Armand Bourgeois, le président de l'Académie champenoise qui, après avoir organisé à Epernay les concours sur le Vin de Champage et sur Jeanne d'Arc, vient d'inviter les poètes et les littérateurs à chanter notre grand fabuliste La Fontaine et Dom Pérignon, le créateur du champagne mousseux. M. Armand Bourgeois, dans un volume artistiquement illustré par des dessinateurs épris des beautés des sites champenois et de ses monuments, M. le comte Hector de Gourcy et M. l'abbé Chevallier, curé de Tramery (Marne), nous invite gracieusement à le suivre dans ses **Promenades d'un touriste dans l'arrondissement d'Epernay**.

Voici donc une contrée que nous ne connaissions que par les produits des Moët et Chandon, des Château-Perrier et autres, qui va nous être révélée dans ses sites agrestes, dans ses demeures seigneuriales des anciens temps, dans son histoire pleine des souvenirs de nos gloires, des tristesses de nos défaites.

C'est d'abord d'Épernay dont M. Bourgeois nous dit l'histoire dont les *Chroniques de Flodoard* font remonter l'entrée en scène à Herbert II, comte de Champagne, qui le reçut en fief de l'église cathédrale de Reims en 965. Près de six cents ans plus tard, la ville fut détruite par François Ier afin que Charles-Quint ne s'emparât pas des approvisionnements qui y étaient amassés. Que de pertes cruelles pour l'art dans les collisions sanglantes des peuples! La figure touchante, poétique et fatale à la fois de Marie Stuart est restée gravée dans le souvenir des Sparnaciens, car cette reine infortunée eut l'usufruit

d'Épernay. Aujourd'hui, la ville est devenue industrielle et si les caves si curieuses des grands propriétaires de *marques* appréciées du monde entier, attirèrent les convoitises de l'armée envahissante en 1870, grâce à la richesse des vignobles de la contrée, Dieu merci, les vides sont comblés.

Mais sortons de la ville, voici Épernay vu à vol d'oiseau du haut de la côte Saint-Laurent, entouré de vignes, de forêts, et de prairies au milieu desquelles la Marne coule paresseuse et envoie ses miroitements d'argent dans les tonalités des chaînes de collines qui se croisent et s'étagent au-dessus de son niveau. Damery se présente avec sa belle église et son clocher de bonne époque romane. C'est de ce gros bourg qu'Henri IV, accompagné de Biron, voulut reconnaître les approches d'Epernay. Un coup de vent vint enlever le chapeau du roi. Si l'on se demande parfois à quoi sert le vent si ce n'est à gonfler les voiles de nos vaisseaux, à chagriner les aéronautes et à gêner la marche gracieuse des parisiennes qui traversent le pont des Arts, on pourrait répondre qu'il sauva la vie à l'inventeur de la poule au pot pour tous, car Épernay possédait un artilleur de première force sur la balistique, nommé Petit: or, Biron par plaisanterie, ayant ramassé le couvre-chef du bon roi Henri, reçut, pour le compte de son maître, le boulet qui était adressé aux plumes blanches qui faisaient reconnaître le roi. Il paraît que Damery revendique justement à la ville de Fismes qui, s'en enorgueillit injustement, l'honneur d'avoir donné le jour à la belle tragédienne Adrienne Lecouvreur. Voici maintenant la jolie église de Dormans qui appartient à la première époque gothique et est classée parmi les monuments historiques ; c'est sous les murs de cette bourgade qu'Henri de Guise mérita le surnom de *Balafré*.

Mais quel est ce château semblant un nid d'aigle au sommet des monts, ce mélange de tours rondes, octogones et carrées, de toits en poivrières et de clochetons, ce triomphe du romantique sur le classique? C'est le château de Boursault, la résidence princière de M[me] la duchesse d'Uzès dont la main toujours ouverte au malheur, manie l'ébauchoir avec la grâce exquise que mettaient les châtelaines de l'ancien temps à broder l'écharpe des vainqueurs dans les tournois. Tout le monde connaît l'œuvre de *Manuela*, Mignon regrettant sa patrie, et sous ce gracieux pseudonyme, on a reconnu la duchesse d'Uzès, la Diane chasseresse que nul n'égale dans la conduite d'une chasse à courre. Que de magnifiques œuvres artistiques ornent ce château! Que de richesses accumulées dans sa bibliothèque ! Et comment en serait-il autrement lorsque l'on sait combien la fille des Rochechouart-Mortemart est amie des arts et de la littérature.

Je ne puis suivre M. Armand Bourgeois dans tous les détails de sa prome-

nade. et je renvoie mes lecteurs au volume ; tour à tour défilent le château de Montmort que Victor Hugo a décrit : « Un ravissant tohu-bohu de tourelles, de girouettes. de pignons, de lucarnes et de cheminées. » Le château appartient encore à la famille de Montmort.

Puis viennent les châteaux d'Étoges. de Baye où naquit Marion de Lorme, de Mareuil-en-Brie, de Villers-au-Bois, et de tant d'autres. Avec M. Bourgeois, on n'a pas un instant de repos. Lorsqu'il s'arrête dans ses poétiques descriptions des splendeurs de la nature, il entre dans les études archéologiques, il se lance dans les considérations esthétiques, soulève la poussière des documents historiques, descend dans les cryptes, gravit les marches des clochers et. pour reposer l'esprit du lecteur, il leur conte avec une finesse exquise, des anecdoctes où l'esprit français se retrouve toujours. En voulez-vous une? La voici : la scène se passe en 1814, au château de Boursault.

« Un soir. tandis que le comte d'Orsay, alors propriétaire du château de Boursault. jouait au whist, on le prévint qu'un colonel bavarois voulait lui parler :

— « Qu'il aille au diable ! » répondit-il au domestique.

L'officier ennemi entendit ces mots, et, par bravade, entra à cheval dans le salon. Alors M. d'Orsay se leva. tenant ses cartes à la main, prit tranquillement le cheval par la bride, le reconduisit à la porte et lui dit avec une bonne tape sur la croupe : « Tu te trompes. imbécile, mène ton maître à l'écurie. »

Que de légendes et de superstitions la mer a dû inspirer depuis les temps les plus reculés jusqu'à aujourd'hui, ou elles se répètent encore jusque dans les veillées de Bretagne ! lorsque parut la première série des **Légendes, croyances et superstitions de la mer**, M. Paul Sébillot avait traité plus particulièrement de la *mer* proprement dite et de ses rivages; dans la seconde série qui vient de paraître et à laquelle nous prédisons le même succès qu'à la première, l'auteur raconte les légendes, les croyances et les superstitions produites par les météores et les tempêtes ; les trombes devenues des géants ; croyances à une mer au-dessus de nos têtes; que les sorciers peuvent produire la grêle et les tempêtes ; présages funestes ou d'espoir, suivant tel ou tel état atmosphérique ; prières à un saint plutôt qu'à un autre, pour obtenir un vent favorable etc., etc.

Rien de plus gracieux, de plus charmant que **Les Romancelets** de M. Léopold Barrat! Ce sont de petites nouvelles dans lesquelles les oiseaux et les insectes sont les héros de délicieux romans d'amour et, entre **La Jalousie d'une mouche**, **Les Noces d'une mésange**, **Le Repentir d'un moineau**, **Le Duel d'un grillon**, **Les Remords d'un roitelet** et **Orgueil de sauterelle**, je ne saurais vraiment auquel donner la palme. C'est de l'exquise littérature, et le volume est orné de splendides dessins par A. Clerget.

Une nouvelle édition du roman de M. Maurice Bouquet, **Toinette**, vient de paraître superbement éditée. C'est un roman de mœurs marseillaises, œuvre très morale, dans laquelle l'auteur montre que le bonheur ne se trouve pas toujours dans la fortune et que la laborieuse existence de l'ouvrier vaut bien celle aux dehors brillants, mais trop souvent pleine d'agitation et de fièvre, de l'ambitieux.

Si l'on veut connaître l'histoire du ballet, on n'a qu'à lire **Les Demoiselles de l'Opéra**, volume sans nom d'auteur et signé seulement : Un vieil abonné. N'est-il point curieux en effet de retrouver dans un livre qui a dû demander des recherches bien plus sérieuses que le sujet ne semblerait le comporter, l'histoire de cette institution fondée par Lulli, le nom des principales étoiles chorégraphiques, le récit des différentes phases par lesquelles le corps de ballet a passé, la biographie des danseuses en renom, leurs débuts, leurs succès et leur déclin. Tout cela formant un ensemble de renseignements curieux pour quiconque s'intéresse aux choses de théâtre.

Le titre très énigmatique du volume de poésies de M. A. Gennevraye, **Rimes et raison**, ne s'explique pas à la lecture, et l'œuvre, s'il contient des rimes, n'est peut-être pas la raison même.

Qu'a-t-il à reprocher à Marton dans le poème **L'Inconnu** ? de ne lui donner en amour que ce qu'une femme peut offrir ? Mais c'est folie de rêver au delà.

Qui m'eût dit qu'avec ta jeunesse
Tes yeux qui semblent deux soleils,
Je trouverais avec tristesse
Que tous les amours sont pareils.

M. Gennevraye devrait être ébloui par les yeux de sa maîtresse, « deux soleils ! » — Il est vrai que ces soleils ne sont là que pour rimer avec pareils.

Voici, dans le morceau suivant, une veuve qui ne veut pas donner à celui qu'elle aime

...pour rival un mort.

Bien! mais il me semble que dans ses aveux, cette veuve a mis un peu de côté le pauvre défunt.

Les veuves craignent-elles tant les revenants que cela? Bah! dans le monde rien n'est plus dangereux pour les célibataires endurcis.

Il est du reste difficile d'asseoir un jugement sur la portée d'un ouvrage composé de feuillets détachés sans autre lien, les uns avec les autres, que la couverture qui les enserre, mais il est certain que toutes ces poésies décèlent la mélancolie dont abusent un peu les poètes. M. Gennevraye a-t-il donc perdu la gaîté des jeunes années, alors qu'il chantait le bonheur de vivre?

Oui, mes chers amis, j'ai vingt ans
Vingt ans! et j'adore la vie;
Tout m'y plaît, tout m'y fait envie;
Devant moi que d'heureux instants!

Tout à l'heure, c'était une veuve qui craignait en se donnant à un nouvel époux, de voir l'ancien se dresser entre ses nouvelles amours, maintenant, dans *Elle dormait*, voici un amant qui voudrait savoir si, dans ses rêves, sa maîtresse est occupée de lui. Cruelle enigme! comme dit Bourget, et tandis qu'il embrasse l'amante endormie, un nom sort des lèvres de la femme, hélas! ce nom est celui d'un autre: Encore un revenant!

Mais pourquoi sacrifier sans cesse à la rime, est-il donc bien difficile de trouver une autre rime à *adorée* que celle-ci: *dorée*.

« Je voulais un adieu de ma chère adorée
J'effleurai d'un baiser son épaule dorée... »

Je ne vois pas bien cette « épaule dorée? »

Si les *rimes* sont un peu cherchées, M. Gennevraye n'a pas trouvé la *raison*.

Deux êtres sont en nous: l'un aime, prie et croit
L'autre, — c'est la raison, — est incrédule et froid.

Est-ce bien la raison? et celui qui aime, prie et croit n'est-il pas mille fois plus raisonnable que celui qui doute?

Dans le nouveau roman de M. Edgar Monteil, **La grande Babylone** nous n'avons pas reconnu la facture de l'auteur de *Rochefière*, ni la gaité de l'auteur de *Cornebois*. Ici, c'est une grosse machine sans recherche littéraire dans laquelle on retrouve l'éternelle histoire de la femme-espion subtilisant les papiers importants dans les bureaux ou dans les cabinets des généraux.

Un homme passe dans les rues de Saint-Pétersbourg; crac! on lui jette une femme dans les bras et dix-mille roubles dans la poche, et on l'expédie sur Paris en l'escortant jusqu'à la frontière. Ladite femme se promène sur les boulevards, laisse rouler sur son dos sa superbe chevelure, vlan! un monsieur la couvre d'or pour en faire une espionne. Les commissaires de police ramassent des Polonais sans asile pour en faire leurs secrétaires, enfin tout ce qui se passe dans ce gros roman est tellement invraisemblable qu'il faut avoir du temps à perdre pour s'intéresser à des héros si peu recommandables auxquels il arrive des aventures si extraordinaires.

Quant à la *Grande Babylone*, bah! c'est un titre. M. Monteil n'a pas les aptitudes nécessaires aux faiseurs de romans dits populaires, et les jolis portraits que nous avons lus de lui, nous font regretter qu'il ait voulu essayer d'imiter les Richebourg et les Montépin.

Au moins, M. Fortuné du Boisgobey qui, lui, excelle dans le genre, ne cherche pas à faire croire à ses lecteurs que « c'est arrivé » Il prend une fille que l'on avait déjà en pension surnommé **Cœur-volant** parce qu'elle n'était guère constante dans ses amitiés. Autour d'elle tourne tout un monde de *bookmakers* et de gens vicieux. Il entasse les péripéties les plus dramatiques, et sait tellement empoigner son lecteur, tant il tient celui-ci en haleine, que forcément on ne quitte son récit que lorsqu'on est arrivé à la dernière page de son deuxième volume. Tout ce monde interlope, qui ne vit que des dupes qui s'en vont bêtement jouer leur argent dans les courses de chevaux sans se douter qu'ils ont affaire à une armée de filous, est mis en relief par l'habile romancier, et son œuvre contient une leçon pour ceux qui seraient tentés de chercher fortune là, où toutes les chances sont aux mains d'habiles escrocs.

La Sainte, par M. Ernest Benjamin, est un roman d'amour qui détonne un peu dans notre siècle où la femme trompée croit de son devoir, comme *Francillon*, d'aller, aussitôt qu'elle est sûre de son fait, se choisir un soupeur au bal de l'Opéra. Dans le roman de M. Ernest Benjamin, deux jeunes gens s'aiment d'amour tendre, on les marie et ils eussent été heureux sans l'intervention d'une coquette qui détourne le mari.

Ainsi que le dit La Rochefoucauld : « On pardonne tant que l'on aime, » c'est ce que fait la délicieuse héroïne du doux roman dont nous ne pouvons qu'applaudir la pensée morale.

Maître Leteyssier, par M. Lucien Macaigne, comme le précédent roman est une jolie histoire d'amour dont les péripéties se passent en province. Le portrait de Me Leteyssier n'est peut-être pas intéressant à étudier, du reste il n'est pas le plus important; mais celui de sa fille Cécile, est habilement tracé, et prouve bien que ce que femme veut, arrive toujours. M. Lucien Macaigne ne semble pas avoir une profonde admiration pour le notariat de province, mais son style est agréable, et il croit qu'il y a du bon dans le cœur des femmes.

L'auteur de *l'Attelage de la marquise*, de *Robert d'Epireu* et de *La meilleure part*, nous donne une œuvre nouvelle, **Montescourt**. Il n'y a plus rien à dire des livres de M. de Tinseau sur lesquels nous avons donné notre opinion bien des fois. L'Académie, du reste, en couronnant sa *Meilleure part*, a donné raison à notre jugement et à celui du public distingué et lettré qui est la clientèle de M. de Tinseau.

Le Secret, par M. Louis Létang, est un roman d'aventures dont l'action se passe au temps de Louis XIII.

Le secret dont il est question dans le roman très mouvementé de M. Louis Létang, a trait à la naissance du héros de l'aventure.

Voici une œuvre bien originale, bien neuve, bien personnelle, où l'auteur de *la Double Vue* et de *Djina*, fier de son origine, a voulu dépeindre sa chère Bretagne. Dans le livre de M. Pierre Maël, la vie éclate à chaque page. La Pointe du Raz nous apparaît avec son peuple étrange de héros et de bandits inconscients, sa poésie du dénuement et des folies épiques. **Pilleur d'épaves** est un roman plein du grondement des flots et des rugissements de la tempête, c'est la peinture des mœurs et du caractère de ces gens qui vivent de la mer et de ses hasards.

GASTON D'HAILLY

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 15 mars 1887.

Lorsque M. Henri Rochefort lançait cette phrase demeurée célèbre : « La France contient, dit l'*Almanach impérial*, trente six millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement. » Il rapprochait deux idées que l'on s'étonnait de trouver réunies, mais qui étaient exprimées avec une telle clarté que le sens de la phrase sautait à l'esprit.

Aujourd'hui, le rédacteur en chef du journal l'*Intransigeant*, pourrait écrire ceci : « La France contient, d'après le dernier recensement, trente huit millions de sujets, sans compter les sujets d'étonnement. » On pensera peut-être que le mot « sujet » serait inapplicable aujourd'hui que nous sommes en république,cependant, si à l'époque où le célèbre lanternier écrivait la phrase ci-dessus mentionnée, nous étions les sujets de feu Napoléon III, à présent, le Peuple étant souverain, chacun obéit et est devenu le sujet d'une foule de monarques ayant pour sceptre un bulletin de vote dont ils font un usage que je ne veux même pas chercher à apprécier.

Donc, sujets, nous sommes restés comme devant; quant aux sujets de mécontentement, il faut croire qu'ils n'ont point diminué, puisque M. Rochefort ne cesse de les exposer dans sa feuille intransigeante; mais les sujets d'étonnement, ah! ceux-là sont patents, et si je voulais les exposer ici, les pages de cette revue n'y suffiraient pas.

On sait que pour moi, — il paraît que bien d'autres ont éprouvé lemême sentiment, — le plus grand étonnement qu'il m'ait encore été donné de ressentir, fut causé par le couronnement académique de l'œuvre première de M. Georges Ohnet, *Serge Panine*. Eh bien! aujourd'hui, étonnement bien plus fort encore s'il est possible, je me repens, et. en chemise, pieds nus, la corde au cou, je viens faire amende honorable sous le porche de la maison Ollendorff. L'Académie n'a point fait assez en couronnant l'œuvre de M. Georges Ohnet, elle eût dû admettre l'auteur dans son sein et au besoin créer exprès un quarante et unième fauteuil. Oh! il ne s'agit nullement de réclamer cette haute récompense pour le mérite littéraire de l'œuvre : *Serge Panine* est écrit d'une façon

très ordinaire, mais M. Ohnet s'est montré l'apôtre de la revendication du droit par le revolver et c'est bien cela seulement qui a frappé ces bons académiciens qui se sont écrié : « Quel homme cet Ohnet ! quel génie ! voilà qu'avec lui arrive le règne de la justice éternelle ! »

Et voyez combien l'Académie pensait juste ! la bonne doctrine s'est répandue avec une rapidité vertigineuse: les prosélytes se font de plus en plus nombreux, les fidèles affluent au temple, et les douces jeunes filles, les fiancés, au lieu de porter des colombes au pied de la statue de Vénus, se présentent le revolver sextuplement chargé devant la déesse. Les amants, se regardant du coin de l'œil pendant qu'ils prient pour que l'arme ne fasse pas long feu, pensent *in petto :* « Toi, si jamais je te pince... ! »

Oui, c'est la paisible Académie qui a fait tout le mal ! Cette personne ayant déjà de l'âge, a encore des passions faut-il croire. Parmi tant d'ouvrages moraux et écrits dans un style aussi académique certainement que l'est celui de M. Ohnet, c'est le livre qui exalte le coup de revolver qui a été choisi, et voyez comme cette académique personne a des idées bien arrêtées à cet égard, n'avons-nous pas entendu l'auteur du fameux « Tue-la » prononcer le discours du prix de Vertu ?

Quel sujet d'étonnement !

Eh bien ! M. Ohnet après avoir endoctriné l'Académie, a converti tous les jurés de France et de Navarre, au point qu'avec un étonnement qui tourne à la stupéfaction, nous venons d'assister à l'acquittement le plus curieux qui se puisse voir à propos de l'affaire Pellet où nous voyons un homme marié cribler de projectiles un monsieur qui n'est pas l'amant de sa femme, mais bien celui de sa maîtresse.

— Si ta femme te trompe, tue-là !

— Si tu trompe ta femme et que ta maîtresse te trompe, tue celle-ci et n'épargne pas l'amant !

Tous ces acquittements, à tort et à travers, prouvent le détraquement général. M. Ohnet peut se réjouir, son œuvre a porté ses fruits : la justice n'a plus qu'à se désintéresser des drames intimes, le revolver de M[me] Desvarennes est là pour la suppléer.

Et ce ne sont que décharges folles dont les passants sont parfois même victimes, mais qu'importe: Les cochers s'inquiètent-ils des piétons ? pourquoi des gens en mal de jalousie arrêteraient-ils leur bras vengeur pour un malheureux que la fatalité place entre la gueule de leur revolver et la victime qu'ils veulent atteindre ?

Au théâtre on n'ose pas exposer certaines turpitudes, mais rien n'arrête

l'écrivain, et il est probable que si M. Adolphe Belot n'avait pas écrit *Mademoiselle Giraud ma femme*, le comte de Molen n'aurait jamais passé devant une cour d'assises. Ah ! c'est que le livre se médite à l'aise ; il est l'école qui brise les liens de la famille, et souvent, arme le bras de l'assassin.

Se faire justice soi-même, voilà le mot d'ordre : mais que des hommes appelés à l'honneur de rendre la justice se laissent aller à des défaillances romantiques, voilà un de nos grands sujets d'étonnement !

Gaston d'Hailly.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Dans les portraits littéraires si appréciés de M. Jules Lemaître, parus sous ce titre : **Les Contemporains**, et dont la troisième série contient de remarquables études sur les œuvres d'Octave Feuillet, Edmond et Jules de Goncourt, Pierre Loti, Henri Rochefort, Jean Richepin, Paul Bourget etc., je lisais, à propos d'Octave Feuillet, ces quelques lignes sur ce qu'il faut entendre par le romanesque :

« Le romanesque n'est pas une chose commode à définir. Si je dis qu'il consiste, chez l'écrivain, dans l'invention et dans la peinture habituelles de personnages si beaux et si accomplis, de passions si fortes, de sentiments si nobles et si héroïques qu'on n'en trouve presque point de semblables dans la réalité, on me fera remarquer que le romanesque se confond avec la poésie et que,par exemple, tout le théâtre de Corneille est donc un théâtre romanesque. Et cela est vrai peut-être ; mais il faut faire tout de suite une distinction : c'est que le romanesque n'est pourtant pas toute la poésie.

Car la poésie est évidemment beaucoup plus large ; elle a pour matière tout le monde réel, y compris ses laideurs et ses discordances ; elle fait résider la beauté moins dans les objets (spectacles de l'univers physique, êtres vivants, sentiments et passions) que dans une vision particulière de ces objets et dans leur expression. Le romanesque, beaucoup plus restreint, est presque tout entier dans l'invention d'une humanité meilleure, et il peut se passer de l'expression plastique. Homère ni Racine ne sont romanesques. La poésie proprement romanesque est, de sa nature, un peu vague, fuyante, inconsistante. Les personnages qu'elle construit se ressemblent presque tous, n'ont point cette variété et cette abondance de traits individuels et précis que recherche une autre poésie et que fournit seule l'observation de la réalité. Bref, le romanesque est surtout un rêve moral.

Par suite, l'esprit romanesque, considéré non plus chez l'écrivain, mais chez le lecteur et chez le commun des hommes, est une tendance à accepter comme vraies ces imaginations d'un monde meilleur et plus beau. C'est alors le don de ne plus voir les choses comme elle sont, tristes, décevantes, brutales, immorales, et d'attendre toujours de la vie plus qu'elle ne peut apporter.

Faculté bienfaisante ou funeste, selon les cas, mais plutôt bienfaisante si elle est portée à un tel degré que nulle expérience ne la décourage, ou si elle est tempérée par assez de bon sens et par assez de nécessités matérielles pour qu'on ne lui lâche la bride à bon escient et en manière de divertissement. »

Aujourd'hui, les romans n'étant plus romanesques, on a dû chercher une autre acception pour les désigner, et le mot « étude » a dû être employé. On a cherché longtemps à se distraire des préoccupations de l'existence matérielle par la lecture de romans dans lesquels les personnages étaient plus grands que nature; la mode est venue de ne chercher que des caractères semblables à ceux de la plus grande partie des êtres qui nous entourent, c'est-à-dire des caractères pas trop beaux. On est presque devenu jaloux des qualités que les écrivains d'autrefois prêtaient aux romanesques héros d'autrefois, et le lecteur aime à rencontrer des personnages semblables à lui, plutôt au-dessous.

Sous le titre brutal de son livre **les Accouplements**, M. Paul Vérola n'eut pas dû inscrire « Roman de mœurs », mais bien « Etude de mœurs », des mœurs ne pouvant pas être romanesques, du moment qu'elles sont réelles. Il s'agit, comme le titre l'indique très suffisamment, du mariage : Une jeune fille épousant un homme parce qu'il est titré. L'amour n'a rien à voir dans cet « accouplement », et l'auteur flagelle les parents qui poussent leurs enfants dans cette voie funeste au bonheur.

« On ne saura jamais ce qu'une valse peut jeter de corruption dans le cœur d'une femme ; on ne saura jamais combien de mères ont trouvé leur premier amant dans les bals où elles étaient allées chercher un mari pour leur fille !

« Et dire que bien des gens se déclarent partisans absolus de toutes ces fêtes à prestige, qui ne s'adressent qu'aux passions charnelles, bannissant loin d'elles tout cœur, toute intelligence, et qu'ils voudraient étager leur opinion par ce renversant argument social : dans tous pays où les bals décroissent, disent-ils, le nombre des mariages décroît aussi ; de là une diminution de l'esprit de famille, et, comme conséquence immédiate, une augmentation de la prostitution et du libertinage.

« Pour consolider et régénérer un peuple, il faudrait donc, selon ces étonnants moralistes, multiplier autant qu'on le peut toutes les réunions, toutes les fêtes, qui établissent un étroit contact entre les jeunes gens et les jeunes filles et disposent leurs sens au mariage ; or, de toutes les réunions, de toutes les fêtes, c'est le bal qui sait le mieux enflammer de jeunes imaginations et les pousser à s'unir : et voilà comment les sauteries deviennent, pour ces personnes, une nécessité sociale.

« Nous ne doutons pas un instant de la bonne foi de ces moralistes et nous serions tout disposés à nous ranger sous leur lumière, si la société avait pour vrai fondement la quantité et non la qualité des mariages : dans ce cas même, pourquoi ne pas voter une loi établissant le mariage obligatoire ? Cela porterait les unions légales à leur maximum numérique.

« Mais hélas! mariage n'est qu'un vain mot car un mauvais ménage, quelque légalement soudé qu'il soit, démoralise plus une société que ne peuvent le faire vingt courtisanes ! Y a-t-il rien, en effet, qui nous repousse plus du mariage que la vue des mariages malheureux ?

« Encore une fois, le mariage ne signifie rien ; c'est la famille qui est tout. Or, sans amour, il peut bien y avoir des hommes et des femmes qui s'unissent, des enfants qui naissent et que les parents sont contraints de nourrir, mais il n'y a pas de famille.

« La famille n'est pas l'accouplement légal d'un mâle et d'une femelle qui veulent entretenir la race humaine : c'est l'union de deux êtres qui ne conçoivent aucun bonheur possible l'un sans l'autre et qui bénissent chaque naissance d'un enfant comme une nouvelle sanction aux serments qu'ils ont échangés.

« Mais comment distinguer l'amour du caprice, le cœur des sens ? Il est si aisé parfois de les confondre ! Il faut soumettre son sentiment à bien des épreuves et chasser loin de lui tous les parfums capables d'enivrer, avant de pouvoir en connaître la vraie nature.

« Que nous propose-t on, au contraire ? De prendre des jeunes filles en masse, de les parer richement, de les parfumer, de mettre à nu leurs bras, leurs épaules, leur poitrine ; d'éperonner leur vanité de coquettes, de les parquer dans une immense salle, ornée de fleurs, brûlée de lumières ; de griser leurs oreilles par les accents passionnés de mille valses en délire ; et lorsqu'on les aura ainsi bien chauffées, bien excitées, de lâcher sur elles une meute de jeunes cavaliers pleins de fougue, qui les saisiront par la taille, caresseront de leur haleine leurs chairs frémissantes et les feront tourbillonner, jusqu'à ce qu'elles se pâment dans leurs bras et leur soupirent : « Je t'aime !... » Après quoi, battant la chair pendant qu'elle est chaude, on s'emparera de chacune de ces filles vraiment ivres de lumière, de fatigue, de bruit : on la jettera sur l'enclume de la loi, avec un jeune homme ivre comme elle, et l'on en forgera un ménage indissoluble.

« Ne me parlez pas de divorce : ce n'est pas un remède ; c'est la simple constatation d'une plaie sociale. Le divorce est au mariage ce que la morphine est au malade qui souffre de crises aigües ; tous deux atténuent les souffrances,

mais ni l'un ni l'autre n'enrayent les progrès du mal, au contraire. Du jour où la maladie ne cause plus de douleur, on l'oublie aisément et on ne la combat plus. C'est en cela que le divorce peut avoir pour la société les suites les plus fatales, lui qui est cependant indispensable dans certains cas désespérés. Les parents s'habitueront ainsi à marier leur fille sans se soucier de son avis, et la jeune fille de son côté, mettra moins d'hésitation à se laisser contraindre, puisqu'elle pourra ensuite briser son premier contrat et en nouer un second conforme à son cœur.

« Cela conduira la société à un joli résultat ! N'est-il pas plus simple d'autoriser des mariages avec faculté aux conjoints d'en prolonger la durée pendant trois, six ou neuf ans ? C'est à cela que doit fatalement nous conduire l'ambition des parents contre les actes de prostitution desquels la loi est impuissante. Ce terme vous effarouche, n'est-ce pas, et vous trouvez que nous ne savons rien dire sans exagérer ? Eh bien ! allons ensemble à une séance de tribunal.

« Une entremetteuse est assise sur le banc des accusés, entre deux gendarmes. Écoutons ! Qu'a fait cette femme, quel est son crime ? Elle a abordé une jeune ouvrière qui mourait de faim et lui a dit :

« Tu es jolie ; pourquoi t'obstines-tu ainsi à souffrir ? Laisse-toi donc aimer par X..! Il fera de toi une de ces grandes dames que tu vois passer en luxueuse calèche. »

« La jeune fille se laisse séduire par un si brillant avenir et consent à devenir la maîtresse de X... Mais cette ouvrière n'a pas vingt-et-un ans : la loi s'indigne, appelle cela excitation de mineure à la débauche, et flétrit l'entremetteuse.

« Certes, ce n'est pas nous qui nous insurgerons contre cette loi soucieuse de la moralité publique ; nous la réclamerions à grands cris si elle n'existait pas. Mais pourtant cette ouvrière qu'on a livrée à X..., on l'a livrée avec son consentement : c'est un traité qu'on lui a fait conclure et dont elle connaissait toutes les clauses ; ce traité, en outre, elle pourra le rompre dès l'instant où il deviendra odieux : peut-être bien lui a-t-on escroqué sa pureté, mais sa liberté, du moins, est restée intacte.

« Voici, d'autre part, une jeune fille mineure aussi : on met tout en jeu pour laisser vivre dans son cerveau une ignorance absolue des réalités de ce monde ; on ne lui fait connaître que les côtés mondains, poétiques et officiels du mariage, c'est-à-dire les soirées au théâtre, où elle pourra entendre toutes les pièces interdites aux demoiselles, les promenades à cheval, les toilettes, les bijoux et tous les riens que les fillettes ont tant envie de posséder ; on pique

sa curiosité pendant le jour ; on provoque ses sens par les bals pendant la nuit, et, un soir, la jeune fille, ou plutôt la jeune femme s'aperçoit que l'homme aimé par elle, l'homme de ses rêves, était un homme en frac et en grandes bottes, magnifique valseur ou brillant cavalier, et non en chemise comme le devient son mari ; mais elle ne peut ni protester, ni briser le marché qu'on lui a fait conclure en lui bandant les yeux ; la loi se dresse devant elle, menaçante, et lui crie :

« Tu appartiens pour toujours à l'homme en chemise ! »

« Voilà comment on a escroqué à cette jeune fille, non seulement sa pureté, comme l'entremetteuse à l'ouvrière, mais aussi sa liberté ; voilà comment le mauvais usage que les parents font de leur pouvoir a rendu le divorce nécessaire : voilà comment cet abus finira par détruire le mariage lui-même, si l'on continue à ne lui prêter aucune attention.

« On dira que les parents songent parfois au bonheur de leur fillle. Soit ! mais qui sait si parfois aussi l'entremetteuse n'est pas convaincue qu'elle assure le bonheur de l'ouvrière à laquelle elle procure un riche amant ? »

Il est évident qu'ici, M. Paul Vérola exagère un peu les choses et se montre même paradoxal, mais enfin, il prend l'institution du mariage par les cornes, (sans jeu de mot), et le regarde bien en face pour lui dire son fait. Mais de tous les reproches qu'il adresse aux parents bâcleurs d'unions dites assorties, celui qui me touche le plus est celui-ci que la jeune fille ne connaît pas celui qu'elle épouse.

M. Paul Vérola écrit tout un volume de près de quatre cents pages, trace des scènes plus ou moins dramatiques dont l'action se passe en Russie comme elle pourrait aussi bien avoir lieu en France ou ailleurs, pour démontrer que les mariages d'amour sont les seuls moraux, parce que la femme ne se laisse plus violenter par un mari, presque un inconnu qui la surprend dévêtue dans la chambre nuptiale, mais se donne de son plein consentement à l'amant devenu son mari. M. Vérola est dans le vrai, mais ce qu'il dit n'est pas absolument nouveau et peut s'exprimer en dix lignes.

Présenter un monsieur à une demoiselle, les faire danser ensemble, leur faire entendre le même morceau de chant à l'Opéra, les mettre à table l'un près de l'autre, et venir leur demander s'ils se conviennent pour vivre sans cesse dans une intimité indéterminée pour tous les deux, c'est folie, et dans un tout petit livre — dans les petits pots les bons onguents — un livre de pensées intitulé **A travers la vie**, signé du nom bien connu de Mme Louise d'Alq, la directrice du journal *Les Causeries familières*, je lis cette pensée :

« Pour juger quelqu'un, il faut le voir dans différentes circonstances de la

vie ; si on le voit toujours dans les mèmes circonstances, il donnera toujours la mème note. Il faut qu'il vibre, pour ainsi dire, sous des touches différentes. On peut fréquenter dix ans une personne sans la connaître le moins du monde, sans rien savoir de sa vie, de son cœur, de son caractère. De là tant d'erreurs et de dupes. »

Eh bien ! oui, c'est bien là le monsieur en frac de tout à l'heure, la jeune fille moralement et physiquement ne le connaît pas autrement ; chaque fois qu'il se présente devant elle, il déguise son esprit et habille son corps, comme on dit familièrement : il se met « sur son trente et un ».

Etonnez-vous donc ensuite qu'une fille de pharmacien riche éprouve les désillusions que lui procurera un comte de Molen !

J'ai dit bien des fois combien je regrettais que les femmes ne fissent pas dans leurs romans du naturalisme au lieu d'aligner des phrases sentimentales. Les écrivains masculins ont tant frappé sur la femme que je voudrais voir celle-ci, lorsqu'elle prend la plume, éreinter l'homme et lui dire une bonne foi son fait.

Par exemple, lorsque je lis les *pensées* de Mme d'Alq, je ne me place pas du tout au point de vue de l'auteur lorsqu'elle les a consignées dans son livre. Cette suite de réflexions qui sont pour ainsi dire la synthèse de sa doctrine philosophique sont écrites pour sa clientèle de jeunes et charmantes lectrices, mais je lis cela avec ma propre pensée, celle qui ne se laisse plus conduire et ne s'étonne de rien. J'agrandis le cadre, et dans chacune de ces réflexions qui tiennent l'espace de quatre lignes, je construis une étude de mœurs qui demanderait tout un gros volume pour être développé.

Avec plaisir je lirais l'œuvre, véritablement vécue, d'une femme de lettres sans préjugés de sexe, sans nerfs et sans miévrerie qui me développerait carrément cette pensée que je cueille tout au long dans l'ouvrage de Mme d'Alq.

« Il n'est pas possible à la femme de province, à moins de jeter son bonnet par dessus les moulins, de quitter son pays, sa famille, de donner libre cours à ses talents, à ses aspirations ; elle est attachée, pieds et poings, à son foyer. Son mari est un notaire débonnaire, un huissier bénévolent, un honnête médecin, un bon petit agriculteur, un commerçant excellent ; la jeune femme, à la pension, a entrevu le charme de la science ou des beaux-arts, elle sent en elle s'éveiller une vocation, et toutes les idées d'indépendance et de désirs que lui suggère ce qu'elle a pu apprendre, développées par son instinct personnel, lui ont ouvert de vastes horizons ; mais elle se heurte constamment aux faits les plus prosaïques de la vie, à cet époux en bonnet de coton, qui ne veut pas quitter le pas de sa porte pendant que les idées de sa femme franchissent les espaces. »

Hé! par Dieu, me croit-on aveugle et suppose-t-on que lorsque l'on me donne une suite de réflexions de cette sorte, je vais m'amuser à m'en meubler le cerveau et à les apprendre par cœur! Je vois très clair et je lis ce qu'il n'y a pas dans le texte, c'est-à-dire, entre les lignes, et je me dis que certaines femmes doivent avoir pour l'homme un bien grand dédain, et que si le petit Cupidon ne leur mettait pas un bandeau sur les yeux, elles partiraient toutes ou presque toutes d'un grand éclat de rire quand l'amant, les joues en feu et la bouche sèche leur demande ce que l'on sait.

Combien Mme d'Alq a raison lorsqu'elle ajoute :

« Si le mari ne veut pas s'associer aux goûts intellectuels de sa femme, aux délicatesses auxquelles elle a été initiée, l'instruction ne sert plus à la pauvre femme qu'à la rendre très malheureuse, *incomprise*, cette terrible maladie dont tant de femmes deviennent les victimes. »

Il faut bien songer que ce n'est que dans ce qu'on appelle le monde, — qui peut aller de la bourgeoisie à la haute noblesse — que les jeunes filles éprouvent de ces grandes déceptions, car les filles d'ouvriers savent fort bien à quoi s'en tenir sur la vie de ménage et même, je puis le dire, sur le but providentiel du mariage. Hélas! bientôt, dans les rangs même de la fille de l'ouvrier et du petit boutiquier, on va trouver des *incomprises*, grâce au développement de l'instruction dans les lycées de jeunes filles qui s'ouvrent gratuitement devant les meilleures élèves des Écoles communales. Ah! quels tristes résultats on obtiendra: N'était-ce donc point assez de tous ces déclassés mâles ayant des diplômes à revendre!

Mais revenons aux romans traitant du mariage, c'est-à-dire à la généralité, car depuis trente ans il n'est plus question que de cela. Je lisais dans un livre du Dr Bachelet, **Conseils aux mères de famille sur la manière de nourrir leurs enfants et de se nourrir elles-mêmes**, cette réflexion qui répond, je crois, à celles de tous les penseurs.

« Pendant les années consacrées à l'intruction des jeunes filles, on se garde bien d'appeler leur attention sur ce qui touche à la maternité. On ne déclare même leur éducation parfaite que si elles arrivent à la veille de leur mariage sans se douter des joies, des douleurs et des peines de la mère de famille. Ne pousse-t-on pas jusqu'à l'extrême, jusqu'au ridicule, les précautions à ce sujet? On préfère souvent, pour diriger l'éducation des mères futures, choisir les femmes vouées au célibat religieux, afin que pas un mot ayant trait aux saintes joies de la maternité ne viennent compromettre l'existence de cette fleur vir-

ginale, dont la conservation cause tant de soucis à 18 ans et la possession tant de regrets à 45 ans. »

Et qui sait si le remède au mal social qui ronge le mariage ne serait pas dans ces paroles du savant et aimable docteur.

« Je ne saurais trop le répéter, si nous voulons réprimer la passion, ennoblir le véritable amour, cultivons la mère. Formons-là dès son enfance, accordons-lui partout le premier rang, compensons par nos égards et notre respect les peines qu'elle doit à son sexe. »

Les livres scientifiques comme les romans, n'ont plus qu'une préoccupation : rétablir l'harmonie dans les ménages.

Et voyez toutes ces héroïnes de romans, d'où sortent-elles donc ? du couvent des Oiseaux ; d'une maison d'éducation dirigée, comme le disait tout à l'heure le docteur Bachelet, par des femmes « vouées au célibat religieux ». Eh bien ! s'il faut en croire les romanciers, comme les docteurs en médecine, cette éducation, au physique comme au moral, ne donnerait que des résultats assez peu satisfaisants, et l'héroïne du roman de M. Eugène Giraud, Suzanne Raymond, dans **Les Mariages à la vapeur** en est un triste exemple.Dans le récit très mouvementé de M. Eugène Giraud, l'adultère a une large place, et je ne crois pas qu'il ait grande foi en la vertu des femmes: cependant s'il les fait choir à plaisir,il en attribue la faute à la désinvolture avec laquelle se conclut une union ; on vous bâcle un mariage comme on le fait pour un marché : Toc ! ça y est !

Maintenant on pourrait reprocher à M. Eugène Giraud de présenter un portrait de jeune fille inexact, si le tableau qu'il a fait de cette personne, une fois devenue Mme de Campredon semble parfaitement mis au point. Je ne saurais affirmer que la société présentée par M. Eugène Giraud ait été photographiée par Pierre Petit, opérant lui-même, car elle me semble bien étrange, mais enfin le récit de M. Eugène Giraud est intéressant et quant à sa petite Suzanne, elle est délicieusement jolie, même dans ses extravagances.

Je ne parlerai que pour mémoire du nouveau roman de Xavier de Montépin, **Fille de courtisane**, cet auteur s'adonnant à un genre qui a beaucoup de succès auprès des gens qui ont du temps à perdre, et il faut croire que le nombre en est grand puisque l'auteur de tant d'ouvrages dans lesquels sont entassés, en un style des plus ordinaires, les péripéties les plus incroyables qu'il se puisse imaginer, est un des plus lus parmi nos écrivains.

Fortuné du Boisgobey, plus littéraire que Montépin ; à mon sens, plus empoignant, a peut-être le tort de s'attarder dans le roman judiciaire dont la corde me semble passablement usée. Certes le caractère du héros de son dernier ouvrage, **Jean Coupe-en-Deux**, est fait pour plaire aux gens naïfs qui ne voient dans leur feuilleton du matin qu'une occasion d'émotion qui leur suffira pour la journée, mais pour celui qui va au fond des choses, qu'y a-t-il ? Un homme qui monte innocent sur l'échafaud : la réhabilitation de la guillotine. Les imbéciles qui se pâmeront en assistant à la mort tranquille de ce guillotiné par persuasion, s'imagineront que les choses arrivent ainsi et crieront bêtement à la suppression de la peine de mort, trop supprimée déjà à mon avis : et tandis que M. du Boisgobey encaissera les jolis bénéfices de la vente et de la reproduction de ses élucubrations ; ceux-là qui véritablement méritent le châtiment suprême bénéficieront devant des jurés, lecteurs assidus de l'écrivain populaire, des émotions que celui ci leur aura procurées.

Je parierais la moitié de ma fortunne que les lecteurs de Montépin, de du Boisgobey, de Richebourg, et autres fabricants de péripéties embrouillées, bâilleraient à se démonter la mâchoire à lire le livre nouveau de M. Victor Cherbuliez. Quel plaisir ce doit être pour un écrivain, un penseur de mérite de voir les imbéciles ne pas le comprendre ! C'est que l'on aime à être lu par qui est à la hauteur de votre raisonnement.

Dans l'homme, il y a deux choses bien distinctes, l'esprit et **la Bête**, c'est cette dernière qui donne son titre au volume de M. Cherbuliez. Dans un récit très simple, qui soulève un coin de l'existence d'un hobereau, l'auteur a su avec un tact exquis montrer que *la Bête*, chez l'homme,est une nécessité pour le progrès et qu'en somme la nature matérielle et la nature spirituelle se trouvent fort bien de leur cohabitation. Si nous n'avions pas de désirs, le monde périrait, il périrait si nous n'avions pas de vertus.

Ce livre d'une haute portée philosophique est écrit avec cette préoccupation de dire les choses les plus profondément pensées sans que le lecteur puisse reprocher à l'auteur de lui faire de la morale, comme on fait prendre aux enfants un médicament amer en l'enveloppant dans du sucre.

M. Victor Cherbuliez est partisan du divorce, et de fait, dans son livre il faut reconnaître qu'il en fait une heureuse application. Cette question est des plus simples à résoudre lorsqu'il n'y a pas d'enfant comme c'est le cas pour le ménage de Sylvain Berjac, marié à Hermine de Roybaz.

L'histoire très dramatique racontée par M. Georges Maldague sous ce titre: **Sans pitié** dans lequel on ne verrait peut-être au premier abord qu'un roman à sensation, mérite qu'on l'étudie. Lorsque l'on rencontre, éclaboussant les passants, ces filles sorties des basses couches sociales; lorsqu'on les voit faire litière de toute pudeur, ruiner sans pitié les hommes qui mendient leurs faveurs, détruire le bonheur des familles, et parfois, voir sans remords couler le sang d'amants éconduits venant se brûler la cervelle à leurs pieds, une question vous vient à l'esprit: Comment en sont-elle arrivées-là? Elles sont femmes pourtant! comment se fait-il qu'elle n'aient point de cœur ? Ah! c'est que la misère n'a pas eu pitié de leur jeunesse et que l'homme a profité de leurs souffrances pour les prostituer. Lorsqu'elles font souffrir, elles se vengent sur tous ceux qui les adulent, du premier qui, abusant de leur crédulité ou de leur pauvreté, ont abusé d'elles! Cependant, même chez la femme tombée au plus bas dans le vice, il reste un sentiment presque indestructible, c'est le sentiment maternel, et souvent c'est l'enfant qui relève la mère.

Sans Pitié est l'histoire d'une jeune ouvrière ayant les meilleurs instincts, jetée par un incident cruel dans ce monde où l'on se vend au plus offrant. Elle a voué une haine implacable à l'homme qui l'y a poussée; tout ce qui porte son nom, désormais pour elle est maudit. — Après lui, c'est sa fille qu'elle atteint; elle veut la voir vivre de cette existence honteuse que le père lui a faite à elle.

Mais l'amour prend tout à coup ce cœur qui semblait ne plus devoir vibrer jamais. Elle aime le fils de son premier amant, le frère de cette enfant naïve dont elle a fait la maîtresse du comte François de Lumes, un viveur. C'est alors qu'un mal inexorable brusquement emporte l'enfant de cette fille que l'on ne connaît que sous le nom de Peau-de-Satin. Un revirement se fait, et la courtisane recommence sa vie, repentante du mal qu'elle a causé.

A tout péché, miséricorde, le titre du roman de M[me] Reney-Lebas, pourrait être le mot de la fin du livre de M. Maldague. Dans le récit de M[me] Reney-Lebas, on sent l'écrivain s'adressant à un public qui n'est pas du tout le même que celui pour lequel écrit l'auteur de *Sans Pitié*. *A tout péché, miséricorde* est un volume à lire en famille et dont les péripéties émouvantes cependant, ne touchent en aucune façon aux questions brûlantes de l'amour. Tout y est pondéré, en vue de n'effaroucher personne et de ne froisser aucune conviction.

Une lune de miel à Monte-Carlo, par Adolphe Belot, est un ouvrage qui peut servir de guide pour le joueur qui tient essentiellement à aller perdre son argent dans cette agréable localité. Cependant, avec ce temps de progrès, il était nécessaire d'écrire un guide amusant pour le lecteur. L'auteur sachant, qu'au départ, celui qui s'embarque sur le P. L. M. est toujours hanté par les rêves les plus agréables, le joueur ne croyant jamais à la deveine, le fait voyager avec deux jeunes mariés allant passer leur lune de miel sous les pays bleus. Le Guide devient romanesque, et si les jeunes énamourés laissent quelques plumes sur le tapis vert, ils reviennent désabusés des vaines espérances du jeu, mais non pas des joies du mariage.

Un roman nouveau de M. Léopold Stapleaux, **Une idylle parisienne**, ou plutôt une épisode d'un grand roman policier intitulé *le Coucou*, m'oblige à faire quelques réflexions sur les fournisseurs patentés des romans-feuilletons. Ils manquent presque toujours d'originalité et se répètent tous sans que leurs lecteurs se fatiguent, ce qui prouve de la part de ceux-ci une certaine dose de patience.

Ainsi dans le cas de M. Léopold Stapleaux et de son *Idylle parisienne*, je trouve le récit suivant :

Un médecin est assassiné parce que les coupables, ou le coupable, savaient que ce docteur avait reçu la veille une somme importante. Or, on n'a jamais pu savoir pourquoi, mais enfin, M. Stapleaux l'écrit, ledit médecin avait absolument voulu confier cette somme à son fils adoptif. Le jeune homme pourrait facilement se disculper, mais il était à un chaste rendez-vous d'amour, et pour ne pas compromettre la demoiselle, il se laisse accuser et arrêter. — De là le drame policier qui va durer pendant trois ou quatre volumes.

Eh bien ! n'en déplaise à M. Stapleaux et à ses lecteurs, j'ai déjà trouvé vingt fois cette situation exploitée dans le roman.

Si les idylles parisiennes ne sont pas neuves, je ne pense pas que M. Fernand Lafargue ait eu la prétention d'être absolument neuf dans **Une Idylle à Taïti**. Il s'agit purement et simplement de deux jeunes gens qui s'aiment, et l'auteur s'est contenté de placer quelques obstacles avant la bénédiction finale prévue dès les premiers chapitres.

Les péripéties sont nombreuses: Rencontre sur un navire, naufrage, un père barbare qui préférerait donner sa fille à un homme riche, dans l'Idylle à

Taïti ; celui-ci s'appelle Calcraft, un nom de bourreau anglais, enfin, tout ce qu'il faut pour retarder l'heure attendue par la lectrice sentimentale. Mais disons aussi que M. Fernand Lafargue donne à son héros un caractère assez bizarre et qu'il met dans sa bouche des paroles qui sont bien faites pour lui aliéner les sympathies du père de celle dont il est épris. M. de Valmer vient de surprendre Marcel embrassant sa fille, il lui fait de justes reproches ; l'amoureux devrait couber la tête et implorer l'indulgence du papa, mais non :

« Ah ! vieillard que vous êtes, répondit Marcel en se levant et en fixant sur M. de Valmer des regards où la rage s'atténuait de *pitié*. vous me dites que j'aurais dû fuir cet amour. Il fallait vous éloigner, dites-vous ! L'auriez-vous fait, ce sacrifice absurde, à l'âge où vous étiez *encore capable d'amour* ? Je laisse ces fanfaronnades du devoir à ceux dont le cœur est *une vieille loque exsangue*, à ceux etc., etc. »

Que répondriez-vous au monsieur qui, pour épouser votre fille, vous traiterait de vieille loque exsangue et de ramolli ?

Monsieur Léon Tysandier a cru devoir faire précéder le roman qu'il vient de publier, **La première passion**, d'une préface sous forme de *lettre à un critique* dans laquelle il explique l'idée de son livre.

J'aime assez qu'un écrivain s'explique sur son œuvre, cela prouve qu'il a réfléchi avant de prendre la plume, qu'il suit une route bien tracée. M. Tyssandier ne le nie pas, il a voulu faire le procès à l'amour en comparant les illusions du cœur avec les réalités de la vie.

Cependant, je crois devoir l'engager à généraliser ses sujets d'études, car le cas qu'il nous présente est bien peu concluant pour ou contre l'amour. Certes il a saisi les illusions du cœur chez son énigmatique héros, mais son héroïne, Sarah, est un échantillon bien rare parmi les jeunes personnes de bonne naissance et même chez les femmes perverses.

Sarah aime Lucien, mais elle épouse un monsieur riche qui lui donnera la vie de luxe qu'elle désire. Cependant, elle donne rendez-vous la veille de ses noces à Lucien qui ne sait trop dans quel but. Elle l'entraîne dans un cabinet de restaurant, et se donne à lui. Plus tard, Lucien tue en duel le mari de Sarah. Après quelques jours, Sarah vient trouver Lucien et le félicite presque de l'avoir débarrassée d'un époux qu'elle détestait, et propose au jeune homme de reprendre à présent qu'elle est libre, la conversation du cabinet particulier. Lucien est outré du cynisme de cette femme et la chasse pour toujours.

Qu'est-ce que cela prouve ? Où sont les réalités de la vie ? M. Léon Tyssandier veut-il dire que la passion que Lucien a éprouvée pour Sarah, aura une influence sur son existence et, qu'en présence d'un amour tel qu'il l'a connu chez cette femme, il ne croira plus au degré élevé de ce sentiment qu'il rêvait tout autrement ? Eh ! on serait désillusionné à moins ; mais combien M. Léon Tyssandier a-t-il donc rencontré de Sarah Frangel ?

Sur la pente, par madame de Witt, née Guizot, est une histoire qui ne fera pas palpiter le lecteur sous une bien grande émotion. C'est le récit de la vie d'une femme mariée qui aurait pu glisser sur la pente d'un véritable amour. Le mari est parti pour vivre au milieu d'une troupe de bohémiens chez lesquels il a rencontré une femme qui lui fait faire mille folies. Il revient cependant auprès de sa femme légitime, juste à temps pour trouver en elle une garde-malade qui adoucit ses derniers jours, car il meurt pardonné. La veuve épousera en temps voulu celui qu'elle a eu tort de ne pas prendre du premier coup pour mari.

J'aime mieux la **Fabienne** de M. Brethous-Lafargue, c'est un portrait de jeune fille fort agréablement dessiné ; cependant le tableau est peut-être bien un peu trop « léché », et les incidents manquent totalement dans le récit. Voilà deux jeunes gens qui, durant près de trois cents pages, ne font que se dire qu'ils s'aiment, et semblent toujours n'en rien savoir. Une vingtaine de pages suffisaient amplement à nous peindre la jolie Fabienne, à nous dire que Maurice l'adorait et à nous inviter à leur mariage, et même au besoin à celui de Suzon, la sœur de Maurice, qui a été introduite dans le récit on ne sait trop pourquoi.

Au fond, Maurice est jaloux de sa fiancée et une fois qu'ils sont mariés, c'est Fabienne qui devient jalouse de son mari : C'est dans l'ordre.

Le jeune prince qui a été si malheureusement tué par la lance d'un sauvage, le Prince Impérial, a-t-il eu un amour de jeunesse, et de cette liaison est-il né un enfant qui serait vivant aujourd'hui ? Nous ne saurions rien dire à cet égard, et j'ajouterai même que cela m'importe fort peu. Les prétendants sont nombreux et je ne pense pas que ce bâtard, s'il existe, ait des chances bien grandes de trouver des partisans. Mais s'il s'agit seulement, pour les

amateurs d'aventures plus ou moins croustillantes de savoir si le fils de Napoléon III a jeté sa gourme ou bien s'il est mort en état de chasteté, ils pourront lire **Le Roman du Prince Impérial**, volume fort mal écrit mais qui contient des révélations curieuses sur la vie de ce charmant jeune homme. Bien entendu, nous ne pouvons nous prononcer sur le plus ou moins de véracité de l'ouvrage, et quoique M. Charles de Bré présente son livre comme étant l'émanation de la pure vérité, et s'écrie à chaque instant : « Si l'on m'embête, je dirai ceci ou cela », nous ne voudrions pas affirmer que le *Roman du Prince Impérial* ne soit pas un simple roman et non pas un document historique.

Le volume de M. Joseph Montet, **Le Noir et le Bleu**, contient une vingtaine de courtes nouvelles, les unes tristes ou dramatiques, les autres amusantes ou sentimentales. Ces nouvelles sont écrites par un homme soucieux de son art et peuvent être lues par tout le monde; c'est un mérite que nous devions signaler.

Henriot (Pif) le spirituel chroniqueur et dessinateur du *Charivari* et du *Journal amusant* publie un volume illustré de fantaisies et d'actualités parisiennes. **L'Article de Paris**, tel est le titre que le dessinateur-auteur a donné à son livre.

De même que l'article de Paris est goûté et apprécié dans le monde entier par son cachet tout particulier d'élégance spirituelle pourrait-on dire, de même l'esprit, le goût et l'élégance se retrouvent dans le recueil d'anecdotes et de mots étincelants. Et ce qui achève de donner tout son prix à ce volume, c'est que l'on y trouve cette marque de la fine gaieté française qu'aucun autre peuple ne peut imiter.

Le Mas des Sylvains est un roman méridional, ainsi que l'indique son titre. C'est une peinture des mœurs des habitants de la Camargue où l'amour tourne souvent au drame.

Les péripéties du joli roman de M. Henri Tessier, **Les Roses quittent**, se passent au contraire dans le brumeux pays de Bretagne.

En terminant, je signalerai une excellente étude publiée par M. Emile Rousselle sous ce titre ; **Un ménage d'employé**. L'employé est l'être dont

on s'occupe le moins dans le roman comme dans la société. Si le patron tient à un bon ouvrier, sachant qu'il le remplacera difficilement, il sait aussi que pour un employé dont il aura besoin, il s'en présentera cent, mille, c'est-à-dire que tout le monde veut être employé parce que l'on trouve déshonorant le travail manuel.

Ah ! oui, la belle chose que d'être employé !

En somme dans le long défilé de romans qui viennent de me passer sous les yeux je n'ai rien trouvé de particulièrement transcendant comme conception, si la forme est généralement soignée. Tout le monde écrit à peu près bien de notre temps, mais on lit tant de feuilletons, que bon nombre de ces lecteurs finissent, en en découvrant la banalité, par se dire : « J'en ferais bien autant » et, comme la plus grande joie pour un homme est de se « voir imprimé » on se paye ce grand plaisir.

M. Hippolyte Buffenoir est un poète fervent dont nous avons suivi les œuvres depuis le début. Il travaille, avec un courage et une persévérance remarquable, à s'imposer ce qui est bien difficile à notre époque. Quoique M. Hippolyte Buffenoir soit en progrès évident, s'il me permet de le lui dire, il est trop exalté, et le titre de son dernier volume **Cris d'amour et d'orgueil** fait sourire : Que diable ! soyons un peu plus froids et n'étourdissons pas les gens !

Dans ses cris d'amour, on sent l'impression d'un orgueil immense d'avoir été aimé, adoré, il le dit trop, ça agace :

Chère amante, avant tout, sois à jamais bénie,
Puisque tu m'as aimé, puisque de si grand cœur
A moi tu t'es donnée, à moi tu t'es unie :
Puisque tu m'appelais ton maître et ton vainqueur !

Il me semble que l'être qui a le bonheur d'avoir connu le vrai amour cache ses impressions au fond de son âme, et s'il aime à se les rappeler dans ses rêveries, il ne les crie pas orgueilleusement.

On trouve de belles pensées dans les poèmes philosophiques de M. Buffenoir, et *la Tombe de l'oiseau*, par exemple, me plaît infiniment mieux que les extases amoureuses de toute la première partie du livre.

Sous le vivant gazon du jardin embaumé,
A l'ombre d'un rosier, l'oiseau défunt repose ;
Et là, parmi les fleurs, son corps inanimé
Lentement se transforme et se métamorphose.

Hélas ! que deviens-tu, petit être charmant
Qui voltigeais dans la cage dorée,
Et dès l'aube attentif, célébrais si gaîment
Le bienfaisant retour de l'aurore empourprée ?

Affectueux ami, ta grâce va passer
Dans l'arbuste fécond et les plantes écloses ;
Ton âme va revivre et va s'éterniser
Dans la séduction et le parfum des roses !

Ton svelte souvenir et tes douces chansons
Nous séduiront demain sous des formes nouvelles ;
Tu vas t'épanouir au sein des verts gazons,
Et ton rosier funèbre aura des fleurs plus belles !

Quand l'orgueilleuse mort viendra glacer mon cœur,
Et forcera ma Muse à replier son aile,
Je voudrais, comme toi, petit oiseau fidèle,
Reposer au milieu d'un parterre enchanteur.

Mon être anéanti retrouverait la vie
Dans l'arôme subtil, dans l'ombrage tremblant,
Et sentirait encor la fraîche poésie
Des rameaux pleins de sève enlacés par le vent.

Amie, en attendant le terme du voyage,
Marchons à la clarté des plus beaux de nos jours,
Et laissons retentir dans l'écho du rivage
Le chant mélodieux des naïves amours.

Eh bien ! dans ce poème, que vient faire cette dernière strophe, que veut-elle dire là ? Elle détruit l'impression première qui était excellente : cette philosophie de la transformation des êtres que Victor Hugo avait si bien rendue dans le poème intitulé *Sous terre*, qui parut il y a quelques années dans le volume intitulé : les *Quatre vents de l'esprit*. Mais quelle puissance dans la dernière strophe du poème de Victor Hugo !

Laisse-moi. — Non. — O griffe sombre,
Bouche horrible ! O torture ! O deuil !
Pourquoi te glisses-tu dans l'ombre,
Par les fentes de mon cercueil ?

Il faut renouveler ma sève,
O mort, voici le doux été,
Toute la nature qui rêve,
Spectre, a besoin de ma beauté !

Il faut qu'aucun lys ne m'efface ;
L'abeille attend de moi le miel ;
Il me faut un parfum qui fasse.
Pâmer les cygnes dans le ciel.

Je dois orner l'antre morose;
Je dois sourire au soir boudeur,
Et donner à tout quelque chose
De ma grâce et de ma splendeur.

Il faut que je pare le voile
Des vierges au lever du jour,
Que je respire pour l'étoile
Que je rougisse pour l'amour.

Et pendant que l'aube m'arrose,
Ma racine vers toi descend.
— Qui donc es-tu ? — Je suis la rose.
— Et que veux-tu ? — Boire ton sang.

Ah ! M. Buffenoir, qu'il faut travailler pour égaler Victor Hugo !

Mais si nous sommes sévère pour l'auteur des *Cris d'amour*, c'est que nous ne voudrions pas qu'il se crût encore arrivé. Abot qui l'a quelque peu flatté sur le beau portrait qui orne le volume, a placé le buste du poète au-dessus des rayons ardents du soleil, espérons que ces rayons sont ceux d'un soleil levant.

Tous nos compliments à M. L. Achille, pour les récits qu'il vient de publier sous ce titre : **Epines et Roses**. C'est un recueil d'une quinzaine de nouvelles dans lesquelles on trouve des impressions diverses, de délicates sensations remplies d'émotions pénétrantes : la note patriotique y vibre et la douce gaieté n'en est point bannie.

Henry Gréville nous rapporte d'Amérique un nouveau roman plein d'originalité et d'attrait. **Frankley** est une histoire d'amour qui déroule ses émouvantes péripéties au milieu de la vie, si peu connue en France, des États-Unis. Par l'intérêt de l'intrigue, le dessin des caractères, l'élégance du style, la curiosité du décor, ce livre est en tout point digne de ses aînés.

Souhaitons à Henry Gréville, avec le roman américain, le succès qu'il a obtenu en acclimatant chez nous le roman russe.

Sous ce titre : **Polikouchka**, Léon Tolstoï, le grand romancier russe, décrit, avec la vérité d'observation, l'intensité de coloris, la puissance d'émotions dont il est coutumier, les mœurs aussi curieuses que peu connues encore des paysans d'un village russe, croquis sur le vif dans le train-train familier de leur existence quotidienne. Ces moujiks aiment, pleurent, rient, s'émeuvent, chantent, ils vivent enfin, évoqués à nos yeux par un puissant résurrecteur.

Polikouchka est l'un de ces moujiks. La pénétrante analyse du maître nous révèle le fond et le tréfond de cette nature primitive, et nous la montre évoluant, pour ainsi dire, dans le déshabillé du foyer, jusqu'au poignant drame final, où se font jour les idées particulières du comte Léon Tolstoï sur le rôle néfaste de l'or.

L'œuvre est traduite en français par M. E. Halpérine.

GASTON D'HAILLY.

Le Pape Léon XIII fait beaucoup parler de lui et se trouve aujourd'hui mêlé aux questions politiques les plus ardues qui divisent les nations européennes. Tandis que Pie IX ne restera célèbre que par sa grande dévotion et peut-être aussi par le mal qu'il a fait à la religion en ne l'appuyant pas sur le sentiment positif qui distingue notre époque, Léon XIII semble être plutôt un pape politique ayant quelque tendance à vouloir mettre d'accord les pouvoirs civils et les besoins religieux.

Le pape Léon XIII répond par la direction qu'il a donnée à sa haute influence aux idées du conclave qui lui a donné la tiare. Aussi, le livre publié par M. Raphaël de Cesare, sénateur du royaume d'Italie sous ce titre : **le Conclave** de Léon XIII, est-il un ouvrage excessivement intéressant et curieux à consulter.

Les « dessous » de l'élection d'un pape y sont mis en lumière avec une grande précision, et les détails des cérémonies qui ont lieu derrière les portes barricadées du palais papal piqueront vivement la curiosité du lecteur.

La France, au lendemain de ses défaites, se sentait rajeunie sous un souffle nouveau. Elle sortait l'honneur sauf, d'une mortelle épreuve. Avec des soldats improvisés et des arsenaux vides, elle avait, abandonnée de l'Europe, défendu l'intégrité du sol et tenu en échec, pendant six mois, une armée aguerrie de plus d'un million d'hommes, commandée par un roi populaire et dirigée par un grand stratégiste. La guerre de la défense nationale, organisée par un patriote, lui avait révélé l'étendue de ses ressources et donné le sentiment de sa force. Aucun sacrifice ne lui coûtait pour réparer ses désastres et reprendre son rang dans le monde. Elle s'imposait le service obligatoire, elle renouvellait son armement, elle masquait par un formidable front de forteresses les brèches faites à ses frontières. Avide de s'instruire, elle interrogeait ceux qui les lui révélaient, les causes et les origines de ses malheurs : elle s'efforçait de tirer des fautes commises, d'utiles enseignements. Impatiente de libérer son territoire, elle subissait sans murmurer des charges écrasantes ; son crédit, loin d'être atteint par le payement d'une colossale rançon, dépassait celui du vainqueur.

L'Europe admirait sa sagesse et sa vaillance ; ses ennemis s'en alarmaient, ils prévoyaient que le jour n'était pas éloigné où, transformée par de dures épreuves, disposant de nombreuses légions et d'immenses richesses, elle reprendrait le cours de ses glorieuses destinées.

Les espérances que nous donnions à nos amis, et les craintes que nous inspirions à nos adversaires se sont-elles justifiées ? Hélas ! M. G. Rothan, ancien ministre plénipotentiaire, dans les souvenirs diplomatiques qu'il publie sur **La France et sa politique extérieure en 1867** semblent laisser entrevoir que nous suivons encore cette politique néfaste qui nous a conduits aux abîmes sous l'Empire deuxième.

Napoléon III, son entourage et la plus grande partie des représentants de la nation ne voyaient rien de ce qui se passait au delà des frontières. Aujourd'hui, on ne s'aperçoit pas qu'en se plaisant à jouer au jeu « de massacre » avec les ministères, il est impossible pour nos agents à l'étranger de suivre une politique constante, et aucun gouvernement ne peut traiter sérieusement avec des ministres toujours branlants et ayant en permanence une voiture de déménagement à leur porte.

L'ouvrage de M. Rothan, dont le premier volume seulement est en vente, montre les pourparlers diplomatiques qui eurent lieu lors de l'Exposition universelle de 1867, les relations existantes entre la France et la Prusse, la France et la Russie, il indique les nouvelles tendances de la Prusse et les relations de celle-ci avec les états du midi de l'Allemagne.

Peut-être en lisant comment se prépare la défaite d'une nation et en suivant M. Rothan dans le récit des causes qui nous ont conduits à deux doigts de notre anéantissement complet, nos gouvernants et surtout nos représentants comprendront-ils comment nous pourrions et nous devrions nous relever.

La librairie A. Soirat publie sous le nom de Comte de Montrey, un pamphlet des plus violents sous ce titre : **Les d'Orléans devant l'histoire**, dont nous laissons toute la responsabilité à l'auteur. Nous regrettons seulement que des livres pareils passent la frontière et aillent apprendre à l'étranger que les fils de nos rois ne sont que des gens sans aveux, car nous savons fort bien qu'en France personne ne lira ce libelle. Quel plaisir certains Français, pour flatter les instincts populaires, peuvent-ils avoir à jeter la déconsidération sur *les gouvernements* ou les hommes qui sont tombés du pouvoir !

Le Mariage d'un roi, par M. Paul de Raynal, contient le récit détaillé des circonstances qui ont amené le mariage de Louis XV et de Marie Leczinska. Cet évènement, le plus important du ministère du duc de Bourbon et certainement le plus heureux du règne de Louis XV, puisqu'il eut pour conséquence la réunion de la Lorraine à la France, était digne d'être l'objet d'une étude spéciale, et M. de Raynal en fait un récit à la fois historique et attrayant par les détails curieux et les anecdotes dont il émaille un sujet de haute politique.

La Bulgarie fait assez parler d'elle en ce moment pour que ceux qui la connaissent pensent trouver utile et opportun de publier un récit véridique des dernières luttes intérieures et extérieures qui ont eu lieu dans ce pays. **Dans ses souvenirs politiques et militaires de Bulgarie**, M. le Docteur Ch. Roy qui, en sa double qualité de médecin militaire et de correspondant de journaux en Bulgarie, a vu les choses de près, fait l'historique des deux révolutions rouméliotes, de la guerre Serbo-Bulgare, et nous initie aux mœurs intéressantes, bizarres et cruelles parfois de ce petit peuple qui cherche sa place au soleil.

Il y a certainement des pays où la nature se présente sous un aspect bien plus grandiose, où la main des hommes a élevé des monuments d'un intérêt autrement puissant que dans la brumeuse Écosse ; mais il n'y en a aucun où les mœurs populaires, les traditions nationales, le génie même de la race soient plus fortement empreints de grandeur, de patriotisme et de poésie.

C'est dans le passé surtout, si plein de convictions profondes, d'abnégation et de bonne foi dans les passions politiques, que M. le comte L. Lafond a cherché le caractère étrangement original, héroïque jusqu'à la sublimité de cet intéressant petit peuple, jadis si jaloux de son indépendance et aujourd'hui presque totalement dénationalisé, et ses études et souvenirs parus sous ce titre : **L'Ecosse jadis et aujourd'hui** sont le travail d'un voyageur anxieux de faire revivre dans toutes ses époques le pays qu'il vient de parcourir.

Par delà la Méditerranée : Kabylie, Aurès, Kroumirie, tel est le titre d'un intéressant voyage que M. Ernest Fallot, secrétaire de la Société de géographie de Marseille, publie à la librairie Plon. Très exact et très actuel, ce livre abonde en curieux tableaux et en aperçus nouveaux sur la colonisation et l'avenir de la race arabe.

M. l'Abbé Sicard fait paraître à la Librairie académique Perrin un nouvel ouvrage plein d'actualité : **Les Études classiques avant la Révolution**.

L'auteur, dans un exposé magistral et du plus haut intérêt, y retrace les phases de l'enseignement secondaire depuis la Renaissance jusqu'en 1789.

Cette vaste enquête, conduite avec une érudition aussi sûre que peu pédante, présente, sous une forme agréable, l'histoire définitive des études classiques ; elle réserve plus d'une surprise au lecteur. Certaines malédictions lancées de nos jours contre le latin paraissent l'écho lointain des anathèmes portés, il y a plus de cent ans, contre cet éternel dominateur. On n'est pas peu étonné d'assister sous l'ancien régime à un véritable mouvement révolutionnaire en fait d'instruction publique comme en tout le reste. Tel chapitre sur l'enseignement des Bénédictins de Saint-Maur est une véritable révélation et nous montre une étrange hardiesse chez les éducateurs de nos pères.

Ce livre vient à point éclairer des lumières du passé la question si complexe et toujours pendante des *études classiques*. L'auteur, dans une brillante étude couronnée par l'Académie française, nous avait déjà fait connaître l'*Éducation morale et civique avant et pendant la Révolution*. Nous pouvons prédire à son nouvel ouvrage un succès plus grand encore.

Henri Litou.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Le comte Paul Vasili, qui a déjà publié une remarquable série d'études sur les sociétés de Berlin, Vienne, Londres, Madrid et Saint-Pétersbourg, annonce qu'il va s'arrêter et donne comme dernier volume, **la Société de Rome**. Je ne sais pourquoi il me semble que cet écrivain dont l'œuvre a été si goûtée ne devrait pas rester en si bon chemin, et je sais telle petite cour qui serait bien curieuse à étudier. Au fond, les révélations du comte Vasili n'ont rien de particulièrement extraordinaires, et, même sans avoir quitté son fauteuil, on parviendrait avec un peu d'imagination et en ayant beaucoup de journaux à sa disposition, à écrire l'histoire de la vie actuelle d'une grande ville, d'une capitale de premier ordre surtout. Le succès du travail de M. Vasili tient bien plus à l'état d'anxiété dans lequel vit l'Europe, situation qui excite les citoyens à chercher les renseignements les plus circonstanciés sur les hommes et les choses des pays voisins, qu'aux informations précises contenues dans son œuvre. Le comte Vasili a su grouper tous ses renseignements sous une forme qui permet de les consulter rapidement et d'avoir sous la main des données sur la vie et la pensée des hommes les plus considérables de chaque nation, ce que le journal donne chaque jour, mais malheureusement sous une forme qui ne permet pas de les retrouver à loisir.

Ce qui serait pour tous de l'inconnu, ce serait une étude des capitales dont on parle peu, et qui, à un moment donné, peuvent devenir un des facteurs les plus importants de la victoire ou de la défaite de peuples absolument égaux comme force militaire. Il y a particulièrement deux capitales qui mériteraient une étude spéciale : Copenhague, et surtout Bruxelles ; pourquoi pas aussi La Haye. Seulement il faudrait vivre là, et peut-être le comte Vasili n'y a-t il pas ses grandes et petites entrées.

On ne me fera jamais croire que le comte Vasili connaisse bien profondément les choses dont il parle, et, à la première page qui me tombe sous les yeux, en ouvrant le volume au hasard, je m'aperçois que l'auteur dément quelques lignes plus bas ce qu'il semblait affirmer plus haut.

Il s'agit de la politique italienne :

« Il y a tel Italien qui a personnellement toutes les sympathies pour la France et toutes les antipathies pour l'Allemagne et qui n'en rejette pas moins la politique de tous ceux qui ont gouverné la France depuis cinquante ou soixante ans, hormis Napoléon III, et ont prétendu et prétendent imposer à l'Italie. Si, reprenant le système de Cavour, la France avait adopté le plan proposé par M. de Beust, après Mentana, et laissé les Italiens aller à Rome, M. Minghetti, M. Visconti Venosta et *tutti quanti* qui ont, les uns favorisé, les autres subi l'entente avec l'Allemagne, seraient restés, en vrais disciples de Cavour, fidèles à l'alliance française. La voie opposée, dans laquelle on sait bien qui a entraîné la France, l'a menée à se trouver presque sur tous les points, en contradiction avec les intérêts et les idées essentielles de la politique italienne.

« La contradiction la plus grave pour le moment est celle-ci : la France peut, par un prodige de sagesse, ne pas provoquer la guerre de revanche : elle ne peut pas ne pas souhaiter que la guerre éclate pour saisir l'occasion de reconquérir la Lorraine et l'Alsace. L'Italie ne trouverait dans l'adjonction du Trentin et de l'Istrie que la plus mince des compensations aux charges énormes que la guerre lui imposerait, aux dangers incalculables auxquels elle serait exposée en cas de défaite. Il n'y a que M. Crispi, de tous les politiques de quelque renom, qui rêve d'aventures internationales. *Ni M. de Robilant, ni le roi lui-même, à l'heure actuelle n'ont aucune idée de pousser à un conflit.* »

Or, à la page suivante, je lis :

« Mais il (Deprétis) semble que l'âge l'ait rendu téméraire et, en ce moment, peut-être pour retrouver une influence nouvelle sur le monarque qui se lasse un peu, il paraît tout prêt *à suivre M. de Robilant et le Roi sur le terrain des aventures internationales.* »

La contradiction est flagrante, et le lecteur se trouve quelque peu désorienté. Il faut dire que l'auteur embrasse un travail par trop vaste, et étend considérablement, à propos de l'Italie, le cadre dans lequel le titre de l'ouvrage « la Société de Rome » semblait indiquer seulement des études de caractères, et les chapitres sur *la Politique italienne*, *l'Armée*, *la Marine* sont hors cadre.

Dans **l'Allemagne actuelle**, un volume paru sans nom d'auteur, on sent la pensée d'un homme non aveuglé par les préoccupations qui inspirent nos

écrivains lorsqu'ils parlent de la nation qui nous a fait de si cruelles blessures. L'auteur n'est ni Français ni Allemand et, ami des deux peuples dont il admire les qualités, comme il en signale les imperfections, il leur prêche la concorde ce qui est peut-être plus facile à dire qu'à réaliser. Il leur montre l'Amérique sans budget de guerre, presque sans impôts et s'apprêtant à venir bientôt faire aux deux peuples une guerre plus ruineuse encore que la plus terrible des conflagrations qui pourrait encore les mettre aux prises. L'auteur de *l'Allemagne actuelle* prêche, hélas ! dans le désert et, la trêve, le désarmement qu'il rêve ne sont pas prêts d'être décidés.

Que d'excellents chapitres dans ce volume, et comme je voudrais pouvoir faire lire aux adversaires du volontariat, le passage que l'auteur anonyme consacre à cette institution qui semble devoir bientôt disparaître chez nous si nos législateurs cèdent à la pression de leurs électeurs d'en bas.

Je ne sais si M. Lucien Descaves se rend un compte bien exact de ce qu'est le patriotisme, mais j'estime que son livre, **Misères du sabre**, n'est pas fait pour me le laisser croire. Dans sa préface, il débute ainsi :

« J'ai payé ma dette à la patrie.

« J'avoue ne pas savoir exactement quelle est cette dette, ni quand je l'ai contractée ; — enfin, j'ai payé fièrement, intégralement, en fils respectueux renonçant au bénéfice d'inventaire. »

Eh bien ! j'en demande bien pardon à M. Descaves dont je lis les ouvrages avec un certain plaisir tout en les mettant loin des yeux de ma famille, et pour cause, mais ce mot « dette » sonne mal à mon oreille. Je suis certain qu'au fond M. Descaves a été un excellent soldat et que son livre n'est qu'une boutade d'écrivain naturaliste. J'ai la conviction qu'au jour du danger, M. Descaves serait le premier à répondre à l'appel de la Patrie, mais je l'en conjure, qu'il ne croie pas que ce jour là, il payerait une dette ; il remplirait purement et simplement un devoir et le plus grand devoir de tous.

Lorsqu'Alfred de Vigny a écrit la phrase que M. Descaves place en tête de son livre et sous laquelle ce dernier semble abriter sa responsabilité : « Vous que j'ai vu tant souffrir des langueurs et des dégoûts de la servitude militaire, c'est pour vous que j'écris ce livre. » Le sort seul désignait celui qui devait être soldat, aujourd'hui il ne qualifierait plus le temps que tout citoyen doit passer sous les drapeaux de cette expression « servitude. »

Etre soldat est un honneur chez nos voisins les Allemands. Il devrait en être de même chez nous, et la preuve en est, que tout homme ayant manqué à

l'honneur est exclu du service militaire. Quant à payer « une dette », le soldat ne paye pas plus une dette que l'homme qui arrache un de ses semblables au danger que lui fait courir une troupe de bandits, ne lui paye une dette. Le soldat, comme l'homme courageux dont je parle, obéit à un tout autre sentiment que celui qui se libère vis-à-vis d'un créancier. La patrie est une abstraction que l'on s'honore de défendre, et les *Misères du sabre* ne sont rien en comparaison du sentiment qu'inspire cette abstraction pour laquelle se sont fait jour les plus grands dévouements.

Si je pouvais entrer dans le fond même des histoires de caserne, racontées par M. Descaves, je n'aurais pas de peine à démontrer que les misères qu'il dépeint avec un naturalisme qui m'arrête, ne sont pas le fait du régiment. Si c'est pour les soldats que M. Descaves a écrit son livre, j'aimerais assez à ce que cet ouvrage ne leur parvînt pas. Mais je suis tranquille à cet égard, le soldat a autre chose à faire qu'à s'occuper de la littérature décevante, et la clientèle de M. Descaves n'est pas au régiment.

Nous avons tous passé par la caserne, nos enfants nous y suivront, et loin de leur prêcher « misère », nous ferions mieux d'apprendre à nos fils, s'ils ne le savaient déjà, à quel honneur ils sont conviés.

Il me semble qu'en notre temps tout ce qui touche au soldat devrait n'être soulevé qu'avec une délicatesse infinie, et que les portraits des Ramollots comme de Pitous ont fait leur temps. On ne parle ni plus ni moins que de dépecer notre territoire, et les grands empires comme leurs satellites ouvrent déjà les mâchoires, chacun mis en bon appétit pour dévorer sa bonne part. Je sais bien qu'il y a la fable de la « Peau de l'ours » qui peut faire réfléchir, mais on cite aussi un proverbe : « Ventre affamé n'a point d'oreilles », qui fait que nous devons nous tenir sur nos gardes et n'avoir qu'une médiocre confiance. Ce ne serait pas la première fois que notre pays aurait vu l'étranger se partager ses dépouilles, et je lisais justement hier quelles furent les épouvantables luttes que nos pères eurent à soutenir contre les Romains avant de s'affranchir du joug du vainqueur. Or, pour les impatients qui s'imaginent qu'un peuple se relève en quelques années, au point d'espérer venger le plus épouvantable désastre qu'une nation ait peut-être subi en quatorze ou quinze ans, je les engagerai à relire l'histoire et à faire le compte du nombre d'existences qui ont dû être sacrifiées, ou plutôt se sont sacrifiées volontairement à cette tâche.

Mais lire l'histoire est peut-être un travail bien lourd pour beaucoup et,

pour en faciliter l'étude, on peut raconter les faits qui se sont passés dans un espace très restreint du territoiree, en un mot, faire l'historique d'une agglomération de communes en un canton, n'est-ce point rapporter l'histoire du pays tout entier ?

L'ouvrage qui m'était tombé sous les yeux, **Histoire de Saint-Maur-des-Fossés, de son abbaye, de sa péninsule et des communes des cantons de Charenton, Vincennes et Boissy-Saint Léger**, par M. Z.-I. Piérart, historien dont nous parlions dernièrement à propos de la réédition de *La grande Epopée de l'an II* et du *Drame de Waterloo*, raconte, tout en décrivant le pays par la cartographie, le crayon et la plume, quelles influences les événements dramatiques, qui sont la vie d'une nation, peuvent avoir sur la plus petite contrée qui lui appartient, lorsque ce minuscule territoire se trouve placé de telle sorte qu'il soit, pour ainsi dire, le rempart d'une grande cité, d'une capitale surtout.

Quelles plus belles et faciles promenades que celles du parc de Vincennes, du camp de Saint-Maur, des bords de la Marne, de l'Hyère et du Morbas ; à Nogent, à Joinville, à Champigny, à la Varenne, à Villiers, à la Queue-en-Brie, à Brunoy, Sucy, Villeneuve-Saint-Georges, Montgeron, Draveil, etc. ? Où trouver, si près de Paris, des localités plus charmantes, des ombrages plus frais, des sites plus riants et des coteaux plus fleuris que ceux qui s'y éparpillent autour des chemins de fer de Mulhouse, de Brie-Comte-Robert et de Lyon ? Cette nombreuse population de Parisiens, d'habitants de la banlieue et d'étrangers qui visitent ces gracieux villages étagés sur de frais coteaux, jouissent certainement de la beauté des paysages, mais combien ils en jouiraient davantage s'ils savaient tous les faits curieux et dramatiques qui se sont passés dans ces lieux, s'ils savaient que chaque pierre d'une vieille abbaye est un document. Peut-être la jolie parisienne qui se couche sur un lit d'herbe verte et de fleurettes en rêvant au ciel bleu, serait-elle un peu émue si elle savait que l'herbe comme les fleurs, dont elle vient de cueillir un bouquet, pousse sur des monceaux de cadavres, sur les restes de héros oubliés, tombés là pour l'indépendance de la patrie.

L'étranger attiré dans ces parages par la recherche du champ de bataille de Champigny, en lisant l'*Histoire de Saint-Maur-des-Fossés*, y apprendra qu'une bataille et un siège, bien autrement importants, et dans lesquels la domination romaine dans la Gaule faillit sombrer, eurent lieu dans la boucle de la Marne.

C'est là qu'au IIIe siècle de notre ère s'est déroulée une des pages les plus émouvantes de nos annales. Là s'est accompli le plus grand acte d'un drame

mémorable, celui-là qui a pris dans l'histoire le nom d'insurrection des Bagaudes : guerre à la fois religieuse et nationale, où de courageux paysans gaulois faillirent affranchir leur pays du joug de Rome et asseoir ses destinées sur la base féconde d'une révolution sociale chrétienne. Ils succombèrent dans cette lutte gigantesque après de grands succès ; mais la tradition a conservé intact le souvenir de leur dévouement. Tous, par milliers, ils périrent. Le Romain vainqueur tuait tout ennemi en armes. Dans ce temps-là, des écrivains avides d'un succès que nous ne leur envions pas, au lieu de montrer aux soldats les misères de la vie militaire, ne venaient pas détruire ou miner peu à peu le patriotisme qui fait les héros.

Documents historiques et anecdotes curieuses fourmillent dans cet intéressant volume.

GASTON D'HAILLY.

Les Ensevelis, par Georges de Peyrebrune, est un roman très dramatique qui emprunte son actualité aux accidents épouvantables dont nos centres miniers ont été dernièrement le théâtre. Qu'il s'agisse d'extraire des entrailles de la terre, le charbon, le minerai, la pierre ou l'ardoise, les hommes employés à ce travail souterrain risquent perpétuellement leur vie, plus peut-être par leur insouciance des précautions à prendre, que par le défaut de surveillance des chefs ; souvent, il faut le dire, par la cupidité des entrepreneurs qui, pour économiser les frais considérables de soutènement des terrains, ne font pas les dépenses utiles à la préservation de la vie des mineurs ou des carriers.

Mme Georges de Peyrebrune n'a pas eu la prétention de refaire *Germinal*, et ce qui se passe dans la carrière autour de laquelle se déroule son roman d'amour, n'est qu'un incident qui permet d'accepter comme vraisemblable une action que l'auteur eut pu rendre plus dramatique, si tous ses personnages eussent été traités à la manière dont elle a rendu le portrait du vieux Périer.

Quant aux amours de Jacques Latour et de Marthe, je les abandonne aux réflexions pénibles des lecteurs du livre.

L'œuvre nouvelle de M. Édouard Delpit, **Catherine Levallier** présente un portrait de femme qui retient l'attention parce qu'il sort de l'ordinaire. Elle représente la lutte entre la passion et le devoir, et l'auteur a su faire la part de chacun de ces sentiments avec un tact parfait. Il semble que M. Delpit vu le peu de cas que font les époux de la foi conjugale se présente bien plus

en consolateur qu'en médecin. Il ne vient pas apporter le remède, il fortifie les cœurs, il éclaire les âmes.

Catherine Levallier est sur la pente glissante qui conduit à l'adultère, déjà presque elle est en bas. Elle va rouler dans l'abîme, la confiance en l'époux va la sauver.

Eh bien ! oui, c'est la confiance entre mari et femme qui manque presque toujours dans le ménage. Le serment que l'on se fait mutuellement se prononce banalement sans que les conjoints en aient pesé toute la rigueur. Jurer de ne jamais faillir, c'est faire preuve de méconnaissance de la faiblesse humaine. Le prêtre qui fait serment de virginité est soutenu ou doit se croire soutenu par la Grâce d'en haut, en tout cas, lorsqu'il se sent défaillir il a toujours des supérieurs à qui confier ses angoisses et ses luttes, mais l'homme, la femme, une fois qu'ils sont mariés, s'ils n'ont pas la foi, s'ils ne sentent pas le besoin d'aller dire leurs défaillances à un ami désintéressé, le prêtre, à qui donc peuvent-ils se confier ?

Lorsque l'on se marie, on voit tout dans le bleu, cette couleur passe comme toutes les couleurs tendres et lorsqu'après les premiers élans d'une folle ivresse on regarde dans son âme, on s'aperçoit souvent de cruelles déceptions. En qui donc la femme aura-t-elle confiance, si ce n'est en l'époux ? Pourquoi ne pas lui ouvrir son âme et ne lui laisser connaître les tentations qui l'assiègent qu'une fois qu'il est trop tard.

Catherine Levallier est un bon exemple, non pas un modèle de vertu, mais un exemple de vertu chancelante qui reprend son équilibre.

J'ai cherché, mais en vain, quel pouvait bien être l'intérêt du récit intitulé **Femme et Mari**, signé Mathilde Bourdon. C'est une histoire dans laquelle on rencontre un officier de marine fort ambitieux de s'enrichir, et qui donne sa démission pour entreprendre une exploitation qui ne réussit guère. Il joue à la bourse, finit par être à peu près ruiné. Pendant ce temps-là, sa femme, agréable provinciale sans grandes qualités et d'une instruction médiocre, va « son petit bonhomme de chemin » et aide son mari à supporter la mauvaise fortune. Tout cela finit par le mariage de la fille des deux conjoints avec un jeune homme dont on n'a jamais entendu parler, et le papa et la maman, en rentrant au logis après avoir vu partir leur fille pour les Indes, n'ont plus qu'à se consoler entre eux. Le mari dans un élan de lyrisme s'écrie : « Ma bonne femme, tu es ma force et ma consolation. Béni soit Dieu qui nous a unis! »

Mme Mathilde Bourdon a-t-elle voulu démontrer que l'homme doit se trou-

ver satisfait d'avoir pour épouse une femme dépourvue d'ortographe, ne sachant pas distinguer dans un salon la maîtresse de la maison d'une personne en visite, s'habillant à la mode de la Normandie, mais élevant bien ses enfants? Cette démonstration n'est pas à faire, et tel mari passera une existence fort paisible auprès d'une épouse qui fabriquera d'excellentes confitures et tiendra la maison à ravir, mais enfin ce n'est pas l'idéal.

Le volume très dramatique, **La Comtesse Madeleine**, signé M. du Campfranc, joint à l'intérêt palpitant du récit un tableau très intéressant des mœurs de la noblesse allemande. L'auteur raconte l'histoire du mariage d'un officier prussien de haute naissance séduit par le charme d'une Française, simple lectrice dans un château de l'Allemagne. Il épouse cette jeune fille au grand chagrin de sa famille qui s'afflige de ce qu'elle appelle dans sa morgue une mésalliance. Ruiné et perdu de dettes, l'officier allemand cherche à emprunter auprès des juifs, mais tout ce qu'il possède est hypothéqué. Il veut se séparer de sa femme en faisant casser son mariage afin d'épouser une héritière riche et de haute naissance. Sa femme ne lui laisse pas entamer l'instance, elle disparaît en emportant son enfant. Le divorce est prononcé, et plus tard, pendant la guerre franco-allemande, l'officier devenu général fait fusiller son fils sans savoir que celui qui vient de mourir pour la France, et qu'il croyait mort depuis longtemps est son propre enfant.

Ce livre est palpitant d'intérêt.

Les hostilités engagées entre la Banque juive et les nombreuses Sociétés financières qui pullulaient sur la place de Paris, ont inspiré à M. Fernand Hue, un roman aux péripéties mouvementées dans lequel l'auteur montre combien de banquiers honnêtes ont dû subir la loi des vainqueurs. **Guérin, Spranger et Cie**, est moins un roman qu'une étude de mœurs, car l'amour n'a rien à voir dans les faits racontés dans ce récit touchant au monde de la finance.

Les locataires de Monsieur Godillot, par Pierre Duchâteau, forment deux ménages dans lesquels l'auteur pénètre assez indiscrètement, et dont il raconte avec une bonne humeur charmante l'existence intime. Ces tableaux d'intérieurs parisiens sont très vivants, et l'on s'intéresse forcément aux personnages qui s'agitent au milieu d'une existence dépourvue de grandes commotions, grâce à la vérité avec laquelle ils sont présentés.

Le gracieux roman de M. André Theuriet, **Au Paradis des enfants**, déroule ses péripéties simples et touchantes derrière les vitrines d'un magasin de jouets, en province.

M. Theuriet, qui est un peintre exquis de caractères, a fait de celui d'Onésime Aubriot un de ses meilleurs tableaux. Existe-t-il en notre siècle, même dans la petite ville la plus reculée, la plus éloignée de toute communication avec les grandes cités, un seul homme dont la douce simplicité puisse se rapporter au modèle dont M. Theuriet a esquissé les traits ? Peut-être serait-ce beaucoup s'avancer, mais qu'importe, si le lecteur ferme le livre sur une impression de charme indéfinissable. On rencontre assez d'êtres vicieux dans les romans du jour, pour qu'une âme aussi candide que celle du héros du livre de M. Theuriet repose et console de tant d'autres gangrénées par la civilisation à outrance.

Le roman, ou plutôt la préface du roman de M. Clément Richel, **La Fée aux crabes**, soulève une question bien controversée aujourd'hui, celle de l'éducation que l'on doit donner aux jeunes filles.

« Quand la femme aura cessé d'être la dépositaire obligée de ce que les hommes sont convenus d'appeler leur honneur ; qu'elle aura conquis, par une bonne et solide instruction, la force de caractère que l'on étouffe en elle dès son enfance ; qu'elle sera libre et responsable de sa personne ; qu'elle aura le juste sentiment, non de sa faiblesse et de son infériorité, mais de sa réelle valeur et de sa dignité ; quand le monde cessera de la montrer au doigt et de la conspuer parce qu'elle aura aimé selon les lois de la nature ; qu'elle sera, en un mot, bien préparée à la défense contre les attaques incessantes dont elle est assaillie, on n'aura plus à répéter cette phrase inepte en présence d'un malheur, d'un crime ou d'une perfidie : *Cherchez la femme.* »

Sous prétexte d'amour, l'homme se fait le persécuteur de la femme, et s'est arrangé de telle sorte que, par son éducation, celle-ci ne soit pas armée pour la lutte.

La question soulevée est grosse et, dans son roman, l'auteur, s'il a fait preuve d'imagination, n'a pas, ce me semble, indiqué le remède. J'aurais voulu que M. Richel prît également le taureau par les cornes et dît le fond de sa pensée sur le sujet : Jusqu'où l'éducateur doit-il aller ?

Que nous montre l'auteur de *la Fée aux Crabes?* Une jeune fille est sur le point de succomber. Elle rencontre une vieille femme, habitant les environs de Dieppe, que l'on nomme la Fée aux Crabes, et que l'on redoute un peu comme sorcière. Cette bonne femme voit le danger que court la jeune fille

qu'elle a prise en amitié, et lui remet un manuscrit qui est l'histoire de sa vie. Elle s'était mariée et aimait son mari. Celui-ci est parti pour un voyage lointain. Un homme, abusant de son pouvoir séducteur et beaucoup de la faiblesse de la délaissée, l'a prise une fois. Mais elle se réveille terrible et désabusée, veut se venger de l'homme qui l'a déshonorée, conte tout à son mari. Celui-ci provoque en un duel à l'américaine son rival, et les deux hommes se tuent mutuellement.

La jeune fille, après avoir lu ce manuscrit, renonce à l'amant qu'elle croyait aimer, épouse un cousin qui l'adorait, et hérite de la fortune colossale que la Fée aux Crabes cachait dans sa gaube.

Eh bien! et la thèse?

La Fée aux Crabes est une femme mariée, et par conséquent savait fort bien ce que l'ami du mari absent lui voulait, et je ne crois guère aux épouses qui se laissent surprendre. Quant à Marguerite, la jeune fille, elle n'a pu puiser dans le manuscrit de la vieille qu'une leçon à l'usage de son futur mariage. Ce qu'il faudrait peut-être apprendre aux jeunes filles, ce serait à se garer des séducteurs chez le peuple, et des hommes qui épousent des dots dans la classe plus élevée. Quant à « aimer suivant les lois de la nature », comme le dit M. Richel, ceci demande une démonstration des plus approfondies.

Une série de portraits bien campés vient de paraître sous ce titre : **Masques.** Ce titre est justifié parce que M. Maizeroy, dans ce livre, lève les masques de tous ces gens qu'on salue, auxquels on serre banalement la main, que l'on admire, que l'on envie parfois : grands noms qui dégringolent dans la boue comme le descendant des Sombreuse, pavillon déteint couvrant une marchandise douteuse ; comme contraste, M. et Mme Dunmore, riches Américains sortis des bouges, enrichis par un sort heureux ou des pratiques dans lesquelles la moralité n'a rien à voir, l'honnêteté encore bien moins, comme pour ce baron Hardanger qui gagne ses procès en y laissant le peu de réputation qui lui restait. Voici la femme qu'on appelle une bonne fille, facile aux amants, implacable à qui gêne son petit commerce et l'empêche d'arrondir son magot. Tout un triste monde passe sous les yeux du lecteur, et cette revue des personnalités qui exploitent les vices comme la vertu, donne une triste idée de ce qu'est une civilisation.

Et pour dire ce que contient le livre si piquant, **Christiane**, par M. Auguste Germain, un écrivain nouveau, mais avec lequel il faudra compter, je n'ai qu'à

citer le portrait de *La grande Faiseuse* par M. Maizeroy. Celui-ci appelle son héroïne Catherine. M. A. Germain la nomme Christiane, toutes deux portent sur leurs « panonceaux » : *Robes et manteaux.*

Le portrait de la grande faiseuse, par M. Maizeroy, peut servir comme analyse du livre de M. Auguste Germain, livre dans lequel il y a nombre d'audaces et beaucoup de valeur.

« La grande faiseuse, écrit M. René Maizeroy, s'appelle Catherine, comme les trois quarts des couturières, mais les Parisiennes raillardes qui, chaque après-midi, viennent perdre quelques heures et papoter autour des mannequins harnachés de toilettes, l'ont baptisée Tata.

« Elle ressemble, en effet, à une vieille-garde batailleuse, une de celles qui durent depuis la folle mascarade de jadis, qui s'entêtent à plastronner quand même sur la brèche, à ne pas abdiquer, s'illusionnent peut-être malgré les cruelles confidences des psychés, s'imaginent qu'elles ne fermeront jamais leur alcôve, qu'elles écraseront éternellement le fard de leurs lèvres flétries en de passionnelles étreintes et célébreront leur centenaire d'amour.

« En dépit du corset de fer qui lui tenaille toute la chair, sa gorge déferle, s'épanouit, ses hanches s'empâtent, se déforment en bourrelets adipeux. Sur les rides de plus en plus profondes qui balafrent le front, elle s'entend à miracle à plaquer de luisants frisons d'une teinte indécise. Elle rafistole autant qu'elle le peut les restes d'une beauté du diable qui ne date pas d'hier, hélas ! et s'efface de jour en jour.

« On la rencontre à toutes les premières.

« Les secrétaires des théâtres se garderaient bien d'oublier son service. Elle a son fauteuil comme Lapommeraye et le gros Sarcey. Et il faut la voir, raidie en une pose attentive, tourmentant son éventail de ses doigts énervés, aussi émue qu'une débutante du Conservatoire lorsque le régisseur a frappé les trois coups réglementaires et que le rideau se lève avec une majestueuse lenteur. On dirait qu'elle est de la pièce, que son avenir va se jouer devant cette salle silencieuse. Sans écouter un mot du dialogue, elle suit les actrices de sa lorgnette, marmonne à voix basse entre ses dents de vagues phrases inintelligibles, s'éblouit des reflets des satins, des ondulements des traînes, du chatoiement des couleurs.

« Elle a la fièvre.

« Elle épie par instant le regard éteint et ennuyé de Vitu, les figures lasses des uns et des autres, le chuchottement des femmes et leurs brusques gestes dans l'ombre des loges.

Durant les entr'actes, Tata se multiplie, s'essouffle, dégringole les escaliers,

s'attarde dans l'entre-bâillement des portes, va et vient des coulisses au foyer, rôde par les couloirs, interroge les ouvreuses, quête des compliments, sourit, aborde les soireux influents, leur prend le bras, les pousse en un coin, les étourdit de son caquet bruyant.

« — Eh bien! mon petit, avez-vous remarqué le déshabillé d'Hading?... Était-ce assez dans le sentiment du deux, dans la vraie note moderne?... Je me tue, voyez-vous, je me surmène, ces pécores n'ont aucune idée, je fais tout... Et vous verrez son costume passionné, quand elle se jette dans les bras de son amant en laissant tomber ses cheveux .. Ce que ça va devenir à la mode, cet hiver! Vous le ferez pressentir, hein! en trois mots, dans votre machine de demain... Tenez, Sardou me disait tout à l'heure, en me serrant les mains : « Il n'y a décidément que vous dans Paris, madame Cormeilles, qui sachiez habiller mes marionnettes! »

« Cabotine jusqu'au bout des ongles, rongée de fausse gloriole jusqu'aux moelles, Mme Cormeilles s'imagine vraiment qu'elle bouleverse l'esthétique du théâtre contemporain, que le succès d'une comédie dépend des fanfreluches qu'elle a retouchées et épinglées.

« Elle assiste aux répétitions générales au fond d'une baignoire obscure, note ses impressions sur un carnet avec un crayon d'or. Et si quelque toilette lui déplait, détonne dans les teintes du décor, ne lui paraît pas assez sensationnelle, assez inédite, elle la condamne et la fait recommencer en une nuit.

« Les femmes l'amusent et l'intéressent comme des joujoux.

« Elles ne sont pour elle que des poupées qu'on chiffonne et qu'on manie à sa guise.

« Elle a des phrases étonnantes, des mots d'artiste presque pédants qui juge et critique une œuvre de maître quand elle surveille un essayage ou détaille un projet de robe.

« La fantasque choisit ses clientes, tient à n'avoir sur son grand-livre que des jolies ou des à peu près jolies.

« Elle a horreur de ces « pérettes » artificielles qui ne résistent pas au déballage et ne sont que des paquets de coussins, de ouate et de tournures.

« Les hanches graciles, les bustes souples, les corps féminins qu'on vêtirait en cinq minutes à la dernière mode avec quelques mètres d'étoffe et une boîte d'épingles, l'attirent, et elle renvoie les autres aux voisines avec une impertinente révérence.

« C'est la couturière qui répondit à Mme de Septmons, — toute duchesse qu'elle était.

« — J'habillerai madame lorsqu'elle aura des épaules.

« Très complaisante avec cela et tout à fait aux goûts du jour, elle ne s'effarouche pas des cascades de ses petites amies, — ainsi appelle-t-elle aussi bien les acteuses en circulation que les baronnes de l'almanach du Golgotha et les marquises du Faubourg, — sait se retirer au premier signe équivoque et comprendre à demi-mots les étranges tentations, les névroses qui hantent le cœur et la chair de tant de détraquées.

« Comment ne l'adorerait-on pas, ne la mèlerait-on pas aux innombrables et subtiles intrigues de la vie parisienne, ne se confesserait-on pas à une confidente qui se garde d'être indiscrète et mériterait d'avoir vécu parmi les caillettes évaltonnées de l'autre siècle.

« Si d'aventure, — après fortune faite, comme on dit rue du Sentier. — elle emploie ses loisirs à griffonner les mémoires de ses mémoires, soyez sûrs que pas un chapitre n'en sera banal et qu'on en rira, landerirette, d'un bout à l'autre de la ville, car d'aucuns, — il y a tant de mauvaises langues en ce monde, — prétendent que la coquette chambre tendue de satin bleu et de guipures blanches, où les meubles bas sont piqués de sachets au chypre et à l'iris, où des drageoirs de bonbons poivrés traînent sur la cheminée, où l'air tiède sent on ne sait quelle odeur capiteuse de serre et d'alcôve — la chambre des très intimes — est aussi fréquentée que le fameux cabinet des femmes du monde, en ce restaurant du Bois dont le maître d'hôtel s'écriait, un soir, gravement :

« — Monsieur, nous ne ferions pas nos frais sans l'adultère !

« On y essaie et on s'y essaie.

« Et tout se met ensuite sur la note, proprement, discrètement, comme il sied à une artiste qui est trop d'hier et de demain pour ne pas savoir exploiter cette époque timbrée de folie jouisseuse où l'on divinise le cabot et où l'amour, — l'ineffable, le triomphant amour — n'est plus qu'un vice ou une question de gros sous. »

Et maintenant que M. Maizeroy vient de donner cette esquisse si frappante de la grande faiseuse arrivée, si l'on veut voir comment on devient « grande faiseuse, » enfin, entrer dans tous les détails de cette exploitation qui prend des proportions inouïes de nos jours, M. Auguste Germain ne cache rien, pas plus que *Christiane* ne se cachait le jour où sa chemise lui servait de projectile contre le galant trop entreprenant.

Un autre portrait tiré du livre de M. Maizeroy, *le Prince qu'on sort*, serait applicable au volume que vient de publier M. Tony Révillon, **Les Marquis**

de Saint-Lys, dans lequel l'auteur montre comment déchoient les plus grands noms par le jeu et les femmes. Il y a dans ce livre un portrait curieux de jeune fille sortie du sein d'une mère roturière et qui s'élève au plus haut rang social par des moyens que l'on ne peut réprouver quoi qu'ils la rendent cependant peu sympathique. La fin du roman eut peut-être gagné en s'arrêtant au mariage d'Etiennette avec Pierre de Saint-Lys et à ne pas présenter le tableau d'une femme se jetant à la tête du frère de son mari ; mais M. Tony Revillon avait une thèse à soutenir, et comment Pierre fut-il tombé au rang de « Prince que l'on sort » comme dit Maizeroy, s'il eut été aimé de sa femme ? De sorte qu'il arrive ceci que l'on plaint le marquis tombé et que l'héroïne qui aurait pu gagner l'estime du lecteur, la perd complètement et cesse d'être intéressante.

Les Baisers du monstre, par M. Georges Pradel, est un exemple bien curieux du dévergondage d'imagination de nos romanciers jaloux de faire de plus fort en plus fort. L'analyse du nouveau roman de l'auteur de *la Faute de Madame de Bucière* montrera si j'ai tort ou bien si j'ai raison, dans l'appréciation succincte que je donne ci-dessus.

Dans une chambre fermée encore par d'épais rideaux, une jeune femme repose. Sa femme de chambre pénètre auprès d'elle, c'est Josine Lartigue qui vient se mettre aux ordres de sa maîtresse, Marthe Valières, jeune mariée, de retour de son voyage de noces.

Une grande familiarité existe en Marthe et Josine, celle-ci a élevé la jeune femme et ne l'a jamais quittée depuis le jour de sa naissance ; le voyage de noces les a seulement séparées depuis trois mois.

« — Alors, tu es heureuse ?

« Une imperceptible hésitation précéda la réponse.

« — Certes oui, ma bonne Josine, très heureuse. Ce voyage de trois mois en Danemark, en Suède, en Norwège a été en tous points charmant. Très gai. Pas une contrariété, pas une minute d'ennui.

« — Alors tu dois être encore embellie. Je veux voir çà au grand jour.

« Et Josine Lartigue fit vivement glisser les rideaux sur leurs tringles, laissant entrer à flots dans la chambre la lumière et les rayons du soleil.

« Toute fraîche, toute neuve, la chambre ; toute élégante aussi, bien qu'un peu sévère, avec son grand lit très bas, drapé, à baldaquin, et ses tentures d'un rouge sombre.

« Ce rouge avait une excuse. Marthe Valières, la jeune femme qui venait de répondre ainsi à l'interrogation de sa bonne Louise, était brune.

« Autour de sa tête fine et fraiche, ses cheveux légèrement ondulés, ébouriffés par le désordre de la nuit, avaient cette teinte noir bleuté de l'aile du corbeau. Noirs aussi, les yeux, brillants, vifs, clairs. Au milieu, un point de diamant enchassé dans du jais. Ils venaient de s'éveiller, ces grands yeux de velours, et clignotaient légèrement, frappés par un rayon de soleil entrant de biais et dorant, avec amour, le rond d'une épaule satinée, ferme, qui sortait tout à l'aise par la large échancrure d'une batiste diaphane.

« A demi dressée sur ce grand lit, elle souriait à Josine, qui la contemplait avec une admiration sans mélange et une ineffable tendresse. Et elle tendit ses bras ronds, blancs, nerveux, à sa chère bonne.

« Josine, les yeux mouillés, se précipita en paquet ; froissant sans scrupule deux seins superbes, qui pointaient écartés et perçaient la toile fine. Alors la brave fille embrassa à pleine bouche son enfant bien-aimée, s'en donnant à cœur joie. »

Cette petite scène intime a été placée là, tout à fait au début du livre, afin de montrer au lecteur combien Marthe était belle et désirable. Cette jeune femme a passé avec son mari la première nuit dans un petit hôtel situé à la Varenne Saint-Maur, hôtel qu'elle connaît à peine. Un ami de son mari, le baron d'Heyrback s'est chargé du soin de meubler et d'organiser l'intérieur des nouveaux époux qui n'ont eu qu'à entrer chez eux sans avoir eu la peine de traiter avec les marchands et les tapissiers.

M. Valières était un homme jeune encore, il avait dispersé sa fortune un peu partout, et son dernier louis venait d'être emporté par le râteau d'un croupier de Monaco. Il ne lui restait donc plus qu'à se brûler la cervelle, ce qu'il eut fait certainement s'il avait possédé un revolver, mais n'en ayant pas et ne possédant même plus de quoi s'offrir cet objet, il songeait, la pendaison lui étant répulsive, à s'en aller de nuit au bout de l'appontement, et de là il piquerait une tête, nageant vers la haute mer, tant qu'il aurait des forces. A un moment donné, il coulerait à pic, et tout serait dit.

Dans les cas aussi désespérés, les romanciers ont un remède infaillible et que nous avons déjà pu apprécier bien des fois : Une lettre vient apporter une nouvelle inattendue, l'annonce d'un héritage. Ici, la lettre arrive bien aussi juste à point, mais elle ne donne aucun renseignement. Un monsieur A. Manheym prie M. Valières de passer à son agence. Le jeune homme se présente, on lui offre une place de secrétaire auprès du baron d'Heyrback, il accepte bien entendu et le voilà sauvé d'une sépulture dans le ventre de quelque requin affamé.

Il est présenté au baron, un monstre de laideur ; mais n'ayant pas le choix,

il se décide rapidement à vivre auprès d'un être repoussant, plutôt que de faire le saut dans l'éternité.

Voici le portrait du baron :

« Une tête énorme, irrégulière et boursouflée, recouverte en partie par une tache sombre, tour à tour violacée et vineuse. Des joues flasques, tombantes, que surmontaient des paupières lourdes, trop longues, voilant à demi des yeux jaunes, des yeux de chèvre, impassibles, des yeux que l'on pouvait croire endormis ou éteints sous cette hideur titanesque. Les cheveux embroussaillés de Quasimodo couraient tout autour de cette tête d'hydrocéphale, cachant parfois le front et une partie des joues de leurs mouvements désordonnés.

« Eloquent et frappant contraste ! Une lèvre irrégulière et épaisse s'ouvrait en se tordant sur des dents éblouissantes d'un nacre superbe, enchassées dans des alvéoles de porphyre. Des dents à mâcher du plomb et à tordre du fer. Et sur cet ivoire sans pair, tranchait la marge d'une lèvre inférieure rouge comme du sang, régulièrement ourlée, à la fois gourmande et sensuelle.

« La taille, un peu au-dessus de la moyenne ; la corpulence, celle d'un homme enclin à l'embonpoint et touchant à la cinquantaine. »

On devine bien qu'un monstre de cette espèce doit avoir dans l'âme les vices de sa constitution physique. Très riche, il n'a connu des femmes que ce qu'il en a pu acheter à prix d'or, d'autant plus cher qu'il était repoussant. Or il s'est pris de passion pour une jeune fille, c'est Marthe, et par des manœuvres qu'il serait trop long d'expliquer ici, il a amené Stephen Valières à épouser celle qu'il désire.

Comment arrive-t-il à compromettre Stéphen et à le forcer à s'éloigner dans cette terrible nuit où le monstre, après avoir endormi la jeune femme par un narcotique, lui fait subir ses baisers honteux ? on le lira dans le livre, si le cœur ne se soulève à la lecture d'un pareil récit.

Mais ici, le livre devient dramatique. Le monstre ose avouer sa passion alors que Marthe est en pleine possession de ses facultés, seul avec elle, le mari ayant été éloigné comme la première fois, il va se rendre maître de la femme qu'il a déjà souillée. Marthe saisit un poignard, frappe le monstre qui tombe mort à ses pieds. Elle s'enfuit, laisse accuser son mari. Celui-ci n'ose révéler l'horrible complaisance qu'il a eu pour l'homme aux crochets duquel il vivait. Il est condamné à mort et sa tête roule dans le sombre panier. Marthe assiste à l'exécution, savoure sa vengeance tandis qu'elle file le parfait amour sur le cœur d'un charmant peintre portant le doux nom de Silvère.

Voilà, j'espère, un roman corsé !

Et **Une terrible femme**, justement, le titre du roman en deux volumes que vient d'écrire le romancier populaire M. Camille Debans, roman aux péripéties variées qui roule sur le vol d'une somme de quatre cent soixante mille et quelques francs appartenant à deux jeunes filles pour lesquelles M. Serillan, leur tuteur, venait de la retirer de chez le notaire pour la placer en rentes sur l'État. L'âme damnée de cette création est une femme qui s'est emparé de la somme laissée imprudemment sur une table, et en des circonstances tellement invraisemblables qu'il faut une forte dose d'ingénuité pour s'intéresser même un instant à des aventures pareilles.

L'infatigable Catulle Mendès publie deux volumes cette semaine: **Robe montante**, une suite de petites historiettes érotiques et galantes dont il a la spécialité, et **l'Homme tout nu**, un roman du moyen âge sous lequel fleurit la *Cour d'amour*. Inutile d'insister, tout le monde connait la grâce exquise avec laquelle M. Catulle Mendès sait présenter les historiettes les plus pimentées.

Le nouveau volume de Gyp, **Joies conjugales**, est consacré à la peinture des plaisirs du ménage lorsque les deux époux vivent en complet désaccord sur toute chose.

Comme ces petites scènes sont vécues !

« *Dans la chambre de Madame.*

« MADAME lisant attentivement une longue liste.

« — *Deux heures et demie* : *rue de la Paix.* — J'ai donné rendez-vous à Virot pour trois chapeaux, avant l'heure du flot... C'est quatre heures, l'heure du flot, et alors impossible de la saisir... On se l'arrache !... — *Trois heures*: *chez Bartlett.* — Je veux faire sortir les chevaux et les voir trotter pendant qu'il fait encore jour... Ils sont si brillants. ces chevaux, mais ils doivent avoir des tares cachées... Je ne les ai vus encore qu'a la brune ou enfoncés dans la litière jusqu'au ventre... Je n'ai pas pu les juger... S'ils me conviennent, je les ferai atteler tout de suite, ils me mèneront au bois et rentreront lorsqu'il fera nuit..., c'est ce qui vaut le mieux !... Paul les verra demain matin seulement, quand il fera son tour habituel. Il dira : qu'est-ce que c'est que ça ? Toby répondra de son air indifférent : « Ça! c'est les chevaux que Madame la Marquise a achetés hier. » Et, de cette façon, j'esquiverai le premier moment de surprise... Je préfère que ça se passe ainsi...

« *Quatre heures : Courses pour les tentures.*

« *Cinq heures : Chez la douairière de Recta.* — Pas drôle, la douairière !... mais un salon si bien composé ; en fait d'hommes, surtout.

« *Cinq heures et demie : Chez Mme de Nymbe.* — C'est là qu'on s'amuse ! D'autant mieux que j'y ai donné rendez-vous à beaucoup de gens très gais.

« Monsieur entre doucement et s'approche à pas de loup. Arrivé tout près de Madame, il lui embrasse la nuque.

« Madame, *refermant vivement sa main sur la liste qu'elle s'efforce de faire disparaître.* — Voilà une bête de farce !

« Monsieur. — Mais...

« Madame. — Vous m'avez fait une peur atroce !...

« Monsieur, *gracieux.* — Est-ce que j'ai l'habitude de me faire annoncer chez toi, ma chérie ?

« Madame. — Non !... Mais cette façon d'entrer en mettant une sourdine à vos pas... Sans compter qu'ordinairement vous avez toujours des bottines qui crient...

« Monsieur. — Ai-je des bottines qui crient ?

« Madame. — Toujours !... Hier soir encore, pendant que M. de Ricciardo chantait, vous traversiez le salon en faisant un vacarne... On n'entendait plus rien...

« Monsieur. — Avoue qu'on n'y perdait pas grand'chose... Il est crispant, cet Italien, avec ses bêtes de romances !

« Madame, *indignée.* — Ses bêtes de romances ! *Don Juan !!!*

« Monsieur. — Oh ! écorché par lui...

« Madame. — Enfin c'est toujours *Don Juan*...

« Monsieur. — *Don Juan* ne suffit pas pour faire passer Ricciardo... D'ailleurs Mozart est...

« Madame, *railleuse.* — Vous allez débiner Mozart ?

« Monsieur. — Tu critiques bien Van Dyck, toi ?

« Madame. — Je le critique..., je le critique ici, mais pas ailleurs.

« Monsieur, *gaiement.* — C'est précisément comme moi !... Je critique Mozart, chanté par M. de Ricciardo... et encore uniquement parce que c'est chez moi, car il peut aller chanter dehors tant qu'il voudra, je dirai, si l'on veut, que ses piaulements sont adorables.

« Madame. — Vous n'aimez pas M. de Ricciardo ?

« Monsieur. — Oh ! non !

« MADAME. — Vous êtes jaloux de lui ?

« MONSIEUR. — Je ne lui fais pas cet honneur !

« MADAME. — Il n'est pas mal, pourtant !

« MONSIEUR. — Il est même très bien... pour ceux ou celles qui aiment les têtes de coiffeur et les allures de ténor ; malheureusement, moi, je ne les aime pas... mais ne parlons pas de cet imbécile, ma chérie, parlons de toi...

« MADAME, *résignée.* — Parlons de moi...

« MONSIEUR. — Je viens t'enlever...

« MADAME, *inquiète.* — M'enlever ? Pourquoi m'enlever ?

« MONSIEUR. — Pour une promenade en voiture... Il y a deux jours que les poneys ne sont pas sortis, et...

« MADAME. — Et vous désirez que, s'ils démolissent quelque chose, je sois là... Merci pour cette bonne pensée...

« MONSIEUR. — Es-tu assez enfant ? Ils sont doux comme des moutons, tu le sais... tu es aussi en sûreté dans la victoria que dans la voiture aux chèvres... Allons, prends un chapeau et une fourrure quelconque, et partons ! Il faut profiter du soleil...

« MADAME. — Impossible !

« MONSIEUR, *étonné.* — Comment impossible ? Pourquoi ? Il est une heure et demie, tu n'as rien à faire à présent... Vois, quel temps splendide !

« MADAME. — Il ne pleut pas, voilà tout !...

« MONSIEUR. — Nous irons à Versailles par Saint-Cloud et les bois !

« MADAME, *gouailleuse.* — Prenez garde, c'est bien mondain ! La route de la Marche, même lorsqu'elle est déserte, peut évoquer des idées folâtres...

« MONSIEUR. — Moqueuse ! (*Il l'embrasse.*) Viens-tu ?

« MADAME. — Je vous ai dit que cela ne se peut pas...

« MONSIEUR. — Comment ! c'est sérieux ?

« MADAME. — Tout ce qu'il y a de plus sérieux ; j'ai des courses à faire ; des courses que je ne puis remettre...

« MONSIEUR. — Quelles sont ces courses si importantes ou si pressées ?

« MADAME. — L'énumération ne vous amuserait pas...

« MONSIEUR. — Tu te trompes, tout ce qui te concerne m'intéresse vivement... Mais, au fait, tu étais plongée, lorsque je suis entré, dans la lecture d'un petit papier...

« MADAME. — Ma liste de commissions...

« MONSIEUR. — Eh bien, montre-la moi ?

(*Il ouvre doucement la main de Madame.*)

« MADAME. — Vous croyez que c'est un billet doux ?

« Monsieur. — Si je le croyais, je n'insisterais pas pour le lire...

« Madame. — Peut-être ?

« Monsieur. — *Dépliant la liste.* — « Deux heures et demie, rue de la Paix... » Qu'est-ce ?

« Madame. — Pour mes chapeaux...

« Monsieur. — Eh bien ! mais nous y passerons ensemble...

« Madame, *énervée.* — Ce sera touchant !

« Monsieur. — Cela t'ennuie ? J'attendrai dans la voiture. « Trois heures chez Bartlett. » (*Surpris.*) Qu'as-tu à faire chez les Bartlett ?...

« Madame. J'ai des chevaux à essayer.

« Monsieur, *stupéfait.* — Sans moi ?

« Madame. — Croyez-vous que je ne m'y connais pas aussi bien que vous ?

« Monsieur. — Si... mais... avoue qu'il est bizarre qu'une femme achète des chevaux, sans même prendre l'avis de son mari...

« Madame. — Nous n'aimons pas les mêmes modèles !

« Monsieur. — Ah !

« Madame. — Vous le savez bien; vous aimez les chevaux d'un mètre soixante, doublés, ramassés, trottant vite... Moi, au contraire, j'aime les grands carrossiers, lourds, majestueux, immense ! des chevaux comme ceux qu'avait l'Empereur !

« Monsieur. — Mais tu n'as jamais vu les voitures de l'Empereur !...

« Madame, *rageuse.* — Qu'est-ce que ça fait ?

« Monsieur. — Et de quel prix sont ces merveilles, que je ne dois connaître qu'après l'acquisition ?

« Madame, *résolument.* — Vingt-quatre mille francs.

« Monsieur. — La douzaine ?

« Madame. — Je n'ai pas du tout envie de plaisanter...

« Monsieur. — Ni moi non plus !... (*continuant*). « Quatre heures, courses pour les tentures. » Ah ! tu vas choisir les tentures ; te gênerai-je !

« Madame. — Oh ! mon Dieu, non !...

« Monsieur. — Allons, tant mieux ! « Cinq heures, chez la douairière de Recta. » (*Très étonné*). Comment ? Tu as de toi-même pensé à la douairière ?... Oh ! c'est gentil, ça, ma chérie !... Je t'accompagnerai ; je n'ai certes pas la prétention de rendre la visite amusante, mais enfin la corvée sera un peu diminuée.

« Madame, *à elle-même.* — V'lan, pas moyen de causer, s'il est là ! (*Haut*) Ne craignez-vous pas, en m'accompagnant, de... d'ôter à la démarche son caractère spontané... On croira que c'est vous qui m'avez traînée...

« MONSIEUR. — Soit, tu entreras seule si tu le préfères, je t'attendrai à la porte. « Cinq heures et demie, chez madame de Nymbe. » Oh ! ici, je me propose d'aller avec toi !

« MADAME, *à part.* — Voilà une maison où je retournerai souvent !

« MONSIEUR, *lisant.* — « A six heures. chez l'architecte. A six heures et demie rentrer pour recevoir N. et M. » Ah ! peut on savoir quels sont les heureux mortels dont la visite est ainsi attendue ?

« MADAME. — Ça vous intrigue ?

« MONSIEUR. — Pas précisément ; d'autant moins que je crois les connaître.

« MADAME. — Voyons ?

« MONSIEUR. — Grandsor et Morion, je présume ?

« MADAME, *se récriant.* — Ah ! bien non ! Je les ai assez vus à la campagne, ces deux-là !

« MONSIEUR. — Qui donc, alors ?

« MADAME. — Le duc de Grenelle et M. de Marathon...

« — MONSIEUR, *abasourdi.* — Marathon ! Vous allez recevoir Marathon ?... Un grec !

« MADAME. — Oh ! de nationalité seulement...

« MONSIEUR. Je ne vois pas pourquoi vous attirez ici...

« MADAME. — Vous savez que le coupé m'attend depuis une demi-heure...

« MONSIEUR. — Je suis à tes ordres ! ma...

Ils descendent.

« MONSIEUR, *la regardant descendre.* Quels amours de petites patoches tu as, ma chérie !...

« MADAME lui lance un regard furibond et se précipite dans le coupé : ils s'installent ; on part.

« MADAME. — Vous êtes absolument ridicule avec votre tutoiement et vos exclamations saugrenues !

« MONSIEUR. — Il n'y avait personne !

« MADAME. — Il y avait le valet de chambre qui arrangeait le collet de votre pardessus...

« MONSIEUR, *distrait.* — Bah! il en a entendu bien d'autres ?

« MADAME. — Ah ! vous faisiez souvent devant lui compliment à des *patoches* quelconques...

« MONSIEUR. — Mais je ne dis pas cela...

« MADAME. — Eh ! dites-le donc, au contraire ! Ça me soulage, de savoir qu'avant moi vous en embêtiez d'autres !

« MONSIEUR, *voulant changer le cours des idées de Madame.* — Tout cela ne m'explique pas pourquoi tu veux recevoir Marathon ?

« MADAME. — Parce qu'il a une voix de ténor ravissante...

« MONSIEUR. — Ah !!! Ricciardo ne suffit plus !...

« MADAME. — Il faut varier ; on fera de la musique tous les mardis, et...

« MONSIEUR. — Ah ! on fera de la musique tous les mardis?...

« MADAME. — Sans doute... (*Un temps*) Nous sommes arrivés rue de la Paix... je vais essayer mes chapeaux... (*Elle descend et s'arrête au moment d'entrer sous la voûte.*) Ce sera long, vous savez ?...

« MONSIEUR *résigné, s'accote au fond de la voiture. Pour se distraire il déploie la liste de commissions qui a un mètre de long.* — C'est de la folie ! Jamais nous ne pourrons faire tout cela !... quelle vie, mon Dieu ! Enfin, si je n'étais pas monté en voiture avec elle, je ne l'aurais pas vue un instant seule jusqu'au dîner, car je parie que ces deux animaux-là ne partiront qu'à l'heure du dîner !... Heureusement, la soirée me reste... aujourd'hui...

« MADAME reparaît. Elle est suivie d'un monsieur, très joli garçon et très élégant, qui la dévore des yeux ostensiblement. Elle le regarde furtivement de côté, en montant en voiture. Le monsieur qui ne voit pas *monsieur* caché dans son coin, reste planté sur le trottoir, suivant des yeux la voiture qui s'éloigne, puis, à son tour, il saute dans un coupé et suit. Madame se penche légèrement à la portière.

« MADAME *joyeusement.* — Il suit !... Il suit !... Oh ! la bonne farce !...

« MONSIEUR *mécontent.* — Qu'est-ce encore que celui-là ?

« MADAME, *ravie.* — Je ne sais pas son nom, mais il a des yeux !... Et un chic !... Et puis, c'est si drôle !... Si vous saviez ! il a lâché une grande dinde, à laquelle il faisait essayer des chapeaux, pour descendre en même temps que moi... »

Pauvres maris, dire que vous nous faites aussi bêtes que cela ! Quelle ironie ! et quand je pense que Gyp est une femme, je me dis que ce sexe charmant doit avoir une opinion bien minime du caractère masculin.

Les clientes du docteur Bernagius sont des études où le sentiment romanesque s'allie de la façon la plus heureuse à l'observation spirituelle et piquante ; du reste, citer le nom de l'auteur des quatre récits qui composent cet intéressant volume, Lucien Biart, c'est rappeler l'un de nos plus sympathiques écrivains, l'auteur apprécié de *Quand j'étais petit*

ALEX. LE CLÈRE

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

L'Inde à fond de train, par M. de Pontevès-Sabran, vient de paraître chez A. Lemerre. L'auteur appartient bien à la race des Rivière et de Loti, aussi habiles à manier la plume que l'épée. Rien n'égale comme intensité et comme couleur, cette vision de l'Inde et des paysages marins, que le soldat-artiste fait passer sous nos yeux.

Sous le titre de **Nos Petits Bismarcks**, M. Serge-Nossoff publie la traduction d'un ouvrage du célèbre écrivain russe, N. Chtchédrine, ouvrage consacré à la peinture des mœurs des employés de l'administration de l'Empire des tzars. L'auteur, en quelques scènes amusantes, montre l'œuvre des proconsuls des provinces russes et se rit de cette morgue hautaine, leur partage, qui fait qu'ils se croient de véritables hommes d'État.

Les récits, contes et nouvelles parus sous ce titre : **Pique-Nique**, sont signés Ph. Audebrand, — Élie Berthet, — F. du Boisgobey, — A. Borel d'Hauterive, — Ph. Burty, — G. de Cherville, — Jules Claretie, — Louis Collas, — Ernest Daudet, — Émile Delaunay, — Théophile Denis, — Charles Diguet, — Élie Frébault, — Emmanuel Gonzalès, — Gourdon de Grenouillac, — Marcel Guay, — Henri Houssaye. — Charles Joliet, — Jules Mary, — Édouard Montagne, — Eugène Moret, — J. Noulens, — Félix Ribeyre, — Émile Richebourg, — André Theuriet, — Ed. Thiaudière, — Charles Valois, — Édouard Thierry, — Pierre Zaccone.

Dans ce pique-nique, chacun de ces écrivains a payé sa quote-part en esprit. et nous pouvons assurer le lecteur que la table est bien servie; tout au moins la variété ne manque pas.

M. F. Kokn-Abrest, envoyé en mission dans la Bosnie par le gouvernement de la République française, rapporte des documents intéressants sur cette contrée et celles qui l'avoisinent, particulièrement au point de vue économique,

en y joignant la description des lieux qu'il a parcourus, des détails sur les mœurs et les usages des habitants et des considérations sur l'avenir de la Bosnie et de l'Herzégovine entre les mains d'une administration autrichienne. M. Kohn-Abrest a formé un ouvrage, **Un printemps en Bosnie**, qui est un document précieux pour qui veut connaître ces contrées un peu ignorées des Occidentaux.

M. André Joubert, lauréat de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, membre de la Société de l'histoire de France et de la Société des anciens textes français, publie sous ce titre : **Les Chivré**, marquis de la Barre de Bierné, une étude historique sur cette famille qui embrassa le calvinisme, et une étude descriptive des demeures seigneuriales de cette maison. L'ouvrage superbement édité contient un certain nombre d'héliogravures très réussies donnant une idée fort exacte des constructions du XVIe siècle dans le Haut-Anjou.

Les entretiens sur l'histoire du moyen âge de M. Jules Zeller, de l'Institut, viennent d'être continués par la publication du IIIe volume de cet ouvrage dont les deux premiers ont obtenu un succès si légitime. L'origine et le caractère de *la Féodalité* et de *la Chevalerie*, le parallèle des *premiers rois capétiens* et des *premiers empereurs allemands*, le rôle considérable joué par l'Église à cette époque, sous les papes *Sylvestre II*, *Grégoire VII*, *Urbain II*, font de ce volume, comme des précédents, une véritable histoire des origines et du développement de la civilisation européenne de ce temps. Une peinture aussi originale qu'animée de la croisade qui caractérise le mieux cette époque, termine heureusement ce volume dont nous attendons impatiemment la suite.

M. A. Gazier, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris nous donne un ouvrage remarquable : **Études sur l'histoire religieuse de la Révolution française.**

D'après des documents inédits, l'auteur établit que la persécution religieuse s'arrêta dès le commencement de l'année 1795, que les églises rouvrirent librement, et qu'une église, non plus constitutionnelle, mais orthodoxe et nationale vécut en paix jusqu'au Directoire, qui reprit contre elles les persécutions. C'est alors que les populations mécontentes accueillirent Bonaparte comme un sauveur et acceptèrent comme un bienfait le Concordat qui, avec

les articles organiques, ne devait être pour le premier Consul qu'un *instrumentum regni.*

De tout les poètes du siècle, le plus heureusement doué, au point de vue des qualités natives, fut peut-être Alphonse de Larmartine. Et cependant, déjà méconnu sur la fin de sa vie, Lamartine ne semble plus avoir aujourd'hui, auprès des lecteurs, tout le succès qu'il mérite. Les éditeurs des œuvres du regretté poète ont cru rendre service au public des classes populaires, et particulièrement aux jeunes gens, en réunissant, dans un seul volume d'Extraits, quelques-uns des passages les plus remarquables dans chacune des œuvres de celui dont on a dit : « C'est plus qu'un poète : c'est la poésie même ».

Sous le titre **Esquisses de la philosophie critique**, un Russe, M. Spir présente une série d'études sur le but et l'objet de la philosophie, la liberté morale, les rapports de l'âme et du corps, la vie individuelle et la pensée, la norme de la pensée. La phrase de M. Spir est nette et bien frappée, et son style a quelque chose de vigoureux et de décidé qui ne peut manquer de faire sur le lecteur une vive impression. Il a pris pour introducteur auprès des lecteurs français M. A. Penjon, le savant professeur de la faculté des lettres de Douai, qui, dans une préface de quelques pages, a résumé avec une grande clarté les doctrines de l'auteur.

Sous ce titre, **Contes et légendes en action**, M. Jules Adenis publie une charade en trois parties, formée des contes *Barbe-bleue*, *la Pie voleuse* et *Geneviève de Brabant.*

La charade est très joliment tournée quoique roulant sur des sujets connus, mais que M. Jules Adenis modernise fort spirituellement.

S'il est une question qui, dans le commerce, la finance et l'industrie préoccupe les esprits et qui doive appeler l'attention des pouvoirs publics, c'est à coup sûr, celle de nos chemins de fer et de leurs tarifs, si ruineux pour l'industrie nationale.

Livrés au bon plaisir des grandes compagnies par les conventions Raynal, ils constituent pour la France une cause d'infériorité manifeste vis-à-vis de tous ses voisins.

Mais comment concilier l'intérêt général avec tous les intérêts particuliers engagés dans leur exploitation ?

La solution de ce problème nous paraissait impossible avant la lecture du nouveau livre de M. H. Pendrié, **Nos chemins de fer et leur réforme radicale**.

La situation actuelle, ainsi que M. Pendrié le prouve surabondamment dans son remarquable travail, ne peut durer plus longtemps et, si la solution pratique proposée par l'éminent ingénieur est réellement dans l'ordre des choses possibles, il faut nous attendre avant peu à une nouvelle discussion plus ardente que toutes les polémiques auxquelles a déjà donné lieu cette importante question, à la tribune des deux Chambres comme dans la presse.

Le volume publié par M. Alfred de Foville, président de la Société de statistique, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers, **La France économique**, réunit et met à la portée de tous les données statistiques puisées aux sources les plus certaines sur le territoire, la population, la propriété, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les transports, la monnaie, le crédit, les finances et la richesse publique de notre pays.

Ce tableau complet de l'économie nationale de la France, est éclairé par de fréquentes comparaisons avec les pays étrangers.

Un nouvel ouvrage de M. Henri Jouin, l'auteur de *David d'Angers, de Coyzevox* etc, vient de paraître à la librairie académique Didier-Perrin. Cet ouvrage a pour titre **Maîtres contemporains** et renferme dix-sept portraits d'artistes, parmi lesquels Fromentin, Corot, Henri Regnault, Lehmann, Gustave Doré, Paul Baudry, etc. C'est un brillant chapitre de l'histoire de l'École française que M. Jouin vient d'ajouter à ses travaux antérieurs. Composés, pour la plupart, d'après les souvenirs personnels de l'auteur, riches d'anecdotes, les portraits qu'il offre aux délicats et aux lettrés présentent un très grand intérêt et le volume in-12 qui les renferme sera recherché par les nombreux appréciateurs du talent élevé de M. Jouin.

M. Gabriel Deville vient de faire paraître chez les éditeurs Marpon et Flammarion un résumé du **Capital** de **Karl Marc** accompagné d'un *Aperçu sur le socialisme scientifique.*

Tous ceux qui s'occupent d'économie politique et sociale sont intéressés à connaître les théories principales du fondateur de l'*Internationale*.

La librairie Marpon et Flammarion vient de faire paraître, dans la collection artistique Guillaume et Cie, une édition illustrée du célèbre roman d'Alphonse Daudet, **Sapho**.

Nous ne doutons pas que ce beau volume in-18, à 3 fr. 50 soit appelé au même succès que son devancier : *Tartarin sur les Alpes*, qui a dépassé le 108e mille.

De ravissantes illustrations dues aux pinceaux de Rossi, Myrbach, etc., font de cette nouvelle édition de **Sapho**, un véritable bijou artistique que les amateurs de beaux livres vont se disputer.

Le Serment, tel est le titre d'un poème patriotique écrit de la main d'une femme, Mme Marie Pigerre, une femme qui saurait faire taire les sentiments des mères, pour mettre une épée dans la main de ses fils.

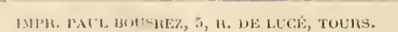
C'était aux jours sanglants où la horde germaine
En Alsace jetait ses premiers cris de haine,
Une femme, un enfant, au fond d'un vieux manoir,
A voix basse achevaient la prière du soir.
L'enfant avait douze ans, la mère jeune et belle
Avec lui priait Dieu pour le soldat fidèle
Qui près d'eux, combattait pour défendre ce sol
Où du Vautour Teuton déjà planait le vol.

— « Mère, disait l'enfant en essuyant ses larmes,
Le bon Dieu ne peut pas abandonner nos armes,
Père m'apprit toujours que le soldat français
Devant ses ennemis ne recule jamais.
— Pauvre enfant; fit la mère, on dit qu'ils ont le nombre
Et que depuis longtemps il s'apprêtent dans l'ombre.
Prions, mon fils ! La guerre est de tous les fléaux
Le plus affreux, par lui les hommes sont bourreaux
Il torture le cœur des épouses, des mères
Pour un cri de l'orgueil, parfois pour des chimères !

Et du sang répandu, que reste-t-il ? des pleurs,
La plus grande victoire est faite de douleurs
Mais tout en maudissant la guerre et sa furie
C'est un devoir mon fils de sauver sa patrie.

Et nous trouvons que c'est ainsi que les mères doivent parler aux enfants !

HENRI LITOU.


IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Lorsque l'on ouvre un livre russe, il ne faut pas le lire avec les mêmes préoccupations qui assaillent l'esprit à la lecture d'un roman français. L'auteur écrit pour des tempéraments qui n'ont rien de commun avec le nôtre, pour des natures plus frustes et en même temps plus naïves. Th. Dostroïevsky dont *Crime et châtiment* restera le chef d'œuvre, vient de publier l'IDIOT dont M. Victor Derély a fait une excellente traduction française. Dire à quel genre appartient l'œuvre nouvelle est absolument impossible et l'auteur lui-même n'en sait peut-être trop rien. M. le Vte E. Melchior de Vogüé, dans l'excellente étude qui sert de préface à l'IDIOT, cherche à se reconnaître, jette les yeux sur Eugène Sue, Paul de Kock, et même sur Cervantes, mais le fait même de regarder vers des pôles si différents indique bien une désorientation complète, et, selon moi, j'estime qu'il ne faut pas chercher une comparaison. Th. Dostoïesvky est soi, et c'est assez. Que son imagination vagabonde, cela n'est pas douteux, mais il faut remarquer que le héros de son récit est un esprit deséquilibré, et l'œuvre doit tenir du type qui en est l'élément génésique. Au fond, le livre est philosophique et a besoin pour être compris d'être lu, non pour s'intéresser aux péripéties romantiques ou drôlatiques, mais bien pour se demander après lecture si l'œuvre a une grande portée.

Dernièrement dans la *Bête*, M. Cherbuliez essayait de prouver que chez l'homme, ce que l'on appelle l'esprit avait quelque peu besoin de s'appuyer sur la force inerte qui forme ce que l'on dénomme la bête, la matière, et, peut-être bien, l'esprit est-il lui même une matière impondérable qui vit et s'agite dans quelque chose de plus impondérable encore que lui.

Chez M. Dostoïevsky, on sent cette préoccupation du penseur qui s'est dit ceci : Qu'est-ce qu'un fou? et la folie ne serait-elle pas le dégagement de l'esprit de la matière, de la *bête*? Cherchons bien : Supposons un propriétaire fort riche et tout à fait à l'abri du besoin en dehors du revenu de ses propriétés. Tout à coup une idée lui passe par la tête, celle de faire du bien autour de soi. Le voilà n'acceptant plus aucun argent des ses locataires pauvres,

au besoin même il améliore les dispositions de ses logements. Que dira-t-on de cet homme qui fait fi des sommes qui lui sont légitimement dues ? on dira qu'il est fou. Mais avec Dostoïevsky, si l'on va au fond des choses, on s'apercevra que ce propriétaire rare est un homme de bien. Jeter des pièces d'or au milieu de la foule est un acte qui indique un détraquement de l'intelligence telle que nous la comprenons, et cependant celui qui commet cet acte de folie éprouve une jouissance que ne peuvent connaître les cerveaux mieux équilibrés. Il éprouve une satisfaction dans le bonheur qu'il répand au hasard et à pleines mains : C'est un fou, oui, mais un fou dont le cerveau est seulement atteint « dans les ressorts qui ne nous servent que pour le mal » comme le dit M. de Vogüé.

Donc, Dostoïevsky a fait l'étude du détraquement cérébral chez l'individu dont la partie intellectuelle qui pousse au mal n'existe plus, tandis que la partie qui dirige l'homme vers le bien est particulièrement développée. L'équilibre est parfaitement rompu, et de même que M. Cherbuliez pense que l'esprit ne peut vivre sans la matière, Dostoïevsky fait ressortir que le bien et le mal ne peuvent exister l'un sans l'autre.

Il y a pour le lecteur des points d'interrogations à chaque ligne du livre qui nous occupe ; chaque phrase est une énigme à déchiffrer, comme celle-ci, par exemple : « L'un ne croit pas du tout en Dieu, et l'autre y croit à un tel point qu'il fait une prière avant d'assassiner les gens ! »

Nous ne croyons pas que la question sémitique inquiète beaucoup l'esprit des Français, et si le livre de M. Drummont a eu tant de succès, cela tient bien plus aux scandales révélés et aux personnalités dont l'auteur ne s'est pas fait faute, qu'au fond même de la question. En somme il y a moins de juifs dans toute la France qu'il y en a à Berlin. Nous ne sommes donc pas envahis par les fils d'Israël, et si la banque juive détient à peu près toutes les valeurs industrielles, ce n'est pas entre ses mains que se trouve la rente ; elle n'est pas non plus propriétaire de la terre cultivable. A un certain moment, la culture gagnait beaucoup d'argent. Le paysan était riche, son bas de laine trop rempli aurait crevé s'il ne s'était vidé un peu dans les caisses de Sociétés financières dont les programmes alléchants persuadèrent même l'avare cultivateur d'acheter quelques actions industrielles. Le paysan fut vite désabusé et il revint au seul mode pratique pour lui de placer sûrement ses économies, l'achat de la terre. Chez nous le juif n'achète pas la terre, ou du moins s'il l'achète en masse c'est pour la revendre en morceaux très divisés, ce sont là ce que l'on dénomme, les opérations de la « bande noire ».

En Russie, en Pologne surtout, le juif possède tout, et du petit au grand, chacun doit lui payer tribut, et un tribut qui n'est pas mince. Le juif serait tout puissant s'il avait le nombre, mais comme les chrétiens qu'il exploite forment une population vingt fois plus grande, le seul mobile qui puisse le retenir est la crainte d'un massacre général, ainsi que nous en avons pu voir déjà les prémices.

En lisant **la Russie Juive** de M. Kalixt de Wolski, il ne faut pas se faire d'illusion sur le sort des juifs. Ils exploitent fort habilement les vices et la misère d'un peuple ignorant, pauvre et ivrogne, mais gare au réveil !

Le livre de M. Georges Price, **Série B — N° 89**, est un roman judiciaire, ni plus ni moins vraisemblable que tous les ouvrages de ce genre ; mais ce qui m'étonne, c'est la présence sur la couverture du volume de cette grande femme couverte seulement d'un voile étroit et transparent qui ne cache absolument rien des charmes qu'elle pourrait avoir. Il me semble que l'acheteur, sous cette illustration, ne cherchera pas ce que M.Georges Price y a mis, c'est-à-dire un roman touchant et dramatique à la fois, et dans lequel les lecteurs de Catulle Mendès n'ont rien à trouver. Pour ceux-ci, il y aura désillusion et pour les amateurs de drames judiciaires, les hanches et le reste de la femme ne sont pas une indication suffisante du genre de l'ouvrage.

Quant au titre du volume, *Série B — N° 89*, c'est purement et simplement le n° du billet de banque sur lequel roule les péripéties du récit.

Le roman de M. Louis Ulbach, **la Maitresse du Général**, montre, au milieu de péripéties émouvantes et habilement amenées, comment une nation que nous n'avons pas besoin de nommer, sait s'emparer par tous les moyens, même par les femmes, des secrets diplomatiques et des plans militaires dont elle a besoin pour vaincre plus facilement. On a déjà traité ce sujet ; rarement on l'a fait avec plus de talent.

Marthe et Christine, voilà un roman signé Zari, un pseudonyme sans doute, qui a été écrit par un homme ne connaissant que très vaguement les milieux où il place ses personnages. Christine est la fille du comte de Kervent. Celui-ci, ruiné par un incendie, devient impotent, tandis que sa fille, lui faisant croire qu'elle a trouvé une position d'institutrice, travaille comme compositrice dans une imprimerie. La jeune fille ne tarde pas à être aimée à

la fois par un jeune duc, poète à ses heures qui fait imprimer ses œuvres, et par le metteur en pages sous les ordres duquel elle travaille. Mais à l'atelier elle ne se fait plus appeler Christine, elle est engagée sous le nom de Marthe.

Du roman, il n'y a rien à dire qu'à en constater la faiblesse, mais lorsque l'on sait ce qu'est un atelier d'imprimerie et que l'on voit un auteur raconter qu'une jeune fille, après huit jours d'apprentissage, gagne cent quatre-vingt francs par mois, on est obligé de s'avouer que l'auteur ne se doute]pas seulement de ce que c'est que ce petit instrument que l'on appelle composteur.

L'auteur du livre qui fit une véritable sensation dans le monde littéraire, *Le baiser de ténèbres*, Achille Mélandri, vient de donner une œuvre nouvelle, **Patte de velours**, dans laquelle le tempérammment si dramatique de cet écrivain s'élève toujours à la plus grande hauteur. Le style de M. Mélandri est très coloré et ses portraits parfaitement rendus, que l'auteur traite la figure touchante de Murette, qu'il burine la nature de cette femme sensuelle à laquelle on a donné le nom de Patte de velours ; qu'il peigne les traits puissants du meunier Robin Fauveau, ou qu'il esquisse la silhouette du garde champêtre Labraguette.

Achille Melandri est un damaturge dont les œuvres sortent de l'ordinaire.

Amis, par M. Edmond Haraucourt, est une étude profondément fouillée, dans laquelle l'auteur insiste sur le mal que peut faire la femme entre l'amitié de deux hommes. Mariée à l'un deux, la femme s'irrite de la froideur de l'autre; elle n'a pas de repos qu'elle n'ait séduit celui-ci, puis, par un raffinement de cruauté, c'est elle qui rapporte à son mari que son ami l'a trompé. Elle quitte le foyer conjugal emportant la joie infernale du mal qu'elle a fait,

Désabusé, le coupable se jette aux genoux de son ami, devient son consolateur lorsque ce n'est pas le mari trompé qui reconforte l'ami abimé sous le poids du crime commis.

Ce livre est une œuvre de valeur, œuvre forte et consolante, puisque l'amitié résiste aux plus lourds assauts.

Le livre de Jean Fusco, **Chez nous**, est un ouvrage qui, sous forme de roman, explique la situation des mineurs en Belgique. L'auteur n'a pas la prétention de refaire le *Germinal* de M. Zola, et, sur les misères de ces pauvres hères qui passent leur existence sous la terre, il n'y a plus rien à dire, mais

après les scènes terribles de pillage, d'incendies, de meurtres même qui bouleversèrent un instant la contrée occupée par les charbonnages belges, il se demande ce que l'on a fait et ce que l'on peut faire pour en prévenir le retour.

« Que restera-t-il de ce drame lugubre ? Quel enseignement sera-ce pour les indifférents et les riches ? Les premiers sortiront-ils de leur criminel égoïsme et les seconds sentiront-ils — non par le cœur, mais par le cerveau — que le moment de donner est venu ? Accorderont-ils par peur ce qu'ils n'ont pas accordé par pitié ?

« Si oui ; si ce résultat à jamais heureux était obtenu, si le pillage faisait naître la charité ; si le sang et les larmes, les mortelles angoisses souffertes avec héroïsme ; si tous ces déchirements, ces cris et ces sanglots doivent faire jaillir une étincelle de miséricorde de tant de cœurs fermés aux douleurs humaines, qu'alors l'émeute soit bénie, bénie mille fois.

« Mais, hélas ! cet espoir est vain, — et ceux qui ont poussé à la révolte auraient dû le sentir, — car n'est-ce pas une utopie que de compter sur la durée d'une pitié née de la crainte ? Et d'ailleurs où prendraient-ils l'argent des aumônes, ces misérables polichinelles se débattant dans les convulsions d'une fin de siècle les poussant à tout sacrifier au besoin de paraître ? A-t-on jamais vu s'accomplir aussi froidement les crimes les plus féroces — et combien nombreux ? Autant de gens du monde comparaître en cour d'assises pour escroqueries — sans compter les turpitudes inconnues — et cela pourquoi ? pour l'argent. Et pourquoi cet argent ? pour paraître, faire parler de soi, satisfaire des passions mauvaises et des vices honteux.

« Comment remédier à un tel état de choses ? Une révolution ? Une guerre civile ? Un écrasement de toute cette vermine croupissant dans son égoïsme ? Peines perdues, crimes improductifs. Ce qu'il faudrait, c'est la représentation du peuple au Parlement, afin que la charité fût régie par des lois, car, n'est-ce pas atroce de songer que, s'il y a des sœurs de charité — ces admirables filles — des milliers de moines sont entretenus à ne rien faire, alors que de pauvres êtres meurent de faim ? N'est-ce pas atroce, de songer que des actrices gagnent des centaines de mille francs pour venir se pâmer devant des crétins criant « bravo ! bravo ! » d'une voix mourante ? devant tout un public se passionnant à écouter des cris et des larmes de convention, pendant que de vraies mères pleurent de vraies larmes, en disant aux petits qu'il n'y a plus de pain ?

« Est-ce juste ? Est-ce humain ? Est-on un révolutionnaire ou un socialiste parce qu'on trouve que cela crie vengeance ?

« A parler vrai, si la bourgeoisie est pourrie et la noblesse de même, le peuple l'est également, et la seule révolution qui puisse amener une solution,

c'est la nature qui devrait la faire, la nature qui, elle aussi, se soulève, se révolte, s'insurge par fraction, et cela à des intervalles de plus en plus rapprochés, de façons diverses et terribles. Non, il ne faudrait pas l'impuissante main des hommes, mais bien la force aveugle des éléments déchaînés, produisant un écrasement général, un choc effroyable faisant toutes ces pourritures se heurter les unes les autres. Pareils à des bouchons de liège surnageant toujours, seuls, les forts reparaîtraient après la tempête.

« Ceux-là établiraient la société nouvelle.

« Que serait-elle ? Qu'en sortirait-il ? Nul ne peut le prévoir.

« Une chose pourtant est certaine, inévitable, parce qu'elle tient à l'humanité même ; c'est le besoin de domination des uns et le manque de fierté des autres ; l'activité contre la paresse ; l'intrigue contre la loyauté ; ce quelque chose enfin que les Flamands appellent « l'instinct de la bête », et qui fera que toujours, toujours, malgré les révolutions passées et les révolutions futures, que toujours il y aura des pauvres et des riches, des opprimés et des oppresseurs, des dupés et des dupeurs.

« Il y aurait sans doute, après que les éléments se fussent faits justiciers, une ère de moralité approximative et de bien-être relatif ; — la lutte pour la vie ayant perdu de son âpreté — mais combien cela durerait il ? un demi-siècle ? un siècle ? deux siècles même ? et après ? Non, tout s'en va, se détraque et s'effrite en attendant que tout s'effondre, et que l'univers redevienne chaos après une titanesque convulsion de la nature, une gigantesque agonie de cette vieille machine ayant six mille ans d'âge et qui meurt d'épuisement.

« Peut-être une nouvelle génération, tout autre, sortirait-elle de ce monde nouveau. Peut-être un mécanicien de génie graisserait-il mieux les ressorts de cette machine immense. Peut-être l'électricité enfin, ce soleil terrestre, donnerait-il au monde vierge l'étincelle de vie immortelle et d'éternelle sagesse ? Qui sait...

« — Divagation ou paradoxe ! criera-t-on.

« — Raison et modestie, répondrons-nous.

« Rassurez-vous, bonnes gens qui exigez des conclusions à tout sujet sérieux — il se trouvera toujours des fous et des présomptueux en quantité suffisante pour « résoudre la crise sociale », pour couler en formule cette lutte géante entre la misère et la richesse, l'exploitation et la servitude.

« Ce que nous avons voulu faire, c'est une étude sérieuse et vraie, à côté de tant de mensonges et de calomnies ; prouver que le peuple est bon quand on l'aime ; que la bourgeoisie est cruelle et méchante ; que les chefs d'industrie que *Germinal* a représentés au public comme des voleurs, et leurs femmes

comme des prostituées, sont encore — tout imparfaits qu'ils soient — meilleurs que les autres et plus dignes d'intérêt à cause de leur vie difficile, laborieuse, triste des tristesses qui les entourent.

« Les dernières lignes de ce livre, écrit au milieu d'une population ouvrière, besogneuse et méritante, ne peuvent donc être qu'un appel à la pitié : puisse-t-il être entendu.

« Oui, aussi longtemps que nous aurons vie et force, prêchons le calme et la patience aux déshérités ; soyons actifs à combattre la misère ; dévoilons les crimes de lèse-pitié ; forçons, par tous les moyens, les gens à être charitables, en les prenant par l'amour-propre, par l'orgueil, par l'envie, par tous les côtés mesquins de leur cœur racorni.

« Les autres — les bons — donneront d'eux-mêmes, et ce leur sera joie douce et bénie. »

M. Jean Fusco est certainement animé des meilleurs intentions et c'est pour cela que nous avons cité la conclusion de son livre, livre de bonne foi, de convaincu. Mais s'imagine-t-il qu'une crise sociale semblable à celle que nous traversons en ce moment se résoud en invoquant la charité des gens ? Et qu'est-ce que c'est que cet appel à la nature pour réduire le nombre des hommes qui « bataillent pour la vie » ! est-ce du raisonnement ? M. Jean Fusco se plaint de la bourgeoisie qui n'a plus que le grand désir de paraître et de jouir, mais a-t-il réfléchi à la situation morale de ces travailleurs des mines en faveur desquels il invoque la charité. Ce n'est pas d'hier que l'on exploite les entrailles de la terre, et ceux qui travaillaient il y a plusieurs milliers d'années à l'extraction du minerai de fer ou de cuivre ne vivaient pas absolument comme des petits seigneurs. Le même besoin de jouissances que l'auteur du livre dont nous nous occupons reproche aux classes riches, existe chez le peuple, et comme la résignation que donnait la foi religieuse disparaît avec la disparition de cette foi, le travailleur malheureux se rue sur le possesseur du capital, histoire de jouir un peu à son tour.

Vraie ou fausse, je le dis parce que je le pense absolument, la croyance en un avenir meilleur a été, est et sera le seul frein qui a pu arrêter, arrête encore et pourrait arrêter les misérables dans leurs revendications brutales. M. Jean Fusco invoque la Charité ; la charité ne peut venir en aide à des millions de travailleurs, et, je puis l'assurer, que si l'on distribuait à tous ceux qui sont malheureux en ce monde les centaines de mille francs qu'il reproche à la bourgeoisie de donner aux actrices et aux chanteurs de goguettes, il en reviendrait bien peu à chacun, pas même de quoi acheter une des feuilles de son agréable roman.

Toutes les situations ne sont pas heureuses dans la vie et, s'il faut en croire M. Emile Gossot, le meilleur moyen de s'en tirer est encore de faire face aux évènements et, particulièrement la femme peut arriver par des prodiges d'économie et de savoir faire, à atténuer la misère qui peut régner dans les familles pauvres. Justement, l'héroïne du roman de M. Gossot, **Madeleine**, est une brabançonne, ce qui prouverait qu'au pays de M. Jean Fusco il y a des femmes résignées et habiles qui pourraient donner d'excellents avis et de meilleurs exemples encore à leurs maris qui s'imaginent que les grèves amènent la solution des questions sociales.

M. Gossot, un grave professeur du lycée Louis-le-Grand s'est aperçu que le public goûtait peu les livres de philosophie et de morale, aussi, voulant se faire entendre, il arrive à faire absorber l'amertume de ses instructions sous la forme romantique.

Ah ! que M. Henry Cochin, dans la lettre-préface qu'il a placée en tête du volume, est fin, spirituel et juste dans son appréciation.

« Vous m'avez permis de lire, avant le public, ces récits si intéressants et si instructifs.

« Vous voulez que je vous en dise mon impression.

« Hélas ! Monsieur, vous n'êtes pas dans le mouvement ! Vous n'êtes ni « naturaliste, ni impressionniste, ni décadent ! Vous refusez absolument de « vous soumettre à la grande *névrose* de notre temps. Votre esprit est sain et « bien portant, et vous prétendez le conserver tel.

« Vous parlez encore de choses qui sont depuis longtemps mortes et enter- « rées, s'il faut en croire les grands docteurs du temps : religion, idéal, loi du « travail, charité, dévouement. »

Oui, M. Henry Cochin a bien raison, parler de ces choses est hardi, mais M. Gossot n'est point du tout disposé à hurler avec les loups, bien au contraire ; il voit que l'éducation de la jeunesse, et particulièrement celle des femmes, fait fausse route, il tâche de la remettre en bon chemin, non en magister pédant, mais en écrivain aimable.

C'est la bourgeoisie que M. Oscar Méténier a pris à parti dans la **Bohème bourgeoise**, non pas cette bourgeoisie enrichie dans le commerce et l'industrie qui digère, peut-être un peu égoïstement, la fortune gagnée par les bras des travailleurs, mais cette bourgeoisie qui vit on ne sait de quoi et comment; qui fait du bruit, reçoit, et au fond, n'a pas le sou. L'œuvre est curieuse, parce que le héros du récit n'est autre qu'un écrivain, peut-être

M. Méténier lui-même, qui penètre au milieu de cette bohème et l'étudie à sa façon. Les milieux où l'auteur conduit ses lecteurs ne sont pas toujours d'une propreté absolue, et la morale qui se dégage de l'œuvre est un peu douteuse. C'est une étude. c'est tout dire; et lorsque l'on passe près de la bouche d'un égoût on en est quitte pour se boucher le nez.

Mais si vous voulez lire un joli roman, une œuvre gracieuse, charmante, adorable, je vous recommanderai **Suzanne Aubriès**, par M. Augustin Lion, un auteur qui s'est déjà fait connaître par deux ouvrages de valeur.

M. Augustin Lion est un idéaliste qui croit encore à l'amour, qui sait peindre de beaux tableaux de la nature et rendre sous une forme délicate l'expression de doux sentiments.

Au milieu du désert sentimental qui se fait dans notre littérature, l'œuvre de M. Augustin Lion se présente comme une fraîche oasis où le voyageur altéré par la sécheresse des constatations pessimistes peut se rafraîchir aux sources des joies de ce monde qui se rencontrent bien encore parfois, quoiqu'on en dise.

M. Louis Collas, dans son joli roman, **Tout ou rien**, prouve que l'homme le plus enraciné dans ses préventions se laissera toujours séduire par le gracieux sourire d'une jeune fille, lorsque celle-ci, par ses vertus, saura faire vibrer la corde sensible cachée sous une feinte sécheresse de cœur. Il s'agit ici de la nièce d un homme qui a juré une haine éternelle à son frère parce qu'il a fait un mariage contraire à ses vues.

Le roman roule sur le raccommodement des deux frères par l'intervention de la fille et de la nièce de ceux-ci.

Je crois que M. Charles Richard, dans le titre de son dernier roman a véritablement trouvé le mot qui caractérise notre fin de siècle, **Peur de la vie**. Oui, chacun tremble devant la tâche de vivre, et ce qui était jadis une joie est devenu un chagrin. C'est que l'homme en effet ne saurait vivre sans qu'autre chose que la matérialité le fît mouvoir. Ah ! si toutes les croyances qui autrefois nous soutenaient nous font défaut, si notre conviction se fait de plus en plus que la vie n'est qu'un accident qui n'a pas de sanction, gardons une place pour l'amour, c'est encore un consolateur; tel est le fond de l'étude psychologique de M. Charles Richard, étude joliment encadrée dans de brillantes descriptions des provinces de la Loire, avec leurs vastes étendues de terres, leurs étangs, leurs forêts.

Le nom fatal, la nouvelle œuvre de M. de Gastyne, soulève encore cette question déjà traitée bien des fois de l'irresponsabilité du fils d'un criminel. Quoique tout le monde soit du même avis, il n'est pas un père de famille qui verrait avec plaisir sa fille s'éprendre du fils d'un assassin et lui donnerait son consentement, si elle voulait absolument l'épouser.

M. Jules de Gastyne, grâce à son talent reconnu, fait passer sa thèse comme une lettre à la poste, mais ne peut arracher de l'esprit de ses lecteurs ce dicton faux tant que l'on voudra : « tel père tel fils ». Les romanciers présentent toujours des fils d'assassins qui sont des modèles de vertu ; le tout est de savoir si les criminels produisent une telle graine. En somme, le roman de M. de Gastyne est intéressant, très dramatique, et s'il ne m'incite pas à aller chercher un gendre parmi les fils des récidivistes qui vont peupler la Nouvelle-Calédonie, il m'a fait passer d'agréables heures de lecture.

Peut-on mourir d'amour ? telle est bien la question posée par le roman du marquis de Castellane, **Désenchantée**. Chose assez curieuse, l'auteur, qui a choisi une donnée triste, a écrit un livre qui, en somme, est assez gai, et cela, je crois, parce qu'il est un railleur plutôt qu'un psychologue, et que son étude ne l'inquiète que très médiocrement.

Cette femme, Jeanne de Coulanges, qui épouse M. Calmet histoire de redorer un peu le blason de sa famille, n'est pas intéressante comme type, parce qu'elle est sans caractère. Elle a trompé son mari, a aimé éperdument un attaché d'ambassade, Paul Fourrier, et lorsque celui-ci fatigué d'un amour qui le « cramponne » cherche par tous les moyens possibles à s'en débarrasser, elle le poursuit jusque dans les bras de ses maîtresses.

Désenchantée ! elle peut l'être mais elle n'a aucune dignité, et lorsqu'elle meurt bêtement, non pas d'amour mais bien de jalousie, ma foi on ne la regrette pas. Le plus sympathique dans tout cela, quoiqu'il soit le plus brutal, c'est encore le mari parce que son caractère est tout d'une pièce, il est vrai.

Maintenant il faut dire que d'après les romanciers, les femmes ont des caractères si extraordinaires que celui de Jeanne de Coulanges, pour être une exception, est peut-être une observation personnelle de M. de Castellane, comme l'**Histoire d'une Femme** par M. Pierre Dernaud pourrait être une histoire à moitié vraie, en tout cas une étude remarquable de caractère féminin. Seulement il faut reprocher à l'auteur d'avoir introduit la scène du cadavre, scène tellement dramatique que l'on a presque envie de sourire ainsi que

cela arrive parfois lorsque l'on écoute un de ces vieux drames qui jadis firent *flores* au Boulevard du Crime.

C'est un volume très fantaisiste, celui qui a pour titre **La Femme artificielle** et pour auteur M. Gustave Pig. On dit, il y a tant de méchantes langues, que l'esprit de la femme est rempli d'artifices diaboliques; eh bien! voilà qu'un constructeur habile est parvenu à fabriquer une femme à laquelle il ne manque que le souffle de vie, et cette statue qui n'a pour elle que sa beauté parvient encore à troubler les cervelles masculins. Ce ne sont pas les qualités que l'homme cherche chez la femme, mais seulement son esthétique.

Parmi les récits, au nombre de quatre, qui composent ce volume, **Le Duel de Mademoiselle Dessang** n'est pas le moins joli : Cette folle jeune fille qui se bat en duel avec un jeune homme qui n'a eu d'autre tort que de lui dire qu'elle est belle et qu'il l'aime, qui, après avoir blessé grièvement son adversaire, se prête à la transfusion de son sang pour sauver le pauvre agonisant, offre un petit portrait très agréablement tourné. Lorsque le jour de leur mariage, quelqu'un dit à son voisin :

— Est-ce vrai, Monsieur, que ces jeunes gens aient eu un duel terrible ?

— Mais oui, Monsieur.

— Et quel fut le vainqueur ?

— Ils se sont enferrés mutuellement.

— Ah ! les blessures furent graves ?

— Très graves !... Tous deux touchés au cœur.

Dans **La jolie Cabotine**, par M. Armand Dubarry, les affaires de cœur n'ont rien à voir. C'est l'histoire d'une petite actrice d'un théâtre de dernier ordre qui parvient, grâce à sa beauté, au plus haut degré de fortune et arrive à se faire sacrer étoile par les intrigues galantes de ses protecteurs. Elle ruine les gens haut titrés et fortement rentés, puis l'étoile pâlit; s'étant élevée tout d'un coup à l'apogée de la vie galante, elle ne pouvait plus que redescendre désormais ; elle redescend donc, poussée paru ne force irrésistible, jusqu'au jour où, pour enrayer sa déveine, elle se résigne à épouser un cabotin de ses camarades, son adorateur passionné parce qu'il se figure qu'elle possède quelque argent. Trompé dans son attente, ledit cabotin la bat comme plâtre. Elle se sépare et finit dans le ruisseau.

Male parta male dilabuntur. Ce qui est mal acquis se dissipe mal, dit cet adage latin qui est la moralité de l'œuvre de M. Armand Dubarry.

M. Paul Pourot est un jeune écrivain ayant du style et beaucoup de talent d'observation, et son nouveau volume, **A quoi tient l'amour**, en est une preuve indéniable. Seulement, M. Pourot, qui appartient à l'école naturaliste, a choisi un sujet assez délicat à traiter, et pour se faire bien comprendre, il est obligé d'entrer dans certains détails de la vie intime qui ne sont pas toujours agréables pour le lecteur.

Je l'ai dit bien des fois, le mot « amour » a un sens très vague, et dans l'exemple qu'il nous donne de deux amants que les banalités de la vie intime finissent par séparer, je n'ai pas trouvé ce sentiment d'affection qui, seul, devrait porter ce nom, amour.

Pourquoi Paul s'est-il détaché de sa maîtresse ? parce que ne gagnant pas assez d'argent, Henriette doit lui préparer ses repas et se livrer à des travaux de ménage ; parce que vivant dans la même chambre, l'idéal de la femme disparaît dans la réalité des infirmités humaines ; parce que l'ayant prise vierge, elle se déforme par l'enfantement et devient moins jolie. Est-ce donc aimer que ne voir dans la femme dont on a fait sa compagne qu'un objet de luxe qui perd tout son prix à la moindre écornure ?

Non, ici il ne s'agit pas d'amour véritable, c'est-à-dire de sentiment. M. Pourot a parfaitement observé comment l'homme se fatigue de la possession de la femme quand il vit d'une façon trop intime avec elle, lorsqu'il ne l'aime que pour le plaisir ou l'orgueil qu'elle lui donne, mais tout cela n'est pas de l'affection, parce que l'affection passerait au-dessus des petites misères de la vie humaine.

L'étude est curieuse quoiqu'elle doive répugner à certaines natures délicates.

Lorsque l'on est poète et que l'on sait faire vibrer les mâles accents d'une lyre puissante, pourquoi pencher la tête comme la fleur altérée, pourquoi ne point regarder en haut et donner au recueil de ses œuvres un titre qui sent le pessimisme. **Les Résignées**, ainsi M. Georges Littamare dénomme ses poétiques productions ! Résignées à quoi ? A n'être point lues ? Tous les poètes en sont là, mais pour mon compte je déclare que j'ai lu et relu même l'œuvre de M. Georges Littamare, que j'y ai trouvé grand plaisir et, comme je veux le faire partager à mes lecteurs je me permets de citer ici un des poèmes de ce recueil : Puisse cette lecture leur inspirer le désir de lire dans le volume les autres poèmes dont ils pourront juger la valeur sur celui-ci : **Le Barde**,

La Forêt

Que la forêt ce soir est sombre !
Pas un bruit dans les vieux taillis,
Pas un chant qui traverse l'ombre,
Dans les airs pas un gazouillis ;
Une pesante somnolence,
Un lugubre et profond silence,
Pas une voix dans le gazon,
Pas même le cri des chouettes ;
Parfois un grand vol d'alouettes
Qui disparaît à l'horizon.

Pourtant aux feux crépusculaires
Le bois dort plein de nonchaloir.
Sous les mourants rayons solaires
La torpeur chaude d'un beau soir.
Tout à coup, sortant de leurs bauges,
Des fauves s'enfuient vers les Vosges,
Frôlant les arbres frémissants,
Les sangliers aux longs poils rudes,
Les cerfs amis des solitudes,
Les loups aux yeux phosphorescents.

Pourquoi donc à travers l'espace
Ces courses folles dans la nuit ?
Un grand vol de corneilles passe,
Un long troupeau de loups les suit.
Tordant de vagues silhouettes
Les loups, les cerfs et les chevrettes,
Tous ont des galops effrénés,
Et sur les bords du grand bois sombre,
Comme des phalènes dans l'ombre,
Dansent des feux disséminés.

Sous le reflet des feux s'allongent
Des ombres rampant sur le sol :
On dirait des spectres qui plongent
Pour reprendre aussitôt leur vol.
Aucun bruit. Sont-ce des fantômes ?
Sont-ce des revenants, des gnomes
Damnés que l'enfer a vomis ?
La lumière devient moins vive.
Le feu meurt. Quel est ce qui vive
O Dieu ! Ce sont les ennemis.

II.

LE DOLMEN

Un grand dolmen se dresse au fond d'une clairière.
Roule sous son manteau de lichen et de lierre,
Il se rit des années, insensible à leurs coups.
Là, du temps des aïeux, ravageurs de royaumes,
Le torse nu. la hache au flanc, portant pour haumes
La corne des aurochs ou le mufle des loups.

Les guerriers chevelus, aux lourdes nattes blondes,
Apportaient le butin des guerres vagabondes,
Des sables de l'Afrique ou des steppes du Nord
Là, captifs et voués à la même tuerie,
Les vaincus de l'Hellas, de Rome ou d'Ibérie,
Demandaient à leurs dieux d'accélérer leur mort.

Là, couronné de Gui, parfumé de verveine,
De ses doigts consacrés faisant saillir leur veine,
Le druide enfonçait le glaive à manche d'or
Dans le flanc découvert de la victime humaine,
Et pontife aspergeait, le front grave et sans haine,
Les Brenns et les chiefstains du sang fumant encor.

Puis les Bardes venaient, vêtus de robes blanches,
Leurs luths de corne noire attachés à leurs hanches,
Sur le corps des vaincus, entonner le bardit.
Et les guerriers chantaient en heurtant en cadence
Le tranchant de leur hache, ébréchée dans leur danse,
Tournant échevelés autour du roc maudit.

III.

LA LÉGENDE

La forêt ne voit plus, dans les grottes prochaines,
Le sang des prisonniers teindre le pied des chênes ;
Mais, près du vieux dolmen, le bois est plus épais,
La liane a des nœuds comme un corps de vipère ;
L'if élève son noir et formidable dais;
Un rempart de buissons cache l'autel en pierre,
Et le berger craintif n'en approche jamais.

Il se dresse géant sur un haut promontoire.
A ses pieds un étang, hideux laboratoire,
Distille des poisons dans ses roseaux épars,
Abîme louche où dort une lymphe saumâtre,
Marais visqueux, jonché de flasques nénuphars
Qui répand sur les pins de la forêt bleuâtre.
Comme un suaire froid de fétides brouillards
Et sur l'autel maudit s'est fait une légende :
Des pâtres égarés une nuit dans la brande;
Voilà près de cent ans (1692), ont vu loin des chemins
Un chœur aérien de vagues formes blanches,
Tournant sur la bruyère avec des cris humains ;
Des râles se mêlaient au frôlement des branches
Et des épieux de fer résonnaient dans leurs mains,

Debout sur les débris de l'âpre sanctuaire,
Un fantôme drapé dans les plis d'un suaire,
Hurlait un chant de guerre et conduisait le chœur.
Et les formes tournaient, blanches dans la nuit brune,
Avec des bruits d'acier rythmant un chant vainqueur.
Puis la brume roula, sanglante sur la lune,
Et du dolmen coulait une rouge liqueur.

Voilà près de cent ans que les rondes guerrières
Ne foulent plus la mousse épaisse des clairières
Pourtant deux fois depuis, sous les ramaux touffus,
Deux fois près du dolmen aux profondes assises,
Quand l'étranger souilla nos étendards vaincus,
On entendit, mêlés au sifflement des bises,
Des cliquetis de fer avec des cris confus.

IV

1870

Gronde aujourd'hui dans les broussailles,
Cri du fer, chant des javelots.
Bardes des antiques batailles,
Que ta voix couvre les sanglots.
L'ennemi foule ta patrie ;
Sur ta mère auguste et meurtrie
Le Prussien mache inassouvi ;
Les lourds bataillons dans la plaine
Laissent des tas de chair humaine,
Mais c'est dans ton sol asservi.

Chantre des races disparues,
Crie à travers les arbres verts ;
Que ton fauve appel dans les rues
Sonne comme un glas, à travers
Les vieux dolmens, les pierres grises,
Le toit des maisons, les églises,
Les villages et les hameaux,
Hurle à la mort, appelle et crie :
Ceux qui sont morts pour la patrie
Dorment encore sans tombeaux.

Ceux qui restent dans la mêlée
Sont pris dans un cercle de fer ;
Bloqués au fond d'une vallée,
Vont-ils périr dans cet enfer ?
Partout sur le flanc des collines,
Sur les plateaux, dans les ravines,
Des bataillons au casque noir !
Contre la phalange amassée
Ils s'élancent tête baissée,
Ivres d'un fauve désespoir !

Ils vont ! la vivante muraille
Cède à leur effort surhumain !
En avant ! encore une entaille !......
Ils tracent un rouge chemin
Dans le fourmillement des piques......
A quoi bon vos luttes épiques
Brûlez l'aigle de vos drapeaux,
Brisez le fer de vos épées,
La grande voix des épopées
Est muette pour les troupeaux !

Pâles, courbés sous l'avalanche
Des bataillons, toujours nouveaux,
Les vieux chefs à l'aigrette blanche
Cassent le front de leurs chevaux.
Honte immense ! Comment te taire ?
Le drapeau blanc parlementaire
Met fin au long égorgement,
Et le dominateur des Gaules
Sous le sort courbant les épaules,
Rend son armée à l'Allemand.

Chute lugubre et dérisoire !
Avoir voulu tout conquérir
Et ne pas même avoir la gloire
De pouvoir noblement mourir !
O vous tous qu'un nimbe auréole,
Vieux Brenns, vainqueurs du capitole,
Rois que nul n'a vu défaillir,
Généraux vierges de parjure,
N'avez-vous pas tous, sous l'injure,
Senti vos vieux os tressaillir?

V

Le soir de Sedan

Ce soir-là, la forêt, dans une torpeur douce,
Dormait nonchalamment dans sa couche de mousse ;
Un vent tiède et léger jouait dans les roseaux,
De lourds parfums flottaient dans le bois solitaire,
Mais dans l'air énervant qui flottait sur la terre,
Pas un bruit, pas un cri, pas même un chant d'oiseaux.
Tout à coup, dans le ciel zébré de lueurs sombres,
La lune, d'un feu rouge, ensanglante les ombres;
Un vent d'orage siffle et soulève les flots.
L'étang visqueux frémit : l'onde frissonne et pleure ;
Poussant son eau verdâtre aux ajoncs qu'elle effleure,
L'ouragan se déchaîne en déchirants sanglots.

Puis, sous le choc des ifs brisés par la tempête,
Parmi des sifflements pareils aux cris humains,
Une forme se dresse horrible sur la crête
Du dolmen, hache au flanc, et se tordant les mains.

Une voix retentit gémissante et profonde ;
Dans les cornes d'Auroch sonnent des beuglements.
La tempête grandit, la voix plus rauque gronde
Et couvre des sapins les sombres craquements.

C'est le barde ! Debout tel qu'il était naguère,
Il étreint l'autel gris de ses bras frémissants,
Et, poussant dans la nuit son hurlement de guerre,
Plus haut que le tonnerre éclatent ses accents :

Secouez le sommeil qui clôt vos paupières,
Bardes, chantres des grands exploits ;
La brise de la nuit pleure dans la bruyère,
Le renard glapit dans les bois.

Les damnés sont sortis des ardentes fournaises.
Les esprits planent sur les eaux.
Le feu follet se heurte au tronc sec des mélèzes.
J'entends s'entrechoquer des os !
Les spectres des guerriers, fourmilière mouvante,
Traînent les lambeaux de leurs corps
Les oiseaux de la nuit se taisent d'épouvante,
C'est l'heure d'évoquer les morts !

Sortez tous de la nuit, de la terre et des flots.
Bardes ! sortez de votre tombe.
Parlez-nous ! suffit-il de pleurs et de sanglots,
Quand un peuple vaincu succombe,
Pour chasser l'étranger et purger les frontières
Dites, ô bardes chevelus,
Dites quels grands accents, quelles strophes altières
Vibraient aux cordes de vos luths
Aux jours de Tolbiac, quand la horde allemande
Laissa de ses cavaliers blonds
Les ossements pourris par monceaux dans la brande,
Blanchir au fond de nos vallons.

Quoi donc ! aucune voix ne romp ce lourd silence !
Quoi, dans les arbres des forêts
Aucun pæan guerrier, aucun éclair de lance !
Mes frères, êtes-vous muets ?

Oh ! vous ne l'étiez pas, frères, lorsque la France,
Armant les derniers de ses fils,
Les jetait eux, son sang, sa chair, son espérance,
Pieds nus, au-devant des fusils ;
Quand l'Europe ébranlée en sa masse profonde
La menaçait, blême d'effroi,
Et qu'elle, pour répondre à la face du monde
Jetait la tête de son roi !
Répondez ! dites-nous, du fond des cimetières,
Comment vous chantiez leurs héros,
Légions, qui, tombant, se relevaient plus fières,
Ou dans l'herbe laissaient leurs os.

Oh ! dites-nous les chefs qui, dans l'antique lutte,
Sont tombés, couvrant de leurs corps
La terre des aïeux, où leur suprême chute
Enfantait des vengeurs plus forts!
Depuis ce grand Gaulois qui, dans les vastes plaines,
Sur la colline et dans le val,
Broya l'épais faisceau des légions romaines
Sous le poitrail de son cheval,
Jusqu'au grand chef muré vivant dans sa ravine
Par leur terreur, au bord de l'eau ;
Chantez-nous leurs noms, de Fleurus à Bouvine,
Du roc d'Alise à Waterloo !

Et pas un cri, pas un soupir, pas un murmure !
Par leurs cadavres en lambeaux,
Bardes, réveillez-vous sous le choc de l'armure,
Sortez du fond de vos tombeaux !
Retentissez bardits ! que votre langue austère
Sonne le glas de l'agresseur !
Et toi, terre ! ouvre-toi comme s'ouvre un cratère
Pour engloutir l'envahisseur ! »

Le vent s'est tu : l'étoile au front du ciel flamboie.
L'ouragan s'est calmé ; le brumeux horizon
Se déchire, et dans l'air passe un léger frisson.
Voici l'aube, et la nue à l'Orient rougeoie.

Nul cri ne répondit dans le ciel auroral.
Les vieux bardes dormaient du sommeil de la tombe.
On entendit un cri, puis comme un corps qui tombe.
Le jour avait éteint le concert sépulcral.

Les vieux bardes dormaient du sommeil de la tombe,
Mais un peuple veillait ;..... un peuple grand et fort,
O Barde ! et répondant à ton appel de mort,
Il se dressa stoïque et prêt à l'hécatombe.

Les fils à l'ennemi ! les pères au rempart !
Non, non, tout n'est pas mort dans la terre des Gaules.
Le peuple n'est pas prêt à courber les épaules,
Et les pieds dans le sang il saisit l'étendard.

Qu'importent tous les maux qu'il lui faudra souffrir ?
La verdure renaît après les avalanches,
Et ses fils, — fier espoir des futures revanches —
S'ils ne purent vaincre, au moins ils surent mourir.

Voilà certes une poésie qui, si elle n'est pas exempte de quelques imperfections faciles à corriger a du souffle et mérite d'être lue ! M. Georges Littamare ne se cantonne pas dans la contemplation des étoiles, et s'il sait fort agréablement rimer un bouquet à Chloris, il connaît encore mieux l'envergure des ailes de sa pensée.

Gaston d'Hailly.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La réunion en un volume d'un certain nombre de chroniques de Parisis (Emile Blavet) forme une collection précieuse de renseignements sur les faits principaux qui ont arrêté — un jour tout au plus — l'attention du tout Paris mondain. **La Vie parisienne**, tel est le titre de cet ouvrage qui restera un document pour l'histoire de notre fin de siècle.

Mais ni l'auteur ni l'éditeur n'ont pensé à l'aspirant docteur qui prendra un jo ur pour thèse, comme le dit Claretie, *Les Français du XIXe siècle d'après les chroniques du temps*, ils espèrent bel et bien que les éditions de *La Vie parisienne* s'enlèveront vivement. Leurs intérêts seraient lésés si les volumes devaient attendre les siècles futurs pour trouver un écoulement. Eh bien, toutes ces petites chroniques légères, spirituelles et non dénuées d'un fond moral, chroniques que nous avons lues au jour le jour dans le journal, offrent lorsqu'on les retrouve réunies en volume, un agrément que l'on n'y avait peut-être pas rencontré en première lecture : Elles rappellent des faits passés et quela vie à outrance que nous menons nous laisse oublier le lendemain; en lisant les pages d'Emile Blavet, pages qui datent d'hier, on se demande s'il n'y a pas déjà des siècles que les faits qu'il signale ont été mis en lumière. Nous vivons tellement vite que nous n'avons même plus la mémoire d'hier ; ce qui prouve qu'en courant, la mémoire se perd chez l'homme comme chez le lièvre.

A propos de lièvre je veux vous conter une histoire que je cueille dans un volume de M. Jean de Villeneuve, **Contes de garnison**. — Mesdames, ne rougissez pas, il y a des contes de garnison qui n'effarouchent pas la pudeur des plus prudes — donc l'histoire que je veux vous dire s'appelle l'*Heure du fantôme*.

« Coquettement assise au revers d'un coteau des Pyrénées, les pieds dans le gave, le front dans l'azur, Montagnel est un paradis terrestre.

Les indicateurs l'oublient et les touristes le dédaignent : la gare la plus proche est à huit heures de la diligence. Aussi les fonctionnaires qu'on y envoie ne se mettent en route qu'après avoir maudit le ministre et gémi sur leur infortune.

Mais, une fois installés dans une maison rose, entourée de rhododendrons et de camélias en pleine terre, quand ils ont rempli leur cave de rancio, leurs poumons d'air pur et leur vie des nonchalantes habitudes du pays basque, les plus récalcitrants se résignent et prennent l'accent pour s'acclimater.

Il en est même qui se marient, font souche et célèbrent en alexandrins les gloires de la cité d'adoption.

Or, au moment ou la *société* de Montagnel attendait le jeune sous-lieutenant de dragons, Gérard, un grave événement troublait les cervelles les moins crédules du pays.

La maison d'Autignac est un vaste bâtiment quadrangulaire, flanqué de quatre tourelles. Un vaillant capitaine d'Henri de Navarre la construisit en 1590, au bord du gave de Montagnel, quand le malin Béarnais, trouvant que Paris valait bien une messe, eut récompensé les compagnons de la bonne et de la mauvaise fortune.

Norbert d'Autignac, héritier du nom, était né deux siècles trop tard pour guerroyer, selon selon ses goûts, sous le harnois des aïeux.

De nos jours, il faut, pour guerroyer sous un harnois, les banquettes universitaires, affronter des concours. Merci bien !

Réduit au volontariat, Norbert était rentré à Montagnel hussard de deuxième classe, en attendant le Coulmiers de la revanche.

Il montait à cheval avec sa jolie sœur, Brigitte, qui égayait de ses dix-huit ans, de son rire de cristal et de ses charmants caprices, la vieille maison seigneuriale dont elle était la reine. Madame d'Autignac avait abdiqué, pour se consacrer tout entière à la dévotion et aux bonne-œuvres.

Il chassait, ou bien il conduisait les vigoureux garçons de Montagnel à ces grandes parties de pelotes, où l'on se défie de village à village et qui remplacent, là-bas, les concours d'orphéons.

Norbert était le meilleur ami de Gérard ; c'est lui qui l'avait initié aux plaisirs de la montagne, le protégeant de sa popularité et, au besoin son *maquila*, dans les galantes aventures, qu'ils recherchaient ensemble aux fêtes champêtres des environs.

On achevait de souper chez les hôtes de Gérard quand Norbert entra brusquement.

— Eh bien ! Monsieur le sous-préfet, lui avez-vous raconté notre histoire ; sait-il que la maison est hantée ? D'abord les terreurs de maman et des bonnes nous ont fait rire ; mais papa a été renversé en descendant l'escalier ; une entorse en fait foi.

« Moi qui vous parle, j'ai vu, de mes yeux vu, la porte de la cuisine s'ouvrir

toute seule, une forme blanche s'agiter devant cette porte, et j'ai ramassé deux chaises qu'Il avait fait tomber !

— Qui çà, Il ? demanda le sous-préfet.

— Caracco ! Je n'en sais rien. Mais, farceur ou revenant, j'affirme que le drôle était dans la cuisine, hier, à onze heures du soir, quand, au retour du cercle, j'y suis entré à tâtons pour prendre mon bougeoir,

Or, c'est à onze heures que papa, l'avant-veille, a fait la culbute dans l'escalier; à onze heures que Brigitte, qui n'est pas poltronne, a cru, deux fois, qu'on heurtait à sa porte; à onze heures enfin qu'on entend, tous les soirs, un tapage étrange dans l'escalier !

— C'est l'heure du fantôme ! dit en riant Gérard, qu'amusaient les figures consternées de sa tante et de ses cousines. Il y a une Dame blanche d'Autignac, une âme en peine qui, après le couvre-feu, donne des crocs-en-jambe aux pères de famille et regarde leurs filles par le trou de la serrure. Allons, ce n'est pas sérieux !

— Sérieux ou non, mon cher, je te demande de monter la garde avec moi au château d'Avenel; nous fumerons des cigarettes au coin d'un bon feu et nous ferons des rondes à l'heure du fantôme. C'est une idée de Brigitte.

— Une idée de Brigitte ! En route alors ! Et je prends ma trique pour régaler ton gêneur.

— Soyez bien prudents ! gémit la tante.

— Moi, déclara résolument le sous-préfet, je vais à la gendarmerie pour faire cerner la maison.

Nous dirons le rosaire à votre intention, murmura l'aînée des cousines à l'oreille des paladins. »

Je continuerais bien le récit de l'aventure dont le héros est un lièvre, mais la place me manque et on lira la suite dans le livre. Je dirai seulement que tout le bruit qui se fit au château d'Autignac se termine par un mariage.

Un nouveau volume de F. Marion Crawford, **Une Paroisse isolée**, vient de paraître. L'auteur de *Mr Isaacs*, un succès, a conquis droit de cité chez nous, quoique nous trouvions ses romans fortement touffus.

L'ouvrage de M. Jules Simon, **Nos Hommes d'Etat**, est la réunion en un volume des articles qu'il publia, sur les hommes et les choses politiques du jour, dans le journal *le Matin*. M. Jules Simon, dont tout le monde admire le style, si quelques-uns ont peu d'enthousiasme pour ses idées politiques, est un critique assez indulgent et dont la polémique est toujours courtoise,

M. I.-H. Rosny, sous ce titre : **Le Bilatéral**, publie un roman très curieux dans lequel il étudie les milieux révolutionnaires du Paris contemporain. Certains chapitres, plus spécialement mouvementés ou dramatiques sont, croyons-nous, appelés à retenir l'attention du lecteur, tels sont : *l'Exécution du mouchard Ternand, une Réunion des Anarchistes, le Meeting de la Semaine Sanglante, l'Echauffourée du Père-Lachaise, l'Attentat Malicaud, le Tumulte de la salle Favié, les Disputes à la Bourse, le Complot des anarchistes Lesclide et consorts.*

Le Bilatéral est un ouvrage pris sur le vif, au milieu de tous ces gens qui ne rèvent que révolution et qui se révolteraient contre eux-mêmes s'ils arrivaient au pouvoir, à moins qu'alors ils ne retournent leurs paletots et combattent les anarchistes qui voudraient prendre leur place.

Le titre de l'ouvrage de M. Henry d'Ideville, **Les Petits côtés de l'Histoire**, me paraît très heureusement trouvé pour attirer le lecteur, car il est évident que le sens de ces mots « Petits côtés » peut se traduire par « côté anecdotique ».

C'est bien l'anecdote historique que l'auteur a voulu extraire des fait principaux et, sans vouloir détruire les légendes qui font de certains hommes des demi-dieux, il a recherché dans leur vie des points de comparaison avec les simples mortels. Une certaine école, dont M. Taine semble vouloir prendre la tète, s'efforce de démontrer que Napoléon, comme quelques autres de nos grands rois, ne sont que des colosses aux pieds d'argile et ne s'aperçoivent pas que c'est leur pays qu'ils rapetissent en diminuant ceux qu'il avait à sa tète. M. Henry d'Ideville n'est point de cette école et, tout au contraire, par *les Petits côtés de l'Histoire*, par l'anecdote qui les montre non plus officiant, mais dans l'intimité, il les présente sous un jour qui ne peut que leur être favorable, car s'il leur reproche certaines défaillances, au fond il ressort que celui qui tient en mains les destinées d'un peuple est entouré de tant de compétitions qu'il est bien souvent trompé sur les véritables aspirations du peuple

M. Henry d'Ideville est sévère pour la conduite du maréchal de Mac-Mahon. Il lui reproche d'avoir trahi le parti qui l'avait élevé au pouvoir ; peut-être l'histoire sera-t-elle plus juste pour cet homme intègre qui, tout disposé qu'il était à ramener la monarchie en France, recula devant les conséquences qu'il prévoyait en présence de la haine des royalistes et des bonapartistes.

Alex. Le-Clère.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 1er Mai 1887.

Il a été fait tant et tant d'*Études parisiennes* que l'on commence à en avoir assez, et les écrivains qui, quoiqu'ils en disent, sont obligés de suivre le goût du public, laissent Paris, sa vie mondaine et ses adultères pour s'occuper un peu de la province et y chercher des sujets d'observation plus variés. Tout a été dit et commenté sur la vie parisienne, et je ne sais pas un coin curieux ou malpropre qui n'ait été décrit ou reniflé par les naturalistes en mal de littérature à gros tapage.

Il fut un temps, — était-ce le bon ? — où un homme tenant une plume se contentait de son titre d'écrivain ; il en était fier, et il avait raison. Mais il sera dit qu'en ce monde on désire toujours ce que l'on n'a pas, et les hommes de lettres, si observateurs disent-ils en parlant d'eux-mêmes, ne se sont pas aperçu qu'ils avaient été pris d'une maladie étrange, celle de vouloir être « artistes ». Artistes ? soit, il ne faut pas contrarier les douces manies de certaines gens, seulement, au salon, j'ai admiré de superbes pages d'histoire, j'ai vu de frais paysages, de délicieuses études de femmes, des portraits presque vivants ; à côté de cela un peintre avait exposé un cheval mort dont les corbeaux se disputaient la chair puante. Tous artistes, cependant ! et chose curieuse celui qui crie le plus fort à l'art, c'est l'homme à la charogne. Oh ! celui-là veut tout révolutionner. Il traite de « bourgeois » le monsieur assez sot pour placer un Boucher dans un boudoir, un Chardin dans une salle à manger. Quant aux paysages, bah ! de la « blague », la nature n'est point ainsi faite que nous la représentent les douces matinées brumeuses de Corot. Ah ! parlez-lui des cours pleines de fumier et des fosses à purin : Voilà qui est intéressant ! voilà de l'art ! Une carcasse de cheval, le corps d'un supplicié raide sur la planche tandis que sa tête grimace dans le rouge panier plein de son, voilà des documents !

En littérature, quiconque traite des infirmités humaines, quiconque peint la « bête » sans s'occuper de « l'esprit » se dit artiste ; les autres, ceux qui ne recherchent que le beau, qui poétisent encore plus la belle et poétique nature,

qui lui donnent ou plutôt lui reconnaissent une âme, ceux-là ne sont pour eux que des « Philistins », des « bourgeois » !

A mon sens, Zola est artiste dans les *Contes à Ninon* et je cherche vainement l'art dans les cuvettes de Nana.

Il faut reconnaître pourtant que l'Ecole naturaliste a fait moins de mal qu'on ne l'a dit, très peu de gens l'ayant prise au sérieux. Elle a eu du succès, et quelques uns de ses grands prêtres s'y sont enrichis, mais non pas parce que leurs « documents » intéressaient leurs lecteurs, seulement parce qu'il possèdent un admirable style, et, s'ils l'eussent consacré à la peinture de ce qu'il y a de beau dans la nature, leur réussite eût été mille fois plus complète.

Je disais donc en commençant que les investigations parisiennes ayant donné le *summum* de ce qu'elles devaient produire, les écrivains se rejettent ou reviennent à la province, et les meilleurs livres de l'année sont encore ceux qui nous parlent des régions éloignées de l'asphalte de nos boulevards toujours les mêmes et qui n'ont plus rien à nous apprendre.

Le seul fait nouveau qui se soit produit littérairement parlant de la Bastille à la Madeleine, est l'apparition sur le théâtre du Vaudeville de la *Renée* de Zola, Zola tout seul ! N'était la curiosité, le caissier de cette salle de spectacle pourrait bien aller voir pousser les feuilles, car l'auteur qui devait révolutionner l'art théâtral n'a rien révolutionné du tout. La pièce ne vaut pas grand chose, l'auteur a fait du théâtre comme tout le monde, c'est-à-dire du théâtre de convention. Le théâtre ne peut se comprendre autrement, puisque, en trois heures, on doit faire passer sous les yeux du public des évènements qui se sont accomplis souvent dans la durée de quelques années. Il n'y a pas place pour le réalisme au théâtre parce que sur la scène les choses ne peuvent se passer comme dans la vie réelle, bien plus, si elles se passaient ainsi, les spectateurs feraient défaut. On ne va pas au théâtre pour voir ce que l'on peut apercevoir sans payer à chaque coin de rue ou dans le ménage de la voisine, on y va pour se distraire, pour oublier un instant les soucis de la vie, pour apercevoir peut-être un petit coin d'idéal.

Ah ! que M. Zola se trompe quand il s'imagine que le public lui demande de renouveler le théâtre, et la preuve qu'il ne demande absolument rien au réalisme c'est que le genre qui a le plus de succès est l'opéra, surtout l'opéra-comique ; or, les gens, dans la vie usuelle, n'ont guère l'habitude de se faire accompagner d'un orchestre de cinquante musiciens, d'un monde assez considérable de choristes et d'entonner en voix de ténor les objurgations qu'ils adressent à leur belle-mère. Qu'y a-t-il de plus faux, de moins admissible que ces gens qui répètent pendant dix minutes et en chœur : « Marchons !... avan-

çons sans bruit ! » et qui restent là plantés devant le public, tonitruant leur « avançons sans bruit ».

Les réformateurs scéniques, sont seulement les décorateurs qui, eux, peuvent à leur aise faire du réalisme « en toile peinte » mais, malgré M. Zola et ses admirateurs — pas au théâtre, il n'en a pas encore trouvé — lorsqu'il s'agira dans une pièce comme celle qu'il vient de faire représenter, de montrer une femme perverse débauchant même l'enfant de son mari, jamais le public n'admettra que l'auteur lui présente des pamoisons érotiques ; on veut bien entendre parler d'adultère et de cabinets particuliers, mais, malgré le grand désir des réalistes, on baissera toujours la toile au moment psychologique de la scène du divan.

Le théâtre est très bien tel qu'il est, et le public même aurait tout à gagner à ce qu'il fût un peu plus moral, moins décolleté. Nous ne demandons pas que l'on y représente des « berquinades » ; le rêve de M. Zola serait d'y donner la Débauche en action !

J'ai assisté à l'ouverture, dans la salle des fetes de la mairie du VIe arrondissement, des soirées littéraires de la *Société de lectures populaires* d'œuvres dramatiques inédites, dont M. Léon Riquier, administrateur du Vaudeville, est le président, Luigi Spes et Henri Le Verdier les vice-présidents.

Cette société a pour but de chercher, par son influence, ses relations et la publicité dont elle dispose, à faire jouer sur une scène parisienne les pièces qui auront obtenu un succès d'audition devant le public des *lectures populaires*.

Ma soirée n'a pas été perdue, j'y ai entendu de fort jolies comédies en prose et en vers, et l'on doit féliciter vivement les fondateurs de cette œuvre qui aura certainement d'heureux résultats en donnant confiance et espoir aux jeunes auteurs.

Le siège de la Société est provisoirement fixé à Paris, 38, rue d'Ulm.

Gaston d'Hailly.



REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Si le pessimisme envahit les âmes, si l'on en vient à croire que la vie est le plus triste don que le créateur ait pu faire à l'homme, si l'esprit s'éteint et le corps s'étiole dans un épuisement constant, c'est que l'on regarde trop bas au lieu de tenir sans cesse le regard élevé vers les hauteurs. Considérée matériellement, la vie n'offre que de tristes horizons et ne consiste en somme qu'à lutter contre les besoins dont elle nous accable ; mais on ne s'aperçoit pas assez que ces nécessités même de l'existence sont les plus puissants auxiliaires de la pensée : Si nous n'avions pas faim, si nous ne sentions pas le besoin de nous abriter des intempéries, si l'ennemi n'était à nos portes convoitant nos biens, enfin si l'instinct de la reproduction de la race ne nous conduisait à rechercher dans un sexe différent, l'être le plus beau, le plus parfait pour lui donner le baiser d'amour, l'humanité serait en proie à la plus abrutissante paresse et peu à peu disparaîtrait de la surface de la terre, comme disparaissent les plantes et les animaux qui ne peuvent lutter contre l'envahissement des espèces plus fortes.

Vivre, c'est combattre, c'est souffrir, c'est aimer, et se laisser aller au découragement. Jouir seulement sans efforts, sans lutte, c'est mourir. Un peuple vaincu qui accepte l'esclavage, un peuple vainqueur qui s'endort dans son triomphe et s'oublie dans les délices de Capoue sont identiquement au même niveau ; tous deux sont marqués pour la hache du bûcheron.

Bénie soit la souffrance, n'est point une phrase vide de sens, c'est la constatation de l'adoration éprouvée devant le plus noble moteur de l'intelligence, evant le plus puissant excitant au développement de la force physique.

Longtemps endormie dans une sécurité appuyée sur de brillants succès, vivant très facilement des richesses de son sol, la France s'était endormie et n'était plus prête pour la lutte. Les poètes n'accordaient plus leurs lyres pour

chanter les hymnes héroïques, le peuple se croyait heureux parce qu'il était gorgé de jouissances, il se couronnait de fleurs, buvait à la coupe d'ambroisie, se laissant aller aux amours faciles, oubliant que derrière la haie l'ennemi oignait ses membres d'huile et ceignait le baudrier. La lutte vint, la France succomba ainsi qu'il en devait être ; une horrible blessure, toujours saignante et terriblement douloureuse en est résulté.

Bénie sois-tu, souffrance : Saigne, saigne encore, blessure cruelle !

Bénie sois-tu parce que tu as réveillé le patriotisme endormi. saigne toujours pour que ta rosée sanglante enfante des héros ! Que les faibles se demandent si la vie vaut la peine de vivre, qu'ils désertent la lutte : que ceux-là qu'aiguillonnent le dard qui est resté dans la plaie se dressent toujours prêts et relisent les pages de notre histoire, qu'ils y apprennent comment s'enfantent les héros.

Insulter aux vaincus est une lâcheté, injurier le vainqueur est bête, mais se préparer aux luttes futures est digne.

Aussi lorsque des livres visant à détruire chez le soldat l'esprit de sacrifice nous tombent sous les yeux, nous plaignons leurs auteurs, autant que nous admirons ces recueils pleins d'un patriotisme ardent qui redisent à ceux qui souffriront et mourront peut-être pour la Patrie que leurs souffrances sont enviables et que les petites misères du soldat sont bien peu de choses auprès de la grandeur de sa mission et du but à atteindre.

J'ai sous les yeux le **Recueil des pièces couronnées au concours littéraire ouvert par l'académie champenoise à Épernay, le 3 octobre 1886**. — Le sujet donné à ce tournoi des lettres était **Jeanne d'Arc**, eh bien ! voilà un livre que j'aimerais à voir pénétrer dans les casernes, peut-être les rares soldats qui n'acceptent pas sans murmurer les *misères du sabre*, y apprendraient-ils, dans le langage le plus élevé, soit en prose soit en vers, comment une jeune fille à su les supporter, ces misères dont ils se plaignent parfois, ou du moins dont certains littérateurs gémissent pour eux.

C'est une femme, Mlle Luzeau, qui a remporté le premier prix pour les Etudes en prose, et j'avoue que ma surprise est extrême, car, appelé à donner mon avis sur chaque pièce envoyée au concours d'Epernay, je ne me serais jamais douté qu'une plume féminine ait pu produire un travail traité avec une telle largeur de vue dans un espace aussi restreint.

« Le réveil, l'expansion du culte de Jeanne à notre époque nous paraît d'un bon augure pour l'avenir. A quelque point de vue, en effet, qu'on se place, à quelque cause qu'on attribue la mission de Jeanne, la louange est unanime.

« On ne se lasse pas de la contempler, de la chanter, de la couronner. Le

philosophe, l'artiste, le poète viennent tour à tour saluer l'honnête fille de Domremy. Son nom est dans toutes les bouches, son amour dans tous les cœurs. La douce et innocente victime de la place du Marché, morte dans l'isolement et la douleur, voit chaque génération nouvelle se lever, s'incliner devant elle, l'invoquer comme le génie même de la patrie. Qui d'ailleurs n'accepterait son martyre pour voir la France grande, forte, respectée, marchant la première à la tête des peuples dans le chemin de la vraie civilisaton. »

Impossible de dire de meilleures choses en moins de mots, mais surtout ce qui me plaît à constater, c'est que les femmes redeviennent patriotes, de vraies Spartiates.

« Qui de nous n'accepterait son martyre..... »

Eh bien ! voilà ce que les femmes doivent dire aux enfants, ce qu'elles devront répéter à leurs fils lorsqu'ils quitteront le foyer pour rejoindre le régiment. La patrie sera sauvée le jour où les femmes seront attristées d'avoir des fils incapables de servir.

C'est M. l'abbé Albert Augereau qui a obtenu le premier prix de poésie, genre libre, la dernière strophe de son beau poème n'exprime-t-elle pas aussi cette pensée que c'est la femme qui doit être le guide du patriotisme.

Jeanne, demande à Dieu qu'il germe au sein des femmes
Tant de beau désespoir et de sublime amour,
Que leurs flancs généreux nous enfantent des âmes
Capables de haïr pour mieux venger un jour...
Pour que tu puisses voir de ta gloire profonde
Des vierges comme toi, fortes de sainteté,
Replacer notre France à la tète du monde
Avec le vieil honneur, debout, ressuscité.

Aujourd'hui, mon regretté ami, le président du Jury de ce concours, le colonel d'Auvergne, est allé rejoindre les sphères éternelles, — lui qui fut la vaillance et l'honneur mêmes, — l'héroïne de la France, il semble qu'il ait attendu pour mourir qu'il pût lui présenter les noms de ceux qui l'ont chantée dans un amour et une admiration sans borne.

Pourquoi donc la France deviendrait-elle pessimiste, sa mission n'est pas encore remplie, elle peut regarder devant soi ; si elle a des envieux, elle n'a que des admirateurs, ayant toujours donné son sang pour les bonnes causes, son or pour les malheureux de toutes les nations. Lorsque Jeanne vint ce n'é-

tait pas seulement un de ses membres qu'on lui avait arraché, elle était écartelée.

On m'a bien souvent demandé qui était l'écrivain qui signait Quatrelles et, à propos de son dernier volume, **70** et **90**, les questions se renouvellent. Je pourrais répondre que le *Dictionnaire des pseudonymes*, s'il est complet, renseignerait bien mieux les curieux que je ne puis le faire, n'ayant aucun goût pour la spécialité de ce qu'on appelle un «gens bien informé ». Quatrelles est un écrivain de mérite qui ne voile guère sa pensée, mais qui cache son nom parce que, appartenant à la haute administration financière, il verrait des inconvénients à ce que les gens avec lesquels il peut se trouver en rapports administratifs, s'autorisassent de la lecture de ses écrits pour flatter l'écrivain dans l'espoir d'influencer le rapporteur de telle ou telle affaire. Qu'importe le nom véritable d'un homme de lettres, c'est celui qui est placé en tête du volume qui est livré à la critique.

Quatrelles est un philosophe aimable et non point un fagot d'épines qui blesse les petits travers des gens, sa morale est indulgente et ses conseils donnés sous la forme satyrique révèlent un homme qui combat les erreurs sans vouloir froisser des opinions respectables mais souvent erronées, témoin le chapitre consacré dans son nouveau livre à l'*Égalité devant l'autel.*

Mais que signifie, dira-t-on, ce titre **70** et **90** ? Après lecture il me semble que l'auteur a voulu étudier quels progrès se sont réalisés dans cette période qui court de l'époque ayant mis fin au régime impérial à celle qui se terminera à la fermeture de l'Exposition, dite universelle, c'est-à-dire en 1890.

L'auteur va bien vite en besogne, il faut être centenaire comme le chimiste Chevreul pour être bien sûr de vivre jusqu'au jour où l'on placera le paratonnerre de la tour Eiffel. Quatrelles, lui, ne doute de rien, mais comme il a étudié l'humanité, il s'est dit que celle-ci ne changerait pas de si tôt et que 90 reverrait les mêmes errements qui nous furent si fatals il y a dix-sept ans.

La moralité des petits tableaux de Quatrelles serait donc qu'il faut se moquer des travers de l'humanité, ceux-ci ne s'en portent pas plus mal et sont immuables comme les errements de notre administration : A ce sujet, consulter Quatrelles.

M. Hector Pessard, dans son livre qu'il aurait pu dénommer **60-70** et auquel il a donné pour titre **Mes petits papiers**, esquisse en deux traits

les gens qui nous gouvernaient ou voulaient nous gouverner il y a vingt-cinq à trente ans et exprime presque ma pensée sur l'immuabilité de la bêtise humaine.

« Le jour de ma naissance, l'Opéra donnait *Robert-le-Diable*. Malgré la crise minisiérielle, annoncée depuis quelques jours, les fonds publics étaient cotés à 108 fr. 40. D'éloquents articles réclamaient l'amnistie, et l'organe officiel du gouvernement d'alors, répondant aux plaintes amères des journalistes du temps, avait déclaré fièrement, le matin même, que la police recherchait sans relâche les auteurs, naturellement inconnus, de plusieurs crimes célèbres.

« Séduits sans doute par cette rassurante déclaration ou curieux de connaître le dénouement d'une crise qui mettait en présence M. Thiers et M. de Molé, je me décidai ce jour-là à faire mon entrée dans la vie.

« Bien des heures se sont écoulées depuis le moment où j'ai crié pour la première fois, et pourtant on joue toujours *Robert-le-Diable* à l'Opéra, le cours des fonds publics varie entre 109 et 110, on est toujours entre deux crises ministérielles, les journaux demandent toujours l'amnistie, et les assassins restent toujours inconnus, bien que la police affirme toujours qu'elle est sur le point de les connaître.

« C'est pourquoi je m'abstiens de donner la date précise de ma naissance. Il ne faut pas éveiller des doutes dans l'esprit des gens convaincus que le progrès marche sans cesse et qu'il marche vite. »

M. Pessard doute de la marche du progrès, et surtout de sa marche rapide, je suis absolument de son avis si je mesure le temps à la taille d'une vie humaine, d'un siècle même, mais il faut voir le travail de perfectionnement en toutes choses d'une façon plus large. Un homme n'est rien dans la collectivité, et c'est celle-ci qui doit marquer les étapes du progrès constant, éclatant, aveuglant tant il brille aux yeux. Un petit abus, une coutume est aussi difficile à faire disparaître qu'il a été long d'arracher la vie humaine aux superstitions religieuses. La Bible semble faire un mérite à Abraham d'avoir offert son fils en holocauste ; hier encore on « purifiait » les hérétiques sur les bûchers de l'Inquisition. Combien de siècles a-t-il fallu pour faire disparaître ces coutumes barbares, stupides ? autant qu'il en faudra pour apprendre aux fonctionnaires qu'ils sont au service du public qui les paye.

M. Jules de Gastyne, dans son roman, le *Nom fatal*, dont nous parlions

dans notre dernier numéro soutenait cette thèse que le fils de l'assassin peut être un fort honnête homme, qu'il n'était pas responsable des crimes de son père et que le rejeter de la société était une injustice criante aujourd'hui; avec **Fils de loups**, roman aux constatations cruelles et d'une brutalité quelque peu écœurante, M. Georges Duval se demande si les humanitaires qui marient les forçats dans les colonies pénitentiaires ne commettent pas un crime envers les enfants qui naîtront de cet accouplement. La thèse n'est pas neuve, mais les faits sont là pour rassurer M. Georges Duval.

La phrénologie est une science que je respecte mais qui tendrait à prouver que l'homme étant constitué par la nature dans telle condition ou telle autre, s'il a la bosse du crime il sera criminel tandis que s'il a été doué de la bosse affective, il sera un Saint-Vincent-de-Paul. La conséquence de cette constatation serait que la nature distribuerait suivant sa fantaisie le bien et le mal et que le bienfaiteur de l'humanité comme le plus grand ennemi de la Société serait irresponsable de ses actes ; sa conduite serait la résultante de la conformation de son cerveau.

Les enfants ressemblent plus ou moins à leur père, d'où il s'en suivrait, et alors la thèse de M. Duval pourrait être soutenable, que le fils d'un criminel accouplé à une femme également douée de la bosse du mal, tiendrait de ses parents la triste bosse, de là l'enfant devrait maudire ceux qui lui ont donné le jour et l'on devrait flétrir ces hommes qui se sont imaginé de faire procréer des êtres qui ne peuvent donner naissance qu'à des criminels d'autant plus dangereux qu'ils auront hérité des vices du père alliés à ceux de la mère.

S'il en était ainsi, d'honnêtes gens ne pourraient donner le jour qu'à des êtres plus honnêtes qu'eux encore par la loi de sélection progressive.

Eh bien ! n'en déplaise aux faiseurs de théories et aux hommes de science, les fils des convicts de l'Australie ont produit une race de gens fort honorables, d'excellents agriculteurs, d'honnêtes commerçants, des industriels méritants ; les chercheurs d'or de la Californie n'étaient pas la crème de la population européenne, voyez ce qu'ils ont fait de San-Francisco ; enfin de très honnêtes gens ont eu hélas ! des fils qui ont peuplé les bagnes, si ce n'est pire.

Donc, dans les romans qui traitent de ces questions d'une façon très superficielle du reste, il ne faut chercher qu'une fantaisie d'auteurs se servant d'un thème susceptible de broderies très variées et voilà tout.

Cependant, M. Georges Duval aurait pu appuyer sur un côté de la question qui a un intérêt plus palpitant que celui de savoir si le fils de l'assassin ressemblera à son père, et je crois que son livre eut été meilleur s'il avait traité seulement du malheur d'être le rejeton et de porter le nom d'un

homme que ses crimes ont fait rejeter de la Société et d'une mère qui n'a pas craint d'associer sa bestialité à celle d'un mâle voué aux instincts les plus pervers. M. Georges Duval a supprimé la mère qu'il fait mourir en donnant le jour à son fils et, on ne sait trop pourquoi l'enfant est envoyé en France où il est élevé par des sœurs qui le placent lorsqu'il a grandi, en condition chez des cultivateurs. Tout le monde finit par apprendre que le jeune homme est le descendant d'un forçat.

Eh bien ! veut-on savoir, à mon sens, pourquoi le héros de M. Georges Duval devient criminel, ce n'est pas du tout parce qu'il est « fils de loups », mais bien parce que la Société le poursuit injustement de l'indignité de ses parents.

⁂

Vieille cigale est un roman très moral, écrit dans le sens où je comprends le genre.

Certaines librairies, dont la spécialité est l'édition des livres à l'usage des familles, choisissent des romans dans lesquels la jeunesse trouve des exemples de vertus tellement exagérés, où l'auteur sermonne tout le temps ; dans lesquels il n'est question que de devoirs religieux, de prières et de sacrements. Je ne suis pas bien certain que le roman soit d'une utilité bien démontrée pour l'éducation de la jeunesse, ce ne peut être pour elle qu'une distraction littéraire, et le catéchisme, les devoirs envers Dieu, en un mot les questions religieuses gagneraient à ne pas être mêlées à des intrigues romantiques, c'est-à-dire imaginées.

Donc le roman gracieux, touchant, intéressant et bien écrit de M. Jacques Bret me semble être le roman type du livre de famille. Une intrigue simple, des portraits soigneusement brossés, pas d'exagération dans les qualités ou les défauts des personnages mis en scène, une imagination pondérée et un style distingué, en voilà assez pour laisser pénétrer la **Vieille cigale** dans les familles les plus honnêtes.

Une *Vieille cigale*, c'est une chanteuse d'opéra qui se retire dans un château qu'elle a acheté sur ses économies, — ce qui prouverait que le bon La Fontaine les a calomniées, — pour se consacrer à une nièce pourvue de toutes les qualités morales et physiques. Dans cette terre où elle croyait vivre heureuse, elle est en butte aux ennuis de toutes sortes que les paysans jaloux lui font subir.

Il y a de l'observation dans ces types campagnards, mais j'avertis charitablement M. Jacques Bret et les jeunes auteurs qui voudraient entrer dans la carrière, qu'il est temps de supprimer le cheval emporté arrêté par le héros

du récit au moment où l'héroïne va être précipitée dans un ravin quelconque; c'est trop vieux jeu même pour les romans de famille

Au soleil, tel est le titre d'un livre superbement édité, écrit avec la plume poétique de M. le V[te] A. de l'Estoille.

Et comment ne pas se sentir emporté au pays du rêve sous l'éclatant soleil du Midi et de l'Orient, là où tout parle des splendeurs de la nature, où les femmes sont si belles où l'âme s'emplit de douce et tendre poésie !

« Le bateau laisse derrière lui, un sillage lumineux. . . . .

. . . .

« Amoureux du soleil, je cherche, comme l'hirondelle, un ciel toujours bleu.

« Aujourd'hui, le vent me pousse où le destin a mêlé au miel de la Grèce, les lilas de la Perse et l'encens du désert. »

Balbeck, comme un lion, dort au pays de sable :
Comme un rosier fleuri,
Bagdad, la poète, embaume l'Orient ;
Mais sur un golfe tiède,
Alger gonfle ses ailes, comme un cygne nacré ;
Qui l'a vu une fois ne peut plus l'oublier !

« Aux pays que je traverse, rien ne dit où j'ai passé ; je n'y laisse pas des lambeaux de mon cœur aux épines des roses, aux lances des balcons.

« Si mon caprice me mène sous les portiques ambrés des temples de la Grèce, pendant six mois j'ai pour maîtresses les nymphes, qui sourient sous les frises enguirlandées de jasmins et de clématites ; si le hasard m'arrête sous les arceaux de l'Alhambra, jusqu'au printemps j'épie dans les bosquets silencieux, les sultanes voilées qui, toutes blanches, écartent les palmes frémissantes des grands genevriers.

« Ne cherchez donc pas mes traces, au pays où j'ai passé; vous n'y trouveriez pas de roses effeuillées; les nymphes y sourient toujours aux caresses des fauves, et les blanches sultanes, dès que le jour se lève, oublient, sous les dalles de marbre, leur amant de la nuit.

« L'homme, disent nos sages, doit savoir ce qu'il veut, où il va ; mais un sage des pays sans chemins a dit :

La fauvette s'éveille...
La vierge tendait, souriante, une coupe de nacre
L'enfant la vida.

J'ai encore soif! dit-il...
L'enfant était un homme.

Le ramier roucoule...
La foule tendait, souriante, une coupe d'onyx ;
Le vainqueur la vida.
J'ai encore soif! dit-il
L'homme était un vieillard.

La chouette soupire...
La mort tendait, souriante, une coupe d'ivoire ;
Le vieillard la vida.
J'ai soif encore ! dit-il
Le vieillard n'est plus rien.

« L'homme ne devant jamais trouver ce qu'il cherche, je marche au hasard.

« Je ne suis pas poète, je ne suis pas un désespéré ; je suis un délicat, peut-être ; un timide peut-être ; un fou, si vous voulez.

Amoureux du soleil, quand reviennent les hirondelles, je reviens avec elles et, tout l'été, j'ai pour maîtresses les ondines, qui se baignent dans la Loire aux flots clairs. » . . . .

. . . .

« Le bateau laisse derrière lui un sillage lumineux. »

Et nous qu'un labeur constant retient sur les bords gris d'un fleuve littéraire qui coule noir et puant comme les immondices qu'il ne peut entraîner dans sa course rapide et ses débordements annuels, nous aimons à nous reposer des turpitudes qu'il étale sous nos yeux en parcourant avec les poètes les régions où l'homme, sans avoir plus de vertu, aime à oublier que la vie est sombre, dans un rêve idéal que les légendes orientales lui tracent d'un pinceau trempé dans les océans de rayons du soleil d'or.

Voici un titre **Deux puissances ennemies**, sous lequel l'acheteur du nouveau livre de Pierre Duchateau pourrait croire qu'il va voir se dérouler un de ces drames politiques qui se terminera par l'extermination de l'une des puissances, une hécatombe humaine.

Que le lecteur se rassure, Pierre Duchateau ne traite pas les questions politiques internationales et les deux puissances ennemies en présence sont deux puissances domestiques souvent en lutte et pour lesquelles l'auteur cherche un *modus vivendi*.Disons tout de suite qu'il s'agit ici d'une belle-mère et de sa belle-fille, celle-là voulant conserver la direction de la maison de son fils, celle-ci désirant devenir maîtresse chez elle. Le fils, le mari, est évidemment l'enclume sur laquelle frappent les deux combattants. Cette donnée a fourni à M. Duchateau ,l'auteur fécond de tant de romans moraux une nouvelle occasion d'affirmer son talent d'écrivain.

Madame Lavernon, par Vast-Ricouard. est une œuvre attachante dans laquelle on voit une mère et une fille aimer le même homme, ce qui amène des péripéties dramatiques et d'une grande émotion.

M. Ricouard étant mort, **Madame Lavernon** sera peut-être le dernier livre de la collaboration Vast et Ricouard, je puis affirmer que c'est un de leurs meilleurs ouvrages.

L'**Histoire d'une ouvrière**, par Marc Bayeux, est le récit poignant de la vie d'une pauvre fille, nourrie dès l'enfance du produit des vols de son père, et que la fatalité, la misère et les viles passions de l'homme conduisent au Dépôt des femmes d'abord, au suicide après.

Citons le dernier chapitre de cette belle étude, vraie, trop vraie, hélas !

« C'est surtout dans le dépôt des femmes qu'on se sent le cœur serré et les yeux pleins de larmes. C'est une fort grande salle dont la longueur est double de la largeur, et garnie aux deux côtés, de lits de camp qui se relèvent le long des murs en pivotant sur des tringles de fer.

« Il peut tenir là, en moyenne, de quatre-vingts à cent femmes.

« Tandis que les deux chambrées de dépôt des hommes, et les deux chambrées du dépôt des enfants sont tenues habituellement ouvertes, le dépôt des femmes est toujours clos. La grosse porte est fermée à triple verrou. La prudence et la pudeur nécessitent cette mesure.

« Tout ce que la police ramasse,sur le pavé de Paris,de voleuses et de filles perdues, est amené là pêle-mêle. Le bureau des mœurs d'un côté, et le juge d'instruction de l'autre, se chargent de faire le triage. En attendant c'est une cohue épouvantable.

« Dans tous les mauvais lieux, dans toutes les rues suspectes, sur les boulevards, la police opère ses razzias. Vous trouvez au dépôt la mendiante en

guenilles, l'ouvrière pauvre mais décemment vêtue et la fille des quartiers luxueux, couverte d'une toilette élégante.

« Toutes se valent.

« Auprès d'une fille d'une réelle beauté, au profil délicat, aux mains blanches fines, vous voyez ces effroyables créatures à la face ronde, au col gras et engorgé de bonne chère, à la petite tête sans passion, qui, d'après toutes les lois phrénologiques et physiologiques, à moins que l'instruction ne vînt les racheter, étaient marquées en naissant pour la débauche abjecte. Auprès de l'ouvrière timide et presque décente, vous trouvez ces viragos, compagnes d'assassins, criardes et injurieuses, qui n'ont peur de rien, qui ne redoutent rien. Il y a de belles filles qui abaissent leurs cils soyeux pour voiler leurs regards de charmeresses ; il y a d'épouvantables vieilles dont on s'étonne que la débauche ait encore voulu. Il y a de beaux cheveux splendides et sincères ; il y a de vilains petits cheveux pauvres, éclaircis par quelque maladie; il y a de ces créatures qui, comme la déesse, se révèlent par leur démarche ; il y en a qui sont difformes, bossues, boiteuses, manchotes. Les unes sont grandes, les autres sont petites et rachitiques. Enfin, que dirons-nous ? Les unes font hésiter entre tant de beauté ; les autres font reculer devant tant de laideur. Et toutes sont enveloppées dans une égale infamie.

« Plus encore que les hommes, elles se livrent à l'insulte et à l'imprécation. Elles savent et elles crient d'odieuses paroles ; elles souillent à plaisir les murs et le pavé de leur prison par tous les moyens possibles. Spectacle affreux : la nature humaine prenant plaisir à s'outrager dans ce qu'elle a de plus sacré. Les murs de cette chambrée résonnent d'impureté, et, sur le carrelage on ne marche pas. On glisse.

« Lorsque, parmi les haillons renfermés en cet endroit, au milieu de ces malheureuses écumées dans les carrefours obscurs et aux barrières, on introduit, le soir, une fille élégante traînant derrière elle sa longue robe de soie, il se fait un grand mouvement. Tout est sombre. Il y a une lueur, au fond, qui éclaire à peine cette vaste pièce. Aux deux côtés, sur les lits de camp, on devine des corps qui s'agitent, des têtes qui se soulèvent. Des yeux terribles qui brillent, comme ceux de la bête dans son antre.

« Puis ce sont des rires et des sarcasmes, des injures surtout. Si quelqu'une des détenues connaît celle qui entre, elle la salue ; alors ce sont des quolibets qui partent de tous les points de la salle à la fois.

« La nouvelle venue, cependant, pour peu qu'elle ait connaissance de ce séjour, soit par expérience ou par ouï-dire, commence par se déshabiller ; elle se dépouille avec soin de sa toilette élégante, dont elle ne veut pas ternir la

fraîcheur par le contact des lits de camp. Cette toilette, après tout, n'est elle pas le gagne-pain de celle qui la porte ? Aussi, la prisonnière fait un paquet de son chapeau, de son pardessus, de sa robe, de ses jupons, avec cette habileté merveilleuse que ne perdent jamais les femmes ; et elle met le paquet sur la planche commune qui se trouve au chevet des lits, au-dessous des fenêtres. Elle ne garde sur elle que le moins possible : sa chemise, un jupon ou même rien du tout. N'est-elle pas chez elle ici ? pourquoi se gêner ?

« Puis elle s'étend sur le lit de camp... et elle dort !

A chaque nouvelle venue, c'est une rumeur, des rires. Un tumulte. Si, durant la nuit, il se trouve une prisonnière qui soit malade, elle crie. On crie. On appelle au secours. On se bat, on s'égratigne. On s'amuse comme on peut. Il faut bien rire. Alors c'est une bacchanale effroyable. Si un gardien met le nez au guichet pour imposer silence, on l'accable d'injures et on le provoque. Que ferait cet homme contre toutes ces furies ?

« Enfer, véritable enfer, où les membres nus se tordent et s'enlacent, où les dents grincent, où les coups sonnent sur la chaire nue, où les rires stridents éclatent avec désespoir. Une odeur nauséabonde s'élève de tous ces corps entassés. L'air est empesté par les exhalaisons dont on n'ose pas dire la cause.

« Un soir, ou plutôt une nuit, au milieu d'une de ses émeutes terribles, soulevées par l'arrivée d'une fille nommée Antonine, qui fut reconnue par plusieurs autres, les verrous de la porte grincèrent puis résonnèrent avec leur fracas habituel. Comme, plusieurs fois déjà, le gardien avait essayé de rétablir le calme, on crut qu'il avait été chercher main-forte et qu'il allait entrer avec des agents. Ce fut alors une véritable insurrection. Les têtes étaient montées au paroxysme de la fureur. Ce fut une rage, un délire. Toutes les prisonnières se réunirent pour résister.

« Mais la porte ouverte ne donna passage qu'à une nouvelle prisonnière. C'était une jeune et jolie fille, qui marchait tranquillement et ne paraissait pas émue. Elle tenait dans ses bras un petit paquet dont elle semblait prendre le plus grand soin. Derrière elle, la porte se referma : et les cris et les rugissements des misérables femmes reprirent une nouvelle force. Toutes, Antonine en tête, se ruèrent sur elle et voulurent lui arracher le paquet qu'elle portait.

« La malheureuse se défendit. Dans l'ombre on ne voyait pas ce qu'elle tenait. Les assauts et les cris redoublèrent ; et, pour le coup, on aurait pu croire que les murs allaient crouler.

« Mais soudain une voix domina toutes les autres.

« — C'est un enfant !

« Un silence profond s'établit.

« — Ma foi, c'est vrai, dit Antonine, c'est un moutard. Pas de bruit, vous autres.

« Et toutes ces filles, furieuses l'instant d'avant, s'empressèrent autour de la nouvelle venue, en murmurant des paroles confuses d'encouragement et d'affection.

« — Comment t'appelles-tu ? demanda Antonine.

« — Coquelicot.

« — Tu as été arrêtée ? Où ?

« — Rue d'Enfer. Je ne sais pas pourquoi.

« — Tu ne connais personne ici ?

« — Je ne crois pas.

« — Innocente ! répartit Antonine. Veux-tu me laisser embrasser ton enfant ?

« Et, sans attendre la réponse de Coquelicot, Antonine lui arracha son fils des bras et l'embrassa avec la furie de la lionne qui lècherait les plaies d'un de ses petits, blessé par un chasseur.

« L'enfant poussa une faible plainte.

« — Prenez garde ! cria la mère.

« — Ah ! oui ! tiens, reprends-le, dit Antonine. Je le tuerais à force de l'embrasser. Tu es heureuse, toi. Tu as un enfant. Plains-toi ! Je te le conseille. C'est un garçon ?

« — Oui.

« — En a-t-elle une chance, fit la créature abjecte en se retournant vers les autres, les larmes aux yeux.

« Alors ce fut un témoignage unanime d'intérêt pour la pauvre Coquelicot et son enfant. On conduisit la jeune mère près des lits de camp ; on la fit asseoir sur le rebord. On s'informa de l'âge de l'enfant, s'il avait froid, s'il avait chaud, si Coquelicot le nourrissait au sein ou au biberon. On imagina mille moyens, mille ressources pour venir en aide à tous ses besoins. Et c'était de toutes parts des paroles tendres, des lazzis enfantins.

« Un grand calme régna dans la chambrée. Il n'y avait plus de cris, plus de fureur. Toutes les prisonnières parlaient à voix basse et se communiquaient entre elles des réflexions pleines de tendresse qui les faisaient frissonner sous le sentiment infini de l'amour maternel.

« On portait envie à Coquelicot.

« Les gardiens du dépot le savent bien. Donner un enfant à ces horribles femmes sans entrailles, c'est les dompter, les calmer. Chose en 'apparence impossible : c'est les rendre douces et vertueuses.

Le livre de M. Marc Bayeux est une protestation contre le crime de l'homme qui séduit la femme et l'avilit, et, dans la fin touchante et si dramatique de Coquelicot étouffant son enfant dans le dernier spasme de sa vie, à elle, vie si triste et si pure malgré sa faute, l'auteur a frappé juste en rejetant sur qui de droit toutes les responsabilités de la prostitution.

Chez Mme Antonin est un roman de mœurs provinciales, auquel il ne faut toucher qu'avec une certaine circonspection à cause du milieu dans lequel l'auteur, M. Louis Mullem, nous conduit et de la qualité de prêtre qui appartient au principal acteur du récit. Ce livre écrit avec un grand talent traite une question qui n'avait pas encore été introduite, croyons-nous, dans le procès que l'on fait depuis longtemps au clergé. Son ignorance de la vie telle qu'elle se présente pour le séculier.

Si le prêtre pénétrait en tous lieux, s'il vivait de la vie laïque, s'il se soumettait aux mêmes tentations qui entourent le commun des hommes, même soutenu par la grâce résisterait-il aux entraînements ?

Il lui est bien facile en vivant en dehors du monde et de ses passions de se dire vertueux et de prêcher d'exemple, mais qu'il se mêle donc à la foule, et lorsqu'il connaîtra ce que sont les entraînements, il succombera : Dans son âme et conscience il ne se reconnaîtra plus digne de monter à l'autel.

Ce livre écrit avec sincérité et une extrême convenance malgré la tentation d'appuyer que le milieu où se passe l'action pouvait donner à un auteur moins soucieux de la dignité du lecteur que l'est M. Louis Mullem, est une œuvre philosophique qui se déroule au milieu des passions les plus basses d'une ville de province ; cependant ce n'est point une curiosité malsaine qui en découle. L'ouvrage s'adresse à des hommes sérieux.

La reine Artémise est une veuve inconsolable de la mort prématurée d'un époux très chéri, mort loin d'elle. Très belle et jeune elle eut pu être aimée et trouver encore du bonheur en ce monde, mais elle reste avec ses souvenirs et, ironiquement, dans la petite ville de province où elle vit de son travail,elle a été surnommée la reine Artemise. Tout se réunit pour lui rendre la vie amère ; elle meurt à peu près abandonnée ; même sa fille qui s'est faite religieuse n'est pas là pour recueillir son dernier adieu. Une seule consolation lui reste, c'est le souvenir des temps heureux, et la femme qui la garde au moment de sa mort lui redit les chansons avec lesquelles la grand'mère de celle qui a tant souffert berçait sa jeunesse et ses rêves d'enfant.

L'étude de M. Jules Perrin n'est pas absolument gaie, c'est du pessimisme mélangé d'une nuance de poésie. Quelques esquisses de paysans avaricieux et cruels sont exactement tracées. Le livre se termine sur cette constatation d'une parente de la défunte :

— Cette pauvre Delphine, en voilà une qui s'en est fait du mauvais sang, et pour rien !

Je soupçonne M. Jules Perrin d'avoir connu l'original de son tableau, il n'a, je crois, rien laissé à l'imagination.

Le nouveau volume de M. Albert Cim, **Les amours d'un provincial**, est une œuvre charmante et écrite dans une langue exquise. Ce livre est certainement l'un des meilleurs que l'on puisse recommander. Quels portraits, cette figure de Mme Huguenin !

Tous ceux qui ont pris naissance dans quelque bourg de province croiront se voir aux jours de leur enfance dans ce tableau des jeunes années du héros du récit.

« Aussi loin que remontent mes souvenirs, je me vois par un beau soleil de printemps, accroupi devant une des plates-bandes de notre jardin, au bas de l'escalier, essayant d'enfoncer ma petite bêche dans le terreau, entre les arbustes et les touffes de fleurs. Ou bien je suis debout, grave et silencieux, devant ma grand'tante, et sur mes mains écartées repose l'écheveau de laine ou de fil qu'elle dévide et enroule sur quelque fiche de bois, quelque bribe de carton, ou sur une carte de visite.

« — Voyons, ne bouge pas ! Encore un peu de patience ! Nous allons avoir fini !

« Ou bien encore je me traîne à quatre pattes dans le salon : ma grand'tante est assise auprès de la fenêtre, elle tricote ou fait de la tapisserie, et moi je suis attentivement, fiévreusement occupé à chercher des épingles dans les raies du plancher. Quelle joie quand j'en avais découvert une, lorsque j'étais parvenu, à l'aide d'un poinçon, à la tirer de l'oubli et de la poussière ! C'était là mon passe-temps de prédilection, une véritable partie de chasse, où je goûtais, je vous le jure, d'aussi puissantes émotions que les Nemrods en quête de lièvres ou de perdrix. Et mon premier livre, un alphabet à couverture bleue de ciel, quadrillée de lignes blanches, je le revois encore comme si je l'avais devant les yeux ; il était étalé sur les genoux de cette bonne Félicie, — ma petite femme, comme je l'appelais, — je bégaye mes lettres, et, tout en brodant, elle surveille la leçon.

« Nous habitions, à l'extrémité de la ville, une vaste maison, vieille et presque délabrée, et si irrégulièrement construite qu'il serait aussi fastidieux que difficile d'en donner clairement la description complète.

« Ma mère était morte très peu de temps après ma naissance. Mon père, ancien chef de bataillon, postula sur le champ sa réintégration dans les cadres de l'armée et fut envoyé en Afrique. Deux ans plus tard, il tombait mortellement frappé dans une rencontre avec les indigènes révoltés.

« Je restai ainsi dès le bas âge sous la tutelle d'une sœur de ma grand'mère, ma gran'tante Huguenim, ma seule parente.

« Dans la gestion de ses affaires et la gouverne de son ménage, c'était la femme la plus entendue, la plus soigneuse, la plus minutieuse. Il ne sortait pas un sou de son secrétaire qu'elle ne sût où il allait qu'elle n'en eût relaté l'emploi sur un registre *ad hoc*. Non pas qu'elle fût avare ou intéressée : tant d'aumônes et de bonnes œuvres attestaient le contraire. Elle voulait se rendre compte, voilà tout ; chez elle, autour d'elle, partout, elle voulait de l'ordre.

« Physiquement c'était une personne de taille moyenne, d'une maigreur excessive, au teint bilieux, aux lèvres fines décolorées, au regard terne et vitreux, une figure, en somme, qui n'avait rien de sympathique, et dont l'expression concordait assez bien avec le caractère, le tempéramment, l'idiosyncratie du sujet.

« Ma tante Huguenin n'aimait pas les enfants, les garçons surtout. Elle ne savait ni caresser, ni embrasser. Son abord même avait quelque chose de sec et de glacial. Jamais je ne la vis se départir de sa raideur ; jamais, pendant vingt ans que je vécus à ses côtés, que j'allai régulièrement soir et matin, en prenant congé d'elle ou en la revoyant, déposer un baiser sur son front, jamais je ne sentis à mon tour la pression de ses lèvres, je ne reçus d'elle une tendre parole, un sourire affectueux.

« Grâce à Dieu, Marianne était là, et je n'ai point été frustré de ma part de caresses et de baisers, elle m'a été, au contraire, si libéralement dévolue que je ne crains pas d'affirmer que peu d'enfants ont été plus choyés de leur mère que moi de ma vieille bonne.

« A la voir cependant, de prime abord on aurait été tenté de la croire aussi rébarbatrice que sa maîtresse. Comme elle, elle était maigre, osseuse, anguleuse et d'une pâleur morbide ; elle avait le même nez pincé et légèrement busqué, la même allure discrète, les mêmes airs, — comme si ces deux femmes, à force de vivre ensemble, avaient fini par se modeler, se mouler l'une sur l'autre. Elle parlait peu, riait encore moins, n'élevait jamais la voix, même quand elle grondait « le p'tiot ». Mais, en la considérant de plus près, on ne

tardait pas à découvrir en elle, sous cette gravité et cette froideur apparentes des trésors d'indulgence et de bonté.

« Lorsque nous n'étions que tous deux, le matin, par exemple, pendant qu'elle allait et venait dans sa cuisine elle ne tarissait pas : « Surveille bien le lait qu'il ne se sauve pas, mon *fi* ! Ah ! le voilà qui monte, retirons-le, attention !... Maintenant, p'tiot, nous allons éplucher les pommes de terre... Nous allons secouer la salade, à présent ; ensuite nous irons préparer la lessive, mon loulou : c'est après demain matin que les laveuses viennent, faut y penser.

« Nous allons, nous irons ! » Elle me mettait ainsi de moitié dans tout ce qu'elle faisait ; sans cesse elle s'occupait de moi, m'appelant toujours « p'tiot », « mon loulou », « mon fi », « mon mignon », ou « mon trésor ». Elle avait réponse à toutes mes questions. Elle me contait des histoires d'enfants perdus qui finissaient par retrouver leurs mamans, de brigands à longues barbes dont la spécialité était d'enlever les petits garçons désobéissants. Puis elle m'emmenait dans le jardin, faire la cueillette des légumes et des fruits ; chez le boulanger, chez l'épicier, — le père Lorain, — à la boucherie, au marché ; on me rencontrait sans cesse pendu à ses jupes.

« C'est que Marianne, au rebours de ma grand'tante, aimait les enfants et les garçons plus encore que les filles. A ce penchant natif se joignait le souvenir de ma mère qu'elle avait élevée, et j'héritais de toute l'affection qu'elle lui avait vouée. Elle me parlait d'elle souvent et me la citait comme exemple: « Je n'avais pas besoin de lui répéter deux fois la même chose, elle savait obéir, elle ! Ce n'est pas comme toi ! »

Et comme c'est joli cette fin de volume, alors que le « p'tiot » est devenu papa à son tour et a épousé celle qu'il aima longtemps !

« Mais j'entends au-dessous de moi, dans le jardin, une voix chevrotante bien connue: c'est celle de ma vieille Marianne qui admoneste mon fils Gilbert.

« Allons, p'tiot, il faut rentrer. Sois donc gentil. Voyons, viens, mon fils ! Ah ! quand ton papa avait ton âge, je n'avais pas besoin de lui dire deux fois la même chose ! Il m'obéissait tout de suite ! »

« Ainsi, c'est lui qui est le « p'tiot » à présent, c'est mon exemple que Marianne lui propose, comme jadis elle me citait à moi celui de ma mère ; et les calineries dont elle me comblait, les caressantes reprimandes qu'elle m'infligeait, les rustiques plaintes et les naïfs récits dont elle me berçait, ces innombrables historiettes de petits garçons récompensés par de belles dames ou ravis par les brigands, c'est à lui qu'elle les adresse.

« Elle vient d'atteindre sa quatre-vingt-deuxième année ; son dos s'est un peu voûté, elle ne quitte plus guère ses lunettes ; mais le « coffre », assure-t-elle, est toujours bon, et elle continue de trotter du matin au soir de la *fouleric* au verger et de la cave au grenier, trouvant toujours quelque tablette à reclouer quelque volet à rafistoler, une quenouille à écheniller, une touffe de mauvaises herbes, *foireuse*, plantain ou seneçon, à arracher au coin d'une *banquette* ou le long d'une allée.

« Elle a consenti seulement à laisser venir un aide-jardinier pour bêcher les carreaux et tailler les espaliers et les plein vent, besogne qui commençait à la fatiguer « un peu », m'a-t-elle avoué.

« Mais dans sa cuisine, elle ne souffre aucune ingérence, elle prétend rester maîtresse absolue. Elle a persuadé à Madame de Sauvoy de ne pas se dessaisir en notre faveur de sa servante Pélagie, et, tout en reconnaissant que ma chère Geneviève s'entend mieux que personne à conduire un ménage et pourrait la suppléer sans qu'on s'en aperçût, elle plisse le front et se met à ronchonner, dès qu'elle la voit rôder autour d'elle et toucher à ses casseroles.

« Non, ma petite dame, laissez... Tout ça me connaît... Et puis vous vous saliriez ! »

« Maintenant que ses projets sont accomplis, que j'ai succédé à M. Guerpon, le notaire, et épousé Geneviève, Marianne a modifié ses derniers vœux.

« C'est la première communion du p'tiot que je voudrais voir ! soupire-t-elle parfois. Pourvu que le bon Dieu me laisse vivre jusque-là !... »

C'est à M. André Theuriet que M. Albert Cim a dédié **Les Amours d'un Provincial**, le maître eut signé certainement le portrait de Mme Huguenin et celui si touchant de la vieille Marianne.

Ce ne sont pas des portraits qui constituent l'œuvre du romancier populaire A. Matthey, celui-ci s'entend mieux à fouiller les passions humaines et à en tirer des drames durant lesquels le lecteur saisi d'une émotion haletante, aspire au dénouement. Son nouveau roman, **La Belle Fille**, égalera, s'il ne surpasse, le succès de ses œuvres précédentes.

C'est un fait assez curieux que ce sentiment du lecteur qui n'aspire qu'à la conclusion des romans populaires, tandis qu'il regrette que des œuvres douces comme celles d'André Theuriet ou de son émule Albert Cim se terminent si promptement. On est remué par *La Belle Fille*, le cœur est oppressé de voir la méchanceté, la cruauté des hommes ; dans *Les Amours d'un Provincial*, on reste sous le charme, et le mot « fin » nous laisse une peine comme lorsque l'on est subitement tiré d'un doux rêve.

Avec **Gaëtane**, par Miss E. Ehrtone, je me vois obligé de jeter un peu d'eau tiède sur le bouillant enthousiasme du préfacier anonyme. **Gaëtane** est, paraît-il, l'œuvre d'une jeune fille de treize ou quatorze ans, eh bien, ce roman qui dévoile une jeune personne d'imagination et ayant fait de bonnes études n'a d'autre valeur que celle d'avoir été écrite par un enfant, un peu prodige. Cet essai restera pour nous un document et dans quelques années, si Miss E. Ehrtone publie quelque nouveau roman, nous verrons si le « petit prodige » donne ce qu'il avait promis.

M. Emile Petitot est un ancien missionnaire, mais son livre, **Les Grands Esquimaux**. sort tout à fait du genre de récits de voyages adopté par les prêtres en mission, pour dépeindre les pays qu'ils ont visités. Dans les pages si intéressantes de ce livre, il n'est nullement question de choses se rattachant à la religion ; c'est un tableau de mœurs étranges pour nous, et dans lequel la vie des femmes des contrées parcourues par le voyageur est traitée absolument sans voiles, ainsi qu'elles ont coutume de se montrer dans leurs taupinières de neige où la chaleur, paraît-il, est extrême.

GASTON D'HAILLY.

Il vient de paraître sous la signature Sylvanecte, un nouveau volume, **Profils vendéens**, qui traite après tant d'autres. de cette guerre fratricide qui ensanglanta si longtemps l'Ouest de la France.

Ainsi que le dit M. Jules Simon dans la préface de ce livre « ... la place est encore ouverte aux dissertations et aux récits ; le charme subsiste au bout d'un siècle. C'est qu'il y a de tout dans cette guerre de Vendée : Une histoire aussi glorieuse que celle de nos grandes armées, une légende émouvante comme celle d'Edouard en Ecosse, et enfin, par dessus tout une énigme. »

Il semble que Sylvanecte ait voulu montrer aux Vendéens quel rôle ils eussent pu remplir sous la première Révolution plutôt que de se battre contre leur patrie, car l'auteur raconte l'épopée des Volontaires de l'Ouest sous les ordres de Charette en 1870. En 1796, les pères mouraient pour leur Roi ; les petits-fils en 1870, mouraient pour la France.

Réunir chaque année en un volume ses impressions de cour d'assises parues au jour le jour dans les journaux, c'est mettre aux mains des lecteurs, des romanciers et même des historiens, les documents les plus curieux sur la

situation morale d'une époque. **Les causes criminelles et mondaines de 1886**, comme les six premiers recueils parus précédemment, forment un dossier d'un naturalisme indéniable.

Là, plus de fiction : l'imagination de l'écrivain n'a rien à ajouter à ces drames terribles, à ces procès qui révèlent tant de misères intimes, à ces aberrations de la conscience humaine.

Cependant, l'art du chroniqueur judiciaire est très appréciable dans ces compte rendus écrits au pied-levé et dans lesquels il doit rendre succinctement une physionomie d'audience. M. Albert Bataille y est passé maître, et le succès de sa publication annuelle prouve combien le public sait faire accueil à un jugement sain exempt de toute prévention.

Une erreur judiciaire, par Léopold Stapleaux et le **Le cas du docteur Plemen** sont deux romans dont les péripéties roulent autour de crimes dans lesquels la police a grand'peine à voir clair. Ce genre est très goûté du populaire et fait la fortune du roman-feuilleton.

Dans chaque bourg, dans chaque village on rencontre une femme qui se dévoue aux malheurs de ses semblables. Cette providence des autres est ordinairement âgée, un sourire est stéréotypé sur ses lèvres, et cependant, lorsqu'elle est seule, le soir, agenouillée au pied de son Christ d'ivoire, une indéfinissable tristesse l'envahit, au milieu de ses prières. Elle semble cependant offrir ses chagrins au divin Maître et lui demander la force de les oublier en essuyant les larmes des autres. Celle-là, on ne la dénomme jamais que **La bonne Demoiselle**, tout le monde vante ses vertus, devant elle les mains se tendent, toujours elle y met une obole.

Mais quelle est donc cette femme, restée fille et dont le regard se voile parfois d'une larme lorsqu'elle regarde dans le passé ? hélas ! presque toujours c'est une femme qui a souffert. Lisez l'histoire de *la Bonne demoiselle* que nous raconte d'une façon si touchante M. Antonin Mule, et vous verrez que si l'on dit parfois que les chagrins aigrissent le cœur, on voit aussi chez certaines natures d'élite, que celui qui souffre aime à oublier son propre mal en soulageant celui des autres.

Dans le roman de D. Mouravline, **Ténèbres**, dont M. Serge Nossoff vient de publier la traduction, il y a un caractère de femme, Mme Varjine, dont je

recommande l'étude aux amateurs de romans russes. Il faut croire que là-bas comme ici, le cœur d'une femme est un abîme insondable !

Le secret professionnel, par M. E.-M. de Lyden, traite sous forme de roman très dramatique, de cette question très controversée de savoir si le médecin d'une famille, sachant que le fils est épileptique, ne doit pas prévenir les parents de la jeune fille que celui-ci va épouser.

L'œuvre de M. de Lyden mérite l'attention.

L'Impasse, dont nous parle M. Marcel Sémézies dans son nouveau roman, est l'*Impasse de l'amour*. Evidemment, l'auteur est de l'école de M. Paul Bourget, et ne croit pas que le sentiment d'amour, qui nous fait faire tant de folies mais enfante aussi les plus belles actions, soit un don précieux.

Il en est à ce vieux conte oriental : « Un berger vivait le plus heureux des hommes jusqu'au jour où la fille du roi vint à passer à cheval et où son ombre s'interposa entre le soleil et lui. Depuis il ne fut plus jamais heureux, jamais ! »

Aimer, cela trouble et désole la vie, et l'amour selon les écrivains à la mode du « triste », pensent que l'amour, c'est souvent une impasse.

La conséquence de ces œuvres charmantes de style mais décevantes de fond, serait que pour être heureux en ce monde il faut écraser son cœur. Ils ne s'aperçoivent pas que désirer le bonheur absolu c'est détruire l'activité, c'est vivre comme le saint homme qui s'oublie dans la contemplation perpétuelle de son nombril.

Cousine Annette, par Jean Berleux, est le premier essai littéraire d'un jeune auteur qui a du style et un tempérament dramatique, ainsi que l'indique le scénario d'un grand drame historique, *Jean-sans-peur*, qui se trouve à la fin de son volume.

Cousine Annette est un roman d'amour très sentimental, traversé par des intrigues de toutes sortes mais qui découlent clairement de la situation première : Un auteur dramatique parti depuis de longues années de son village, revient triomphant et se prend à aimer une petite cousine pauvre avec laquelle il a joué étant enfant. Il l'eût peut-être épousée, et tout eut été pour le mieux s'il n'avait rencontré sur la route de ses succès certaine artiste aux attraits capiteux qui lui font trahir les serments qu'il a faits à sa jolie et tendre

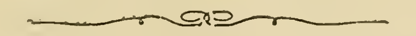
cousine. Tout cela finit mal pour les âmes sensibles, mais si chaque roman se terminait par un mariage, les lectures manqueraient de variété.

Chicot, par M. A. Le Hounez, est un roman historique dont les péripéties émouvantes se déroulent à la fin du règne de Henri III. Ce livre est une suite aux *Quarante-cinq* d'Alexandre Dumas.

Le livre des fantaisies, par Armand Silvestre, est une œuvre dans laquelle on reconnaît toujours l'auteur de tant de gauloiseries rabelaisiennes, mais je ne pense pas que les belles lectrices de cet écrivain aient à cacher le *livre des fantaisies* pour ne pas révéler leur goût pour les petites choses salées. Ici l'assaisonnement est plus discret que de coutume, mais ce n'est pas du tout la soupe à l'oignon que le buveur absorbe après une gastralgie.

Lorsqu'en 1881 parut **Le Mort**, de Camille Lemonnier, nous avons dit (3e colonne — n° 27 — page 75) tout le bien que nous pensions de cette étude puissante. D'abord publié en Belgique, ce livre nous est revenu comme les plus grands ouvrages lyriques nous reviennent aussi de Bruxelles. Est-ce que par hasard, en France, les éditeurs comme les directeurs de théâtre s'imagineraient que le talent doit être d'abord consacré à l'étranger?

ALEX. LE-CLÈRE.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

M. le comte Henry d'Ideville vient de consacrer de longues études à la consultation des documents concernant la vie, l'œuvre et la mort du **comte Pellegrino Rossi**. Ce nom est peut-être inconnu à bien des Français, et pourtant il y a trente-neuf ans, il était dans toutes les bouches. Rossi, le grand ministre libéral de Pie IX, le conseiller, l'initiateur des réformes compatibles avec le gouvernement pontifical, l'homme d'état dont le génie avait rêvé pour le Souverain-Pontife la présidence de la confédération italienne est bien oublié aujourd'hui, et cependant quelle figure était mieux faite pour

tenter un historien du mérite de M. d'Ideville ! L'homme qui paye de sa vie l'honneur d'avoir défendu une idée, qui meurt sous le poignard d'un assassin pour la cause libérale ; l'homme qui avait compris ce que la Papauté avait à gagner en s'alliant aux hommes nouveaux,ce qu'elle perdrait par la réaction, était digne d'inspirer la plume d'un excellent écrivain, d'un savant hisrorien impartial.

L'année littéraire de 1886, de Paul Ginisty, vient de paraître à la bibliothèque Charpentier. C'est, au jour le jour, le guide raisonné du mouvement intellectuel, une analyse succinte et impartiale des productions littéraires de l'année. Ce livre, d'une grande utilité documentaire, est précédé d'une préface pleine de judicieuses observations par Henry Fouquier.

Une nouvelle édition des **Borgias d'Afrique**, de Pierre Cœur, avec une préface de l'auteur et deux lettres inédites de Gustave Flaubert vient de paraître chez Dentu et C[ie]. Cette œuvre connue et appréciée dès son apparition peint d'une façon exacte la vie, les mœurs et les passions arabes ; un roman où l'on sent la vie.

Puisque nous venons de parler de Gustave Flaubert, annonçons que la même main pieuse qui a réuni les lettres formant la première série de la **Correspondance de Gustave Flaubert** a tracé en tète du volume que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs, sous le titre de *Souvenirs intimes* une sorte de peinture biographique de l'auteur de Madame Bovary.

Cet ouvrage nous révèle un Flaubert complètement inconnu du public, tel qu'il se montrait à son entourage. Cette première série, qui s'étend de l'année 1830 à 1850, comprend des lettres de genres très variés, les unes empreintes de la plus enfantine naïveté, les autres de touchants sentiments filiaux, d'autres enfin, de la plus ardente passion.

Laure de Noves, Lucrèce Borgia, La Fornarina, Vittoria, Colonna et Bianca Capello, telles sont les figures étudiées par M. Blaze de Bury dans volume qu'il vient de publier sous ce titre : **Dames de la Renaissance**.

Nos lecteurs pourront lire avec intérêt une petite brochure, **Une poignée de Fables**, qui, sous une forme vive et agréable, contient des idées de saine

morale. L'auteur de ce recueil est M. Rotival, officier d'Académie, professeur et agent principal de l'Association philotechnique.

La matière et l'énergie, par Emile Ferrière, forme la matière d'un gros volume in-18, dans lequel l'auteur expose les résultats acquis par la science moderne et les théories consacrées par l'expérience ; nous citerons notamment les lois des combinaisons chimiques, de la circulation de la matière, de l'attraction universelle, la théorie mécanique de la chaleur, les mouvements des corps célestes, l'analyse spectrale etc.

Ces théories dont l'examen avait été jusqu'alors considéré comme abordable seulement pour les savants, sont traitées avec simplicité et mises à la portée des amis des Lettres et de la Philosophie.

M. Ferrière tire de cette exposition des conclusions étroitement liées à la philosophie naturelle, rapportant tout ce qui existe dans la nature à ces deux termes : *Energie et Matière*,

Le nouveau volume de M. Louis Jacolliot, **Voyage au pays des palmiers**, est le récit de ses périgrinations dans l'Inde, en 1867. On connaît la manière attachante avec laquelle l'auteur de tant d'ouvrages descriptifs de ces contrées sait retenir le lecteur. Chasses et études de mœurs remplissent les pages de cette nouvelle publication.

De son vivant, **François Listz** a occupé le monde de sa personnalité curieuse à bien des points de vue. Il fut un grand artiste et fit d'énormes ravages dans les cœurs féminins. Il est mort aujourd'hui, mais les femmes ont conservé un certain culte de son talent et du charme qu'il sut répandre autour de lui. Mme Janka Wohl, une compatriote, publie un volume anecdotique dans lequel elle exalte l'homme privé comme elle fait ressortir la perte immense que l'art musical a éprouvée par la disparition de l'un de ses plus puissants génies.

A lire un nouveau document qui peint bien la lutte entre les idées nouvelles, très indéfinies, du peuple russe et le gouvernement autocratique du czar. **Conspirateurs et policiers**. tel est le titre du volume qui vient de paraître sous la signature même d'un proscrit, Léon Tikhomirov.

Le quatrième et dernier volume de la publication entreprise, sous ce titre : **Les Scandales de Berlin**, par Oscar Méding, vient d'être mis en vente. Nous avons dit notre pensée sur cet ouvrage lorsque parut le premier volume.

Sensation et mouvement. Sous ce titre, M. le Dr Ch. Féré publie dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* une série d'études dans lesquelles il applique la méthode graphique à l'examen des rapports entre les divers états psychiques chez l'homme et les perturbations physiques qui les accompagnent. Il passe ainsi en revue les influences de l'exercice intellectuel de la parole, de la suggestion mentale, du plaisir et de la douleur, des émotions sur la force musculaire, sur les mouvements du corps et sur la sensibilité.

Le livre de M. J.-L. de Lanessan sur la **Tunisie** est le fruit d'observations personnelles, et les documents qu'il renferme ont été recueillis sur place au cours d'un récent voyage. On y trouvera sur la situation de l'agriculture et de l'industrie indigène, sur les établissements agricoles et industriels créés par les Français en Tunisie, des détails précis et des renseignements inédits. L'avenir commercial de notre nouvelle colonie est minutieusement étudié dans ce volume ; les conditions du crédit, les douanes, les impôts dont le poids pèse si lourdement sur notre protectorat, avec les solutions que ces importantes questions comportent sont rigoureusement mis en relief. Les voies de communications à créer, les ports à creuser ou à améliorer, les procédés d'exécution des travaux publics et enfin les réformes à opérer dans l'intérêt du pays et de la colonisation complètent cette enquête agricole, industrielle et économique et font du livre de M. de Lanessan, l'ouvrage le plus complet, le plus moderne qui ait été publié sur la Tunisie. Une carte en couleurs, hors texte, accompagne cet intéressant document sur une colonie dont l'avenir est certain.

Henri Litou.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 15 Mai 1887.

On va écrire des pages et des pages sur le **Lohengrin** de Wagner, chacun donnera son avis et cependant, même ceux qui ont assisté à la représentation du mardi 4 mai, ne seront pas fixés sur la valeur de l'œuvre.

Et tout d'abord, mettons de côté ce mot beaucoup trop large pour la chose, « manifestation artistique ». L'art n'a rien à voir avec *Lohengrin* : Une vraie question d'art serait résolue si l'on eut donné *Parsifal*, tandis que *Lohengrin*, œuvre reniée par Wagner, n'est qu'un essai qui ne donne aucune idée de la pensée du maître ; œuvre décousue, à son sens, et qui n'enveloppe pas absolument les personnages de l'atmosphère musicale.

Je connais l'œuvre entière de Wagner, j'ai même assisté à l'une des représentations de *Tannhauser*, qui furent données à l'ancienne salle de l'Opéra de la rue Lepelletier, représentations qui présentèrent intérieurement des manifestations bien autrement curieuses que les manifestations extérieures de la première de *Lohengrin*. Eh bien, je n'hésite pas à le dire : On n'a pas osé jouer du vrai Wagner devant un public français, et la représentation de l'œuvre la plus défectueuse, toujours au point de vue de l'auteur, d'un artiste qui a créé un genre nouveau, rejette au dernier plan la question d'art.

Mais tout inférieur à soi-même que se reconnaisse Wagner dans *Lohengrin* : « Je ne sais ce que vous voulez dire. Ah ! oui. C'est un ouvrage d'un de mes homonymes qu'on persiste à m'attribuer. Je ne connais pas cet individu. » — tellement inférieur qu'il renie sa paternité, on trouve encore assez de difficulté à se reconnaître pour que les heureux auditeurs du premier soir, doivent rester prudemment sur la réserve et surtout ne pas commettre l'énorme bourde de s'imaginer connaître Wagner d'après *Lohengrin*. C'est absolument comme si l'on pensait pouvoir apprécier Meyerbeer sur une audition du *Pardon de Ploërmel*.

Il faut vraiment n'avoir jamais quitté le trottoir du Marais pour ne pas connaître *Lohengrin*, et je sais fort bien que ceux qui assistaient à la première de l'Eden, se préoccupaient de la question artistique comme les poissons d'une pomme ; il s'agissait de faire constater que l'on pouvait dépenser une somme relative-

ment importante pour payer sa place au théâtre : la constatation est faite, c'est tout. Et puis après ? Connaissons-nous Wagner ? non ! Nous avons entendu, avec *Lohengrin*, des morceaux de haute valeur, des chœurs superbes, et, par dessus tout un orchestre comme le maître n'en a jamais trouvé pour l'interprétation de ses œuvres : un premier acte dans lequel se révèlent les aspirations *futures* du maître, un second acte qui a fait bailler, malgré la belle scène du réveil du château et la splendide marche nuptiale, enfin un troisième acte bien rempli, mais qui pâlit cependant devant le premier ; eh bien ! quelles sont les parties qui ont soulevé l'enthousiasme du public, pourtant très sympathique à l'œuvre, celles qui sont bâties sur le vieil échafaudage : chœurs, duos, trios, ensembles, finals, sur lesquels reposent tous les opéras passés, et je crois, à venir. Je dirai même plus, les suffrages sont pour les morceaux qui n'appartiennent pas à la méthode wagnérienne, et dans lesquels l'auteur est plutôt Italien qu'Allemand.

L'analyse de la pièce est d'une facilité extrême et tient en trois lignes : C'est la légende de l'humanité voulant approfondir tous les mystères, au lieu de jouir des bienfaits dont elle a été comblée ; c'est la fable de Psyché voulant pénétrer le secret de l'amour et le faisant envoler. Une légende peut s'étendre à volonté et le mystique Wagner a tiré un excellent parti de celle des *Chevaliers du Saint-Graal*. L'œuvre est gracieuse et dramatique tout à la fois, c'est un bon livret que le musicien a construit lui-même comme Gounod l'a fait pour son *Faust*.

Et maintenant que l'on nous a donné *Lohengrin* et non point *Parsifal*, ce que je regrette, il faut songer un peu aux artistes, nos compatriotes, qui ont en carton des œuvres qui valent peut-être celle du triomphateur d'hier. Je déclare même que celui qui, Français, eut été offrir une partition comme celle que nous avons entendue hier, aurait été blacboulé avec pertes : L'œuvre n'est admissible que parce qu'elle est étrangère et excite la curiosité ; mais combien aurait-elle de représentations devant un vrai public, ce public qui ne va pas au théâtre pour se faire voir et, quelques-uns, oh ! très peu, pour se casser la tête et s'endormir ensuite sur une forte migraine ?

Malheureusement, l'interruption des représentations de *Lohengrin* à Paris, empêchera le vrai public de se prononcer ; il est probable que personne, après l'expérience de l'unique audition de *Lohengrin* n'osera donner *Parsifal*, et l'on ne connaîtra jamais ici, le véritable mouvement dans lequel Wagner voulait conduire l'art musical. Les Wagnériens peuvent triompher, on n'a pas laissé juger l'œuvre du maître allemand !

Gaston d'Hailly.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Marfa, l'œuvre si curieuse de M. Gilbert-Augustin Thierry, appelle, en dehors de ses belles qualités littéraires, l'attention de tous ceux qu'intéressent les récentes observations sur la suggestion par l'hypnose. C'est le récit très dramatique de faits étranges amenés par un adultère qui a conduit l'amant à supprimer le mari.

Au moment où le criminel va épouser la veuve de celui qu'il a lâchement assassiné, une force inconnue lui impose la révélation en public, des circonstances de son infâme attentat.

Le récit de l'assassinat, au moment où Lucien veut sauver le comte Valkine, emprunte aux circonstances dans lequel le coupable lui-même le fait inconsciemment, une horreur saisissante : Là, devant l'autel, le meurtrier dit comment lui est venue la pensée de se défaire de l'époux de Marfa.

«..... Je fouette les chevaux ; ils s'élancent ; le traîneau file... Nous voici tous les deux — côte à côte — dans la nuit — seuls.....

« De la neige !... de la neige !... que de neige ! Et il fait froid... bien froid !... Pas un mot n'est échangé entre nous : nous fuyons, fuyons silencieux. Mais lui, il me regarde... Comme il me regarde !... Vraiment, ce vieillard a une foi bien robuste en mon honneur. Maintenant, j'en suis sûr, il ne sait rien, — il ne doit rien savoir. Autrement oserait-il ainsi s'abandonner à moi, sans défense ? Il me serait si facile de... Oh ! quelle pensée infâme !... Pourquoi donc ces horribles choses peuvent-elles tout d'un coup entrer dans un cœur d'honnête homme ?... oh ! infâme !... infâme !...

«... Volkine ne me quitte pas des yeux, et voilà qu'il m'adresse la parole : « — Vous êtes trop absorbé par vos pensées, Lucien, vos mains mollissent : donnez-moi les rênes. » Il s'empare des guides... De nouveau le silence. Et toujours, toujours la neige ; toujours le froid... A présent les nuages se sont écartés ; la lune brille au ciel, elle étale ses rayons sur toute la plaine glacée : elle est immense, cette plaine !... Tiens ! là-bas, là-bas, deux points rouges qui flamboient, remuent et changent de place... Oui, cet homme est insensé de se

livrer de la sorte. Après tout, j'aime Marfa, moi; et elle m'aime. Si elle devenait veuve !

«... Oh ! ce serait absurde ! La police russe est déjà peut-être sur notre piste : elle trouverait le cadavre !... Non ! non ! ce serait absurde !

«... Les deux points rouges se sont rapprochés. En voici quatre, dix, cent. Et des formes noires s'agitent sur la neige... Les loups ! ce sont les loups ! Ils nous ont éventés ! Nos chevaux reniflent et commencent une course furibonde... Pour la seconde fois, Volkine rompt le silence : — « Vous auriez dû vous munir d'armes, Lucien ? » Je ne réponds rien. Oui, certes, j'ai emporté des armes : j'ai mon revolver chargé dans ma poche. Mais je l'avais oublié !... Pourquoi donc le mari de Marfa m'a t-il rappelé que j'ai sur moi une arme ?

«... Des hurlements sauvages ont déchiré l'air glacé... les loups se rapprochent !... Ils sont à portée de fusil !... Les voici !... Nous fuyons ; et, tout en guidant les chevaux, Volkine m'observe, me dévisage... Ah ! ce regard !. . Il me gêne, il me fait mal, il m'outrage ! Soudain le vieux se met à rire : un petit ricanement muet et insolent : — « A quoi penses-tu, Lucien ? Parions que je devine. Tu dis en toi-même : si mon compagnon mourait, j'épouserais sa veuve... Tu fais erreur, pauvre ami ; tu n'épouserais point Marfa... »

«... Je réprime un geste de colère et de menace... Il sait tout, il sait tout !... Et il m'a deviné !... Comment donc cet homme a t-il pu voir dans les profondeurs de moi-même ? Comment donc a-t il entendu cette voix qui me parle si bas depuis un instant — et que, moi, je ne veux pas entendre ?... Oh ! mais je me rappelle à présent ce qu'un jour Marfa me dit en confidence. Volkine prétend exercer un pouvoir mystérieux sur moi !... Oui, la chose est certaine : il fait de moi ce qu'il veut. Il a surpris le secret de ma famille, le mal héréditaire... et il en abuse. Ah ! j'en ai assez de l'esclavage !... Et puis, il sait tout ! Il va me séparer de Marfa ! se venger sur elle ! la tuer, peut-être !... le misérable !...

«... Les loups nous enveloppent. Ils galopent à côté du traîneau. Ils dépassent les chevaux et les mordent aux jarrets. Nous sommes perdus !

«... Ah ! si l'on pouvait leur jeter une proie ! Ils s'arrêteraient, peut-être ce serait le salut !... Un loup vient de s'élancer sur le cheval de droite et lui a déchiré les naseaux... Je me lève le revolver au poing : — « Feu ! » me crie Volkine... Mais je ne tire pas, et me tournant vers lui : — « Puisque tu es de la race des loups, toi, de quoi donc as-tu peur ?... » Il lâche les guides, et se dresse, debout, devant moi...

« Nous nous menaçons face à face ; nous nous défions, nous nous provoquons des yeux, toujours en silence. Son regard... Ah ! son regard qui vient de me

faire mal ! Assez de cette torture ! Mon bras s'abat vers l'homme, et, sur lui, je fais feu... Il pousse un cri terrible : il chancelle, il s'accroche à moi... Des deux mains il m'a saisi ; l'une s'est posée sur mon front, l'autre me serre la nuque... Encore son regard, encore ! Il se penche à mon oreille, — son souffle passe sur mon visage, — et il me dit : — « Tu n'épouseras point Marfa. Le jour de vos noces, toi-même, tu raconteras tout aux juges de ton pays. Je veux !... »

« ... D'un effort désespéré, j'écarte l'étreinte... Je le pousse... je le jette dans la neige... Les loups se précipitent sur lui... Alors, riant à mon tour, je me retourne, j'allonge la tête hors le traîneau et je lui crie : « — Adieu, Loup ! Les loups épargnent les loups !... » La devise de sa famille !... (*Volk ne volk volkou.*)

« ... Je suis déjà loin. Dans la nuit, j'entends toujours ses appels désespérés que couvrent les hurlements des bêtes... Le bruit décroît... Voici le jour... La ville ! Les rues sont encore désertes. D'eux-mêmes les chevaux retournent la maison et s'arrêtent à ma porte... Ah ! Marfa, tu es à moi désormais... moi, Marfa, pour toujours ! »

Evidemment, nous ne voulons pas ici soulever une discussion sur le fond de l'œuvre de M. Gilbert-Augustin Thierry. Au moment où tant d'expériences surprenantes jettent le trouble dans les imaginations comme dans les consciences, une pareille étude demanderait des développements qui sortent totalement du domaine littéraire qui nous préoccupe seulement, mais l'œuvre sera certainement accueillie avec faveur par le public aujourd'hui si curieux de connaître les redoutables lois morales de l'occulte.

Il y aurait certes un rapprochement à faire entre *Marfa* et *Thérèse Raquin*, une des œuvres les plus puissantes d'Emile Zola. Comme dans le livre de M. Augustin Thierry, le mari assassiné, son esprit si l'on veut, le remords selon M. Zola, et je crois qu'il est dans le vrai, se retrouve sans cesse entre les deux amants. Le sang crie toujours vengeance, hypnose ou obsession, le coupable révèle toujours son crime d'une façon ou d'une autre.

On lit beaucoup aujourd'hui, et permettre au public lecteur de se composer une bibliothèque choisie d'auteurs célèbres sans l'obliger à une grosse dépense

est une idée pratique dont les éditeurs Marpon et Flammarion viennent de prendre l'initiative.

La nouvelle collection des *Auteurs célèbres* est d'un format commode, imprimée en caractères très lisibles et sur du papier relativement beau : les trois volumes qui viennent de me parvenir, les premiers de la série, m'engagent à appeler l'attention de nos lecteurs sur cette collection.

Voici d'abord **Lumen**, l'œuvre si savante et à la fois si littéraire de Camille Flammarion. Quelle immense idée un livre comme celui-là donne de la création ! et que la Genèse biblique est faible à côté de la Genèse scientifique !

Lisons deux ou trois pages de ce livre, et avouons que l'imagination « scientifique » de son auteur, imagination qui s'exerce sur les lois de la transmission de la lumière vaut bien celle des plus féconds romanciers.

Il s'agit d'un esprit interrogé par un Terrien.

« Quelque temps après mon départ de la terre, les yeux de mon âme se reportaient mélancoliquement sur cette patrie, lorsqu'un examen attentif sur l'intersection du 45e degré de latitude boréale et du 35e degré de longitude, me montra un triangle de terre ferme grisâtre au-dessus de la mer Noire, au bord duquel, du côté de l'ouest, un triste nombre de mes pauvres frères terrestres s'entre-tuaient avec acharnement. Je me mis à songer à la barbarie de cette institution de la guerre, qui pèse encore sur vous, et je reconnus qu'en ce coin de la Crimée succombaient huit cent mille hommes, ignorant la cause de leur massacre mutuel. Des nuages passèrent sur l'Europe.

« J'étais alors, non sur Capella, mais dans l'espace, entre cette étoile de la terre, vers la moitié de la distance de Véga, et parti de la terre depuis quelque temps, je me dirigeais vers une petite nébuleuse que l'on distingue de votre patrie, à gauche de l'astre précédent. Ma pensée, cependant revenait de temps en temps à la terre.

« Un peu après l'observation précédente, mes yeux s'étant portés sur Paris, furent surpris de le voir en proie à une insurrection du peuple. Examinant avec une attention plus soutenue, je vis des barricades sur les boulevards, près de l'Hôtel-de-Ville, dans les longues rues, et les citoyens se tirant mutuellement des coups de fusil. La première idée qui s'offrit à moi fut qu'une révolution nouvelle s'accomplissait sous mes yeux et que Napoléon III avait été renversé de son trône. Mais par une correspondance secrète des âmes, ma vue fut appelée par une barricade du faubourg Saint-Antoine, sur laquelle je vis étendu l'archevêque Denis-Auguste Affre, que j'avais un peu connu. Ses yeux éteints regardaient, sans le voir, le ciel où j'étais ; sa

main tenait un rameau vert. J'avais donc sous les yeux les journées de 1848, et en particulier celle du 25. Quelques instants, quelques heures peut-être se passèrent, pendant lesquels mon imagination et ma raison cherchaient à tour de rôle l'explication de ce fait particulier : Voir 1848 *après* 1854, lorsque ma vue, de nouveau attirée vers la terre, remarqua une distribution de drapeaux tricolores sur une grande place de la ville de Lyon. Cherchant à distinguer le personnage officiel qui faisait cette distribution, j'arrivai à reconnaître, parmi les uniformes, le jeune duc d'Orléans, et je me souvins qu'après l'avènement de Louis-Philippe, ce jeune prince avait, en effet, été envoyé calmer les agitations de la capitale de l'industrie française. Il suit de là, qu'*après* 1855 et 1848, j'avais sous les yeux un fait passé en l'année 1831. Un peu plus tard mon regard tomba sur Paris un jour de fête publique. Un gros roi à ventre énorme et à face rubiconde, était traîné dans une magnifique calèche et traversait en ce moment le Pont-Neuf. Il faisait un temps splendide. Des demoiselles blanches étaient posées comme une corbeille de lilas blanc sur le terre-plein du pont. Des animaux étranges, colorés de nuances claires, couraient sur Paris. C'était évidemment la rentrée des Bourbons en France. Je n'aurais rien compris à cette dernière particularaité, si je ne m'étais souvenu qu'on avait alors lancé dans l'air un grand choix de ballons en forme d'animaux. Du haut du ciel, ils paraissaient courir gauchement sur les toits.

« Revoir un événement passé : je l'avais compris, en l'expliquant par des lois de lumière. Mais revoir les événements contrairement à leur ordre réel : c'est ce qui devenait tout à fait fantastique, et ce qui me plongeait dans une stupéfaction grandissante.

« Cependant, comme j'avais les faits sous les yeux, je ne pouvais les nier ; je cherchai donc quelle hypothèse pouvait rendre compte d'une telle irrégularité.

« La première hypothèse était celle-ci : c'est bien la terre que je vois, et par une destinée dont Dieu seul connaît le secret, l'histoire de France repasse à peu près par les mêmes phases qu'elle a traversées ; elle s'est avancée jusqu'à un certain maximum, qui vient de briller sous les regards émerveillés des peuples, et elle retourne vers ses origines, par une oscillation qui peut exister dans l'humanité comme dans les variations de l'aiguille aimantée, comme dans les mouvements des astres. Les personnages qui me paraissent être ici, le duc d'Orléans et Louis XVIII sont peut-être d'autres princes qui se trouvent répéter exactement ce qu'ont fait les premiers.

« Cette hypothèse, toutefois, me parut bien extraordinaire, et je m'arrêtai à une théorie toute rationnelle :

« Étant donnée la multitude des étoiles et des planètes qui gravitent autour de chacune d'elles, me posais-je, quelle est la probabilité pour qu'il se rencontre dans l'espace un monde exactement pareil à la terre ?

« Le calcul des probabilités répond à cette question. Plus sera grand le nombre des mondes, et plus sera grande la probabilité que les forces de la nature aient donné naissance à une organisation semblable à celle de la terre. Or le nombre réel des mondes dépasse toute la numération humaine écrite ou dans la possibilité d'être écrite. Si nous comprenions l'infini, il nous serait peut-être permis de dire que ce nombre est infini. J'en conclus qu'il y a une très haute probabilité, en faveur de l'existence d'un ou plusieurs mondes exactement semblables à la terre, à la surface desquels s'accomplirait la même histoire, la même succession d'événements, et qui se trouvent habités par les mêmes espèces végétales et animales, la même humanité, les mêmes hommes, les mêmes familles, identiquement.

« Je me demandai en second lieu si ce monde, tout en étant analogue à la terre, ne pourrait pas lui être *symétrique*. Ici j'entrais dans la géométrie et dans la théorie métaphysique des images. J'arrivai à la conviction qu'il était *possible* que le monde en question fût semblable à la terre, mais toutefois inverse. »

Et peu à peu, heure par heure, jour par jour, l'Esprit assiste à tous les événements qui ont lieu sur la terre ou sur un astre qu'il croit absolument semblable. Il le voit même retourner à l'état de nébuleuse. C'était bien notre planète que Lumen apercevait et dont il remontait le cours des âges, *en s'éloignant d'elle avec une vitesse plus grande que celle de la lumière.*

« La théorie est bien simple. Supposez que vous partiez de la terre avec une vitesse exactement *égale* à celle de la lumière, vous aurez toujours avec vous l'aspect que la terre revêtait au moment où vous êtes parti, puisque vous vous éloignez du globe avec une vitesse précisément égale à celle qui emporte cet aspect lui-même dans l'espace. Lors même que vous voyageriez pendant mille ans, cent mille ans, cet aspect vous accompagnera toujours, comme une photographie qui ne vieillit pas, tandis que les années font vieillir l'original. Supposez maintemant que vous vous éloigniez de la terre avec une vitesse *supérieure* à cette lumière. Qu'arrivera-t-il ? Vous retrouverez, à mesure que vous avancerez dans l'espace, les rayons partis *avant* vous, c'est-à-dire les photographies successives qui, de seconde en seconde, d'instant en instant, s'envolent dans l'étendue. Et, qu'importe le temps employé, si le temps n'existe plus en dehors du mouvement de la terre. »

Quel écrivain charmant nous trouvons en M. Camille Flammarion ! et je l'ai déjà dit, quelle imagination !

Ecoutez ce récit de la bataille de Waterloo, vue à l'envers.

« Lorsque j'eus reconnu le champ de Waterloo, au sud de Bruxelles, je distinguai d'abord un nombre considérable de cadavres, sinistre assemblée de la mort gisant étendue sur le sol. Au loin, à travers le brouillard, on apercevait Napoléon arrivant à reculons, en tenant son cheval par la bride ; les officiers qui l'accompagnaient marchaient également à reculons ! Quelques canons devaient commencer de gronder, car on voyait de temps en temps les tristes lueurs de leurs éclairs. Lorsque ma vue fut suffisamment habituée à la campagne, je vis d'abord quelques soldats morts se réveiller, ressuciter de la nuit éternelle, et se relever d'un seul trait ! Groupes par groupes, un grand nombre ressuscitaient. Les chevaux morts se réveillent comme les cavaliers et ceux-ci remontent à cheval. Aussitôt que deux ou trois milliers d'hommes sont revenus à la vie, je les vois se former insensiblement en bataille rangée ; les deux armées se trouvent en présence et commencent à se battre, avec un acharnement, une fureur que l'on aurait pu prendre pour du désespoir. Le combat, une fois engagé des deux parts, les soldats ressuscitent plus rapidement. Français, Anglais, Prussiens, Allemands, Hanovriens, Belges, capotes grises, uniformes bleus, tuniques rouges, vertes, blanches, se lèvent du champ de la mort et se battent. Au centre de l'armée française j'aperçois l'empereur, un bataillon carré l'enveloppait : la garde impériale était ressuscitée !

« Alors les immenses bataillons s'avancèrent des deux camps, précipitant leurs flots lourds ; de la gauche et de la droite s'élancèrent les escadrons. Les chevaux blancs faisaient flotter au vent leur aérienne crinière. Je me souvins de l'étrange dessin de Raffet et de l'épigramme spectrale du poète allemand Sedlitz :

La caisse sonne étrange,
Fortement elle retentit.
Dans leur fosse ressuscitent
Les vieux soldats péris.

« Et de cet autre :

C'est la grande revue
Qu'à l'heure de minuit
Aux Champs-Elysées
Tient César décédé.

« C'était bien un Waterloo, mais un *Waterloo d'outre-tombe*, car les combattants étaient ressucités. De plus, singulier mirage, c'est à reculons qu'ils marchaient les uns contre les autres. Une telle bataille était d'un effet ma-

*

gique, qui m'impressionnait d'autant plus fortement, que je devinais voir l'événement lui-même et que cet événement était étrangement transformé en son image symétrique. Remarque non moins singulière : Plus on se battait, et plus le nombre des combattants augmentait, à chaque trouée que le canon faisait dans les rangs serrés, un groupe de morts ressuscitaient immédiatement pour boucher les trous. Lorsque les armées ennemies eurent passé la journée à s'entre-déchirer par la mitraille, les canons, les balles, les baïonnettes, les sabres, les épées, lorsque l'immense bataille fut achevée, il n'y eut pas un seul mort, pas un blessé ; les uniformes naguère déchirés, en désordre, étaient en bon état, les hommes valides, les rangs étaient correctement formés. Les deux armées s'éloignèrent lentement l'une de l'autre comme si l'ardente mêlée n'avait eu d'autre but que de faire ressusciter sous la fumée du combat, les deux cent mille cadavres qui gisaient dans la plaine il y a quelques heures. Quelle bataille exemplaire et digne d'envie !

« A coup sûr, c'était le plus singulier épisode militaire. Et l'aspect physique était dépassé encore par l'aspect moral, lorsque je songeais que cette bataille avait pour résultat, non de vaincre Napoléon mais au contraire de le placer sur le trône. Au lieu de perdre la bataille, c'était l'Empereur qui la gagnait, de prisonnier devenant souverain, Waterloo était un 18 brumaire!... »

Et voilà comment un savant d'une imagination extraordinaire sait vous inculquer les théories scientifiques les plus ardues en tenant son élève sous le charme de son esprit !

Dans cette bibliothèque des *Auteurs célèbres*, nous rencontrons Zola avec **Thérèse Raquin**, puis voici Alphonse Daudet qui, dans un même volume, illustré avec goût, raconte l'épopée de la **Belle Nivernaise**, *Jarjaille chez le bon Dieu*, *la Figue et le Paresseux*, *Premier Habit*, *le Nouveau Maître* et *les Trois Messes basses*.

A propos de Daudet, annonçons que **Tartarin de Tarascon**, vient de paraître dans la jolie *Collection artistique Guillaume et Cie*, si brillamment inaugurée avec « *Tartarin sur les Alpes* » et « *Sapho* ».

La délicatesse de l'impression dépasse tout ce qui a été fait jusqu'ici dans ce genre.

Les illustrations de Montégut, Rossi, Girardet, Myrbach, Picard font de ces éditions de véritables bijoux pour les amateurs auxquels leur fortune ne permet pas de s'entourer d'éditions de luxe.

Le nouveau volume de M. Henry de Pène, **Née Michon**, aura un retentissement qu'il devra bien plus au portrait de Louis-Antoine Michon de La Caldière, qu'à celui de l'héroïne du roman. Autant le premier est frappé d'un cachet de vérité qui fait que chacun en a coudoyé le modèle, autant le second, celui de Laure Michon, nous paraît fait à plaisir.

On dit que ce roman sera mis au théâtre ; eh bien, nous estimons que la vraie scène à faire est celle où Antoine Michon va se jeter par la fenêtre après sa perte de 17 fr. 50 au whist.

Non, à mon sens, Laure n'est pas intéressante, c'est une femme sans caractère propre, pâle reflet de son mentor, Mlle de Brocélian, celle-là, quelqu'un.

On rencontre dans l'ouvrage de J. K. Huysmans, **En rade**, un portrait, celui de Jacques Merles, qui ferait un joli pendant à celui de Jacques Michon. Si M. Henry de Pène nous montre un homme tombé dans la misère et luttant avec ses illusions, contre cette terrible mégère, Huysmans nous présente un autre type, celui qui fuit et se retire dans une campagne éloignée, espérant y trouver le calme, y rencontrer des êtres moins cruels que les créanciers qui, à Paris, lui ont tout pris. Dans l'œuvre de Huysmans, il n'y a pas d'action, le titre de l'ouvrage, *En rade*, le dit suffisamment, c'est un refuge contre la tempête que l'auteur a voulu dépeindre, et l'on sait avec quelles couleurs de style l'auteur des *Sœurs Vatard* rend sa pensée. La partie la plus curieuse de l'œuvre tient certainement dans les rêves qui assiègent Jacques pendant son sommeil.

Les rêves d'or qu'ont suscité la découverte des placers californiens ont conduit bon nombre de nos compatriotes dans ces contrées lointaines; gens instruits, ignorants, pauvres hères n'ayant pour toute fortune que le montant du prix de leur passage, fils de familles ayant en poche les débris de leur héritage, médecins sans clientèle, avocats sans cause, négociants ruinés, ouvriers sans travail, tous se sont rués sur ce sol où l'or se trouvait, disait-on, à fleur de terre.

Quarante ans se sont écoulés depuis cette époque, des villes se sont élevées comme par miracle sur les bords du Pacifique, une civilisation est née.

Bien des fois on a écrit l'histoire de ce coin de terre; croyons-nous, personne ne l'a fait avec un sentiment de vérité plus sensible que celui rencontré dans **Le roman d'un Chercheur d'Or**, signé du nom de M. S. de Lapeyrouse. Pour écrire il faut avoir un certain don de nature, ensuite pour bien voir les

choses et apprécier les faits auxquels on a été mêlé, il est nécessaire de les regarder de loin. Si les impressions sont moins vives elles sont plus douces, et les misères éprouvées deviennent un charme pour le souvenir.

L'auteur de ce récit des quelques années passées au milieu d'une population cosmopolite et d'éducation variée, est homme du monde et ne nous dit pas quels déboires l'ont conduit à s'aventurer au pays de l'or, mais il nous raconte quelles furent ses déceptions et quels métiers il dut faire pour se mettre un morceau de pain sous la dent. Je crois même, si je lis bien entre les lignes, qu'il ne dit pas tout, car ayant occupé depuis des postes importants peut-être attribue-t-il à d'autres certaines obligations auxquelles la nécessité l'a forcé de se soumettre.

Un livre comme celui-là n'est pas une œuvre à dédaigner, car si l'on va au fond, on s'aperçoit qu'il est une critique amère des conditions dans lesquelles on jauge chez nous la valeur d'un homme, c'est-à-dire à l'habit. Celui qui fait œuvre de ses mains, le travailleur, l'ouvrier est considéré comme une sorte de bête de somme et l'on réserve dans notre Société tous les coups de chapeau pour ce que l'on a appelé par euphémisme les professions libérales. Ah ! qu'un bachelier pesait peu dans la considération d'un Californien des premières heures, et qu'un simple bottier rendait plus de service qu'un docteur en droit! On s'aperçoit en suivant M. de Lapeyrouse dans son excursion avortée au pays des rêves d'or que l'homme ne vaut que par ce qu'il produit et qu'aucun travail n'est avilissant.

Il me semble qu'un jour, lorsque nos enfants seront tous bacheliers avec ou sans bifurcation, il se produira de petites scènes comme celle dont M. de Lapeyrouse nous donne la sensation à son arrivée sur le sol californien.

« Notre arrivée avait été signalée par le sémaphore qui domine la montagne de Télégraphe. Aussi à peine mouillés, fûmes-nous entourés par une flotille d'embarcations. Ceux qui les montaient entamèrent une véritable lutte pour grimper à bord bons premiers, car il s'agissait d'une affaire capitale, l'embauchage immédiat et à n'importe quel prix des femmes qui se trouvaient sur le navire. La Californie étant toute fraîche éclose, le beau sexe d'Europe y manquait encore et les chefs d'établissements publics ne regardaient pas à payer deux ou trois mille francs par mois pour avoir la primeur de l'exhibition de ces dames derrière leurs Bars, à leurs tables de jeu etc.

« Mon premier pas sur le sol Californien devait être un étonnement. J'avisai, sur la Plaza Mayor, étagée sur les marches de California-Exchange, toute une file de décrotteurs fort déguenillés, et m'approchant de l'un d'eux qui me parut moins sale que les autres, je lui dis en lui présentant ma botte :

« — Allons, l'ami, astique-moi ça proprement... Ça en a besoin !...

« L'artiste qui, en me voyant venir à lui, s'était empressé de s'armer de ses outils et avait, sans trop me regarder, saisi mon pied pour me le placer sur sa planchette, releva subitement la tête en entendant le son de ma voix ; ses traits exprimèrent un doute, une indécision qui me frappèrent et je l'examinai plus attentivement à mon tour. Soudain, comme poussés par le même ressort, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, mais dans ce fraternel élan, la main qui tenait la brosse au cirage me rasa de trop près la figure et déposa sur mon nez une couche d'un si beau noir que le décrotteur voisin, un nègre du plus pur ébène, eut pu en être humilié.

« — Est-il possible ! m'écriai-je... Comment, c'est vous, mon pauvre André ?...

« — En chair et en os, comme vous voyez... Et peut-être plus en os qu'en chair, car le métier ne va guère... »

« Voilà à quoi était bon, en Californie, un sous-préfet sous Louis-Philippe, et dégommé par la révolution de février 1848. »

M. de Lapeyrouse ne prit peut-être pas la brosse du sous-préfet, mais il se fit négociant en gibier et, en somme, revint en France plus pauvre que devant.

Cependant, en s'éloignant, les misères ont été oubliées, et il n'est plus resté à l'écrivain qu'un souvenir, peut-être l'un des plus doux de sa vie, celui d'avoir rencontré là-bas un vrai ami.

Ce livre n'est point un de ces banals récits de voyage comme on en fait tant, c'est une œuvre vécue et dans laquelle se retrouve un caractère de gentilhomme toujours conservé au milieu de la bonne comme de la mauvaise fortune.

Combats et retraite des six mille par le prince Georges Bibesco, est une œuvre qui pour relater des faits qui se sont passés il y a déjà plus de vingt ans, n'en sont pas moins intéressants, car elle raconte cette fatale campagne du Mexique, un peu oubliée ou plutôt très peu connue, le grand désastre de 1870 ayant fait complètement perdre de vue l'expédition qui a certainement préparé la perte de Napoléon III et l'envahissement de la France.

Chargé à son arrivée au Mexique,de rédiger pour le Ministère de la Guerre, les rapports mensuels des corps expéditionnaires, M.Georges Bibesco a pensé que le temps était venu de tenter d'arracher à l'oubli, — auquel le dénoûment du drame mexicain les a injustement condamnés, — quelques-uns des glorieux faits d'armes qui honorent la Marine et l'Armée française, et de mettre

en lumière cette phase émouvante pendant laquelle une poignée de braves, — jetés à près de trois mille lieues de la mère-patrie, isolés pendant plusieurs mois au sein d'un vaste pays ennemi, sous un climat meurtrier, — ont affronté tous les obstacles et n'ont pas craint de se prendre corps à corps avec une nation fermement résolue à repousser l'étranger. Celle-ci avait raison : elle combattait pour son indépendance; ceux-là, irresponsables des erreurs de la diplomatie, ont fait leur devoir : ils ont maintenu haut et ferme l'honneur du drapeau de la France.

L'auteur montre, dès le début, le petit corps expéditionnaire opposer à l'abandon de ses alliés, à l'attitude hostile des habitants de la Vera-Cruz, aux coups meurtriers de la fièvre jaune, un courage et une énergie au-dessus de ses forces. Puis on quitte la Vera-Cruz pour le suivre dans sa marche audacieuse à travers les terres chaudes; on salue son entrée dans la zone tempérée; on applaudit à l'escalade des Cumbrès sous le canon ennemi, le 28 avril, et entraîné par son intrépidité, on arrivera plein de confiance avec lui jusque sous les murs de Puebla. Là, comme jalouse de tant d'audace, la victoire déserte nos rangs. Ce jour s'appelle : le 5 mai 1862.

Après l'échec du cinq mai, M. Bibesco fait assister son lecteur à la retraite qui commence; et quelle retraite que celle de ces cinq mille Français commandés par le général de Lorencez! Que l'on compare le retour au départ, le lendemain à la veille : on ne saura qu'admirer le plus, de ces hommes dont l'héroïsme vient d'échouer contre des obstacles insurmontables, ou de ces mêmes hommes qui, groupés autour de leurs blessés et de leurs convois, opèrent leur mouvement rétrograde à travers les bataillons ennemis qu'ils intimident par leur attitude.

Nous arrivons ainsi avec l'auteur à la dernière période de la lutte. Les événements qui la remplissent sont, d'une part, les glorieux combats de la Barrancaseca et du Borrego, qui vengent l'échec du 5 mai et forcent l'armée mexicaine battue à lever le siège d'Orizaba; d'autre part, les marches incomparables de nos convois à travers les terres chaudes, pendant la saison des pluies.

Mais ce n'est pas tout encore : le courage, les succès et les malheurs de ceux qui tombent dans la lutte et meurent dans leur gloire, ne sauraient faire oublier l'abnégation de nos marins et de nos soldats restés à la Vera-Cruz, pour nous conserver coûte que coûte, ce lien indispensable avec la mère-patrie, et qui, héros inconscients, — frappés sans combat, tombent obscurément. M. Georges Bibesco ne manque pas de leur adresser un juste hommage, car ceux-là ont élevé le courage jusqu'à l'héroïsme, l'abnégation jusqu'au sublime. Gardiens de cette ville, véritable séjour d'agonie, ces vaillants sont morts fermes

à leur poste, sans une plainte, leur dernier regard, — comme leur dernière pensée, — tourné vers la France.

Il n'est pas de plaisir auquel on ne s'arrache, il n'est pas de voyage éternel en ce monde; un instinct pousse l'homme à revenir au pays natal. Quittons aussi la patrie de Montézuma pour remettre le pied sur l'asphalte. Ce sont deux joyeux compagnons qui nous y recevront, Henri Le Verdier et Nevrosine. A peine débarqués, nous voici partis en un **Voyage autour du demi-monde en 40 nuits**. Quarante nuits ! diable ! mais à courir ainsi le guilledou, on risque fort de perdre le souffle. Il faut dire que la besogne est rude, et qu'en nos pays de monogames l'entraînement n'est guère complet. Aussi, l'auteur ou les auteurs, ont-ils été chercher pour guide un fils de Pacha envoyé à Paris pour y étudier la civilisation occidentale dont cette ville est le centre. Afin d'éviter à leur héros des courses trop longues, les deux écrivains complices en érotiques forfaits, ont réuni, comme Zola, dans la maison de la rue de Choiseul, une société assez « demi-mondaine » dans un hôtel de la rue Chabanais et, là, *in anima vili*, le Fils du Pacha peut faire à tous les étages l'étude demandée sur la « civilisation occidentale ». — C'est assez roide comme on doit bien le penser.

Suzanne, par M. Ernest Froger, est un roman qui procède beaucoup de *Pompon*, d'Hector Malot. Comme dans le roman si intéressant et si sentimental de l'auteur de *Sans famille*, c'est l'histoire d'une petite négresse que M. Froger conte à ses lecteurs. Lorsque l'on veut écrire, il faut suivre le mouvement littéraire et ne pas s'attaquer à un sujet déjà traité par un des maîtres du roman contemporain.

M. Ernest Froger, qui écrit correctement et qui ne manque pas d'imagination, prendra certainement sa revanche ; il nous serait agréable de pouvoir l'applaudir sans réserve.

Mademoiselle, par M. Edouard Cadol, est une étude très réussie de la situation faite à une jeune fille du monde par une séparation judiciaire entre son père et sa mère, séparation survenue à la suite de malentendus futiles qui se sont accentués peu à peu par la jalousie de la femme et les conseils de la belle-mère. Dans ce roman, dont la moralité est excellente, c'est la jeune fille qui amène un rapprochement entre son père et sa mère. Une douce intrigue d'amour sert de cadre à cette étude de valeur.

Marius Darnay, roman de M. Auguste Chauvigné, raconte l'histoire d'un peintre ayant embrassé cette carrière contre la volonté paternelle. Il veut épouser Marcelle, une jeune fille distinguée, auprès de laquelle il eut certainement trouvé le bonheur, malheureusement ses parents s'opposent à ce mariage. Après des péripéties nombreuses, Marius Darnay se marie avec une personne plus dans les goûts de sa famille. Sa femme le trompe et malgré l'intervention de Marcelle qui aurait voulu sauver les illusions de bonheur de celui qu'elle eût rendu heureux, l'époux va entrer dans la chambre de sa femme au moment où s'y cache un amant. La femme coupable et son comcomplice se brûlent la cervelle, et Marius Darnay épouse enfin Marcelle qui, elle aussi, s'était mariée et était devenue veuve.

M. Auguste Chauvigné a placé en tête de son volume, un titre générique « les Incompris » qui semble indiquer que l'auteur de Marius Darnay commence une série : mais j'ignore ce que vient faire ce titre générique dans ce roman ? Qu'importe du reste, l'œuvre est intéressante, bien écrite ; c'est un document de plus contre les familles qui veulent faire le bonheur de leurs enfants... à leur manière.

Ce sont des nouvelles militaires que M. Gustave Toudouze publie sous ce titre: **le Pompon vert**, nouvelles pleines de patriotisme et de sentiment.

Rien n'est émouvant surtout comme le premier récit, **le Baptême des galons**. Un jeune soldat, qui vient d'être promu caporal, est tout fier de ses deux sardines. Il porte un ordre de route pour un « moblot » et le remet à la mère de celui-ci. Cette femme qui n'a qu'un fils peint l'affreux désespoir que lui laissera le départ de l'enfant tant chéri. Le caporal si fier de ses galons quitte la mansarde de la pauvre mère avec une certaine émotion, il jette un regard sur la manche de son habit militaire, deux taches s'y laissent voir : Ce sont deux larmes, et pour les jolis galons neufs, si reluisants, quel baptême ! les larmes d'une mère !

Le volume de poésies de M. Léon Berthaut répond au même sentiment de patriotisme qui a inspiré M. Gustave Toudouze, et ce que dit celui-ci en prose charmante, celui-là l'exprime en vers un peu faibles.

La guerre est odieuse ! et poète, je rêve
Les jours bénis, jours glorieux,
Où l'homme n'aura plus de lauriers pour le glaive,
Pour le front des victorieux.

J'ai trop de douleurs, de mortelles alarmes,
J'ai trop pleuré moi-même aussi
Pour mêler mes bravos au cliquetis des armes !
L'effroi me glace, et le souci
M'étreint, des jugements, devant la tombe ouverte
Quand je pense aux hommes hachés
Par le fer, étendus sur les champs d'herbe verte
Comme les mûrs épis fauchés,
Les dents bavant la haine et n'ayant à la bouche
Que l'insulte envers les vainqueurs....

Ah ! M. Berthaut pourquoi écrire en vers et vous rendre esclave d'une forme dont vous ne connaissez pas les règles ? Des dents qui « bavent la haine » et qui ont une bouche ! auriez vous écrit cela en prose ?

Aux amateurs de douce, gracieuse et impeccable poésie, je signalerai **Les Tendresses**, de M. Charles Furster, un poète qui connaît les règles de son art, un excellent et aimable critique à ses heures. Lisez cette *Nuit d'été* parmi tant d'autres pièces de valeur.

O nuit clémente, ô nuit berceuse, ô nuit profonde,
Nuit tiède où tout s'adore au lieu de reposer,
Où le doux clair de lune, étendu sur le monde,
Descend de l'infini comme un vaste baiser,
Où les amants, sous tous les cieux, partout les mêmes,
Pâles, muets, cherchant des tendresses suprêmes,
Sentent leurs mains frémir et leurs cœurs se briser !
Partout, sous cette nuit splendide et languissante.
Devant la majesté du vide lumineux,
Les amants défaillants d'une ivresse puissante,
Écoutent l'infini vivre et gémir en eux.
Partout, sous tous les cieux et sur toutes les grèves,
Ils vont mêler la voix confuse de leurs rêves
Au murmure impassible et sublime des flots ;
Partout, au fond des bois, sur les monts, dans les plaines,
Il monte éperdûment de ces âmes trop pleines
Le même appel d'angoisse et les mêmes sanglots !

Les uns pris du dégoût suprême de la vie,
Comprenant qu'ici-bas l'on n'aime qu'à demi,
Las d'avoir tant souffert, tristes d'avoir gémi,
Appellent la mort douce avec des cris d'envie.
Et le rêve dernier dont leur âme est ravie

C'est de mourir ainsi, brisé, silencieux,
La bouche sur la bouche et les yeux dans les yeux.

D'autres fiers de leur joie et sublimes d'ivresses,
Ont parfois, pour un rien, des larmes de tendresses.
Ils se tiennent les mains, ils tombent à genoux,
Ils parlent comme on chante, ils marchent comme on rêve, —
Ils trouvent chaque jour, ignorant l'heure brève,
Un plaisir plus poignant et des baisers plus fous !

D'autres qui savent mieux les tristesses humaines.
Qui pleurèrent un soir, qui souffrirent un jour,
Goûtant leur part de joie après leur part de peine,
N'ont pas ces cris d'extase et ces transports d'amour.
Mélancoliquement, devant la nuit calmante,
Écoutant dans leurs cœurs s'assoupir la tourmente,
Émus, graves, joyeux et navrés tour à tour,
Étonnés d'un bonheur qu'ils ne connaissaient guère,
Ils songent que l'angoise était parfois légère,
Mais qu'un bonheur pareil est étrangement lourd.

O nuit mélodieuse, ô nuit tiède et divine,
C'est toi qui fais errer, le long de la ravine,
Tous ces couples d'amants que tu troubles, ô nuit !
C'est toi qui les remplis d'un étrange délire,
Dans ce livre éternel c'est toi qui les fais lire,
C'est toi qui fais vibrer le cœur comme une lyre.
Pourvu qu'un autre cœur batte à côté de lui !

C'est toi qui fais glisser, sous la mousse des branches,
Le clair de lune pâle et doux, — c'est toi qui mets
La jeunesse naissante au sein des vierges blanches
Et l'amour dans les cœurs qui n'ont aimé jamais ;
C'est toi qui fais s'ouvrir toute lèvre rebelle,
Qui rends l'âme plus chaude et la beauté plus belle,
C'est toi qui fais trembler, comme un regard béni,
Le clair de lune pur au profond ciel vaste,
Et c'est toi seule, ô nuit, nuit lumineuse et chaste,
Qui mets dans notre amour des désirs d'infini !

Mais que parlons-nous de poésie, notre fin de siècle n'y est plus, et le doux Lamartine lui-même, ne ferait plus verser une larme. — Plus de rêveurs, tous « pratiques » !

Cependant, si le rêve n'est plus sur les hauteurs, que de chimères hantent la cervelle de nos concitoyens, et parmi toutes ces chimères, celle de l'Egalité met toutes les têtes à l'envers. Chaque homme prétend que son suffrage vaut celui de son voisin ; tous veulent que leurs enfants reçoivent une même éducation ; les femmes sont jalouses des prérogatives de l'homme et réclament le droit au vote, enfin on rêve une Société dans laquelle tous ses membres seraient fabriqués dans le même moule.

Dans son livre si sensé, **Le Paradoxe de l'Égalité**, M. Paul Laffite fait table rase de toutes ces théories égalitaires, et démontre que le rôle de chacun dans une Société ne consiste pas à être le miroir des voisins. L'auteur n'ose peut-être pas aller au fond du suffrage universel ; on sent qu'il craint de froisser certaines idées reçues, mais je lis facilement entre les lignes et M. Laffite n'en est pas un partisan bien ardent. Quant à l'égalité dans l'enseignement, l'auteur le dit carrément, c'est une absurdité. Aux femmes qui appellent de tous leurs vœux le jour où elles jouiront du droit de vote, plus peut-être, le droit de siéger, il répond :

« Ce que nous devons souhaiter pour la femme, ce n'est pas l'égalité des droits, c'est un état légal qui réponde à l'état des mœurs. Non seulement le Code ne la protège pas, mais il l'asservit. Plus d'une fois, j'ai vu un maire ou un adjoint sourire d'un air agréable en lisant aux époux l'article 213 du Code Napoléon : « Les femmes doivent obéissance à son mari » je trouve,je l'avoue, le sourire singulièrement déplacé. Dans la partie cultivée de la nation, où les mœurs tempèrent les lois, l'article 213 est lettre morte, ou à peu près ; mais ailleurs, chez l'ouvrier, chez le paysan surtout, il est appliqué dans la rigueur du texte. La femme est la servante, de par la loi comme de par la force. Elle doit obéissance à un maître trop souvent paresseux, ignorant, despote,ivrogne, qui se venge sur elle des déceptions et des humiliations de chaque jour. Ce maire, cet adjoint qui sourit s'est-il jamais représenté la femme livrée sans défense à une brute, tour à tour instrument de travail et de plaisir, obligée de supporter également les coups et les caresses ? L'article 213, qui prescrit l'obéissance sans limite, sans exceptions, semble emprunté d'un Code d'esclavage ; je n'ai jamais compris que, parmi nos législateurs, pas un ne se lève pour en demander l'abrogation. Dites que le mari est le chef de la communauté, cela suffit ; les mœurs et les tribunaux feront le reste.

« Plus nous voulons écarter la femme de la vie publique, plus nous lui devons de respect dans la vie privée. Le foyer lui appartient et elle appartient au foyer : c'est là qu'elle peut trouver non l'égalité mais l'équivalence des droits et des fonctions. Son droit est d'être honorée du mari, obéie des enfants

et des serviteurs. Sa fonction, il est inutile de le lui indiquer, son instinct l'avertit qu'elle doit administrer les intérêts domestiques, s'associer à la fortune de son époux, partager avec lui la direction morale de la famille, élever ses fils et en faire des hommes. On dit : tel père, tel fils ; il serait plus juste de de dire : telle mère, tel fils. C'est la femme qui sera toujours la vraie éducatrice. Celui qui n'a pas subi l'influence féminine, quelque grand qu'il soit, sera forcément incomplet par quelque côté : tout un ordre de sentiments lui restera fermé. Je crois qu'on peut dire sans exagération que la valeur morale d'un peuple dépend de celle des femmes; car elles façonnent l'âme de l'homme, c'est-à-dire l'âme du peuple. Il est donc à souhaiter qu'elles soient instruites, non pour faire parade de leur esprit, mais pour bien remplir leur fonction d'éducatrice.

« Il ne fut jamais plus nécessaire que la femme reste femme. La lutte pour la vie est de plus en plus rude, le travail de plus en plus divisé, l'individu de plus en plus absorbé par les devoirs professionnels : en face des intérêts matériels qui grandissent chaque jour, la femme peut seule maintenir la culture du sentiment aussi nécessaire dans la vie sociale que dans la vie domestique. La civilisation industrielle semble avoir pris pour devise : « Malheur aux faibles ! » Qui donc, si ce n'est la femme, prendra pitié des misérables, des vaincus de la vie ? La charité doit être organisée d'autant plus largement que la concurrence vitale est plus impitoyable. C'est là, pour l'activité des femmes, un domaine infini : je voudrais les voir à la tête de toutes les sociétés de secours aux indigents, de protection à l'enfance, de soins aux blessés ou aux malades; je voudrais que toutes les œuvres de charité fussent des œuvres féminines. Ainsi, les femmes exerceraient l'autorité qui leur appartient, je veux dire l'autorité morale. J'ai toujours admiré cette scène où l'historien nous montre les matrones romaines se rendant auprès de Coriolan : elles portent la paix dans les plis de leurs vêtements de deuil, et la République reconnaissante élève un temple à la fortune des femmes. Il me semble qu'un jour viendra où les femmes pourront jouer le même rôle dans nos démocraties modernes, prêcher la concorde, apaiser les haines, rapprocher vainqueurs et vaincus. Leur influence est dans leurs mains, elle dépend de leurs lumières et de leurs vertus. »

Lorsque l'on entend discourir ainsi que le fait M. Laffite, au sujet du rôle de la femme, on est charmé par la tournure élégante de la phrase et par l'idéalisme des sentiments exprimés, mais bientôt on s'aperçoit que ce ne sont que des mots agréablement alignés, et l'on se demande où est la conclusion. A mon sens, il n'y a pas de solution à la question du *Droit des femmes* ; on peut

écrire tant que l'on voudra, discourir à perte de vue.' du moment que vous avez accordé le droit de suffrage à l'ivrogne, je ne vois pas pourquoi la femme valeureuse qui, à elle seule, sauve les intérêts de la famille pendant que le mari boit l'argent gagné, même par son travail à elle, ne serait pas au moins aussi capable que lui d'exprimer un vote. — Le suffrage universel est un idiotisme qui met entre les mains de la vile multitude un droit qu'elle est absolument incapable d'exercer. Il se trouve que ceux qui souffrent, et ils sont évidemment le nombre, sont toujours protestataires et ne votent pas pour le bien général, mais dans le fol espoir qu'un changement quelconque dans le gouvernement amènera ceux qui sont misérables à diriger l'Etat et qu'ils trouveront une part de gâteau ; ils inscrivent sur leur bulletin le nom de celui qui promet beaucoup de beurre sur une mince tranche de pain.

Oui l'égalité est un paradoxe, tout le monde le sait, M. Paul Laffite l'affirme et personne ne le contredit, mais pourquoi ne parle-t-il pas d'un paradoxe bien autrement " paradoxal ", celui-là : l'*Égalité devant la loi* ?

Au premier abord, il semble que la justice en France soit égale pour tous, eh bien ! je vous défie, si vous n'avez pas 7 fr. 50, d'assigner, après conciliation, en justice de paix ; si vous n'avez pas l'argent nécessaire pour faire lever et signifier un jugement, je vous défie de vous faire rendre justice. Je défie à un employé quelconque de lutter contre son patron si celui-ci veut y mettre le prix nécessaire. Quant à obtenir gain de cause contre un homme puissamment riche, il faut avoir une fortune, car celui-ci peut faire traîner une affaire aussi longtemps qu'il le voudra et ruiner son adversaire en frais de justice avant que les juges aient rendu un arrêt. On me répondra : par l'Assistance judiciaire, oui, parlons-en !

C'est dans *la Justice* qu'est le *paradoxe de l'Égalité*, pourquoi M. Paul Laffite n'en touche-t-il pas le moindre mot ?

Gaston d'Hailly.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Amadis, œuvre posthume de M. le comte de Gobineau, renferme près de vingt mille vers, et est divisé en trois livres. L'exorde personnifie le moyen âge. Cette époque, préparée par la dernière des conquêtes de la race blanche, l'enfance de notre ère moderne, se juge elle-même, condamne ses fautes, mais se vante fièrement des trois enfants engendrés de ses reins : l'Amour, l'Honneur, la Liberté.

Le lecteur est ainsi préparé à considérer ces trois principes comme inhérents à la race d'élite, et c'est dans son sein, parmi les Francs, que le poète a choisi son héros.

En somme, c'est le poème des luttes entre les idées matérialistes et les vertus chevaleresques, et l'œuvre se termine par le triomphe de l'idéal.

C'est l'âme qui triomphe et triomphe à jamais.
Elle vit ! Elle vient éclairer les sommets,
Et la terre et les cieux tressaillent d'allégresse.
Le sang sorti du sang que Dieu mit ici-bas
A traversé vainqueur le monde des combats
Et vers son Dieu se dresse !
Il conservait l'Honneur, l'Amour, la Liberté,
Et garde au sein de Dieu son immortalité.

Le défilé, par Félicien Champsaur, est une suite de chroniques réunies en un volume : une étude sur le *Journal des Goncourt*, le récit d'une excursion de l'autre côté de la Manche, une dissertation sur l'œuvre des *Poètes du Soleil*, Frédéric Mistral, Théodore Aubanel et tant d'autres.

A propos d'Aubanel, je cueille au passage un bijou dans le livre de M. Félicien Champsaur. Ah ! poètes si vous écriviez des vers frappés comme ceux qu'on va lire, au lieu de vous pâmer aux étoiles, comme on reviendrait bientôt à la poésie !

On dirait, dans les nuages en lambeaux,
Que des maréchaux fantastiques
Frappent sur le soleil rouge.

Tantôt debout, tantôt ployés,
Dans le ciel les forgerons géants,
Au travail d'une ardeur farouche,
Forgent pour le jeune matin
Les rayons d'or, les rayons de diamant
Qui du soleil sont la couronne.

Etincelles, éclairs, gerbes de feu
Font un grand et terrible jeu :
La braise retombe en pluie ;
Tout brûle, la terre et le ciel ;
En fuite, les derniers oiseaux ;
Les arbres ont des charbons pour feuilles.

Sur les collines bleues, depuis un moment
La lune épie doucement,
Comme une fiancée craintive ;
Dans son beau sentier argenté
Il semble qu'elle n'ose pas monter
Tant l'éruption est formidable.

Les forgerons deviennent noirs,
Le marteau fatigue les bras
La fumée enveloppe la flamme,
Et le soleil courroucé,
De l'horrible enclume renversé,
Se jette dans la mer qui hurle.

Combien y en a-t-il de poètes capables d'écrire dans cette allure ! Que de jolies causeries dans le livre de M. Campsaur, et comme il eût été dommage que tout cela restât perdu dans les feuilles détachées d'un journal.

Le Dernier bandit est le titre d'un volume contenant une douzaine de nouvelles dont les péripéties se passent généralement en Corse ou dans le Midi. Ces récits sont signés du nom de M. Emmanuel Arène dont l'éloge n'est plus à faire.

Voici encore un livre de nouvelles, **La première fois**, par M. René Maizeroy, œuvre de grande valeur parce qu'elle démontre chez son auteur un talent parfait d'observation.

Un exemple :

« ... Ce fut l'an passé, — le jour de la Fête-Dieu, — que nous vîmes pour la première fois cette colossale basilique du Sacré-Cœur, dont on vient de reprendre la construction interrompue un instant par des querelles d'architectes.

« Une chaleur accablante, sans un souffle d'air, brûlait les flancs pelés de la butte, où des pans d'herbes desséchées apparaissaient comme de vieux paillassons. Les pierres entassées dans les chantiers, miroitaient avec des blancheurs aveuglantes. Le long des raides escaliers qui mènent aux trois églises, montait et descendait toute une procession de foule endimanchée, de premières communiantes en robes de tulle blanc, de garçonnets pommadés avec leurs brassards à la manche, de vieilles dames de province qui avaient l'air ratatiné, inquiet, les gestes lents, les inflexions onctueuses et patelines des dévotes rancies au frottement des soutanes, de moines aux épaules solides et à la tête nue, de prêtres qui s'épongeaient le front de leurs mouchoirs.

« Les boutiquettes de médailles et d'images pullulaient, avançaient sur la rue poussiéreuse. Chapelets, photographies, moulages, cœurs symboliques en toc de toutes les dimensions, luisaient, scintillaient, accrochaient le regard comme un étal de marchand forain. Les mendiants nasillaient, alignés contre les palissades de bois et, comme nous passions, une pauvresse cria d'un ton rauque à un aveugle qui s'était endormi au milieu d'une nuée noire de mouches :

« — Eh ! grande vache ! Est-ce que t'as plus de prières ? »

« La forêt des charpentes découpait d'étranges ombres géométriques sur les pavés sales de l'étroite rue du Mont-Cenis, où la queue des voitures attendaient comme dans une station de fiacres. Il y avait là de grands larbins solennels aux boutons timbrés de couronnes tréflées — des cochers du Faubourg — qui sommeillaient gravement sur leurs sièges. D'autres avaient enlevé leurs capotes, et, en manches de chemises, buvaient une bouteille de « cacheté » et blaguaient avec de gros mots orduriers leurs maîtres qui pèlerinaient dans les cryptes. Les cochers de sapins avaient la même mine piteuse et avachie que leurs chevaux.

« Plus loin, c'étaient des chaises recouvertes de serviettes blanches auxquelles des mains enfantines avaient épinglé quelques images du Sacré-Cœur, des bouquets de fleurs artificielles, des guirlandes de verroteries, et, se levant du trottoir, des gamines en cheveux, hardies comme les bouquetières équivoques qu'on coudoie le soir sur les boulevards, frippées, déjà tremblantes

avec leurs yeux fouilleurs et leur bouche prometteuse, vous harcelaient, vous tendaient la main, souriaient en murmurant : — Pour ma chapelle blanche, mon bon monsieur, pour ma chapelle blanche !

« On se serait cru dans quelque petite ville calme, à l'heure de la messe. Ces marchands de vin avec d'antiques enseignes, ces maisonnettes entourées d'arbres en fleurs, ces cours où l'on entrevoit des vaches accroupies, des tas de fumier comme en or, où des coqs claironnent leurs appels stridents, ce préau où se pressent des confréries avec leurs bannières brodées, cette église délabrée de Montmartre dont le porche ouvert à deux battants découvre une nef illuminée de cierges, et ce vieux calvaire jalonné de tombes qu'un acacia énorme, noueux, datant de siècles abolis, soulève çà et là de ses racines puissantes, complétaient l'illusion...

« A mi-côte, un vaste hôtel tout neuf nous rappelle les maisons de béguinage avec ses planchers soigneusement cirés où l'on se mirerait, sa salle à manger propre, ornée de tableaux pieux et de rideaux en cotonnade comme un parloir de couvent, le silence recueilli de quatre étages, les petites chambres simplement meublées. C'est tenu par de vieilles filles couperosées, bourgeonneuses, en robe d'alpaga noir avec une chaîne de Saint-Pierre au corsage comme ces sœurs de curés qui passent leur temps à la sacristie, surveillent à la fois le pot au feu ou la daube qui mijote sur les fourneaux de la cuisine et les bouquets artificiels qu'on pique dans les vases de l'autel. On n'entend d'autre bruit que le grincement incessant d'un moulin à café, le craquement des souliers d'un prêtre qui lit son office en marchant de long en large dans sa chambre, et le marchandage entêté d'une grosse dame qui est venue pour faire une retraite et qui débat son prix sou par sou...

« On ne franchit la porte de la basilique qu'avec une carte rouge, et c'est un frère oblat qui les distribue une à une obséquieusement en murmurant d'un ton enroué :

« — Vous donnerez ce que vous voudrez, c'est une offrande au Sacré-Cœur.

« Sa tête veule, piquetée de taches de rousseurs, se détache dans la pénombre d'une fenêtre et l'on aperçoit, derrière, un autre religieux qui pèle des asperges et s'interrompt par instants pour arroser de jus un poulet embroché qui rôtit lentement. J'aime mieux la face rigoleuse et épanouie de celui qui vend les cierges là-bas, qui, la peau imprégnée de tous ces reflets jaunes qui flambent comme des fanaux aux pieds des statues, se déhanche en de beaux saluts, ferait au besoin la révérence aux femmes qui lui jettent leurs pièces blanches, et sourit d'un sourire béat aux colonnes de son grand livre noircies de chiffres.

« Entre les baraques des entrepreneurs, les amas de poutres et de pieux, les anciennes guinguettes transformées en presbytère, s'allonge au soleil un tout petit jardin, large au plus comme une robe de femme, et les plates-bandes fleuries de géraniums pourpres et de pétunias ont la forme de croix et de cœurs dont la flamme s'échevèle en verdure du côté de l'Orient. Une grosse cloche supendue sous des charpentes domine ce parterre, et un gosse joufflu, empêtré dans sa robe rouge et son surplis de dentelles, écoute l'heure qui tinte on ne sait où, compte machinalement les coups qui se suivent et regarde en bâillant l'énorme cloche immobile sur laquelle se poursuivent des moineaux amoureux.

« On descend dans les cryptes par un mauvais escalier en bois, avec un cicerone à casquette galonnée d'un cœur, qui baragouine son boniment comme s'il s'agissait du musée Tussaud ou des ruines de Pompéï. Avez-vous remarqué que ces montreurs ont presque tous le même accent, traînant, pâteux, un peu allemand, un peu italien, qu'on ne saurait noter pas plus que les sons des orgues de Barbarie ?

« Ici la vision est superbe, repose de la foire qui grouille là-haut.

« Il semble qu'on erre dans les dédales mystérieux d'une immense abbaye du moyen âge, qu'on revit en ces époques religieuses où les peuples se ruaient aux croisades, semaient les cathédrales à travers le monde comme on sème des grains de blé. Les voûtes de pierre grise d'où l'eau suinte, ces autels nus, ces piliers massifs sur lesquels sont gravés les noms les plus retentissants de l'armorial et des titres mystiques, — le pilier du pardon, le pilier des fiancés, — cette ombre vague qui flotte, qui agrandit encore les galeries, ont à la fois un aspect de servitude morne et de grandeur imposante qui hallucine et serre le cœur.

« C'est comme le tombeau d'une religion, le mausolée creusé au tréfond de la terre où les derniers fidèles auraient caché leurs idoles profanées.

« Le sol est mouillé.

« Des champignons vivaces ont soulevé, brisé l'asphalte, s'épanouissent comme des floraisons malsaines au pied des murs. Voici une statue de saint Pierre en bronze qui, dans l'obscurité du retrait, ressemble avec ses cheveux crespelés, ses draperies rythmiques, sa main qui bénit, à quelque Jupiter triomphant arraché aux temples de l'Hellade.

Le saint fait face à huit chapelles pareilles, domine de sa dextre levée toutes ces niches où se dresseront d'autres bienheureux.

« De l'autre côté, c'est la chapelle de la mort, sombre, sinistre, avec une

croix qui ne transparaît qu'en silhouette, et le long des parois, des trous maçonnés qui semblent attendre la proie promise, les cercueils de prêtres ou de grands seigneurs qui y dormiront le dernier sommeil. Le cicerone cite des noms en litanie, plaisante, nous montre la grille où s'écoulent maintenant les eaux pluviales et où l'on doit élever le sarcophage du cardinal-archevêque.

« Une paysanne bretonne appuyée sur un parapluie rouge écarquille les yeux, comme terrifiée par le décor, se signe à plusieurs reprises, et un maigre abbé rasé de frais, élégant, avec une ceinture à glands de soie, qui conduit un grand garçon blême, au nez busqué, aux yeux cernés, chuchote des phrases à voix basse, désigne à son élève des noms qui jalonnent les piliers, s'évertue à les donner en exemple à ce gamin qui louche déjà au Bois en croisant la voiture de Tata Cliquette, rêve d'avoir une écurie de courses et se moque bien de ce que son précepteur lui raconte. »

Dans ce tableau, M. Maizeroy a peint avec une vérité surprenante notre siècle qui a élevé l'un des plus beaux monuments de foi religieuse, par esprit de parti, et sans se douter même qu'il y eût encore une religion.

Le comte de Gisors, 1732-1758, par Camille Rousset.

Il a été donné à bien peu d'hommes de pouvoir, dans une aussi rapide carrière, montrer plus de talents, inspirer de plus brillantes espérances, mériter plus de regrets que le héros de ce beau livre, Louis-Marie Fouquet, *comte de Gisors*, fils unique du maréchal de Belle-Isle et le dernier descendant du célèbre sous-intendant. Doué d'un excellent naturel, élevé comme on l'eût été à Sparte, sans que, cependant, l'éducation athénienne lui ait manqué, le comte de Gisors devint « dans un âge qui n'a droit d'aspirer encore qu'à de l'indulgence, également versé dans les affaires et dans l'art militaire » successivement colonel du régiment de Champagne, gouverneur du pays messin, mestre de camp ; il sut donner la mesure de son intrépidité et de ses rares vertus jusqu'à la journée de Crefeld où il trouva une mort glorieuse dans la déroute funeste que ses conseils, s'ils eussent été suivis, eussent changée peut-être en victoire.

Ce n'est pas uniquement pour nous offrir, comme un sujet d'étude morale, la courte vie de ce jeune homme, que l'éminent auteur de cette œuvre l'a entreprise. Employant comme il sait faire, les matériaux de son travail, il a pu reprendre de fond en comble l'étude de la campagne de Hanôvre ; il a pu donner, sur l'état moral de l'armée française, à ce moment critique de notre his-

toire militaire, « des renseignements qui peuvent être des enseignements ». En un mot, ainsi que le dit lui-même M. Camille Rousset, après avoir montré dans son *Histoire de Louvois* comment se fait une bonne armée, il a essayé de montrer dans ce livre comment une bonne armée se défait.

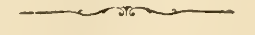
Le Cabinet noir, par le comte d'Hérison, est un ouvrage des plus curieux, extrait en partie des papiers du baron Monnier et qui contient des révélations du plus haut intérêt sur Napoléon Ier, Marie-Louise, etc., sans oublier Louis XVII.

A propos de cette dernière personnalité, lire une brochure de M. Otto Friedrichs, **Le Journal de M. de Cassagnac et Louis XVII** en réponse à un article paru dans l'*Autorité* du 26 janvier dernier sous la signature de M. Albert Rogat.

Voici une très remarquable étude sur **le Prince de Bismarck**, par Mme Marie Dronsart; des brochures militaires anonymes: **Serons-nous vainqueurs, Forfication et défense de la frontière Russo-Allemande, Fortification et défense de la frontière Franco-Allemande**, ces trois ouvrages traduits de l'allemand.

Parsis et Brahmine, par Carla Maria, est un roman très original et des plus dramatiques dont les péripéties se déroulent aux Indes. L'auteur initie le lecteur de la façon la plus curieuse aux mœurs des Hindous, des Parsis et de la colonie Anglaise.

Alex. Leclère.



IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 1er Juin 1887.

Dans le **Répertoire de la Comédie humaine**, MM. Anatole Cerfbeer et Jules Christophe, deux hommes d'étude, profondément admirateurs de l'œuvre si puissante de Balzac, se sont donné la mission de distraire de l'énorme collection de volumes formant *la Comédie humaine*, l'état civil de tous les personnages qui figurent à titre de *documents* dans la revue, un peu démodée aujourd'hui, que fit cet écrivain des passions de l'humanité gênées par l'état social.

Une femme d'esprit, Mme Rattazzi, dans un proverbe intitulé : *Aux pieds d'une femme*, juge Balzac en un trait sanglant : « Savez-vous à quoi ressemble Balzac ? A un chiffonnier moral qui vide son panier. »

Et c'est bien dit !

Prenons l'un de ses romans, *le Père Goriot*, par exemple, analysons-le, et cherchons à en tirer un enseignement :

Le Père Goriot est une création qui ressemble beaucoup à celle du roi Lear, de Shakespeare, des nuances seules sont saisissables. Shakespeare représente dans son vieux roi la paternité aveugle et folle, se dépouillant de tout, sceptre, grandeur, fortune, au profit de deux filles dont la noire ingratitude le payait de ses sacrifices. Mais, pour l'honneur de la nature humaine, en regard de deux filles perfides et barbares, Gonaril et Réjane, Shakespeare avait placé Cordelia, fille pieuse et dévouée. Pour l'honneur de la paternité, autant le poète lui avait donné de tendresse pour les enfants qui devaient le trahir, autant, la trahison consommée, il l'avait embrasé de fureur contre ces indignes objets d'une passion non moins vive que malheureuse.

Balzac, au contraire, n'a rien accordé à l'honneur de la nature humaine, rien à l'honneur de la paternité. *le Père Goriot* n'a point d'Antigone qui le console, point de colère qui le venge. Loin de se désenchanter de ses odieuses filles, son idolatrie augmente avec les souffrances qu'elles lui causent. Après s'être laissé piller, dévorer, épuiser d'or et de sang par elles, il expire sur le plus triste des grabats, sans cesser de les adorer, de les appeler ses anges, de les bénir dans les convulsions de son agonie.

Parmi les personnages dont l'auteur a environné son héros, où est celui qui repose la vue ? Hormis la jeune et pure Victorine Taillefer, dont la physionomie n'est que vaguement indiquée ; hormis l'étudiant en médecine Bianchon, dont les traits se dessinent un peu mieux, quel monde ! quelle société ! Des maris qui trompent leurs femmes et se ruinent pour des maîtresses ; des femmes qui ne reculent pas devant l'adultère : dont l'une engage ses bijoux pour un amant dissipateur et volage, dont l'autre se vend tantôt pour de l'argent, tantôt se donne pour la gloriole d'une invitation à un bal aristocratique; un jeune homme renonçant au travail pour l'intrigue, se dégoûtant systématiquement de l'étude et posant le pied sur l'échelle des femmes ; un forçat prêchant, dogmatisant, prouvant, avec la logique du bagne, qu'il n'y a ici-bas ni principes, ni lois, mais seulement des événements et des circonstances, que le secret des grandes fortunes, sans cause apparente, est un crime oublié, parce qu'il a été adroitement commis, et sur le second plan, à quelques pas en arrière, une collection grotesque de niais, d'égoïstes, une petite exhibition de la Béotie parisienne. Oh ! comme en fermant le livre où se font, se disent et se voient tant de choses affligeantes, on a du plaisir à se serrer près d'un foyer domestique autour duquel siègent quelques bonnes vertus, à regarder autour de soi et à retrouver quelques amitiés généreuses et sincères, quelques dévouements éprouvés !

C'est que dans *le Père Goriot*, comme dans tous les ouvrages de Balzac, tous les sentiments sont cruellement blessés, flétris ; c'est que toutes les conclusions en sont désespérantes !

Est-ce donc le pessimisme de Balzac qui a fait de M. Paul Bourget son admirateur fervent ? Peut-être ; mais le mot que l'auteur de *Cruelle énigme* jette comme un hommage à Balzac dans l'étude sur le maître, qui sert de préface au *Répertoire de la Comédie humaine*, est la condamnation de l'œuvre éminemment démoralisatrice de l'auteur de *La Vieille fille*.

« Balzac, dit M. Paul Bourget, semble avoir moins observé la société de son époque qu'il n'a contribué à en former une. Tel ou tel de ses personnages était plus vrai en 1860 qu'en 1835. »

Eh bien ! avec M. Bourget, je dis que Balzac a contribué à former la société dont les mœurs nous sont contées par les romanciers actuels, et je n'en félicite pas l'auteur de la *Comédie humaine*, comme je ne puis donner des louanges aux romanciers populaires qui sont les instructeurs des rôdeurs de barrière dans les feuilletons des petits journaux.

Le livre de MM. A. Cerfbeer et Jules Christophe contient l'état-civil de tous les personnages de la *Comédie humaine*, de quoi retrouver, détail à détail,

les moindres aventures des héros qui passent et repassent à travers les cinquante volumes de cette collection.

J'estime qu'un livre comme **Pauvre petite**, écrit par un auteur anonyme, une femme, évidemment, vaut mieux pour la moralité que l'œuvre entière de Balzac, et M. Paul Bourget qui, tout à l'heure préfaciait pour le travail de M. Cerfbeer et Christophe, va encore présenter le charmant volume de l'auteur de *Pauvre petite*.

Dans le temps, on ne pouvait lire un ouvrage ayant besoin d'être « poussé » sans y trouver une préface de Claretie ; aujourd'hui, c'est M. Bourget qui fait les présentations, et en vers, s'il vous plaît ! le sonnet analytique !

L'orgue chante. La foule emplit la vaste église,
La jeune mariée entre, des fleurs au front,
Et l'espoir des bonheurs permis qui lui viendront
Ravit son cœur naïf d'un émoi qui la grise.

— Bien des jours ont passé depuis cet heureux jour.
Rideaux baissés, un fiacre au coin d'un quai s'arrête :
Une femme voilée en sort, courbant la tête,
L'adultère revient d'un rendez-vous d'amour.

Entre l'heure innocente et l'heure criminelle
Que de drames secrets se sont joués en elle !
Quel sacrifice a fait ce cœur s'il reste fier !

C'est la bien simple histoire écrite dans ce livre,
Et quand le criminel bonheur payé si cher
Te manqua, pauvre cœur, tu ne pus lui survivre !

L'analyse du livre anonyme est parfaite, le sonnet est joli, seulement l'avant-dernier vers manque de césure. Bah ! les maîtres de la littérature ne se préoccupent plus des règles de la versification.

J'ai protesté souvent et j'ai parfois renvoyé nos poètes à l'école de Boileau.

— Bah ! l'*Art poétique* nous donne des nausées. Ne vous rappelez-vous plus, me disait-on, que l'on avait la prétention de nous faire avaler cet énorme poème à l'âge de quinze ans et de nous forcer à l'apprendre par cœur !

Est-ce donc de cette révolte contre Boileau, devenu exercice de mémoire, qu'est venu ce grand dédain de la règle ?

Mais enfin, puisque, dans les volumes de poésies qui éclosent généralement en masse vers le moment du renouveau, on ne trouve généralement pas grand chose à glaner pour l'esprit, il faudrait au moins qu'en les lisant on s'endormît en cadence.

Voici François Coppée, par exemple, un poète qui a obtenu un certain succès et dont l'Académie a fait un immortel, eh bien! j'ouvre le volume que vient de publier Lemerre, sous ce titre : **Arrière saison**, et l'on veut que je me pâme à la lecture de choses aussi peu intéressantes que celles dont il est parlé dans le sonnet suivant, intitulé l'*Incorrigible*.

Lorsque vaincu d'un seul regard, je t'ai suivie,
Plus un m'a dit : — « Encore? à quarante ans passés ! »
Soit. J'ai des cheveux gris aux tempes, je le sais ;
Mais ma soif de tendresse est loin d'être assouvie.

Celui-là qui me blâme, au fond du cœur m'envie.
Non! je n'ai pas assez vécu, souffert assez,
Et je vaux mieux que vous, jeunes vieillards glacés,
Et l'amour est la grande affaire de la vie !

Non ! je ne deviendrai jamais pareil à vous,
Dont quelques chaudes nuits font de calmes époux,
Et qui n'aimez qu'un temps, comme on jette sa gourme.

Regardons-les passer, ma mie, et plaignons-les,
Ces couples sans désirs qui traînent leurs boulets,
Ainsi que des forçats sous le bâton du chiourme.

Et puis après ? était-ce donc pour faire tomber un sonnet sur un mot lourd comme « chiourme » que l'auteur de tant de choses charmantes vient crier ses prouesses amoureuses *coram populo* ? Hé ! cher M. Coppée, on connaît, un perceur d'isthmes, votre collègue en palmes vertes, qui vous en remontrerait sur la matière traitée dans *l'Incorrigible* !

Au XVIIIe siècle, il y avait toute une pleïade de « petits poètes » qui ne mettaient pas plus dans leurs vers que ne le font la plupart des poètes plus ou moins grands qui pullulent de nos jours, seulement ils écrivaient des choses vivantes, des vers dont l'aisance faisait pardonner la négligence volontaire ou voulue.

Dorat, par exemple, qui ne fut point de l'Académie, disait de petites choses

et était aussi un « incorrigible », ce qui n'empêche que ses vers ont un brio charmant, témoin cette épitre à M[lle] Dubois.

Chassé deux fois, c'est trop, friponne ;
Quoique je m'attende à tes jeux,
Ce nouveau caprice m'étonne
Je suis indigné, furieux,
Et cependant je te pardonne...
Mais ton argus, que Dieu confonde,
Qu'on voit sans cesse autour de toi
Tonner, frémir, faire la ronde ;
Ce dragon armé contre moi,
Qu'un rien aigrit, qu'un rien alarme,
Et qui n'est prompt qu'à soupçonner,
Je ne lui connais point de charme
Qui m'invite à lui pardonner.
Permets qu'au moins je m'en amuse...
Peux-tu recevoir dans tes bras,
Toi, Rosine, toi, fraîche et belle,
Ce décrépit et lourd Midas
Que tu trouves toujours rebelle
A l'aiguillon de tes appas ;
Qui pour t'occuper te tourmente,
Et sur ta bouche de vingt ans
Imprime un baiser de soixante...
Ah ! ramène enfin sur tes traces
Et la folie et l'agrément ;
Allons, Rosine, au nom des Grâces,
Chasse-nous ce froid surveillant ;
Il t'ennuyera pendant sa vie,
S'il t'enrichit après sa mort.
Ah ! n'es-tu pas jeune et jolie ?
Dispose seule de ton sort.
Ta voix, ta voix enchanteresse,
Dont les accents victorieux
Au fond des cœurs portent l'ivresse,
La langueur, le trouble et les feux :
Ta taille élégante et légère,
Ton œil fripon, le don de plaire,
Qu'à la beauté l'amour préfère,
Mille talents voluptueux,
Quelques grains de libertinage
Tes faiblesses et nos désirs,
Crois-moi, voilà ton héritage
Enrichis-toi par les plaisirs.

Puisque nous causons de Dorat, je recommanderai à mes lecteurs le livre de M. Gustave Desnoiresterres, **Le Chevalier Dorat et les poètes légers du XIIIe siècle**, l'auteur de *Voltaire et la société française au XVIIIe siècle*. Cet ouvrage formant huit volumes, et couronné par l'Académie française, reste toujours avec la nouvelle étude que nous annonçons, à la même époque et étudie la même incomparable société qu'il connaît si bien et qu'il peint avec tant de couleur et de vérité.

Cette fois, il s'agit de ce monde particulier qui vit de renommée, mais qui, à cette date, recherché, caressé, se retranchait dans les salons où ses petits vers faisaient fortune. Dorat n'est que le premier de tous ; il a ses amis, ses émules, ses élèves qui l'entourent et marchent sous ses étendards. Aussi M. Desnoiresterres ne se borne pas à cette physionomie attachante et originale : c'est tout un groupe qu'il évoque et dont il nous retrace l'existence. Citons Colardeau, si intéressant dans sa vie, le marquis de Pezay, un personnage de roman, Bonnard, Bertin, Parny, et cet étrange chevalier de Cubières qui clora la galerie. Nous allions oublier la très charmante comtesse Fanny de Beauharnais, la Sapho de Dorat, à qui elle s'était vouée et dont l'affection ne lui manquera point. Suivent les ennemis, les envieux non moins intéressants et non moins nécessaires à ce tableau qui, sans eux, ne serait pas complet : la Harpe, Lebrun-Pindare, Palissot, Linguet, Rulhière et les autres. Rien de curieux, d'entraînant comme le dernier livre de M. Desnoiresterres, cette étude si riche en documents de toute nature, d'une composition et de forme si élégante. C'est une résurrection de cette société ondoyante et complexe avec laquelle l'on n'a jamais fini et qui offrira, nous l'espérons, encore plus d'une étude à son infatigable historien.

M. Gustave Denoiresterres a la faculté d'analyse, et quatre vers de Dorat lui suffisent à peindre ce personnage qui fut un des brillants mousquetaires du Roi et ne quitta le service que par la volonté d'une tante janséniste qui crut le sauver de la perdition en lui arrachant son éclatant uniforme.

Oui, le caractère léger de Dorat tient en quatre vers, Dorat sera toujours un mousquetaire « défroqué ».

De quel poids on est soulagé
Lorsque l'on perd une maîtresse !
Enfin, ami, le charme cesse,
Je suis heureux, j'ai mon congé...

Quelles lectures intéressantes on trouve dans ces portraits du passé, et

l'on nous remerciera d'avoir appelé l'attention sur des ouvrages comme celui d'Arvède Barine, **Portraits de femmes** !

C'est d'abord le portrait de Madame Carlyle.

Thomas Carlyle est mort au mois de février 1881. Il léguait ses papiers à un autre historien anglais de renommée moins bruyante, M. James-Anthony Froude, qui en tira aussitôt des fragments et les lettres propres à faire connaître son illustre ami. Le public apprit ainsi que l'auteur de l'*Histoire de la Révolution française* était un « animal extraordinaire », selon la définition si juste de M. Taine, ailleurs encore que dans ses livres et la plume à la main. Carlyle restait « l'animal extraordinaire », hargneux, éloquent et bizarre, avec sa femme, avec ses amis, avec sa servante, en voyage, à table, au lit, dans son cabinet de travail, partout et toujours. Le public apprit aussi que Mme Carlyle avait succombé à la peine et que le métier de femme de grand homme était décidément l'un des plus difficiles, des plus durs et des plus ingrats qui existent. On savait déjà, avant de l'avoir lu dans une lettre de Mme Carlyle, que la femme qui aime à être tranquille et heureuse doit se garder d'épouser un écrivain célèbre ; on ne s'attendait pas, en dehors du cercle des amis, au drame domestique qui se découvrit aux yeux. Il parut d'autant plus poignant que les événements y sont gouvernés par les lois les plus simples de la nature humaine ; dès le prologue, aussitôt que les personnages sont posés, on devine comment les choses se passeront, et l'on comprend qu'elles ne sauraient se passer autrement.

« Jane Baillie Welsh appartenait à une très vieille famille écossaise, riche en héros et en originaux. « Plusieurs coquins, mais pas un imbécile », disait avec satisfaction le vieux John Welsh, de Craigenputtock. Par son père, le docteur Welsh, Jane descendait du plus fanatique des chefs de la réforme, de ce John Knox, qui, en parlant à Marie Stuart, ne l'appelait jamais que *nouvelle* Jézabel. Du côté maternel, elle descendait de Wallace, dont les paysans écossais se rappellent encore avec admiration la glorieuse révolte contre le roi d'Angleterre Edouard Ier. Ni dans l'une ni dans l'autre branche la race n'avait dégénéré. Le docteur Welsh était un médecin éminent, et Carlyle, qui ne pouvait pas souffrir sa belle-mère, reconnaissait qu'il s'en était fallu de peu qu'elle ne fût une femme de génie.

« Ce couple distingué eut une fille unique, née en 1801. Enfant, Jane Welsh était une brunette au teint mat, aux grands yeux noirs un peu moqueurs, l'intelligence vive et le caractère entreprenant. Elle regrettait de ne pas être garçon et tâchait d'y suppléer en apprenant l'algèbre et le latin, en donnant des coups de poing sur le nez des écoliers et en passant par-dessus les murs au

lieu d'entrer par les portes comme font les faibles filles. La pointe de gaminerie subsista en grandissant. A Haddington, où son père exerçait, lorsqu'on apercevait une jeune personne juchée sur un mur, on disait sans hésiter : « C'est la fille du docteur Welsh. » Longtemps après son mariage, lorsqu'elle trouva le courage de revenir, pour la première fois, aux lieux où elle avait été heureuse, personne ne la reconnut, tant les soucis, plus encore que les années, l'avaient vieillie, flétrie, usée. Un passant devina son nom en la voyant escalader une clôture par un réveil d'instinct. « C'est Jane Welsh ! s'écria-t-il, aucune femme ne grimperait par-dessus le mur au lieu de passer par la porte. Vous êtes Jane Welsh ! »

« Ses études furent brillantes. Elle avait des dispositions si remarquables pour les sciences qu'on l'envoya à la classe de mathématiques des garçons, où elle prit la tête. Les progrès en latin amenèrent une scène dont on a retrouvé le récit juvenile dans ses vieux cahiers. Elle avait commencé Virgile. Son professeur s'avisa de lui dire qu'une jeune fille qui « fait du Virgile » ne doit plus jouer à la poupée.

« Ma poupée était condamnée; il s'agissait d'en finir avec elle, et j'eus vite décidé comment. Elle finirait comme Didon, comme doit finir la poupée d'une jeune demoiselle qui «fait du Virgile». Avec ses costumes, qui étaient nombreux et somptueux, son lit à colonnes, deux petits fagots de bois de cèdre, quelques brins de cannelle, quelques clous de girofle et une noix muscade, je construisis — *non ignara futuri* — son bûcher funéraire — *sub auras* naturellement, — et la nouvelle Didon, s'étant placée avec de l'aide sur le lit, récita par ma bouche le dernier et triste discours de Didon première :

Dulces exuviæ dum fata Deusque sinebant
Accipite hanc animam, meque his exsolvite curis...

« Ayant ainsi parlé, la poupée, *pallida morte futura*, alluma le bûcher et se poignarda avec un canif. A ce moment suprême, en voyant flamber ma pauvre poupée (étant bourrée de son, elle prit feu et fut brûlée en un clin d'œil), ma tendresse pour elle prit également feu ; je me mis à hurler, j'essayai d'éteindre la poupée sans y réussir et je continuai de hurler jusqu'à ce que tout le voisinage fut accouru à mes cris. On m'emporta en larmes — et j'ai remarqué que c'est là l'histoire de presque tous les « sacrifices héroïques » ; on s'y décide avec magnanimité, on les accomplit avec ostentation, on s'en repent au dernier moment, et l'on jette les hauts cris de regret. »

« La mort payenne de la poupée ne fut pas la seule trace de l'influence de

Virgile. Toute la religion de l'enfant y passa. Le calvinisme exigeant et sombre de son aïeul se pénétra de la douceur virgilienne jusqu'à en être dissous. L'œuvre de John Knox est de celles qu'il est prudent de ne pas trop laisser toucher par la main des grâces, de peur d'amollissements impies. Jane Welsh en vint au point de trouver qu'il est à peu près indifférent qu'un homme croie ceci ou cela, pourvu qu'il ait de la religion et qu'il soit honnête homme. Non contente de faire bon marché du dogme, elle tomba dans une erreur qui est encore plus grave aux yeux des âmes simples ; elle douta de la vertu et de l'importance des pratiques. Elle assurait, par exemple, ne pouvoir comprendre pourquoi, chez ses amis Buller, c'était enfreindre le repos du dimanche que de se promener en voiture au trot, tandis que ce n'était pas l'enfreindre que de se promener au pas. La dévotion minutieuse lui paraissait un luxe de désœuvrés, que les circonstances n'avaient pas mis à sa portée et qu'elle regrettait médiocrement. Les siens s'affligèrent sincèrement en découvrant qu'elle était devenue une « manière de païenne », mais ils s'aperçurent du mal trop tard, lorsqu'il était irréparable et qu'il ne restait plus qu'à en gémir. Madame Carlyle laisse entendre dans ses lettres qu'ils n'usèrent pas toujours avec la discrétion voulue de cette suprême et stérile ressource.

« A l'époque où Carlyle la rencontra, Mlle Welsh avait une de ces beautés lumineuses qui tiennent autant à l'expression de la physionomie qu'à la perfection des traits. Une miniature nous la montre dans l'épanouissement de la jeunesse, la lèvre légèrement entr'ouverte par un sourire, l'esprit lui sortant par les yeux, sa charmante tête dressée d'un petit air mutin sur un cou élégant. La taille et la démarche étaient aériennes, le rire une merveille. Ne sait pas rire qui veut. Il y a beaucoup de façons de rire, qui toutes trahissent l'homme. On discipline son langage, ses gestes, ses regards ; le rire demeure le dernier témoin, presque impossible à corrompre, par qui se révèlent la vérité du caractère, les grossièretés de nature, le degré de culture. Carlyle, qui avait étudié la question, distinguait des « qualités de rire » et jugeait par là les gens et même les races. Il soutenait que les juifs rient mal, faute de posséder le seul sentiment du ridicule qui soit digne de l'homme : la sympathie pour les côtés inférieurs des êtres et des choses. Son père, l'ancien maçon, malgré son intelligence et une certaine noblesse native, rit toute sa vie en maçon. Carlyle lui-même ne possédait qu'une « qualité inférieure » ; il riait aigre. Sa femme avait un des plus jolis rires qu'il eût analysés.

« A quatorze ans, Mlle Welsh avait fait sa tragédie de collège, ainsi qu'il convenait à une jeune personne qui suivait la classe des garçons. A vingt ans elle avait lu Rousseau, Byron et d'autres écrivains offrant de même, disait,

d'un ton de regret, l'un de ses maîtres de littérature, une « nourriture peu substantielle ». Des idées d'émancipation intellectuelle commençaient à fermenter dans sa tête. Non qu'elle se soit jamais souciée, à aucun âge, de ce qu'on appelle les droits de la femme ; mais il lui semblait qu'elle avait quelque chose à dire au public, et elle voulait le dire, dût tout Haddington se voiler la face. C'est en faisant des plans d'ouvrages avec Carlyle que leur liaison s'accentua et mûrit. Ils devaient être collaborateurs ; Carlyle du moins l'affirmait avec la fourberie inconsciente des prétendants qui n'hésitent pas à promettre la lune, et Jane Welsh le croyait naïvement. Elle l'épousa même un peu dans cette vue. Pour une fille d'esprit, c'était se mal connaître en hommes ; mais elle avait toujours vécu à Haddington, et Thomas Carlyle ne ressemblait pas du tout aux héros qu'elle avait vus dans ses livres ; il était fait pour dérouter. »

Aussi, voyez ce qui arriva, et c'est là qu'est le charme de l'étude si originale de M. Arvède Barine, c'est que Mlle Welsh dut s'employer aux travaux de ménage, ce qui ne lui plut guère, mais valut à la postérité des lettres bien curieuses. Celle-ci par exemple prise entre tant d'autres choisies par l'auteur de cette biographie.

« Combien de talents sont gaspillés, combien d'enthousiasmes s'en vont en fumée, combien de vies sont gâtées faute d'un peu de patience et de résignation, faute d'avoir compris et senti que ce n'est pas la grandeur ou la petitesse de la tâche à accomplir qui en fait la noblesse ou la vulgarité, mais l'esprit dans lequel on l'accomplit ! Je n'imagine pas comment des gens doués de quelque ambition naturelle ou ayant le sentiment d'avoir quelque valeur, peuvent éviter de devenir fous dans un monde comme le nôtre, s'ils ne se rendent pas compte de cela. Je sais que, pour ma part, j'étais très près de devenir folle quand j'ai fait cette découverte.

« Vous raconterai-je comment je l'ai faite ? Cela pourra vous servir de réconfortant dans de semblables moments de fatigue et de dégoût. J'étais allée, avec mon mari, habiter une petite propriété toute en marais tourbeux. C'était un endroit très triste et un séjour fort maussade. A seize milles à la ronde on ne trouvait aucune ressource ; pas de boutiques, pas même un bureau de poste. De plus nous étions très pauvres et, ce qui est encore pire, étant fille unique et ayant été élevée en vue « d'une grande position », j'étais brillante latiniste et bonne mathématicienne, mais d'une ignorance sublime pour toutes les choses pratiques. Dans ces circonstances extraordinaires, il me fallut apprendre à coudre ! Je constatai avec horreur que les maris étaient sujets à percer leurs bas et à perdre constamment leurs boutons et que l'on

comptait absolument sur moi pour voir à tout cela. Il me fallut aussi apprendre à faire la cuisine, aucune servante capable ne voulant consentir à vivre dans un endroit aussi perdu, et mon mari ayant les digestions difficiles, ce qui compliquait singulièrement ma situation. Pour comble de maux, le pain qu'on apportait de Dumfries « lui aigrissait l'estomac » (bonté divine !) et il était évidemment de mon devoir d'épouse chrétienne de boulanger à la maison. Je fis donc venir le *Cottage Economy* de Coblett et j'entrepris de fabriquer une miche de pain. Je n'entendais rien à la fermentation de la pâte et au chauffage des fours ; il se trouva donc que ma miche fut mise au four à l'heure où j'aurais dû moi-même me mettre au lit, et je restai la seule personne éveillée dans une maison située au milieu d'un désert. Une heure sonna, puis deux, puis trois ; et j'étais toujours là, entourée de cette immense solitude, le corps brisé par la fatigue et le cœur oppressé par un sentiment d'abandon et de *dégradation*. Moi qui avait été si gâtée par ma famille, dont le bien-être était l'occupation de toute la maison, à qui l'on n'avait jamais demandé de faire autre chose que de *cultiver mon esprit*, j'étais réduite à surveiller, la nuit, la confection d'une *miche de pain,* — qui peut-être ne serait pas du tout du pain ! Ces pensées me rendaient folle, tellement que je posai ma tête sur la table et me mis à sangloter. C'est alors, je ne sais comment, que me vint à l'esprit l'idée de Benvenuto Cellini veillant toute une nuit sur le fourneau dont allait sortir son *Persée*, et je me demandai tout à coup : Après tout, aux yeux des puissances d'en haut, y a-t-il une si grande différence entre une miche de pain et une statue de *Persée*, quand l'une ou l'autre représente le devoir ? La ferme volonté de Cellini, son énergie, sa patience, son ingéniosité, voilà les choses réellement admirables dont la statue de *Persée* n'est que l'expression accidentelle. S'il avait été une femme, vivant à Craigenputtock avec un mari dyspeptique, à seize milles d'un boulanger et ce boulanger mauvais, toutes ces mêmes qualités auraient trouvé leur emploi dans la confection d'une *bonne* miche de pain.

« Je ne puis dire tout ce que cette idée répandit de consolation sur les tristesses de ma vie pendant les années que nous vécûmes dans ce lieu sauvage où, de mes trois devancières immédiates, deux étaient devenues folles et la troisième ivrogne ! »

Après *La Femme d'un grand homme*, M. Arvède Barine trace le portrait de *Georges Elliot*, non pas au point de vue de ses œuvres, c'est la femme, la femme seule qui l'occupe. Vient ensuite une étude sur Mary Wollstonecraft Godwin, que l'auteur ne craint pas de dénommer *Une Détraquée*.

En effet près d'un siècle s'est écoulé depuis la mort de Mary Wollstonecraft

et l'Angleterre puritaine se voile encore la face en prononçant son nom. Les partisans des droits des femmes, qui devraient lui dresser des statues, puisqu'elle a inventé le mot et la chose, parlent d'elle le moins possible. Le curieux qu'attire cette carrière romanesque, ne peut réprimer un sourire au plus fort des malheurs de son héroïne, tant le comique s'y allie au tragique. Après avoir été poursuivie toute sa vie par le guignon, Marie Wollstonecraft n'a même pas été plainte après sa mort, sans qu'on puisse accuser le monde de cruauté à son égard. Il est trop évident qu'elle était à elle-même son guignon. Quand la Providence ne lui envoyait point de malheurs, elle en cherchait; et quand on ne lui tendait pas de piège, elle en fabriquait et tombait dedans exprès, pour voir comment elle s'en tirerait. Le résultat a été une existence plus pittoresque que ne l'admettent les gens d'ordre moral, et, dans ce cadre fantaisiste, une figure virginale et très vivante.

Il est probable que le système anglais d'éducation pour les filles doit produire nombre de *sujets*, curieux à étudier; mais ce qui ressort tout particulièrement des trois portraits ci-dessus c'est que les femmes qui sont le produit de cette éducation et de cette instruction à outrance qui leur apprend tout excepté ce qu'elles devraient savoir pour remplir leur mission de « femmes » ne semble pas devoir être adopté chez nous. Il me semble que des lycées de jeunes filles devront sortir pas mal de « détraquées » comme Miss Mary Wollstonecraft !

Quittant l'Angleterre, M. Arvède Barine nous conduit en Italie, au XVIe siècle, pour nous y montrer la vie de certaines femmes dans les couvents, cela d'après un manuscrit portant cette épigraphe: *Lisez, mais ne vous scandalisez pas*.

Enfin l'ouvrage se termine par la *Psychologie d'une sainte* (sainte Thérèse).

Peut-être, certains esprits se scandaliseront-ils de cette étude, mais l'auteur a soin de faire procéder son étude d'une note appelant les circonstances atténuantes.

« L'idée que l'on se fait d'une sainte a subi dans notre siècle la fortune de beaucoup d'autres idées : elle s'est affadie. Le côté héroïque et quelquefois aventureux du type s'est effacé, et le public en est venu à se représenter un homme bon à canoniser comme un homme parfait, bien qu'un peu béat, absorbé dans ses dévotions, ne péchant jamais, mélancolique et, pour tout dire, très ennuyeux. Lorsque, par hasard, la vieille et forte race ressuscite, on ne la reconnaît plus. Nous en avons eu l'exemple, de notre temps, avec Gordon. Le monde a salué en Gordon un héros ; mais parce que Gordon était violent, enclin à pendre ou à faire fusiller le méchant, le monde n'a point vu

son air de famille avec les saints d'autrefois. Ce n'était pas un saint correct, et sans la correction, il est bien difficile d'arriver à quelque chose au XIXe siècle.

« Il y a eu une époque et un pays, où l'ancien type des élus de Dieu a eu tout son relief et tout son éclat. C'est l'Espagne au XVIe siècle. La piété douceâtre et sage à laquelle nous sommes arrivés n'était point du tout le fait des contemporains de don Quichotte. Il y avait alors en Espagne, parmi les personnages des deux sexes que les ouvrages de dévotion recommandent à la vénération des fidèles, toute une légion de figures originales et hardies. En voyant quelle sorte de femme était une sainte Thérèse, le lecteur profane sentira peut-être qu'en dehors de toute idée religieuse, quelque chose s'est perdu, un rien, une petite étincelle, qui rendait le monde plus pittoresque et la vie plus intéressante. »

Passer d'une sainte aux comédiens, c'est faire un joli saut: mais au point où en sont les choses, je ne doute pas que les parias, les maudits d'antan, n'arrivent à la canonisation. Déjà il n'y a plus assez de rubans pour orner leurs boutonnières: en tous cas, les églises ne refusent pas leurs petits services.

En présence du chemin parcouru par les gens de théâtre dans la considération publique, M. Gaston Maugras a cru le moment opportun de causer un peu des raisons qui firent mettre **les Comédiens hors la loi**.

« Au mois d'octobre 1884, dit M. Maugras, la Comédie Française se préparait à célébrer en grande pompe le deuxième centenaire du grand Corneille, lorsqu'on apprit que M. le curé de Saint-Roch, jaloux de s'associer, dans la mesure de ses moyens, à la fête que préparaient ses paroissiens, venait d'écrire aux comédiens pour les convier à une messe solennelle en l'honneur de l'illustre poète.

« Cette initiative, qui rompait ouvertement avec les vieilles traditions de l'Église à l'égard des gens de théâtre, ne fut pas sans causer un assez vif étonnement et elle souleva même d'amères récriminations dans quelques feuilles religieuses.

« Non seulement les comédiens français acceptèrent avec joie la proposition de leur pasteur, mais ils lui envoyèrent une généreuse offrande et toute la compagnie se rendit en corps à la cérémonie, qui fut entourée du plus vif éclat.

« En lisant, dans les journaux qui les reproduisaient à l'envi, tous les détails de cette fête religieuse, nous nous reportions d'un siècle en arrière et nous nous rappelions une cérémonie identique qui s'était accomplie à Paris,

à l'église de Saint-Jean-de-Latran, en 1763. La même Comédie Française, désireuse d'honorer la mémoire de Crébillon, faisait dire une messe solennelle pour le repos de l'âme du célèbre auteur et y assistait tout entière en costume de gala.

« Mais l'issue fut bien différente. Alors que M. le curé de Saint-Roch n'a encouru, à notre su, d'autre blâme que celui de l'*Univers*, le curé de Saint-Jean-de-Latran fut condamné à trois mois de séminaire et il dut distribuer aux pauvres l'argent qu'il avait reçu de la troupe française. »

C'est de ce contraste frappant qu'est né l'ouvrage de M. Maugras, et pour bien faire comprendre l'idée déshonorante qui s'est attachée à la profession du théâtre pendant tant de siècles, l'auteur a dû se livrer à des recherches sans nombre sur la situation que les comédiens ont occupée tant au point de vue civil qu'au point de vue religieux aux différentes époques de l'histoire.

Pour être intéressant, ce livre devait être évidemment anecdotique, aussi l'auteur, qui n'avait que l'embarras du choix, a-t-il largement glané dans les documents qui lui ont fourni la matière de son gros volume.

« Lorsque mourut Adrienne Lecouvreur, elle reçut la visite d'un vicaire de Saint-Sulpice : « Je sais ce qui vous amène, lui dit-elle, vous pouvez être tranquille, je n'ai pas oublié vos pauvres dans mon testament. » Puis dirigeant le bras vers le buste du maréchal de Saxe, elle s'écria : « Voilà mon univers, mon espoir et mes dieux ! » Le vicaire lui demanda une renonciation formelle à sa profession, mais elle ne voulut rien entendre et il dut se retirer. Elle léguait deux mille livres à l'église de Saint-Sulpice ; néanmoins le curé, M. Longuet, lui refusa non seulement la sépulture chrétienne, mais il ne voulut même pas la laisser ensevelir au cimetière dans l'endroit où l'on enterrait les enfants morts sans baptême ; il fallut un ordre du lieutenant de police pour que ses restes mortels trouvassent enfin un dernier asile sur les berges de la Seine.

M. de Laubinières, un des amis de la Lecouvreur, fut autorisé à lui rendre les derniers devoirs.

Au milieu de la nuit, il transporta.

. . . . par charité
Ce corps autrefois si vanté.
Dans un vieux fiacre empaqueté
Vers les bords de notre rivière. (*Voltaire*)

Deux portefaix creusèrent une fosse et on y enfouit précipitamment le cadavre de

Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.

Sous le coup de sa douleur et transporté d'indignation, Voltaire composa cette ode d'une pensée si élevée et si philosophique.

Ombre illustre, console-toi :
En tout lieu la terre est égale,
Et lorsque la Parque fatale
Nous fait subir sa triste loi,
Peu nous importe où notre cendre
Doive reposer pour attendre
Ce temps où tous les préjugés
Seront à la fin abrogés.
Ces lieux cessent d'être profanes
En contenant d'illustres mânes.
Ton tombeau sera respecté ;
S'il n'est pas souvent fréquenté
Par les diseurs de patenôtres,
Sans doute il le sera par d'autres,
Dont l'hommage plus naturel
Rendra ton mérite immortel !
Au lieu d'ennuyeuses matines
Les Grâces en habit de deuil,
Chanteront des hymnes divines,
Tous les matins sur ton cercueil.
Théophile, Corneille, Racine
Sans cesse répandront des fleurs,
Tandis que Jocaste et Pauline
Verseront un torrent de pleurs.
. . . .

Mais que dire de l'aventure suivante ?

« Quand Mme Favart succomba en 1772, l'abbé de Voisenon — dont on a dit qu'il était « prêtre de son métier, libertin par habitude, et croyant par peur », — vivait avec elle et fit tout pour la réconcilier avec l'Église et la décider à renoncer à la scène ; mais elle résistait énergiquement, car elle tenait beaucoup aux 15,000 livres de rente que lui valait son état de comédienne. L'abbé fit tant de démarches auprès des gentilshommes de la Chambre qu'il obtint la promesse pour sa maîtresse de recevoir ses appointements sous forme de pension, même en cas de retraite. Rassurée sur son avenir, l'actrice n'hésita plus et signa la déclaration qu'on lui demanda ; elle fit d'autant mieux qu'elle ne se releva pas et mourut bientôt entre son mari et l'abbé qui la soignaient avec un égal dévouement. »

Voilà certes un curieux ménage à trois et qui tendrait à prouver que nos

mœurs actuelles, quoique l'on en puisse dire, ne sont pas plus dépravées que celles ayant eu cours il y a cent ans.

« Connais-toi toi-même » est un précepte bon à suivre, et le comte Paul Vasili, qui nous a promené un peu dans toutes les capitales du monde plus ou moins civilisé veut nous apprendre à connaître une société que l'on croit pouvoir apprécier parce qu'on l'approche, mais que l'on ignore complètement justement parce qu'on la voit de trop près.

Dire que l'on connaît **la Société de Paris** parce qu'on habite la capitale est une prétention bien osée, et le Parisien l'ignore totalement, absolument comme il ignore les catacombes visitées seulement par les étrangers. Maintenant, le comte Vasili en sait-il plus long que nous? Ceci est une autre question. Mais la façon originale dont il a su peindre les sociétés de toutes nationalités nous font envisager son étude nouvelle avec une certaine satisfaction; nous y retrouverons cet esprit d'observation si impressionnable qui fait que l'écrivain sait rendre vraisemblable ce qu'il n'a pas vu, mais qu'il a *observé* seulement par intuition.

Quand il nous parle dans *la Société de Paris* de la cour de Philippe VII, il ne nous montre pas ce qui existe mais ce que son imagination lui laisse entrevoir. Il parle des gens avec un tact exquis, une courtoisie parfaite, leur « passe la main dans le dos » et sait qu'il trouvera des lecteurs toujours enchantés de voir leur nom imprimé.

Peut-être aurions-nous aimé à voir cette Société un peu plus déshabillée ; le décolletage ne fait pourtant pas peur au comte Vasili, pourquoi ne pas présenter le *Grand monde* sans le masque dont il se couvre.

« La cour serait un milieu éminemment respectable, maintenu sur le pied d'une grande simplicité », dit le comte Vasili ; eh bien ! je crois que si la cour devait être respectable, il serait très fâcheux qu'elle se maintînt « sur le pied de la simplicité ». En France, il faut jeter de la poudre aux yeux, et si jamais Philippe VII montait sur le trône, je l'engagerais fort à faire vivre largement le commerce et l'industrie, sans cela... mais ne parlons pas des absents.

Je ne sais pourquoi, lorsque je lis un volume sans prétention comme celui de Théodore Cahu, **Chez les Allemands**, cela me donne une impression de quelque chose de « vu » que je ne trouve pas toujours dans les livres qui se prétendent sérieux.

Les gravures de Caran d'Ache et de Job, malgré la pointe malicieuse de leur crayon, ajoutent certainement au charme de ce récit de voyage de l'autre côté du Rhin, mais ce qui m'a frappé surtout c'est la manière claire, précise, exacte dont l'auteur exquisse en quelques pages le type et le caractère allemand.

Malheureusement, à mon sens, l'auteur qui s'était contenté d'écrire une excursion et d'en faire le récit humoristique s'est avisé d'y ajouter un post-scriptum qui est purement et simplement un article de journal politique. Ah ! comme ces trois pages m'ont gâté la bonne première impression ! Vite, fuyons la politique, la polémique, toutes choses avec lesquelles les journaux nous rendront fous, et, avec le mois de mai — qui a « raté » complètement son effet cette année, — retombons dans la poésie.

Ah ! comme Jacques Normand aurait bien dû renvoyer son *Paris-Printemps* à l'année prochaine ! c'est une cruauté de vous dire des choses comme celles qui vont suivre lorsque l'on grelotte au 25 mai.

Sortant de son long sommeil,
Le soleil
Doux et bienfaisant encore
S'étale complaisamment,
En amant
Sur le grand Paris qu'il dore.

A ses baisers attendus
Et bien dus,
Toute la ville frissonne ;
On fait la nique à l'hiver
« Adieu cher !
Repassez.... après l'automne ! »

Hélas ! on voit bien que le manuscrit était donné depuis longtemps à l'imprimeur. Quelle désillusion !

Le poète a intitulé son volume **Les Moineaux Francs**, sans doute pour indiquer qu'il y aurait quelques coups de bec ? Pas trop, les pessimistes seuls en voient de grises, ils reçoivent sur les doigts de la bonne façon, façon toujours spirituelle et charmante, Jacques Normand ne saurait faire autrement.

Donc, c'est bien décidé : nous avons tous perdu
Cette saine gaîté qui vibrait chez nos pères ;
La *Lisette* est bien morte... et le « bras si dodu »
Pourrit aux ossuaires.

Nous sommes tous mauvais, malsains et gangrenés
Pris par le pessimisme aussitôt la naissance ;
Et, dès nos premiers pas, nous nous mettons le nez
Dans la déliquescence.

Le sol pèse à nos pieds et le ciel à nos fronts ;
Nous n'avons nul désir, nul rêve, nulle envie :
De ne rien espérer nous nous désespérons :
Ah que c'est long la vie !

Faire le bien ?... — Pourquoi ? Nul ne vous en sait gré.
Travailler ?... A quoi bon ? C'est si peu que la gloire !
Aimer ?... Depuis Adam, notre père abhorré,
Toujours la même histoire !

Le foyer ?... les enfants ?... Malheureux, taisez-vous !
Connaissant nos douleurs, celles de nos ancêtres,
Pour qu'ils pleurent comme eux et souffrent comme nous,
Engendrer d'autres êtres !

Alors, quoi ? — Mon Dieu, rien ! Un repos désolé.
L'attente de la mort, qui seule nous délivre
Et délasse le corps trop longtemps accablé
Sous le fardeau de vivre !

II

« Par le diable ! Messieurs, — dit maître Rabelais,
Qui nous entend, perché là-haut sur un nuage, —
La vie avait du bon, de mon temps ; je voulais
En user davantage !

Quand je humais le piot avec quelques amis,
Un matin de printemps, sous la verte tonnelle,
Je trouvais le vin frais, le couvert fort bien mis,
Et l'existence belle !

J'aimais les près fleuris, les oiseaux, le ciel bleu,
Le soleil flamboyant ainsi qu'un nez d'ivrogne ;
Et mon bois de Meudon valait bien, vive Dieu !
Votre bois de Boulogne !

Croyez-moi, mes enfants : vous en demandez trop
A ce moment où chacun de vous se désespère ;

Vous êtes des gourmands qui voulez du sirop
Toujours dans votre verre !

Sans cesse analysant, feuilletant, tâtant, scrutant,
Quand vous avez *un peu*, vous rêvez *davantage* :
Le bonheur, voyez-vous, ne réclame pas tant
De tarabiscotage !

Laissez-vous vivre, allez ! sans élans hasardeux :
Ne soyez point... comment dites-vous ?... *nérropathes* ;
Et n'allez point vouloir, quand vous en avez deux,
Marcher à quatre pattes !

Vous vous désespérez que l'amour, au printemps,
Depuis le père Adam, n'ait épargné personne :
Et c'est qu'apparemment, pour durer si longtemps,
Que la manière est bonne !

Vos enfants, dites-vous, manqueront d'agrément
A languir comme vous sur cette pauvre sphère ?
Vos enfants !... Et parbleu ! pensez-donc seulement
Au plaisir de les faire !

Dailleurs si l'existence est pour vous sans appas,
Si vous la redoutez à ce point pour les vôtres
Si vous craignez la vie, ah ! du moins, n'allez pas
En dégoûter les autres !

Je vous quitte, Messieurs : j'ai trop peur d'avoir l'air
D'un vieux fou ridicule et battant la campagne :
Je dîne au ciel, ce soir... et c'est Schopenhauer
Qui paye le champagne ! »

Eh bien ! que vous en semble ? Un poète gai ! toute la corporation va en prendre le deuil ! Eh bien, oui Jacques Normand est comme *les Moineaux francs*.

. . . . gai, bon garçon,
Sans amour propre, sans façon
Exempt de pose...
Dans notre siècle de blasés
Et de... Schopenhaüerisés,
C'est quelque chose !

Achille Grisard est un jeune homme, et cependant c'est un triste. Je ne sais

sous quelle étoile il est né, mais ce n'est pas l'étoile de Rabelais.

Dans le recueil de poésies que j'ai là sous les yeux, je ne vois que *Tristesse*, *Indifférence*, *Stoïcisme*. et le dernier vers, celui qui ferme le volume dit le chagrin inné chez ce jeune poète.

Tout ce que nous savons, c'est qu'un jour nous mourrons !

Mais, bon Dieu ! cher poète, nous ne sommes pourtant pas faits pour tous vivre à la Trappe ! de grâce épargnez-nous de si noirs discours ! soyez des *Deux poètes* dont vous nous parlez dans votre n° XIII, « le Troubadour qui chante » et non pas « le grave Trouvère qui gémit toujours ».

M. Grisard dénomme son recueil poétique **Les Sensitives**, je le plains d'être si « sensible » que cela. J'ai vu souvent son nom dans l'organe de *l'Académie Champenoise*; est-ce à Epernay que l'on apprend à être si morose à vingt ans ? Eh bien ! et les flûtes débordantes de la mousse dorée.

.... qui ranimant l'honnête homme accablé,
Met du bleu dans nos deuils, du rose à nos souffrances,
Et fait de sa prison surgir le rire ailé......

Le recueil de poésies de M. Théophile Poydenot est fait pour plaire à qui cherche quelque chose dans une œuvre et non point des morceaux détachés réunis par le hasard d'une mise en pages.

Dans les **Poèmes et poésies** de M. Poydenot il n'y a pas seulement un assemblage plus ou moins heureux de mots réunis pour former un certain nombre de pieds, des rimes plus ou moins riches, il y a de belles pensées, de grandes envolées, de superbes descriptions, des peintures achevées de mœurs rustiques. *La Chalone*, par exemple, est un poème Virgilien.

Bien souvent du sommet du rapide coteau
Où s'élève mon toit sur un riant plateau,
Bien souvent je me plais à promener ma vue
Sur la plaine féconde à mes pieds étendue ;
J'aime à voir ce tableau devant moi déroulé,
Par la main des saisons toujours renouvelé ;
J'aime à voir ces tapis de raves qui jaunissent,
De gazon verdoyant, de trèfles qui rougissent,
Et les fleurs de ces lins au bleu pâle et changeant ;
J'aime ces blés dorés qu'agite un léger vent,
Offrant des flots émus la paisible peinture,
La vigne en espalier déployant sa tenture,

Et le maïs superbe, étalant à mes yeux
Sa feuille large et sombre et ses épis soyeux.
Au loin, vers le midi, les hautes Pyrénées,
De frimas éternels, de neiges couronnées,
D'une robe d'azur les flancs enveloppés,
Montrant leur masse énorme et leurs pics escarpés;
Au nord des mers de sables et des plaines stériles,
Où des forêts de pins semblent de sombres îles :
Ces monts et ces déserts, leur âpre majesté,
Leur aspect désolé, leur triste nudité
Ajoutent à l'attrait de la plaine fertile.

Si partout dans ces champs la nature docile.
Présentant sous les lois de l'actif laboureur
L'intéressant tableau du rustique labeur,
N'offre qu'une beauté captive et régulière.
Je retrouve bientôt sa liberté première,
Sa richesse sans frein, sa sauvage grandeur,
Dans ces bois dont l'Adour entretient la fraîcheur
Et qui de la campagne embellissent l'orée.

Cher et riant désert, solitude ignorée,
Ah ! combien tu parais toujours belle à mes yeux,
Avec tes peupliers élancés jusqu'aux cieux
Tes halliers si touffus, tes guirlandes fleuries
Suspendant aux rameaux leurs vertes draperies,
Ton immense clairière et tes vallons si frais,
Tes paisibles abris et tes réduits secrets !
Que de fois des oiseaux cachés sous ton ombrage
Le rapide babil et le joyeux ramage,
Les amoureux soupirs, les fortunés transports,
Et le chant poétique et les brillants accords
M'ont distrait, en charmant mon oreille attentive :
Doux concerts où ma voix, comme eux tendre et naïve,
A mêlé bien souvent le murmure confus
De vers inachevés et d'accents inconnus !

Il m'a semblé, en lisant les pages si belles des poèmes de M. Poydenot, entendre l'auteur de *Jocelyn* — car je l'ai entendu, lui, et la musique de sa diction était aussi douce que sa poésie.

Il ne faudrait pas beaucoup d'œuvres de la valeur des *Poèmes et Poésies* pour ramener le goût des livres poétiques.

Un livre de poésies doit-il nécessairement être écrit tout en vers, et n'y a-t-il pas inconvénient à mélanger des morceaux de prose ?

D'abord, la poésie est aussi bien dans la prose que dans le vers, ensuite il me semble que loin de nuire, le passage du vers à la prose est un repos.

Madame Juliette Joinville d'Artois a réuni en un volume qu'elle intitule : **A travers le Cœur**, des pensées, des lettres, des poésies ; pourquoi lui reprocher d'avoir mis tout son esprit, son âme, son cœur dans l'œuvre qu'elle nous offre.

Une pensée, qu'une ligne suffit à contenir, ne s'exprime pas en vers.

Une lettre intime s'écrit à la hâte, et sous l'empire d'un besoin rapide d'épanchement qui ne souffre pas ce travail de « polissage » que nécessite la perfection des vers.

Lorsque l'on se recueille, alors seulement on a le loisir d'exprimer sa pensée sous la forme harmonieuse et berceuse du vers.

Certes, on pourrait reprocher à l'œuvre de Mme Joinville d'Artois de ne pas se tenir et de vagabonder un peu, mais lorsque l'on a bien saisi la description donnée par elle-même de la folie de la pensée, on se rend parfaitement compte du sentiment qui l'a guidée dans la non-coordonation des morceaux qui composent le volume.

« La folie, c'est l'expansion inconsciente de ce qui nous passe dans la tête et dans le cœur, à tous et à toute heure.

« Quiconque voudrait et pourrait traduire tout haut le tourbillon de ses idées disparates et heurtées, l'espace de quelques minutes seulement, se ferait certainement enfermer.

« Être fou, c'est donc être naturel, sans retenue.

« Être en état de raison, c'est avoir conscience de sa folie et la cacher.

Dans son œuvre, Mme Joinville d'Artois a voulu être « naturelle » et donner au lecteur l'expression même du tourbillon de ses idées.

Il y a de jolis vers dans ce livre et quelques-unes des lettres qui y ont une large place, sont d'une poésie achevée.

Je citerai celle-ci qui est tout un roman d'amour en une page.

« J'ai voulu vous revoir... je vous ai revu... que celui qui se croit capable d'analyser le désir explique et discute le mien. Moi je ne sais qu'une chose : il naquit, s'imposa, et je l'exécutai...

« En approchant de votre demeure, je me sentis envahir par un trouble profond. Vous deviez m'avoir oubliée ; les années et la souffrance devaient m'avoir changée ; je crus donc inutile de me couvrir d'un voile, persuadée que vous ne me reconnaîtriez pas, sur-le-champ, du moins. Vous savez le reste...

Quand vous approchâtes de ma voiture, mon premier son de voix me trahit ; votre premier regard me reconnut et vous empêcha de venir à portée de ma main. Pourquoi ? J'eusse été si heureuse de serrer la vôtre !

Mais quelle impression vous ai-je donc produite ? Vous sembliez en proie à une sorte de frayeur, de terreur même. De la terreur!... est-ce possible ? Enfin, quoi que ce soit, ce n'était certes pas de l'indifférence.

Ah ! quand une fois l'amour a frémi sur un cœur, il en reste toujours quelque chose. Vous le sentîtes bien, vous, n'est-ce pas, qui comprimiez le vôtre en me parlant ?

— Quant à moi, lorsque j'entendis votre voix, triste, plaintive, me répondre que vous ne pouviez vous occuper de l'affaire dont j'avais pris le prétexte.., que votre santé était trop mauvaise... que vous souffriez sans cesse!... Lorsque je pus lire sur vos traits pâlis, défaits, toute la portée de cette plainte, ah ! je sentis le remords naître et grandir dans mon sein troublé ; je sentis mon cœur se fondre en regrets immenses, infinis ; il me sembla que vous me deviez cette douleur, peut-être même toute cette douleur... et jamais, non jamais vous ne me fûtes plus cher !

« Si j'eusse pu seulement vous être utile ! si mon dévouement eût pu nous servir ! si j'eusse osé vous le dire !... Mais ces choses-là se murmurent à l'oreille, si bas, si bas, que le cœur seul les entend... et vous restiez à distance, guettant le moment favorable pour m'échapper, pour fuir... c'est le mot.

« Je n'avais donc que mes larmes à vous donner et, en vous quittant, je pleurai amèrement.

« Où donc s'en vont-ils, nos chers amours, souffle doux ou mordant, âpres ou radieux ? Dans quel coin de l'éther vont-ils cacher nos pleurs ? De quels autres êtres vont-ils bercer les rêves, brûler les désirs ? Deviennent-ils étoiles, anges ou fleurs ? Est-ce l'encens qui brûle à Dieu ? Sont-ils les neiges immaculées qui dorment sur les monts ? Sont-ils notre âme même? les retrouverons-nous ?

« Ami, si jamais vous lisez ces lignes, pardonnez à celle qui les a écrites. Si elle vit encore, venez lui serrer la main ; si elle n'est plus, gardez dans votre âme une fleur pour elle. »

L'œuvre de Mme Joinville d'Artois est très poétique quoique un peu vague; l'auteur est évidemment une rêveuse sans cesse emportée au pays des songes et qui vit dans une sorte de contemplation extatique touchant presque, (lire *Le Songe*) à ces manifestations si curieuses dont la science s'occupe tant au-

jourd'hui et que M. Guy de Maupassant a peint avec une vérité saisissante dans *le Horla*, une des pièces qui donne son titre à son nouveau volume de nouvelles.

Le Horla, c'est un être implacable, invisible qui s'empare tout d'un coup de l'individu, qui impose sa volonté et se substitue au « soi ».

L'étude est curieuse et répond aux préoccupations actuelles.

Il y aura un jour un joli travail expurgatoire à faire dans les productions de Guy de Maupassant, mais une fois que l'on en aura extrait toutes les polissonneries à la Catulle Mendès, telles que *Joseph*, *le Signe* et tant d'autres qui ne sont écrites que pour le plaisir des petits jeunes gens et des vieillards « éteints », il restera une œuvre d'une grande valeur.

M. Georges Boutelleau, qui a écrit des romans dont nous avons fait ici l'éloge *La Demoiselle américaine*, éprouve le besoin de publier, lui aussi, son petit recueil de poésies. Il lui a donné un titre gracieux, **le Vitrail.**

Les vers de M. Boutelleau sont jolis, la pensée en est charmante, mais ce n'est jamais qu'un recueil poétique de plus.

Je cherche en vain à démêler des morceaux de ce vitrail aux couleurs chatoyantes, une idée bien nette, et je crains de rencontrer la contradiction entre celles exprimées ici ou là. Voici par exemple, *On ne meurt pas*.

Va ne parlons pas de bataille,
D'hécatombes et de fléaux,
Allons, les deux bras à la taille.
Voir bleuir les cieux, les eaux

On ne meurt pas, crois-moi, mignonne,
Si quelque méchant te l'a dit
C'est qu'il avait l'âme poltronne
Ou portait un signe maudit

La vie est comme un livre rose,
Où l'on s'aime entre tous les mots ;
Ceux qui gardent mine morose
Sont les endurcis ou les sots

Demande aux nids, aux bois, aux mousses,
Aux fleurs royales, aux chardons,
Aux aubes claires, aux nuits douces ;
Tout répondra par des fredons.

. . . .

Il n'y a pas de doute, ici le poète voit la vie en rose ; alors que vient faire ce morceau pessimiste : *Vous avez beau...*

Vous avez beau chanter dans les aurores gaies,
Nids suspendus aux toits ou sous les rameaux verts ;
Vous avez beau fleurir, aubépines des haies,
Vous avez beaux jaser, ruisseaux, sous vos couverts ;

Vous avez beau courir, jeunes gens, jeunes filles,
Agiter vos amours aux grelots de vos cœurs,
Rimer des madrigaux, enlacer des quadrilles ;
Vous avez beau sonner, fanfares des vainqueurs ;

Vous n'étoufferez pas, sous la gloire ou la joie,
Les vastes désespoirs et les sombres ennuis :
Ce que la terre crie au soleil qui flamboie,
Et l'éternel sanglot qui traverse les nuits.

Ces inconséquences que je remarque et signale souvent dans les recueils poétiques vient de ce que le poète ramasse des feuillets détachés et écrits sous les impressions les plus diverses,au jour le jour. Pour moi, je ne comprends pas un livre fait de pièces et morceaux ne disant pas grand chose et se contredisant l'un l'autre.

Derrière moi, Charles Levesque, un poète aussi, un auteur dramatique de mérite qui s'imposera, lit par-dessus mon épaule et opine du bonnet.

Ayant lu ce que je disais plus haut de l'*Art poétique* que l'on ingurgite à haute dose dans la mémoire des jeunes gens,des jeunes filles surtout, il prend une plume et écrit fiévreusement. Puis, me quittant, il me laisse les pages suivantes. — Voilà, me dit-il, tout ce que l'on doit apprendre lorsque l'on veut écrire en vers, tout Boileau est résumé dans cette épître que je dédie au seul critique qui s'occupe sérieusement de conseiller les jeunes et qui ne se pâme pas devant les « rossignols » dont les arrivés se font de l'argent.

Je donne la pièce pour ce qu'elle est, en remerciant son auteur de me l'avoir dédiée.

Epitre sur l'art de versifier

A MONSIEUR GASTON D'HAILLY

— Des vers, encor des vers ! O ! l'ennuyeuse chose !
— J'en suis marri, Monsieur. Mais certains mots en prose
Perdent de leur valeur; et le vers, plus précis,
Permet de s'exprimer en un style concis.
Un Alexandrin seul contient toute une idée.
La règle par Boileau fut ainsi décidée ;
Et malgré les écrits de maints innovateurs
Je préfère obéir à tous nos vieux auteurs.
Que certains, ajourd'hui nomment cela routine;
Qu'ils aillent dénicher dans la langue latine,
Pour soutenir leur cause et rendre un jugément
L'exemple bien connu d'un bel enjambement ;
Qu'ils plaident ! Peu m'importe. Eh ! sommes-nous à Rome.
Pour oser mépriser les leçons d'un grand homme ?
Virgile même, en France, aurait-il donc écrit
Autrement qu'avant lui d'autres l'auraient prescrit ?
Laissons l'enjambement à ceux dont la cervelle
Aux plus simples des lois est constamment rebelle,
Et qui de leur esprit masquent la pauvreté
Par un semblant d'audace et de témérité.
Que chacun de nos vers soit toujours une phrase.
Qu'avec un soin jaloux on en chasse l'emphase.
Que le mot frappe juste, et qu'au premier abord
Se dégage un précepte exprimé sans effort.
L'hyperbole est à craindre ; et l'abus des images
Dans les jeunes cerveaux exerce des ravages.
Le débutant naïf, insensé, plein d'orgueil,
Brise, Icare imprudent, son aile à cet écueil.
Il s'envole, il s'emballe, il se perd dans la nue ;
Et de la métaphore usant sans retenue
Il s'élève à tel point que l'esprit du lecteur
Refuse de le suivre à semblable hauteur.
Mais quand de l'Hélicon il a touché la cime
Il regarde, et son œil aperçoit un abîme.
Le gouffre est à ses pieds. Entre la terre et lui
Le mont se dresse abrupte et n'offre aucun appui.
En vain il veut planer. Sans force et sans haleine
Il tombe lourdement et se débat à peine.
La culbute est complète. Il est meurtri, froissé.
Plus il s'est élevé plus il est abaissé.
Que d'un pareil danger le bon sens nous préserve.

Soyons simples et vrais. Que l'exemple nous serve.
Le sujet que l'on traite en style soutenu,
Accessible à chacun, est bien mieux retenu.
D'une façon distincte observons la césure.
En deux temps réguliers partageons la mesure.
Qu'un arrêt soit senti ; qu'une virgule, un point,
Juste au milieu du vers vienne s'offrir à point,
D'une voyelle alors éloignons la pareille.
Que nul son discordant ne choque notre oreille.
Tout poème est un chant. Le rythme doit bercer.
L'hémistiche a pour but de le mieux cadencer.
Point de mot répété. Le terme qu'on prodigue
A l'esprit énervé cause de la fatigue.
L'ennui naît constamment de l'uniformité.
Le provoquer soi-même est une énormité.
Sous de nombreux aspects un objet peut se peindre.
A l'un d'eux seulement rien ne force à s'astreindre ;
Il vaut mieux, au contraire, agrémenter ses vers
En montrant d'un tableau les changements divers.
Choisissant un exemple offert par la nature
Essayons du matin d'ébaucher la peinture :
De rustiques pasteurs, encore ensommeillés,
Graviront à pas lents les monts ensoleillés.
Des reflets empourprés rougiront les collines.
Des clochers d'alentour des notes cristallines
S'élanceront dans l'air en bruyants carillons.
Les bœufs en mugissant creuseront les sillons.
La vache, à son regret en l'étable captive,
Jettera comme écho sa réponse plaintive.
Les oiseaux chanteront. Ouvriers, laboureurs,
Joyeux et reposés, iront à leurs labeurs.
Que l'œil sur chaque scène avec plaisir se fixe.
Pourtant qu'en s'abstenant de paraître prolixe
On n'aille point charger de détails superflus
Ce qu'un simple croquis doit indiquer au plus.
Qu'on songe à l'avocat s'attirant d'un vieux juge,
Au milieu d'un discours : « Arrivez au déluge. »
Qu'on laisse d'un logis la cave et le cellier ;
Qu'on énumère en bloc les perles d'un collier.
Sachons bien au début ce que nous voulons dire,
Apprenons à penser longtemps avant d'écrire.
Pour le stupide orgueil d'aligner quelques mots
Gardons-nous d'avancer d'insipides propos.
Sur le choix d'un sujet montrons-nous difficiles.

La muse cadre mal avec des riens futiles.
On rirait aujourd'hui de Léandre et d'Iris,
Et le temps est passé des bouquets à Chloris.
Plus de banalité. L'on exige une thèse
Où vers un but précis la raison marche à l'aise.
Sans un air pédantesque on doit, comme objectif,
Fournir en amusant un travail instructif.
Méprisons le roman et bannissons la fable.
« Rien n'est beau que le vrai. Le vrai seul est aimable. »
S'il nous faut en chemin présenter des portraits
Donnons à nos héros leurs véritables traits.
Qu'Achille soit bouillant, Lucrèce vertueuse.
Caligula cruel, Phryné voluptueuse,
Qu'Attila soit farouche et César débauché,
Goncourt un vaniteux de son œuvre entiché.
Evitant de parler de façon trop abstraite
Qu'on cherche la clarté, quelque sujet qu'on traite.
Une allure un peu vive, un style sans longueur
Aux charmes d'un récit ajoutent la vigueur.
D'une phrase, au contraire, avec peine arrangée
La lettre sort confuse ou n'est point dégagée.
Lorsqu'il faut d'un Œdipe emprunter le secours
La raison se refuse à suivre le discours.
Que la terminaison à l'exorde s'enchaîne,
Que la rime s'amène aisément et sans gêne.
L'esprit veut, par degrés, toujours acheminé,
Aller d'un pas alerte au point déterminé.
Le vers ne souffre point d'inutiles béquilles.
Solidement campé qu'il nargue les chevilles.
Qu'on ne sente jamais d'un cerveau torturé
Le pénible travail, l'effort exagéré.
Souvent la périphrase affaiblit la pensée
Et la rend incomplète, équivoque ou faussée.
Si l'on se croit forcé d'en admettre la loi
Qu'une sage prudence en régisse l'emploi.
Craignons, dans tous les cas, qu'un mauvais synonyme
Dénature le sens que l'on veut qu'il exprime.
Point de faux à peu près. Tranchant comme un scalpel
Tel doit être le mot auquel on fait appel.
Qu'on soit... Mais c'est assez. Abrégeons cette épître.
Ma montre dit minuit, je dors sur mon pupitre.
Un autre jour, monsieur, reprenant le sujet
Des genres différents je chercherai l'objet.
Aujourd'hui j'ai voulu rappeler d'un grand maître

Les principes savants, trop oubliés peut-être.
Heureux si mes conseils, complétant ses avis,
Sont par tous nos Cassagne exactement suivis.

Mais je n'ai point fini : Après cette leçon donnée aux jeunes et vieux poètes, il nous faut parcourir vivement les innombrables romans qui couvrent notre table de travail; elle craque sous le poids !

Le Manuscrit du Sous-Lieutenant, composé de plusieurs récits détachés, pleins d'intérêt, œuvres senties et vécues, forme un volume écrit dans un style gracieux et souple qui permet à son auteur, M. Léon Barracand, de rendre des impressions aussi variées qu'imprévues. Qu'il nous transporte dans ces gorges sauvages où il rencontre une religion ignorée du reste de la France, ou qu'il nous fasse assister à cette petite scène si simple et pourtant si curieuse d'observation dans laquelle il montre comment tournent les fillettes auxquelles on a donné quelques sous pour la « petite chapelle », on éprouve toujours, après la lecture de chacun de ces récits, un charme pénétrant, on garde en soi une pensée à creuser.

Fiancée ! Mot magique qui fait battre le cœur de toutes les jeunes filles. Fiancée ! c'est-à-dire adulée, choyée, adorée, idole, en un mot, à laquelle on semble ne rien demander que la permission de la servir à genoux.

Et cependant que d'illusions les mères devraient détruire, que de confidences, que de conseils donnés avec un art exquis, un tact parfait, seraient nécessités !

C'est la pensée de ces choses qui a mis la plume à la main de Mme Andrée Vaugenets. Le livre est bon, il est moral sans être ennuyeux, bien au contraire.

De la fiancée à **Nuit de Noces**, il n'y a pas loin, et le volume de M. Félix Steyne pourrait faire suite au précédent.

Et tout d'abord l'auteur précise, en une conversation entre la mère et la fille la situation des deux fiancés.

Mlle Emilie Ledru va épouser un baron de Plassac.

Mme Ledru dit à sa fille :

— Vois, Emilie, comme ton mari a grand air !

— Il n'a pas beaucoup de cheveux ! a répondu Emilie en faisant la moue.

— Les cheveux ne font pas le bonheur, a répliqué la maman.

Et de fait, ce n'est pas la jeune fille qui a été séduite par le titre du fiancé, elle se fût contentée très bien d'un époux sans particule, mais la mère, qui a fait une colossale fortune dans la quincaillerie, tenait absolument à pouvoir se promener dans une voiture armoriée.

Que résulte-t-il de ce mariage? oh! une chose que nous avons tous vue au Palais-Royal ou à Cluny, une chasse au mari qui disparaît au milieu de la noce, une poursuite de la mariée enlevée par un jeune homme sans particule, et tout cela se termine dramatiquement. Voilà ce que c'est, pour les mamans, que de vouloir donner à leurs filles des maris plus ou moins titrés !

Il est aussi question de noces, dans le volume désopilant d'Emile Dartès, illustré par Jose Roy, **Jambes folles**. C'est un livre de folle gaieté, bourré de scènes à mourir de rire.

Il s'agit de deux inventeurs qui ont trouvé le moyen de remplacer les deux jambes d'un officier qui avait éprouvé le gros chagrin de les voir emportées par un boulet. Or, l'officier pourvu de deux jambes mécaniques épouse une femme charmante qu'il adore tandis que celle-ci le lui rend avec usure. Hélas ! rien n'est parfait de ce qui sort de la main de l'homme, aussi, les tours que les jambes mécaniques jouent à leur possesseur sont inénarrables.

Très joli, très littéraire et parfaitement conçu, le roman de **Perlerette**, par M. Auguste Erhard ; il y a dans ce volume un portrait de quincaillier enrichi, M. Bavu, qui est la vérité saisissante et des aperçus touchant la société moderne excellemment présentés.

Il est évident que les crimes nombreux dont les femmes de mœurs légères sont les victimes devaient appeler l'attention et emporter l'imagination des romanciers. L'assassinat de la rue Montaigne, le dernier de la série, a particulièrement un côté mystérieux qui permet de se laisser aller aux élucubrations les plus dramatiques en même temps qu'on peut se permettre d'y introduire les péripéties les plus fantaisistes.

Le Tueur de Gueuses, de M. Lory Dabo, répond complètement au programme ci-dessus. Ce genre de littérature me paraît du plus mauvais aloi malgré le succès que lui fait un public avide de grosses émotions.

La place me manque pour parler d'un grand nombre d'ouvrages récemment parus, ils trouveront leur place dans le prochain numéro.

Gaston d'Hailly

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

M. Charles Lassalle, auteur de *l'Origine des nations et des langages de l'Ouest*, publie, aujourd'hui, un important ouvrage traitant de la **Clef de la Géographie universelle**, et montrant les racines linguistiques et géographiques sur lesquelles est basée la Toponymie primitive.

L'auteur, après de longues années d'un travail ingrat et aride, et des tâtonnements qui s'expliquent par la difficulté des recherches, a pu reconnaître les signes linguistiques avec lesquels nos ancêtres construisirent leur géographie ; il montre que les noms de lieux ne sont jamais des sons arbitraires. Par une sorte de dictionnaire phonétique composé d'un grand nombre de racines se rapportant aux noms de lieux, il arrive à prouver la communauté d'origine de nations séparées aujourd'hui par les mœurs, la religion, etc.

M. Charles Lassalle, qui est un savant modeste, appelle la discussion sur ses théories, seul moyen qu'ont les chercheurs de s'entraider mutuellement.

L'œuvre de M. Lassalle est le produit d'un labeur consciencieux qui lui vaudra les applaudissements de ses confrères et même de ceux dont la faible compétence ne leur permet pas de discuter.

Dans la *Bibliothèque des Professions industrielles, commerciales et agricoles* de la maison Hetzel et C[ie], vient de paraître sous ce titre : **l'Ingénieur électricien**, un guide pratique de la construction et du montage de tous les appareils électriques, par M. H. de Graffigny, ancien rédacteur en chef de *la Science Universelle*. Cet ouvrage, illustré de 109 figures dessinées par l'auteur du texte, est à l'usage des amateurs, ouvriers et contremaîtres électriciens.

Dans le même ordre d'idées scientifiques nous signalerons l'ouvrage de M. Rodolphe Van Vetter, sous-lieutenant d'artillerie de l'armée belge : **L'Eclairage public par l'électricité.**

Parmi les questions qui passionnent le plus vivement l'opinion publique à cette heure, celle de la séparation de l'Eglise et de l'Etat est au premier rang. M. G. du Petit-Thouars vient de publier chez Plon, sur cet intéressant sujet, une étude des plus curieuses : **L'Etat et l'Eglise : Esquisse d'une séparation libérale**, qui conclut franchement à la séparation et appuie cette thèse sur des arguments très neufs et fortement déduits. Voilà un livre qui appelle l'attention et... la discussion.

La Puissance des ténèbres, drame en cinq actes du comte Léon Tolstoï, traduit du russe par E. Halpérine. (Librairie académique Perrin.)

Le comte Léon Tolstoï vient d'inaugurer une nouvelle manière de son génial talent. Le grand romancier s'est essayé dans le drame, et son coup d'essai est un chef-d'œuvre.

Célèbre en France avant même d'être traduit, tant par le prodigieux succès qui l'a accueilli en Russie, — où 80,000 exemplaires ont été enlevés en quelques jours, — que par le *veto* de la censure impériale qui en a interdit la vente en librairie et la représentation, ce drame — *La puissance des Ténèbres* — vient d'être traduit, sans retouches, dans sa verdeur et dans sa hardiesse originales, par E. Halpérine, le traducteur attitré du comte Tolstoï.

Cette œuvre magistrale, profondément russe par les idées, par les croyances, par tous les moindres détails de la vie du village, offre un double intérêt. Rien de curieusement fouillé comme les mœurs de ces moujiks que le comte Tolstoï, vivant lui-même en moujik dans ses propriétés des environs de Moscou, a pu, mieux que personne, étudier de près : la critique russe est unanime à proclamer que nul n'a encore mis en scène des paysans plus réels et plus typiques. D'autre part, rien de plus terrifiant que l'inconscience de ces moujiks précipités de crime en crime par l'aveugle « Puissance des Ténèbres » qui, depuis tant de siècles, obscurcissent et oppriment leurs cerveaux. Ce drame d'un moraliste qui pousse le souci du vrai jusqu'à horrible est, avant tout, une puissante œuvre d'art. Jamais, peut-être, le génie de Tolstoï ne s'est élevé plus haut.

Henri Litou.



IMPRIMERIE PAUL BOUSREZ, 5, RUE DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 15 Juin 1887.

Parler de l'incendie de l'Opéra-Comique est une redite, et cependant on n'aura jamais tout dit lorsqu'il s'agit de raconter les méfaits des « ronds de cuir ».

On avait malheureusement déjà entendu parler de spectateurs brûlés dans un incendie de théâtre, mais jamais on n'avait annoncé, à jour fixe, l'heure et le moment où, moyennant une redevance de dix francs (en location), versée entre les mains de M. Carvalho, on était sûr et certain d'être grillé en famille dans une première loge. L'administration que « le monde nous envie » plutôt que de faire tort de deux mois de recettes à un directeur et à cinq ou six commanditaires, n'a pas voulu faire appliquer les règlements, et les dames des employés supérieurs de l'administration n'entraient dans la salle de l'Opéra-Comique, que munies d'échelles de soie; quant à la famille du colonel des pompiers de Paris, elle était consignée à la porte, par la prudence de l'homme qui savait le mieux à quoi s'en tenir sur la sécurité des spectateurs dans les théâtres au point de vue du feu.

Chose curieuse, le public, qui était averti, payait son écot sans sourciller, et il n'était jamais venu à la pensée d'un père, d'une mère de famille, qu'en menant ses enfants au théâtre, elle les vouait à un trente-six mille cinq centième de chance de mort certaine, puisqu'il a été reconnu qu'un théâtre brûlait au moins tous les cent ans. Quant à l'administration, assise inamoviblement sur son rond de cuir, consultant ses papiers, elle se disait : « Ah ! ah ! l'échéance approche, profitons de cela pour demander trois ou quatre millions pour acheter les maisons voisines, mais surtout, ne faisons pas un sou de tort à ce pauvre Carvalho ! »

Nous allons voir reconstruire... administrativement, un nouvel Opéra-Comique : on va vous faire une façade et des escaliers, je ne vous dis que cela ! seulement dans quelques années, les encombrements de décors recommenceront, et le personnel des théâtres, qui augmente sans cesse à cause du luxe de la mise en scène, sera de nouveau menacé.

Au fond, dans un théâtre, avec un rideau en fer et un mur de séparation

entre la salle et la scène, il n'y a pas grand chose à craindre, tout le danger est pour le personnel ; mais quelle chose incroyable que justement l'Opéra-Comique, qui possédait un rideau de fer, ne l'ait eu que pour ne savoir s'en servir au moment opportun ! A mon sens, tout dans un théâtre, parois, galerie, escaliers, portes ou séparations devrait être en fer. L'avantage serait grand : Le théâtre coûterait moins cher, le nombre des places y serait plus considérable, l'acoustique serait meilleur et le danger n'existerait plus. Quant au gaz, il est condamné depuis si longtemps, qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que l'administration l'ait maintenu jusqu'à ces derniers jours ; le rond de cuir n'aime pas les choses nouvelles.

Mais l'incendie de l'Opéra-Comique, n'est pas seulement une catastrophe douloureuse pour les victimes de l'aveuglement de l'administration et de l'impéritie d'un directeur, semblable du reste aux autres directeurs de théâtre (nous avons vu dans les journaux, des directions vanter la sécurité de leurs salles, alors que la police, tardivement éclairée, les fait fermer) ce malheur est irréparable au point de vue du théâtre en lui-même. Paris possède un nombre de théâtres fort restreint, comparativement au chiffre de sa population, et nous craignons fort que toutes les tentatives, qui étaient en si bonne voie pour la création du Théâtre-Lyrique, ne deviennent illusoires devant les responsabilités à encourir pour les commanditaires, les actionnaires ou les conseils d'administration.

Puisque nous parlons théâtre, disons qu'on ne ferait pas mal de créer un théâtre subventionné en faveur des jeunes auteurs dramatiques, théâtre qui serait dirigé non pas par un directeur nommé par l'administration, Dieu nous en préserve ! mais par un comité d'auteurs nouveaux, qui formeraient une société, liraient les pièces présentées, et décideraient, après lecture publique, que telle ou telle doit être montée et jouée.

On ne joue plus nulle part de pièces nouvelles, ou bien alors elles sont d'auteurs connus. L'Odéon ne fait rien, ne sert à rien, rien n'en sort, et d'ailleurs il est mal placé. Pour attirer le grand public dans cette salle, il faut des œuvres exceptionnellement choisies ; le comité directeur n'a pas pu, ou su en rencontrer.

Je crois que toutes les pièces présentées à ce théâtre sont lues ou parcourues, mais avec la seule préoccupation de s'en débarrasser au plus vite, jamais celle de voir ce qu'on pourrait en tirer.

J'ai voulu savoir à quoi m'en tenir sur le plus ou moins de valeur que pou-

vaient avoir des ouvrages signés de noms inconnus sur les scènes parisiennes et pour cela, j'ai suivi sans interruption les soirées données à la mairie du VI° arrondissement par la *Société de Lectures populaires d'œuvres dramatiques inédites.*

Durant les dix séances que cette utile société a consacré à entendre les auteurs lire leurs œuvres, j'ai pu apprécier une trentaine de pièces sur lesquelles un cinquième d'entre elles avait une valeur indéniable, qui perdaient beaucoup pourtant à être dites par des hommes inhabiles à en rendre toutes les finesses que soulignait cependant le public non payant de ces réunions.

Je pourrais citer des noms, mais avant, je veux lire moi-même, après les avoir entendues lire par leur auteur ces pièces que la Société a acceptées et sur lesquelles on m'a demandé un rapport.

Il ne faut certes pas prononcer le mot chef-d'œuvre, du reste où est le chef-d'œuvre produit sur les scènes parisiennes durant la dernière année théâtrale? — mais il y a eu d'excellentes choses entendues et dont des hommes compétents et de bonne volonté feraient, avec des conseils et quelques retouches, des œuvres parfaitement au point.

De l'initiative de Luigi Spes et sous la présidence de M. Léon Riquier est sortie la première manifestation sympathique qui se soit fait jour depuis longtemps en faveur d'auteurs nouveaux dont personne ne prend souci.

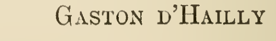
Tout le monde connaît la magnifique édition de *la Dame aux Camélias* publiée par la maison Quantin, et parmi les superbes illustrations dont M. Lynch a illustré l'œuvre d'Alexandre Dumas, le portrait de l'héroïne du roman a fait sensation. Cependant pour les véritables amateurs cette gravure ressort un peu en dehors de la manière dont le dessinateur a dirigé sa composition.

Il paraît que Lynch avait dessiné et gravé un autre portrait que celui qui orne l'édition mise en vente et qu'il n'a fait celui-ci que sur des sollicitations auxquelles il a dû se rendre. Cependant, le premier dessin n'est pas perdu et il en a été tiré un petit nombre d'exemplaires qui sont aux mains de l'éditeur A. Ferroud, ainsi que le véritable portrait de Marie Duplessis d'après celui conservé à Saint-Evroult-de-Montfort (Orne).

Nous pensons que pour les véritables amateurs possédant l'édition Quantin, les deux planches dont nous signalons l'existence devraient y être introduites et donneraient à cet ouvrage une valeur artistique plus grande que celle qu'il a actuellement.

La gravure qui porte *les Quartiers de la Dame aux Camélias* donne un portrait qui se rapporte évidemment au caractère de physionomie de celui de Saint-Evroult, ce que l'on ne rencontre pas dans celui de l'éditeur Quantin, aussi croyons-nous que les exemplaires qui contiendront les deux gravures signalées par nous acquerront une valeur considérable parmi les bibliophiles.

Quel succès a obtenu au théâtre *la Dame aux Camélias*, succès qui n'est pas encore épuisé et qui ne s'épuisera jamais ! C'est que Dumas a osé réhabiliter par l'amour la femme tombée, et que tout ce qui est beau et digne demeure toujours, tandis que ce qui est petit et immoral peut attirer un instant par une sorte de curiosité malsaine, mais passe bientôt et tombe sous le mépris.





Marie Robert Halt vient de publier un volume qui plaira certainement aux lecteurs soucieux de trouver quelque chose dans un livre. Or, dans **Monsieur Maurice**, on rencontre de la gaieté, de l'esprit et de la morale aimable.

Monsieur Maurice, c'est votre fils, le mien ou celui de mon voisin, ils se ressemblent tous ; seulement, l'un a des dispositions pour ceci ou cela, l'autre pour cela ou ceci, et nous aurons beau faire, noûs ne tirerons jamais d'un enfant rebelle au latin ou aux mathématiques, un appréciateur de Virgile ou un disciple de M. Bertrand, de l'Académie française.

Eh bien, pour prouver cela, Marie Robert Halt a écrit un des plus jolis romans qui se puissent lire. Toutefois, gardez-en les prisonniers derrière les murs d'un collège, ils seraient capables de prendre la clef des champs.

Les poésies de M. Félix Jeantet sont consacrées à tout ce qui est beau dans la nature, pensées, êtres et choses, aussi les a-t-il intitulées : **Les Plastiques** comme pour affimer sous ce titre le souci qu'il a de la forme.

Ecoutez la chanson de la *Danseuse*, une poésie cueillie au vol dans ce volume éthéré.

Avez-vous vu la libellule
— Danse la rime au bout des vers !
Se trémousser au crépuscule ?
Elle porte guimpe à revers,
Robe flottante, aile de tulle :
— Avez-vous vu la libellule
Sur la fraîcheur des étangs verts ?

Danse l'amour au bout des rimes
Mon amoureuse sait le pas
Qu'aux libellules nous surprîmes,
Etendus sur les rameaux bas ;
Les baisers ne sont pas des crimes...
— Danse l'amour au bout des rimes !
Tous les deux nous n'y pensions pas !

La nuit, quand je dors auprès d'elle
J'en rêve encore, et l'aperçois
Qui danse en pinçant la dentelle
De sa jupe du bout des doigts :
C'est moins qu'un oiseau, c'est une aile...
— La nuit, quand je dors auprès d'elle,
Mes yeux sont clos et je la vois !

Elle a sur les épaules un signe,
Une ombre, un soupçon, un point noir
Fine mouche, mouche maligne,
Mouche coquette qu'on croit voir
Dormir au col neigeux d'un cygne :
— Elle a sur les épaules un signe
Où va ma lèvre chaque soir.

Elle a des yeux bleus en amande,
Si bleus, si limpides, si clairs,
Que l'on regarde et se demande
S'ils sont emplis du bleu des airs,
Si grands que sa couche est moins grande !
— Elle a des yeux bleus en amande :
Tout le jour se voit au travers.

Ses noirs cheveux roulent en onde,
Jamais l'on n'en vit de si longs :
Doux anneaux dont la soie inonde,
Ils s'étaient dits : « Roulons, roulons,

Jusqu'à baiser sa jambe ronde... »
— Ses noirs cheveux roulent en onde :
Ils ont roulé jusqu'aux talons !

Mon amoureuse papillonne :
Pour la danse, c'est ce qu'il faut.
Elle s'enlève et tourbillonne,
De pas en pas, de saut en saut.
Sa beauté varie et rayonne...
— Mon amoureuse papillonne :
Est-ce son charme... ou son défaut ?

Au port d'arme, par M. Henry Fèvre, n'est pas un livre poétique, tant s'en faut, c'est un récit dramatique et très naturaliste dans lequel le collaborateur de M. Louis Desprez pour *Autour d'un clocher*, de judiciaire mémoire, traite la question de l'indiscipline dans l'armée et de ses causes. L'auteur se défend, dans une courte préface, d'avoir jeté le blâme sur les chefs, puisque, dit-il, son mauvais soldat, Pierre Guerbert est puni de la peine suprême à la fin du volume ; de cela il faut prendre acte. Heureusement, ainsi que nous l'avons déjà dit à propos d'ouvrages du même genre, le soldat ne les lit pas, sans cela malgré la moralité dont M. Henry Fèvre se targue, nous considèrerions ces tableaux militaires comme absolument désastreux. Je ne voudrais pas que dans un livre il fût écrit qu'un soldat pût avoir même la pensée de se servir de l'arme qui lui est confiée pour défendre la patrie, dans le but de satisfaire une vengeance personnelle contre l'un de ses chefs.

Dans **la Femme de Silva**, il s'agit bien aussi d'une vengeance, mais c'est une vengeance de femme contre son mari ; il faut dire du reste que celui-ci l'a bien méritée.

M. J. Marni semble connaître à fond le monde des théâtres, et les personnages qu'il met en action sont assez faciles à reconnaître sous des noms d'emprunt. Il a peint sous ce titre, *la Femme de Silva*, le calvaire de la femme qui a le malheur de lier ses jours à l'artiste adoré du public, de la partie féminine du public surtout.

L'œuvre est puissante, cruelle, un peu brutale même, et pourtant charmante par les contrastes : Silva et sa femme, celle-ci devenue Franciane au théâtre, offrent deux caractères tellement opposés que l'on est obligé de s'y intéresser

malgré le dégoût qui nous monte à l'âme en approfondissant l'abjection de Silva.

Il y a dans ce roman une scène que je ne puis analyser ici, dans laquelle Franciane, séparée judiciairement de son mari, mais s'étant retrouvée sur les planches dans un même théâtre, se trouve, par une circonstance fortuite, seul à seul avec Silva. Elle s'abandonne aux caresses de celui qui l'a trahie tant de fois.

Il y a peut-être de prudes personnes qui s'effaroucheront de cette scène et cependant, je la considère comme la meilleure parmi tant d'autres qui sont excellentes dans ce livre remarquable.

C'est sur une pointe d'aiguille que se tient le nouveau roman d'Arsène Houssaye, **Madame Lucrèce**. Que d'esprit il faut avoir emmagasiné pour développer en quatre cents pages cette boutade de femme : « Je ne comprends pas qu'au lieu de se poignarder après, elle ne se soit pas poignardée avant !»

Ce livre est pétillant comme tout ce qui sort de la plume si fine de l'auteur chéri des dames par excellence, et si l'héroïne est intéressante, elle a une sœur, Mme de Virmont, dont le caractère esquissé seulement et mis au second plan est d'une finesse exquise.

L'idée de mettre en vers les **Mystères physiques** est originale, mais le premier volume du *Livre des chaînes* demanderait une explication que l'auteur, M. Paul Marrot, aurait dû donner dans une préface claire et précise.

Après avoir lu ce livre contenant de nombreux morceaux intitulés « poétiques » par leur auteur mais dans lesquels il ne peut être question de poésie puisqu'il prend la vie subordonnée à la nature c'est-à-dire sans l'idéal, je crois saisir que cette œuvre, qui ne sera complète qu'après la publication de cinq volumes, a pour but de montrer que l'âme a beau faire, elle ne peut se débarrasser des chaînes de la matière et qu'en somme la vie ne vaut pas la peine d'être vécue.

Eh bien ! cela, je le crois pour qui n'a en ce monde ni idéal, ni religion. A ne considérer l'existence que par le côté « machine », c'est une triste chose et qui consiste à se procurer le moyen de se nourrir, de se couvrir et de dormir; mais celui qui accomplit tous ces actes avec une pensée au-dessus de leur banalité et de leur fastidieuse régularité, trouve une satisfaction morale que

l'on peut qualifier d'optimiste mais qu'il est permis de préférer au pessimisme. La guerre est déclarée entre les sectateurs de chacun de ces systèmes philosophiques.

Dans la Croisade moderne, M. E. de Villedieu s'efforce d'arracher les pessimistes à leur noir chagrin et cherche à montrer aux malheureux habitants de ce monde que les découragements, les lassitudes, les désenchantements, les excessives préoccupations matérielles tuent l'idéal si celui-ci ne s'appuie sur l'idée religieuse.

J'admire la foi ardente de M. de Villedieu, et j'ai lu avec un plaisir extrême tous les chapitres de sa croisade moderne. Un livre comme le sien charmera ceux qui sont de son avis, mais tel n'est pas son but, ou du moins je suppose; je crois qu'il veut convertir les gens: or, où sont-ils ceux qui auraient besoin de lire son livre et qui en auront seulement connaissance ?

L'auteur de *En commandite,* de *Louise Mengal* et de tant d'autres romans en collaboration avec Edmond Texier, M. Camille Le Senne, vient de publier une étude de femme sous ce titre : **Le Vertige**. Il y a un certain rapprochement à faire entre ce livre et celui de M. Arsène Houssaye, *Madame Lucrèce,* parce que, dans l'un comme dans l'autre ouvrage, l'héroïne du récit commet l'adultère dans une sorte de folie momentanée et déteste aussitôt son complice.

Les études de caractères de M. Le Senne sont toujours remarquables, celui de Josiane d'Eblay et celui surtout de M. de Tonnerins sont des compositions de valeur.

L'action se passe dans le monde de la haute noblesse et semblerait prouver que l'esprit s'y détraque à mesure qu'elle oublie la tradition.

Le style de M. Camille Le Senne s'affermit à chaque œuvre nouvelle.

Le livre de M. Paul Guiraud, **Comment on devient duchesse**, est rempli par une vingtaine de récits rabelaisiens, très drôles, mais diablement salés.

C'est le cas de le dire, sous cette couverture rose et ce titre gracieux « Il ne faut jamais se fier aux apparences. »

La comtesse Gendelettre est une mondaine dont les goûts artistiques se révèlent dans le choix de ses amants.

Sa maison à Paris est la succursale de la Société des gens de lettres, la

salle d'asile des nourrissons de la Muse, l'hospice des infirmes et l'hôpital des invalides de la littérature. Tout ce qui n'a pas un nom dans les Arts se donne rendez-vous chez elle; c'est chez elle qu'on rencontre ceux qui ne sont pas arrivés et ceux qui n'arriveront jamais : les sexagénaires à tête sentimentale qui ont fait un volume de vers dans leur enfance, les jeunes gens taciturnes, prédestinés à la représentation tardive d'une tragédie en cinq actes, à l'Odéon, les fondateurs de concours poétiques, les professeurs d'espagnol en vingt leçons, les rédacteurs des journaux de modes et les *Chroniqueuses* de la parfumerie ! A ce personnel déjà respectable, ajoutez la cohorte des vieux sculpteurs à grande barbe, des petits pianistes à longs cheveux, des jolis peintres pour dames, des *primedonne* de la Scala de Milan et des forts ténors de l'Opéra populaire. Au milieu de toutes ces nullités pompeuses, dont elle est la providence à tous égards, la belle Madeleine, que le Saint-Père a faite comtesse et que les Parisiens ont surnommé *Gendelettre*, en souvenir de ce coup de boutoir administré par défunt Louis Veuillot aux hommes de lettres sans talent, trône, commande et... console.

Ce roman de M. Louis Tiercelin, dramatique et gai à la fois, éclairé par l'image gracieuse d'Yvonne d'Auffreville se déroule sur la belle plage de Rochebonne au milieu d'une idylle charmante.

Impossible de mieux peindre le monde théâtral cabotinant de ville en ville en des périgrinations pleines de péripéties inattendues, grotesques, navrantes parfois, que ne l'a fait M. Pierre Giffard dans **la Tournée du père Thomas.**

Les recettes désastreuses, la catastrophe inévitable de ces « tournées » dont le *bénef* final se traduit souvent par un rapatriement par la gendarmerie, de brigade en brigade à moins qu'un camarade en fonds n'arrive à la rescousse, sont prévues, et pourtant les artistes s'y laissent toujours prendre : Il faut bien manger !

Le livre de M. Giffard est palpitant d'intérêt, la moralité y est à peu près sauvegardée, et les portraits d'artistes faméliques, amateurs ou épris de leur art, méritent tous nos éloges.

Je me rappellerai toujours qu'au moment de la guerre du Mexique, me trouvant à Santa-Cruz de Teneriffe, je demeurai bloqué pendant dix-huit mois par la fièvre jaune. Aucun navire ne voulait aborder dans l'île.

Quelques jours avant, une excellente troupe italienne s'était installée dans le joli théâtre de Santa-Cruz. Hélas ! les habitants avaient fui à l'intérieur de

*

l'île et ne songeaient guère à la *Traviata* ou à la *Lucia*. A quels métiers infimes durent se résoudre les malheureux artistes, des artistes de mérite ! c'était navrant, la plupart enterrèrent les morts !

J'en ai retrouvé deux depuis à *la Scala*, arrivés à la gloire et à la fortune. Ah ! comme les mauvais jours étaient oubliés!

Dans *la Tournée du Père Thomas,* les artistes se tirent plus facilement de leur malheur et d'une façon tout à fait originale.

Le roman nouveau de M. Paul Dumas, **la Belle Veuve**, déroule ses péripéties dramatiques au milieu de la crise politique du 16 Mai. L'auteur avec l'esprit de fine ironie que l'on ne peut lui dénier, met à nu ce fantoche que l'on appelle un homme politique et qui, en somme, n'est qu'un ambitieux voulant arriver en affichant des opinions sincères quelquefois, plus souvent affectées et dont on peut changer l'orientation au besoin.

Il y a dans le livre de M. Paul Dumas un salon dans lequel se trouvent réunis les réactionnaires d'un canton quelconque visité par le préfet, qui est peint avec un réel esprit d'observation.

Quant au roman de *la Belle Veuve*, il prouve que l'auteur sait tout le mal que peut faire une femme qui se sert de sa beauté comme marchepied de son ambition.

Le côté dramatique est poussé à l'extrême dans la scène où le père apprend que son fils est son rival heureux. Seule, la figure de Marguerite Charlier arrive à chasser la mauvaise impression causée par la vilénie ou la stupidité des autres personnages.

M. Paul Dumas est un écrivain toujours soucieux de son art, son principal mérite est dans le dialogue: Savoir faire parler ses personnages n'est pas donné à tout le monde !

Avec une intrigue d'une simplicité extrême, M. Pierre Ficy a su, dans **le Mariage du Ségare**, produire une œuvre exquise.

Il s'agit d'une mère n'ayant qu'une ambition, celle de voir son fils heureux. Hélas! comme tant d'autres, elle croit que le bonheur consiste dans la richesse et veut donner pour femme à son héritier une veuve fort riche. Le jeune homme aime une cousine orpheline et pauvre ayant toutes les qualités des cousines de romans, celle-ci aime le cousin. Pour arriver à ses fins, la mère ternit quelque peu la réputation de la cousine et, par certaines intrigues, conduit son fils à épouser la veuve.

La mère considère son action comme ayant été dictée par le devoir, et lorsqu'elle s'aperçoit que pour assurer une fortune à son enfant elle a fait son malheur, il est trop tard, le mariage est accompli et les suites en deviennent funestes ainsi qu'on le pourra voir en lisant les péripéties du roman.

On voit par ce simple aperçu de l'intrigue de ce récit que M. Pierre Ficy ne s'est pas mis l'esprit à la torture, mais il y a tant de charme dans la gracieuse image de Lucienne, l'héroïne du roman, tant d'honnêteté parmi les personnages qui concourent à l'action, que même cette mère, cause inconsciente des catastrophes qui se produisent comme des larmes amères qu'elle fait verser et dont elle-même n'est pas exempte, reste sympathique.

C'est un roman profondément sincère et honnête, bien écrit et très attachant.

Malgré sa forme qui semble exotique au premier abord, ce terme, Ségare, se rapporte aux exploitants des forêts des Vosges.

On appelle *Canuts* les ouvriers en soie des fabriques de Lyon, et c'est au milieu de cette population ouvrière si intéressante mais si malheureuse que MM. E. et J. Vingtrinier ont placé l'action de leur récit : **les Canuts**. Ce livre est moins un roman qu'une étude sociale et historique de l'insurrection des ouvriers lyonnais en 1834, alors que M. de Gasparin était préfet du Rhône et que le lieutenant-général Aymar commandait la ville. C'est celui-ci qui reçut cette belle réponse du maréchal Soult à une dépêche désespérée : « Vous conserverez toutes vos positions ; vous n'évacuerez point Lyon ; vous vous accrocherez à ses murs et vous vous ensevelirez sous ses ruines. »

Le Passé, par M. Georges Glatron, est une œuvre très littéraire, poétique et qui plaira à tous ceux dont la pensée aime à revivre les années écoulées :

« Devant soi, au fond de l'âtre assombri, un brouillard monte et s'étale; des reflets rougeâtres le traversent, lentement dans cette brume ardente, des formes vagues commencent à se mouvoir. Des figures apparaissent, confuses d'abord, qui passent, reviennent, s'enveloppent et surgissent soudain dans une lueur vive. La lumière grandit : c'est tout un monde à présent qui s'éclaire ; des horizons se déroulent, des lointains sortent de la nuit, se colorent et s'animent, — vision singulière, étonnamment nette et suivie en sa durée fugitive, — où des choses à peine entrevues jadis au passage, à travers les poussières soulevées par la course de la vie, réapparaissent en plein soleil, — où des aspects indécis s'accusent, — où des visages jusqu'alors indifférents

ou mal connus livrent ouvertement le secret des pensées mystérieuses, des désirs, des regrets, des ambitions, des souffrances cachées dans leurs rides ou dans leurs sourires...

Toute une vie recommencée, revécue là dans ce livre : *LePassé*, un songe, — oui, toute une vie, presque jour par jour... soixante ou quatre-vingts ans, qu'importe, une éternité, un souffle....

Et n'est-ce pas là ce qui fait le grand charme de ces **Choses vues**, dont nous parle Victor Hugo du fond du froid tombeau qu'on lui a imposé sous la masse de pierres qui l'étouffe. J'aimerais le tombeau du poète se dressant sur l'arc de triomphe, ou comme celui de Châteaubriand, placé sur un roc au bord de la mer dont il entendrait la grande voix comme il a écouté le hurlement des victimes d'une civilisation encore en enfance et qui s'est élevée dans l'erreur et dans le sang.

« J'ai eu quelquefois en même temps dans mes deux mains la main gantée et blanche qui est en haut, et la grosse main noire qui est en bas, et j'ai reconnu qu'il n'y a qu'un homme. Après que tant d'hommes ont passé devant moi, je dis que l'Humanité a un synonyme : Egalité ; et qu'il n'y a sous le ciel qu'une chose devant laquelle on doive s'incliner, le génie, et qu'une chose devant laquelle on doive s'agenouiller, la bonté...

Ah ! c'est que Victor Hugo ne regarde pas les choses pour les voir seulement, il sait que tout parle à l'âme et au cœur de celui qui scrute dans chaque pierre, la parcelle d'histoire qu'elle a conservée.

(Il est dans la fameuse chambre de la question, au Palais-de-Justice, dans la plus petite des trois tours rondes sur le quai.)

« Au milieu, il y avait une chose sinistre et singulière. C'était une sorte de longue et étroite table en pierre de liais, rejointoyée avec du plomb fondu dans les fentes, très épaisse et portée sur trois piliers de pierre. Cette table était haute d'environ deux pieds et demi, longue de huit et large de vingt pouces. En levant les yeux, je vis un gros crochet de fer rouillé, scellé dans la clef de voûte, qui est une pierre ronde.

« Cette chose était le lit de la question. On posait un matelas de cuir sur lequel on étendait le patient. Ravaillac a passé six semaines couché sur cette table, les pieds et les mains liés, bouclé à la ceinture par une courroie à laquelle se rattachait une longue chaîne qui pendait de la voûte. Le dernier anneau de cette chaîne était passé dans le crochet que je voyais encore fixé au-dessus de ma tête. Six gardes gentilshommes et six gardes de la prévôté

le veillaient nuit et jour. Damien a été gardé, comme Ravaillac, dans cette chambre, et garroté sur ce lit pendant tout le temps que dura l'instruction et le jugement de son procès. Desrues, Cartouche, la Voisin ont été questionnés sur cette table. La marquise de Brinvilliers y fut étendue toute nue, attachée et pour ainsi dire écartelée par quatre chaînes aux quatre membres, et subit là cette affreuse question extraordinaire par l'eau qui lui fit dire : — Comment allez-vous faire pour mettre ce gros tonneau d'eau dans ce petit corps ?

« Toute une sombre histoire est là, qui s'est infiltrée, pour ainsi dire, goutte à goutte, dans les pores de ces pierres, dans ces murailles, dans cette voûte, dans ce banc, dans cette table, dans ce pavé, dans cette porte. Elle est là tout entière ; elle n'en est jamais sortie ; elle y a été enfermée, elle est restée sous les verrous ; rien n'en a transpiré, rien ne s'en est évaporé au dehors ; personne n'en a jamais rien dit, rien conté, rien trahi, rien révélé. Cette crypte, qui ressemble à l'intérieur d'un entonnoir renversé, cette caverne faite de main d'homme, cette boîte de pierre, a gardé le secret de tout le sang qu'elle a bu, de tous les hurlements qu'elle a étouffés. Les effroyables choses qui se sont accomplies dans cet antre de juges, y palpitent, y vivent encore, et y dégagent on ne sait quels miasmes hideux. Étrange horreur que cette chambre ! étrange horreur que cette tour posée au beau milieu du quai, sans fossé et sans muraille qui la sépare des passants ! Au-dedans, les scies, les brodequins, les chevalets, les roues, les tenailles, le marteau qui enfonce les coins, le grincement de la chair touchée par le fer rouge, le pétillement du sang sur la braise, les interrogations froides des juges, les rugissements désespérés du torturé ; au dehors, à quatre pas, les bourgeois qui vont et viennent, les femmes qui jasent, les enfants qui jouent, les marchands qui vendent, les voitures qui roulent, les bateaux sur la rivière, le tumulte de la ville, l'air, le ciel, le soleil, la liberté ! »

Aujourd'hui, la table est vide, la justice ne torture plus relativement le corps de celui qu'elle saisit ; le monde en est-il plus méchant pour cela ? Non.

Je parcourais les pages si curieuses de M. Charles Virmaître, dans **Paris-Escarpe**, sur les trois cent cinquante manières de voler, employées par les escarpes de la haute et de la basse pègre, et à mesure que je pénétrais à la suite de mon aimable conducteur dans le domaine du vice, je me demandais quelle influence la rigueur des lois pouvait avoir pour empêcher l'accomplissement des délits ou des crimes. A mon sens, elle n'en a aucune.

Il ne reste donc à la Société que deux questions à se poser : doit-elle se venger, doit-elle se défendre ?

La réponse n'est pas douteuse. Jamais l'exemple du châtiment n'a arrêté le criminel, celui-ci est un être non créé pour vivre en société. Il a en lui quelque chose d'incomplet qui fait que, quoi qu'on fasse, il vivra au dépens d'autrui : Punissez-le, il recommencera. La société ne doit donc chercher qu'à se défendre. Elle a essayé de la terreur, elle a cherché ensuite à devenir presque tendre au criminel qu'elle veut soigner comme un malade. Tarare ! tout cela n'y fait rien. La police nous coûte cher, et si l'on envoyait tout ce triste monde quelque part d'où il ne puisse revenir, nous ferions des économies et les agents ne succomberaient pas sous la fatigue.

Réorganisez ou désorganisez la Préfecture de police, vous ne diminuerez jamais le nombre des escarpes dans les grandes villes qu'en expédiant au loin toute cette vermine. La belle affaire s'ils meurent là-bas, eh bien ! et les soldats qui les gardent, croit-on qu'ils résistent plus que les condamnés ?

Voici par exemple un livre de M. Auguste Ménard, **Eva la folle**, dans lequel l'auteur a réuni une assez jolie poignée de coquins dans une intrigue d'ailleurs fort intéressante pour les amateurs du genre, eh bien ! un seul a-t-il peur seulement une fois de la vindicte des lois ? est-il arrêté dans la perpétration de son crime par la crainte de la peine qui lui est réservée ? Jamais ! Il croit échapper ; bien mieux, pour jouir un instant, il se « fiche pas mal de sa peau ».

Dans tous les romans judiciaires, l'intérêt du récit consiste à détourner la clairvoyance du lecteur par des péripéties amenées de telle sorte qu'il se croit toujours sur la piste de l'auteur d'un crime tandis qu'il fait fausse route et que le coupable n'est connu qu'à la fin du livre.

Dans le genre, peut-on mieux réussir que Mme Marie Darcey avec **le Crime de la 5e avenue**. Le drame se passe à New-York et deux jeunes filles absolument innocentes sont impliquées dans les poursuites. Le motif du crime est peut être un peu « tiré par les cheveux », mais enfin l'intérêt y est et celui qui jettera les yeux dans les premières pages du volume ne s'arrêtera pas qu'il n'en connaisse le dénouement.

Les poésies de M. Antonin Bunand sont pleines de soleil, et son titre, **Plein air**, dit suffisamment ce qu'il veut chanter.

Moi je veux humblement chanter l'âme des choses,
La force de l'yeuse et la splendeur des roses,
Les modestes coteaux, les pics audacieux,
La source de cristal et le fleuve sonore,
Les pourpres du couchant, les lilas de l'aurore,
L'apaisement des nuits sous le dôme des cieux.

Cependant je me permettrai de faire quelques observations à M. Antonin Bunand : en premier lieu sur les deux derniers vers de son poétique envoi à Sully-Prud'homme :

Je voudrais ciseler en des strophes de marbre
La grâce du buisson, la majesté de l'arbre,
Les calices perlés par la rosée en pleurs ;
Je voudrais imprégner mes vers de leur haleine,
Car l'homme m'a paru mesquin auprès du chêne,
La femme bête auprès des fleurs.

Eh bien ! cher poète, si vous voulez avoir mon opinion bien sincère, je crois que vous avez cédé à la tentation de faire des « mots » et que vos deux derniers vers sont en contradiction formelle avec votre pensée, le dernier des deux surtout, D'abord il n'y a aucune comparaison a établir entre l'homme et un chêne à moins qu'on ne prête à ce dernier la pensée humaine ainsi que l'a fait La Fontaine dans une fable demeurée célèbre ; mais ensuite, l'homme qui a su dompter la nature et qui jette le chêne à ses pieds pour le faire servir à ses besoins, qui le rend esclave de sa volonté et le courbe à sa fantaisie ne peut être mesquin devant lui ; lui seul du reste parmi les êtres, est capable d'apprécier le port majestueux de l'arbre et s'il a quelque orgueil c'est d'être admiré par l'homme.

Quant à la femme : « bête auprès des fleurs » j'avoue ne pas comprendre.

M. Antonin Bunand écrit de fort jolis vers qui rendent de fraîches pensées, mais comme nombre de poètes, il fait parfois passer la forme avant le fond ; quelquefois même il cède à ce besoin nouveau des poètes de s'affranchir de la règle ; il écrit par exemple, page 211 :

Pour eux le travail est un capital sans rente,

Avec une vilaine césure, lorsqu'il lui était facile d'écrire purement et simplement.

Le travail est pour eux un capital sans rente,

Ou bien ceci :

De son aile, il rafraîchira nos fronts brûlants.

Avec la césure au milieu d'un mot.

A mon sens, les règles sont faites pour être suivies,et vouloir s'en affranchir ainsi qu'en agissent certains de nos grands poètes me semble faire preuve d'orgueil.

Ah ! parlez-moi des mathématiques : là, la ligne droite est toujours le plus court chemin d'un point à un autre, c'est l'instrument avec lequel un astronome découvre les planètes sans les voir, c'est la puissance inéluctable contre laquelle même les secrets de Dieu ne pourront prévaloir.

Nous avons déjà parlé de l'œuvre immense entreprise par un maître de la science, M. Maximilien Marie, l'**Histoire des sciences mathématiques et physiques**.

Déjà, le savant répétiteur de mécanique à l'Ecole polytechnique a publié onze volumes in-8° qui sont comme le répertoire du génie positif humain.

Oh ! diront les gens ayant horreur de tout ce qui leur rappelle les bancs de l'école, en voilà un ouvrage qui doit être d'une digestion difficile ! et que diable vient faire cette compilation scientifique dans cette revue littéraire ?— Halte-là, répondrons-nous, n'y a-t-il donc en ce monde à connaître que MM. Zola, Maupassant, Balzac ou Paul de Kock ? eh bien ! et Ampère, Berzélius, Cuvier, Fourier, Humboldt, Thénard et autres, est-ce qu'ils n'ont pas aussi une certaine valeur ? est-ce que nombre d'entre nos savants ne sont pas des écrivains de mérite, M. Maximilien Marie tout le premier ?

Lisez ces savantes biographies et peut-être vous déciderez-vous à avouer que les hommes de chiffres sont souvent des hommes de plume quoique la proposition inverse soit presque toujours fausse, les écrivains ne sachant généralement pas compter, dit-on.

Voici quelques extraits de l'*Histoire des sciences mathématiques et physiques* :

« Fourier. — Né à Auxerre en 1768. Fils d'un pauvre tailleur. Bientôt orphelin. Recueilli à huit ans, un soir par un brave homme dont le nom doit rester inséparable du sien : l'organiste Pallais, maître de musique à la cathédrale d'Auxerre. Montre les plus heureuses dispositions. Est admis à l'école militaire d'Auxerre. Arrivé en mathématiques, subit de telle sorte l'attrait

de cette étude que ce n'est pas assez à son gré de lui consacrer les heures réglementaires : il collectionne subrepticement pendant le jour les bouts de chandelle sur lesquels il peut mettre la main et, la nuit, quand tout dort, il se rhabille, gagne la salle d'étude, s'enferme dans une armoire et passe sur des problèmes de mathématiques le temps dérobé au sommeil.

« Cependant, n'étant pas noble autrement que de la vraie noblesse, celle du caractère, de l'esprit et du cœur, et pour cette cause les armes du génie et de l'artillerie réservées à la noblesse de nom lui étant fermées, il prit à Saint-Benoist-sur-Loir l'habit de novice. Mais aux premières lueurs d'aurore par lesquelles l'astre dela révolution, soleil de justice, annonça son lever, Fourier acquis à la lumière, dépouilla le sombre habit et fut occuper à Auxerre, dans l'école où il avait été élevé, la chaire de mathématiques.

« Il prend une part active aux évènements. Enthousiaste, éloquent, son ascendant sur la société populaire est presque irrésistible. A sa voix le contingent du chef-lieu de l'Yonne dans la levée de 300,000 hommes se forme séance tenante pour se rendre immédiatement à la frontière. Sous la Terreur, sans que l'ardeur de son républicanisme se soit refroidi, l'ardeur égale de son humanité l'entraîne à des actes de sauvetage où son énergie trouve à se manifester pleinement. Des principes, de la pitié, du courage : vous voyez que c'est un homme. Il défend devant le tribunal révolutionnaire la mère du général de vingt-trois ans qui devait être le maréchal Davoust, et la fait acquitter ; il a l'audace de tenir sous clé un agent du comité de Salut public afin de donner à un citoyen honorable le temps de se mettre à l'abri ; il a l'esprit de convaincre de folie et de faire révoquer à ce titre un commissaire de police dont les excès allaient déshonorer la République.

« Il fut appelé par Monge, à l'Ecole polytechnique, dès la fondation de celle-ci, d'abord comme simple surveillant des leçons de fortification. Bientôt après, chargé du cours d'analyse, il résigna ses fonctions professorales pour suivre l'expédition d'Egypte. Prit la part la plus active aux travaux de l'Institut du Caire. Ne quitta le pays qu'après la capitulation signée par Menou. Nommé préfet de l'Isère, il se fit le promoteur de la vaste entreprise du dessèchement des marais de Bourgoin, qui rendit la santé à plus de quarante communes et livra à l'agriculture une vaste étendue de terres.

« C'est à lui que la France et la science doivent Champollion qu'au plus fort des guerres de l'empire il enleva à la conscription pour le laisser à ses grandes études.

« M. Bichat. — Buisson raconte que c'était un usage établi dans l'école de Desault, chirurgien illustre, que certains élèves choisis se chargeassent de recueillir chacun à son tour la leçon publique du jour et de la rédiger en forme d'extrait : on lisait le lendemain ce résumé, et la lecture était présidée par le chirurgien en second. « Un jour que Desault avait disserté longuement sur une fracture de la clavicule..., l'élève qui devait recueillir ces détails se trouva absent ; Bichat s'offrit pour le remplacer. La lecture de son extrait causa le lendemain la plus vive sensation.

« La pureté du style, la précision et la netteté des idées, l'exactitude du résumé annonçaient plutôt un professeur qu'un élève: Bichat fut couvert d'applaudissements.

« Desault, qui voulut l'entretenir, fut frappé de sa haute intelligence, lui voua aussitôt une tendresse paternelle, le recueillit dans sa maison, en fit son collaborateur.

« Lorsque trop peu d'années après, l'illustre chirurgien fut tout à coup enlevé dans la force de l'âge, laissant presque sans ressources sa femme et son jeune fils, Bichat devint leur appui. Il les aida puissamment en publiant les œuvres de son maître et en les faisant valoir.

« C'étaient de bons cœurs. Rien n'est plus beau à voir chez des esprits.

« En 1797, Bichat ouvre, rue du Four, dans un amphithéâtre organisé par lui, un cours bientôt suivi par un grand nombre d'élèves. Trois ans après, il était médecin en chef de l'Hôtel-Dieu. En un seul hiver il disséqua plus de six cents cadavres. Lorsque très jeune encore il contracta dans l'excès du travail la maladie qui devait l'emporter en deux semaines, qui lui prodigua les soins d'une mère? Mme Desault, qui, depuis la mort de son mari, n'avait pas cessé de considérer Bichat comme un fils. Corvisart annonçant la mort de ce grand homme au premier consul dit : « Personne en si peu de temps, n'a fait tant de choses et aussi bien » ; et c'est vrai. »

« Thomas Young. — Né à Milverton en 1773. Ce fut un homme universel. A huit ans, pris en affection par un arpenteur instruit qui l'emmenait dans ses courses géodésiques et lui montrait l'usage des instruments, il se met à apprendre les éléments de mathématiques nécessaires à l'intelligence des opérations et des calculs de l'arpentage. Ensuite il s'assimile le grec, le latin, le français, l'italien, l'hébreu, le persan et l'arabe. Cependant il se passionnait pour la botanique et poursuivait ses études mathématiques jusqu'à pouvoir lire la *Théorie des fluxions*. Arrivé au moment de choisir une carrière, il commence à Londres ses études médicales, ce qui n'empêcha pas qu'à vingt

ans il adressait à la Société royale une théorie de la vision insérée dans les *Transactions philosophiques*. On avait deviné avant Young que l'œil a la faculté de se mettre *au point*, et ainsi s'expliquait comment la vue peut rester nette à des distances très différentes ; Young démontra par des observations directes que le cristallin est doué d'une constitution moléculaire qui lui permet les changements de courbure nécessaires pour que l'image puisse toujours se former sur la rétine.

« Sa grande découverte est celle de la théorie physique des interférences lumineuses. C'est à lui qu'est due cette inspiration que dans les inscriptions égyptiennes, les mots ou phrases enfermés dans des cartouches sont en caractères phonétiques, tandis que les caractères non enfermés sont idéographiques.

« Nommé secrétaire du Bureau des longitudes, il cesse de s'occuper de médecine pour se consacrer au *Notick Almanach*. Il avait pour maxime *que tout homme peut faire ce qu'un homme a fait* et, en justification de ce paradoxe, qui au moins péche du côté le meilleur, il étonne les écuyers du cirque par son savoir en haute voltige. Avouez que de la part d'un académicien de cette trempe c'était au moins original. Nous n'en avons pas de pareils ! Il jouait de tous les instruments de musique et se sentait à son aise dans les salons les plus raffinés autant qu'à la Société royale où c'est plutôt au raffinage qu'on s'entend ».

« Gauss. — Né à Brunswick. A trois ans il résolvait des problèmes numériques et traçait dans la poussière des lignes et des figures de géométrie ; c'était, comme précocité, plus fort que Pascal, si extraordinaire à cet égard.

« Laplace à qui on demandait quel était le plus grand mathématicien de l'Allemagne, répondit : « — C'est Pfaff. — J'aurais cru que c'était Gauss, répliqua l'interlocuteur. — Oh ! dit Laplace, Pfaff est bien le plus grand mathématicien de l'Allemagne, mais Gauss est le plus grand mathématicien de l'Europe. »

« Nommé en juillet 1807 directeur de l'Observatoire de Gœttingue e. professeur d'astronomie à l'Université de cette ville, il resta attaché à ces deux postes jusqu'à la fin de sa vie, sortant si peu qu'en 1854, un an avant sa mort, il n'avait pas encore vu de locomotive.

« Il apportait à la rédaction de ses plus courts mémoires le même soin qu'à celle de ses plus gros ouvrages, estimant que rien ne doit être offert au public, qui n'ait reçu la dernière main de l'ouvrier. »

Le nouveau volume de M. Ernest Renan, **Discours et Conférences**, contient ses diverses harangues académiques, plusieurs allocutions et une étude capitale connue déjà : « Qu'est-ce qu'une nation ? », dans laquelle, à propos de la campagne anti-sémitique qui se fait de nos jours, il faut relever cette page :

« Mais il y a un événement historique plus important, plus rapproché de nous, et qui semble avoir eu des suites très graves : C'est la conversion des Khozars, sur laquelle nous avons des renseignements précis. Ce royaume des Khozars, qui occupait presque toute la Russie méridionale, adopta le Judaïsme vers le temps de Charlemagne. A ce fait historique se rattachent les Karaïtes de la Russie méridionale et ces inscriptions hébraïques de la Crimée où, dès le VIIIe siècle, on trouve des noms tartares et turcs, tels que Toktamisch. Est-ce qu'un juif d'origine palestinienne se serait appelé Toktamisch, au lieu de s'appeler Abraham, Lévy ou Jacob ? Évidemment non ; ce Toktamisch était un Tatar, un Nogaï converti ou fils de converti.

« Cette conversion du royaume des Khozars a une importance considérable dans la question de l'origine des juifs qui habitent les pays danubiens et le midi de la Russie. Ces régions renferment de grandes masses de populations juives qui n'ont probablement rien ou presque rien d'ethnographiquement juif. Une circonstance particulière a dû amener dans le sein du Judaïsme beaucoup de gens non juifs de race. C'est l'esclavage ou la domesticité. Nous voyons que, dans tous les pays chrétiens, surtout dans les pays slaves, la grande préoccupation des évêques, des conciles, est de défendre aux juifs d'avoir des serviteurs chrétiens. La domesticité favorisait le prosélytisme, et les esclaves des juifs étaient entraînés plus ou moins à la profession du judaïsme.

« Il est donc hors de doute que le judaïsme représente d'abord la tradition d'une race particulière. Il est hors de doute aussi qu'il y a eu dans le phénomène de la formation de la race israëlite actuelle un apport de sang palestinien primitif : mais en même temps, j'ai la conviction qu'il y a dans l'ensemble de la population juive, telle qu'elle existe de nos jours, une part considérable de sang non sémitique ; si bien que cette race que l'on considère comme l'idéal de l'*ethnos* pur, se conservant à travers les siècles par l'interdiction des mariages mixtes, est fortement pénétrée d'infusions étrangères, un peu comme cela a lieu pour toutes les autres races. En d'autres termes, le judaïsme à l'origine fut une religion nationale ; il est redevenu de nos jours une religion fermée ; mais, dans l'intervalle, pendant de longs siècles, le judaïsme a été ouvert ; des masses très considérables de populations israëlites de sang ont embrassé le

judaïsme ; en sorte que la signification de ce mot, au point de vue de l'ethnographie, est devenue fort douteuse.

« On m'objectera ce qu'on appelle le type juif. Il y en aurait long à dire sur ce point. Mon opinion est qu'il n'y a pas un type juif, mais qu'il y a des types juifs. J'ai acquis à cet égard une assez grande expérience, ayant été pendant dix ans à la Bibliothèque Nationale, attaché à la collection des manuscrits hébreux, en sorte que les savants israélites du monde entier s'adressaient à moi pour consulter notre précieuse collection. Je reconnaissais très vite mes clients, et, d'un bout à l'autre de la salle, je devinais ceux qui allaient venir à mon bureau. Eh bien, le résultat de mon expérience est qu'il n'y a pas un type juif unique, mais qu'il y en a plusieurs, lesquels sont absolument irréductibles les uns aux autres. Comment la race s'est-elle ainsi cantonnée en quelque sorte dans un certain nombre de types? Par suite de la séquestration, le ghetto, par l'interdiction des mariages mixtes.

« L'ethnographie est une science fort obscure, car on ne peut pas y faire d'expérience, et il n'y a de certain que ce qu'on peut expérimenter. Ce que je vais dire n'est pas pour prouver, c'est seulement pour exprimer ma pensée. Je crois que, si l'on prenait au hasard des milliers de personnes, celles, par exemple, qui se promènent en ce moment d'un bout à l'autre du boulevard Saint-Germain, qu'on les suppose déportées dans une île déserte et libres de s'y multiplier, je crois, dis-je, qu'au bout d'un temps donné, les types seraient réduits, massés en quelque sorte, concentrés en un certain nombre de types vainqueurs des autres qui auraient persisté et qui se seraient constitués d'une façon irréductible. La concentration des types résulte du fait des mariages s'effectuant, pendant des siècles, dans un cercle resserré.

« On allègue aussi en faveur de l'unité ethnique des juifs la similitude des mœurs, des habitudes. Toutes les fois que vous mettrez ensemble des personnes de n'importe quelle race et que vous les astreindrez à une vie de ghetto vous aurez les mêmes résultats.

« Il y a, si l'on peut s'exprimer ainsi, une psychologie des minorités religieuses, et cette psychologie est indépendante de la race. La position des protestants dans un pays où, comme en France, le protestantisme est en minorité, a beaucoup d'analogie avec celle des juifs, parce que les protestants, pendant fort longtemps, ont été obligés de vivre entre eux et qu'une foule de choses leur ont été interdites, comme aux juifs. Il se crée ainsi des similitudes qui ne viennent pas de la race, mais qui sont le résultat de certaines analogies de situation. Les habitudes d'une vie concentrée, gênée, pleine d'interdictions, séquestrée en quelque sorte, se retrouvent partout les mêmes, quelle que soit

la race. Les calomnies répandues dans les parties peu éclairées de la population contre les protestants et contre les juifs sont les mêmes. Les professions vers lesquelles une secte, exclue de la vie commune, est obligée de se porter sont les mêmes. Comme les juifs, les protestants n'ont ni peuple, ni paysans ; on les a empêchés d'en avoir. — Le travail sur les juifs de France dans la première moitié du moyen âge, inséré dans le XXVII[e] tome de l'**Histoire littéraire de la France**, montre que, jusqu'aux ordonnances de Philippe le Bel, les juifs de France exerçaient les mêmes métiers et professions que les autres Français. — Quant à la similitude d'esprit dans le sein d'une même secte, elle s'explique suffisamment par la similitude d'éducation, de lectures, de pratiques religieuses.

« On observe en Syrie un fait qui vient à l'appui de ma thèse. Il existe à une douzaine de lieues au nord de Damas, des villages où l'on parle encore le syriaque, qui a presque disparu partout ailleurs, et qu'on ne retrouve plus que là et à une grande distance au Nord, du côté de Van et d'Ourmia. Les gens de ces villages sont musulmans et ressemblent à tous les musulmans de Syrie sous le rapport des mœurs. Rien de plus dissemblable, à première vue, que le chrétien et le musulman en Syrie : le chrétien, qui est la créature la plus timide du monde ; le musulman qui a l'habitude de porter les armes et de dominer. On dirait au premier coup d'œil, qu'il y a là une différence ethnographique bien caractérisée. A propos de l'émotion qui eut lieu à Beyrouth, il y a quelque temps, mon excellent ami, le docteur S..., m'écrivait que son domestique rentra en lui disant : « S'il y avait eu là un enfant musulman avec un sabre, il aurait pu tuer mille chrétiens ». Eh bien, c'est ici que le fait des villages aux environs de Damas prend un vif intérêt. S'il y a au monde des Syriens authentiques, ce sont ces gens-là, puisqu'ils parlent encore leur vieille langue ; et pourtant ils sont musulmans et ressemblent pour les habitudes et les mœurs à tous les autres musulmans. La différence qui existe entre eux et les Syriens chrétiens résulte donc de la différence du genre de vie et d'une situation sociale prolongée durant des siècles ; elle n'a absolnment rien d'ethnographique.

« De même, chez les juifs, la physionomie particulière et les habitudes de vie sont bien plus le résultat de nécessités sociales qui ont pesé sur eux pendant des siècles, qu'elles ne sont un phénomène de race.

« Réjouissons-nous que ces questions si intéressantes pour l'histoire et l'ethnographie n'aient en France aucune importance pratique. Nous avons, en effet, résolu la difficulté politique qui s'y rattache à la bonne manière. Quand il s'agit de nationalité, nous faisons de la question de race une question

tout à fait secondaire et nous avons raison. Le fait ethnographique capital aux origines de l'histoire, va toujours perdant de son importance à mesure qu'on avance en civilisation. Quand l'Assemblée nationale, en 1791, décréta l'émancipation des juifs, elle s'occupa extrêmement peu de la race. Elle estima que les hommes devaient être jugés non par le sang qui coule dans leurs veines, mais par leur valeur morale et intellectuelle. C'est la gloire de la France de prendre ces questions par le côté humain. L'œuvre du XIXe siècle est d'abattre tous les ghettos, et je ne fais pas mon compliment à ceux qui ailleurs cherchent à les relever. La race israélite a rendu au monde les plus grands services. Assimilée aux différentes nations, en harmonie avec les diverses unités nationales, elle continuera à faire dans l'avenir ce qu'elle a fait dans le passé. Par sa collaboration avec toutes les forces libérales de l'Europe, elle contribuera éminemment au progrès social de l'humanité. »

J'ai cité ce passage d'une conférence faite, il y a plus de cinq ans, à la Sorbonne, pour donner une note d'un tout autre ton que celle de M. Edouard Drumont, et en toutes causes notre impartialité nous fait une loi de faire ressortir les diverses opinions : celle de M. Renan n'est pas d'une mince valeur !

D'un autre côté, la campagne contre les juifs n'est pas près de prendre fin : voici le major Osman-Bey, Kibrizly-Zade, qui lance une brochure où les fils d'Israël ne sont point épargnés : **La Conquête du Monde par les juifs.**

M. Georges Meynié publie **l'Algérie juive**, livre documentaire tendant à prouver que des rapports entre l'Arabe et le juif ressort cette triste conclusion que le progrès, pour le juif, consiste dans le développement de tous les défauts innés chez lui.

L'auteur prend l'Arabe et le juif avant la conquête et les suit pas à pas jusqu'à nos jours en faisant connaître les procédés employés par les juifs pour exploiter nos Arabes et les colons.

M. G. de Pascal, dans **la Juiverie**, cherche le remède à l'exploitation du monde par les juifs.

1° Remède moral : Développer l'esprit chrétien de telle sorte que chacun reste à son rang et à sa place, accomplisse sa *vocation*, trace modestement son sillon, sans se laisser mordre par la dent de la cupidité et des orgueilleuses ambitions;

2° Remède politique : Briser la presse et l'organisation révolutionnaire,

ont la Franc-Maçonnerie est l'âme, tout cela, selon l'auteur, étant dans la ain des juifs:

3° Remède économique et social : Codifier une loi ainsi conçue :

Article premier. — Il est interdit à tout étranger de posséder une portion ı sol rural du pays.

Article deuxième. — Les juifs sont assimilés aux étrangers.

Sans prendre parti, nous laissons les adversaires en présence.

Tout de suite, et sans quitter les juifs, car Jacques Offenbach était fils d'un embre du clergé israëlite de Cologne, et sans m'inquiéter de savoir comment cques devint catholique, je me pose cette question en lisant l'étude de . André Martinet sur la vie et l'œuvre d'**Offenbach** :

On nous a reproché de ne pas vouloir entendre *Lohengrin*, est-ce donc en ine de tout ce qui pourrait nous venir d'Allemagne? Alors, comment se t-il qu'Offenbach qui n'est pas né sur le territoire français ait encore du ccès chez nous et qu'on ne fasse aucune manifestation aux soirées d'*Orphée x Enfers*. que l'on donne à la Gaîté?

Plus on y réfléchit, et plus on doit se persuader que l'art allemand n'est pas poussé chez nous. et que la campagne menée contre Wagner est personnelle 'homme et n'ont point à l'œuvre. On aura beau dire et écrire, il sera toujours fficile de faire entendre raison aux Parisiens, ils se souviendront toujours e l'auteur de *Lohengrin* n'a pas eu le respect des vaincus.

La musique d'Offenbach fait rire par son imprévu et quoi qu'on en puisse re, il restera toujours l'auteur des *Deux Aveugles* et non pas celui des *ntes d'Hoffmann*. malgré les grandes qualités de cet opéra qui ne peut uffrir des médiocrités dans l'exécution cependant.

Coquelin Cadet jouant la tragédie serait capable de nous faire rire, tant son ısque a été créé et mis au monde pour dérater ses contemporains. Il a tant ıusé le public qu'il s'est demandé un beau jour : « Ah ça, qu'est-ce qu'ils ont nc tous ces gens-là à se tordre aussitôt que j'entre en scène ? » De là est sorti volume que le propagateur de *l'Art de dire le Monologue* (qu'il soit maudit ur ce fait) vient de publier sous ce titre : **le Rire**, ouvrage illustré par peck.

Puisque nous voici revenus au théâtre, signalons le volume si curieux Emile Faure, **Grands seigneurs et comédiennes**; on y verra combien

furent de tout temps cordiales les relations entre les dames de théâtre et les messieurs de l'antichambre des rois.

Talma et l'Empire, par M. Alfred Copin, montre comment un empereur de la rampe apprit à un empereur de hasard à porter la pourpre et quelle influence ces relations purent avoir pour l'avenir de la Comédie Française.

Les Disparus sont comme les vieilles lunes, on ne sait ce qu'il deviennent : Hommes politiques, auteurs applaudis, étoiles théâtrales tout ce monde s'éclipse à un moment donné, et tout à coup, lorsque l'un de ces noms revient à l'esprit pour une cause ou pour une autre, on se dit : « Un tel, que diable est-il devenu? »

Roger de Beauvoir s'en est allé au magasin des vieilles lunes et les fait défiler sous les yeux d'une génération qui les a vu disparaître ou qui ne les a jamais connues : Trompette, Marco de Saint-Hilaire, Suzanne Brohan, princesse de Metternich, Vésinier, le colonel Stoffel, Latours Saint-Ybars, Toussenel, Sophie Cruvelli, Chassepot, Jenneval, Hortense Schneider, Marie Rose, Marie Sasse, Estancelin, Cluseret, Tamberlick, l'abbé Crozes et tant d'autres, défilent tour à tour, et nous apprenons ce que deviennent les étoiles filantes.

Ce livre est bien fait pour dégoûter des vanités de la gloire où qu'elle se puisse rencontrer.

Disparus aussi nombre des écrivains dont M. Bérard-Varagnac étudie les œuvres dans ses **Portraits littéraires**. C'est la loi, et que l'on se nomme Marc Monnier, de Viel-Castel, Eugène Manuel, Paul Albert, Balzac ou Lamartine, chacun entre à son tour dans le fleuve de l'oubli.

Parfois un ami des belles-lettres, M. Bérard-Varagnac par exemple, rappelle des noms qui eurent un instant d'éclat, mais le monde marche, sans cesse l'homme veut de nouveau : « Ah ! oui, un tel,... oh ! il fut, paraît-il, un écrivain hors ligne !... lui a-t-on élevé une statue quelque part? Oui, parfait !... Non ? si on fait une souscription je donnerai cent sous !... et... que dit-on du dernier roman de Belot, est-ce bien?...»

Voilà ce que pense notre génération nouvelle des œuvres du passé : on n'a pas idée de l'ignorance littéraire des hommes de notre temps.

Ah ! par exemple, si vous me parlez de la *Vie parisienne*, et du **Club des Braconniers** de M. Richard O'Monroy, voilà le « monde » qui se pâme d'aise et s'arrache les éditions dans lesquelles on retrouve l'esprit boulevardier des porteurs de gardénias et d'habits étriqués.

Et ces bonnes gens ne s'aperçoivent pas que l'écrivain se moque d'eux en leur présentant le miroir de leur chétive personne !

Voici une étude psychologique de valeur et qui ne manque pas d'originalité, **Mon Fils**, par Salvator Forina, traduction de Francisque Reynard.

Il s'agit dans ce livre plein de chapitres charmants, du changement qui se produit chez l'homme sitôt qu'il sait qu'un enfant va lui naître, des perplexités dans lesquelles il se trouve en pensant à sa responsabilité, des projets qu'il fait pour l'avenir de l'héritier attendu.

L'œuvre est bien étudiée et d'une gaieté étonnante.

« Nous ne l'attendions plus, à vrai dire, nous ne l'avions jamais attendu. Nous nous étions mariés sans préoccupations ultérieures, uniquement pour nous marier, et le jour de nos noces me parut le plus beau de toute ma vie. Voir quelque chose au delà d'un grand amour, imaginer une joie autre que celle de traverser le monde, enlacés dans le même sentier, Evangéline et moi, m'aurait semblé l'offense d'un nain au géant que nous nourrissions dans le cœur. J'écris « que nous nourrissions », parce qu'Evangéline, elle aussi, m'aimait beaucoup, sans quoi elle n'aurait pas consenti à devenir madame Placide.

« A cette époque je n'avais pas encore creusé la mine du code de procédure civile, et l'étude de l'avocat Placide était un peu plus qu'une bonne intention. Ajoutez que j'avais alors, et que j'ai encore aujourd'hui, un nom de baptême grotesque, de ceux qui éteindraient un incendie amoureux. Ma femme m'appelle Ondas — et c'est déjà un nom de baptême sujet à tribulations — mais mon vrai nom, vous ne le croiriez pas, mon nom tel quel, est Epaminondas.

« Je disais donc que nous ne l'attendions plus, c'est-à-dire que nous ne l'avions jamais attendu, parce que nous nous étions mariés sans préoccupations ultérieures. Et pourtant ce n'étaient pas les encouragements qui nous avaient manqué !

« A notre retour du voyage de noces, parents, amis, amies, tous ceux qui nous attendaient à la station, nous accueillirent avec certains sourires qui m'auraient mis dans l'embarras, si je ne m'étais préparé à rire. Mon Evangéline, la pauvrette, était sans défense, et plus je riais, plus elle devenait rouge. C'était

ce que voulaient les parents et les amis; on aurait dit que plus rien ne manquait à leur bonheur.

— Tu l'as ? Vous l'avez ? — Et ils regardaient dans les yeux de ma femme, la soumettaient à un interrogatoire plein d'allusions, auxquel la pauvre petite ne comprenait pas grand chose ; puis ils me regardaient, se donnant l'air de complices, ou m'envoyaient un coup de coude dans le côté, en fermant un œil. Mon beau-père, petit homme plein de bonne humeur et de vivacité, ne faisait que tourner autour de sa fille et de lui demander: « M'as-tu apporté ? » comme si elle devait l'avoir dans sa valise.

« Il y eut enfin un professeur d'arithmétique, lequel, abusant de sa profession et de sa science, fit un calcul audacieux devant mon Evangeline, et soutint que, comme nous nous étions mariés en juillet, il devait venir en mars, avec les premières violettes. Naturellement, tous ces gens ne disaient jamais de qui ils parlaient, et c'est en cela que devait consister tout le sel de la plaisanterie, mais il n'était pas difficile d'entendre qu'il était question de mon fils.

« Puis vint le problème du sexe, et ici la diversité des pronostics fut complète. Pour mon beau-père, cela ne faisait pas de doute, c'était un garçon (un ingénieur) ; mais la vieille tante Simplice, qui s'offrait pour le tenir sur les fonts baptismaux, disait que ce devait être une fille, et laissait entendre de mille façons, sans le dire, que ce que la future petite Simplice pouvait faire de mieux, serait de copier, avec le temps, les grâces élégantes de la marraine. Pour les contenter tous, je répondais invariablement que mon enfant ne serait ni fille, ni garçon, et je le disais en riant, sans me faire une idée de cette torture infligée à tous les pères en herbe d'être obligé d'adorer pendant de longs mois un enfant sans sexe. Mais quand je m'imaginais les avoir amenés par bonheur à laisser en paix ma pauvre petite, il ne manquait jamais de se présenter un penseur plus habile que moi, qui suggérait très sérieusement à ma femme le meilleur moyen de contenter le père et la marraine : — Faites la paire, — lui disait-il — pendant que vous vous y êtes mise.

« Mais non, brave homme, elle ne s'y était pas mise. Entre quatre yeux, nous aurions bien ri de l'erreur de ces bonnes gens, s'il ne nous était venu un scrupule. Nous nous crûmes obligés de l'attendre, la pauvre petite créature, qui, par force, devait venir avec les violettes; d'en parler quelquefois comme si nous y croyions, ne fût-ce que pour ne pas avoir l'air de la repousser des embrassements du père et de la mère.

« L'arithmétique du professeur commença à nous servir aussi, mais sans souci ni frayeur. Nous disions : Les violettes viendront avant lui ; — et nous étions déjà résignés à le voir venir avec les muguets et les cerises.

« Et chaque mois qui passait, pendant que nous lisions le découragement sur la figure de mon beau-père, la tante Simplice, les parents, les amis et les amies, avec les gradations de la pitié et de la miséricorde, nous faisaient comprendre que nous étions deux bons à rien.

« Nous nous piquâmes d'honneur et ce fut inutile ; les violettes vinrent, les muguets passèrent, n'apportant autre chose que leur parfum, puis apparurent les cerises, mais hélas !... toutes seules !

« Ce fils qui ne se décidait pas à naître, troublait déjà notre paix ; je voyais bien que sous le rire allègre de ma femme, se cachait une angoisse secrète, et bien souvent je ne réussissais pas à chasser avec mes baisers les nuages de son front.

« Parfois, la surprenant assise dans un coin, courbée sur sa couture, mais sans faire un seul point, les yeux fixés à terre, je m'en approchais tout doucement, je la baisais sur le cou ; elle tressaillait, puis me disait : Méchant ! — parce que je lui avais fait peur, — et, pour finir, me montrait un visage souriant ; mais quoi qu'elle fît ou qu'elle dit ; je devinais une larme dans ses bons yeux, et dans son doux sourire je voyais encore une pensée fugitive et chagrine. Laquelle ?

« Elle me le dit, un jour : elle tremblait, la pauvrette, de ne pas suffire à mon bonheur ; elle était honteuse et effrayée de ne pas savoir me faire cadeau d'un bambin couleur de rose. Et chaque fois que je lui disais que cela m'importait peu, que je ne saurais qu'en faire, elle, me regardant dans les yeux et soupirant, ajoutait. — Tu le vois bien, le mariage n'est pas ce que nous pensions, et quand tu seras convaincu que le nôtre pouvait réussir mieux...

« Je ne lui laissai pas finir la phrase ; je lui fermai la bouche avec un baiser, je la forçais à faire par la chambre un tour de valse, et, si cela ne suffisait pas, je la prenais dans mes bras comme une enfant, et je le portais par toutes les pièces de notre appartement qui n'était pas bien grand. Elle finissait par rire.

« Ma femme n'était pas légère, et je ne la déposais jamais à terre sans protester que, pour un homme comme moi, le poids d'une femme comme elle était suffisant, et qu'il y avait charité à elle de ne pas me mettre sur les épaules un marmot que je ne connaissais pas.

« Je me moquais allègrement de ma future progéniture ; j'aurais fait pis : il ne m'aurait pas déplu de passer pour un père dénaturé, ne fût-ce que pour me montrer à elle ce que j'étais en réalité — un mari exemplaire.

« Grâce à ces artifices, je réussis à la persuader que ce qu'elle avait de mieux à faire était de montrer un visage joyeux, et de me faire la vie heureuse avec la lumière de ses yeux sereins.

« Une fois elle me dit :

« — C'est bien vrai que tu ne l'as jamais désiré ?

« — Qui ?

« — Ton fils ?

« — Jamais, répondis-je solennellement.

« Elle feignit, par plaisanterie, d'être saisie d'horreur ; puis elle poursuivit :

« — Je m'étais vraiment mis en tête que tu l'attendais, que tu ne pouvais te passer de lui, que tu l'aimais plus que moi... et j'en étais jalouse.

« — Bah ! m'écriai-je, puisqu'il n'était même pas encore question de ui, comment aurais-je pu l'aimer ?

« — C'est ce que je pensais moi aussi : comment peut-on adorer un enfant à naître, par la seule raison qu'en naissant il doit être votre fils ? En fin de compte, c'est un inconnu. Et pourtant je te regardais à la dérobée, je te voyais pensif et je disais à part moi : « Il y pense, il ne peut pas se consoler, il l'adore !

« Pauvre Evangeline ! elle m'aimait bien.

« Elle aimait aussi l'ordre, la symétrie, car il ne faut pas confondre ces deux vertus domestiques. L'ordre peut être une habitude, la symétrie est une affaire de sentiment, et elle est toujours plus sévère.

« Pour comprendre combien de petits sacrifices il m'en avait coûté pour satisfaire cette symétrie tyrannique, il faut avoir été soi-même obligé de se mettre en ménage avec une maigre bourse, et avoir eu devant les yeux quatre murs, sur lesquels ne pouvaient décemment tenir que quatre tableaux ou huit, tandis qu'on avait juste la demi-douzaine.

« Bast ! ma femme m'aimait, moi d'abord, puis elle aimait la symétrie, et je soutiendrai en face de tous qu'elle avait bien placé son affection, au moins en ce qui concerne la symétrie. Quand elle me conduisait mystérieusement par la main dans notre chambre, et m'abandonnait ensuite à ma stupéfaction, me disant : Regarde ; et que je regardais, et que je ne voyais rien, et que finalement je voyais et m'étonnais qu'elle eût trouvé le moyen d'améliorer une symétrie qui paraissait parfaite, alors je ne manquais jamais de dire : Bravo !

« Quelquefois j'ajoutais :

— Vois un peu ces six chaises si bien disposées deux à la tête de la table, quatre se faisant vis-à-vis dans les coins ; est-ce qu'elles ne t'ont pas l'air d'avoir une raison et d'obéir à une intelligence secrète ? Bouges-en une, et l'intelligence qui les anime s'en va, les chaises ne redeviennent plus que des chaises, et ce ne serait rien si elles étaient d'un bois précieux ou

garnies en damas, mais elles ne sont qu'en noyer et elles ont le fond en paille.

« Evangéline riait, car elle était contente, et moi je poursuivais :

« — Si ce méchant garçon qui, à cette heure, devrait être né, se décidait jamais à venir au monde, sais-tu la belle prouesse qu'il apprendrait avec le temps ? Il apprendrait à déranger ta symétrie, à la bannir de la maison comme font certains artistes que je connais. lesquels, au lieu de peindre de beaux tableaux ou d'écrire de beaux livres, trouvent plus commode de passer pour des génies en faisant la guerre aux instincts bourgeois, au *conventionalisme* et aux sentiments communs.

— Tu y penses encore ? me demandait Evangéline avec une moue adorable.

« Elle sous-entendait : « A ce méchant garçon ».

« Et je recommençais à lui répéter, pour la centième fois, que j'étais heureux ainsi, que je ne désirais rien et que, au contraire...

« — Dis-le, dis-le, quoi au contraire ?

« Dois-je vraiment le dire ? non seulement j'étais heureux et je ne désirais rien, mais il me semblait qu'un enfant m'aurait donné plus d'ennui que de plaisir. Que faire d'un héritier, avant d'avoir mené à bien l'étude d'avocat, pour la lui céder dans ma vieillesse ? J'attendais avec une certaine impatience la clientèle, oui, mais quant à la progéniture, je n'y pensais pas sans un peu de terreur.

« Nous marchions à force d'économies, péchant sept fois par jour de désir, et faisant certains châteaux qui défiaient avec arrogance toutes les lois de l'équilibre. Pauvres tous deux, Evangéline avec sa dot maigrelette, moi avec mes codes et mon diplôme de docteur, nous nous faisions une grande joie de dépenser l'avenir.

« En y pensant bien, il devait être clair pour tous qu'un enfant aurait été pour nous un luxe pernicieux, et je ne comprends pas comment mon brave homme de beau-père, qui avait sué à mettre ensemble la dot et mes trésors, avait jamais pu se faire aucune illusion, et s'obstinait à croire que le surcroît d'un enfant fût nécessaire à notre bonheur.

— Les enfants disais-je philosophiquement, viennent au monde, nus et pleins d'appétit.

« Et cette maxime simple et profonde inspirait d'autres réflexions moins simples, mais non moins profondes à ma femme qui était entièrement de mon opinion.

« — Un enfant disait-elle, serait peut-être une belle chose, mais il ne faudrait plus aller au café le soir, ni au théâtre.

« — Quant à cela, répondais-je, il suffirait que je m'abstinsse de fumer... C'est un sacrifice, mais pour mon fils je le ferais.

« Et je me faisais l'effet d'un héros, chaque fois que j'allumais un cigare. »

Je ne saurais trop engager nos lecteurs à lire cet ouvrage plein de tact et de finesse.

Le volume de M. le comte de Villiers de l'Isle-Adam est d'un tout autre genre : **Tribulat Bonhommet** est un docteur qui pourrait bien ne pas être le docteur Tant mieux, et qui rit très irrevérencieusement des gens et des choses de ce monde.

Je ne saurais mieux donner une idée du style dont se sert l'auteur pour exprimer des pensées un peu torturées et paradoxales qu'en donnant un court extrait de son livre.

« Vers la fin du mois de juillet 1866, à l'issue d'un dîner de gala que nous avait offert le capitaine du brick de commerce anglais le *Wonderful*, faisant voile pour les côtes de Bretagne, je liai conversation, en prenant le café, avec mon voisin de table, le lieutenant Henry Clifton ; c'était un homme d'une trentaine d'années d'une figure ombrée du hâle des hommes de mer. L'expression de ses traits réguliers m'était sympathique et sa réserve habituelle le rendait sociable pour moi.

« Ce soir-là, dis-je, nous liâmes conversation, car les quelques rapports de causerie d'officier de marine à simple passager, avaient été forts succincts, entre nous, depuis le commencement de la traversée. Nous venions des côtes d'Irlande et plongé dans l'étude de mes chers infusoires, j'étais resté, la plupart du temps, à fond de cale, expérimentant les vieilles saumures.

« Nous échangeâmes quelques paroles touchant notre arrivée à Saint-Malo, fixée au lendemain ; puis, — les fumées de vin et des lumières nous ayant suffisamment troublé l'esprit, — nous montâmes respirer sur le tillac où nous allumâmes nos cigares.

« Je m'étais abstenu, durant le banquet, de me mêler à la discussion politique — toujours si animée dans ces occasions, — qui avait éclaté, naturellement aux entremets.

« Ce genre de discussion ne me paraît intéressant qu'avec les dames.

« Hé ! qui serait, alors, insensible à leurs fins sourires, à leurs exclamations intempestives et gracieuses, à leur air entendu, aux louables efforts de leurs prunelles pour paraître pénétrantes, inquiètes, surprises, etc ! Je le répète : la discussion politique avec les dames est une chose captivante et qui donne à songer.

« Afin de mériter leur estime et leur confiance, ma physionomie devient

alors plus bienveillante, plus paternelle, plus tendre que de coutume! et je leur débite gravement, en baissant les yeux, les absurdités les plus révoltantes, que mes cheveux blancs font vénérer. De sorte que mes moindres paroles font foi devant le sexe enchanteur.

« Du reste, la conversation politique serait tout aussi amusante avec le sexe fort, si celui-ci savait y apporter la grâce et l'enjouement désirables ; car je n'ai jamais entendu personne rien prévoir de vraiment sérieux en fait d'événements.

« Sir Henri Clifton, lui aussi, n'avait pas desséré les lèvres ; ce qui fait que j'avais de lui une haute opinion : rien ne me paraissant plus difficile que le silence à son âge. En politique, il devait, présumai-je, partager mes idées, et je puis les notifier ainsi :

« Par tous pays, tout citoyen, digne de ce nom, dispose, entre ses travaux et ses repas, d'environ trois heures par jour pour ses loisirs. Il comble, à l'ordinaire, ces moments de répit à l'aide d'une petite causerie, digestive et innocente, sur les affaires de sa patrie. Or, *s'il ne se passe rien de marquant ni de* « grave », sur quoi pourra-t-il fonder sa discussion ? — Il s'ennuiera, faute de sujet d'entretien : et l'ennui des citoyens est fatale presque toujours aux chefs des États. Le bras est près de fonctionner lorsque la langue est oisive, et, comme il faut remplir les trois heures précitées, le causeur d'hier devient l'émeutier d'aujourd'hui. Voilà le triste secret des révolutions.

« Il me paraît donc du devoir de tout bon gouvernement de susciter, le plus souvent possible, des guerres, des épidémies, des craintes, des espérances, des événements de tout genre (heureux ou malheureux, peu importe), des choses, enfin, capables d'alimenter la petite causerie innocente et digestive de chaque citoyen.

« Après vingt, trente, quarante années de *qui-vive* ! perpétuel, les rois ont détourné l'attention, ils ont régné tranquillement, se sont bien amusés et tout le monde est content. Voilà, selon moi, l'une des définitions principales de la haute diplomatie : occuper l'esprit des citoyens, à quelque prix que ce soit, afin d'éviter soi-même toute attention, quand on eut l'honneur de recevoir des mains de Dieu la mission de gouverner les hommes ! Et Machavielli, mon maître bien-aimé (je pleure en prononçant ce nom), n'a jamais trouvé une formule plus nette que celle-là ? On conçoit donc mon indifférence pour les événements, les soudainetés politiques et les complications des cabinets de l'Europe ; je laisse l'intérêt des controverses qu'ils suscitent, à des esprits cariés par une soif natale de perdre le temps,

« Je louai donc *in petto* sir Henri Clifton pour sa réserve et pour sa manière silencieuse de boire.

« Sir Henri Clifton était vraiment dans un état plus prononcé que le « gris d'officier » ; il possédait la couleur complémentaire, et je vis que le chapitre approchait des expansions sentimentales.

« Moi, j'avais tout mon sang-froid, et je guettai ma victime. La nuit était couvertes d'étoiles. Le vent nord-ouest fraîchissait et nous poussait doucement, la lanterne rouge du banc de quart illuminait l'écume et la buée d'argent des flots contre le bois du navire. Par instants les hurrahs du punch des officiers nous parvenaient, à travers l'entrepont, mêlés aux immenses bruits de la houle.

« Le voyant silencieux, je craignais une question sur mon genre de vie et peut-être, sur mes travaux!... J'entamai donc la conversation, suivant mes procédés irrésistibles :

« — Oui, tenez, dis-je, mon jeune ami, parbleu, j'ai votre affaire! Dois-je vous l'avouer? J'y songe depuis que j'ai eu le véritable plaisir de vous serrer la main. (Ici, je baissai la voix en regardant vaguement devant moi comme un homme qui se parle à lui-même.) C'est là, j'en risquerais la gageure, ce qui vous convient: Personne capable! — Veuve aventureuse, expérimentée, toutefois! — Une belle femme! — Caractère de seconde main! — Fortune. — Oh! fortune des *Mille et une nuits*!... c'est le mot. — Oui, ajoutai-je (et je levai brusquement les sourcils en fixant des yeux ternes sur son épaulette), oui, c'est là tout à fait votre affaire. »

On devine que Tribulat Bonhomet n'a aucun parti à présenter au lieutenant Clifton, mais l'auteur procède toujours par l'inattendu et vous transporte dans la lune en vous conduisant au fonds d'un puits. L'œuvre est très originale, seulement il ne faut pas avoir l'esprit rebelle pour en comprendre la portée.

Dostoïevsky, le grand romancier russe, l'auteur de *Humiliés et Offensés*, de *Crime et Châtiment* et de *l'Idiot*, qui vient d'obtenir un si vif succès, a écrit un récit étrange et passionné, fait pour amuser les plus blasés : **le Joueur et les Nuits blanches**. La librairie Plon met en vente une excellente traduction de ce livre dramatique par M. E. Halpérine.

Après le Shelley de la **Reine Nab**, des **Cenci** et du **Prométhée délivré**, un nouveau Shelley se révèle à nous dans le 3e volume de la

traduction de ses œuvres poétiques, qui vient de paraître, le Shelley intime, traduisant au jour le jour, dans des strophes enflammées, des satires vengeresses, ou des effusions du sentiment le plus tendre, le plus pénétrant et le plus gracieux, les émotions qui se succèdent si tumultueusement dans son âme sous l'impression des évènements de sa propre vie, ou en face des drames variés qui se jouent sur la scène de l'histoire contemporaine. Au grand poète tragique et lyrique, émule de Pindare ou d'Eschyle, succède le Juvénal et l'Aristophane de l'Angleterre au dix-neuvième siècle. Il faut lire la **Mascarade de l'Anarchie, le Peter Bel III, Swellfoot le Tyran, l'Ode à la Liberté, la Lettre à Maria Gisbonne, la Sensitive, l'Hymne à Lallouette, la Nuée,** etc., pour se faire une idée de la variété de ses inspirations et de la merveilleuse flexibliité de son génie.

Les deux volumes portant les nos 95 et 96 de la **Bibliothèque utile**, qui viennent de paraître, continuent très heureusement cette petite collection.

La photographie (nos 95) par M. H. Gossin, un de nos vulgarisateurs les plus appréciés, est un exposé succint des procédés et des nombreuses applications artistiques, scientifiques et industrielles de cette invention.

De nombreuses gravures intercalées dans le texte, en rendent la lecture encore plus attrayante.

Dans le second ouvrage, **les Matières premières**, (nos 96), M. Genevoix donne de très intéressants détails sur l'emploi des matières premières pour les divers usages de la vie ; produits animaux végétaux et minéraux sont successivement passés en revue ; le lecteur y trouvera des indications sur les matériaux qui entrent dans les objets qui l'entourent et dont souvent il ignore l'origine ou la composition.

Ma Confession, le dernier livre du comte Léon Tolstoï, est une œuvre que l'on a eu bien raison de traduire ; ce travail est la clef des autres ouvrages du grand écrivain dont on goûte si fort chez nous, la psychologie serrée et hautement spiritualiste.

Dans ce livre Tolstoï dit les tourments de son âme en quête d'un credo.

Sous le titre, d'**Essai de psychologie générale**, M. Charles Richet professeur agrégé de la Faculté de médecine, publie une intéressante étude sur les *Forces psychiques*, prenant les divers phénomènes à leur origine même et

les suivant dans leurs progrès à travers la série des êtres vivants. Il examine successivement, *l'irritabilité*, propriété caractéristique que possède l'être vivant de répondre à l'excitation extérieure, *le système nerveux* siège de l'activité psychique, et les autres phénomènes de la vie tels que *les mouvements reflexes*, *l'instinct*, *la conscience*, *la sensation*, *la mémoire*, *l'idée* et la *volonté*.

La méthode expérimentale est largement mise à profit dans ce travail, et l'on y retrouve la clarté, l'esprit méthodique et les qualités de style qui caractérisent les écrits de M. Charles Richet.

L'Ancienne et la nouvelle philosophie, par E. de Roberty, est une œuvre philosophique d'une importance capitale, dans laquelle l'auteur se place à un point de vue tout à fait nouveau. Contrairement à l'opinion de tous les métaphysiciens, la philosophie possède, à son avis, un double caractère biologique et sociologique.

Le caractère sociologique étant de beaucoup le plus important, c'est à la science sociale qu'il s'adresse pour étudier le passé et l'avenir des conceptions du monde. Dans son précédent volume, *la Sociologie*, publié par la *Bibliothèque scientifique*, il a exposé avec un rare talent les méthodes qui appartiennent à cette science, et ce sont ces méthodes qu'il applique aujourd'hui à l'examen du problème philosophique. C'est là l'œuvre d'un esprit original qui a su se dégager des préjugés d'école, et, chose rare de nos jours, rendre une impartiale justice à tous les penseurs anciens ou modernes qui ont essayé de généraliser nos connaissances. L'examen de toutes les doctrines qui, depuis l'idéalisme primitif jusqu'à l'évolutionnisme le plus récent ont eu la prétention de donner la formule générale de l'univers, amène l'auteur à cette conclusion que la métaphysique a été la philosophie de l'ignorance et que la philosophie du savoir est encore à faire.

La neuvième année de la publication entreprise sous la direction savante du Dr Bourneville, l'**Année médicale**, est comme ses devancières le résumé des progrès accomplis, depuis un an, par les sciences médicales.

Le volume de l'année 1886 emprunte un intérêt tout particulier au résumé de tous les travaux de M. Pasteur sur la rage.

Dans son travail intitulé **Protection et organisation du travail**, M. Ed. Guillard part de ce principe que le Pays est sans idées nettes sur les

conditions nécessaires à la République à notre époque, et que nos députés vivent, pour la plupart, dans la même incertitude de vues.

Cependant, il règne une croyance dans les masses, c'est que la République peut et doit éteindre la misère.

Cette croyance est partagée par M. Ed. Guillard; il pense, avec un optimisme digne d'un meilleur résultat, que la République est une promesse de bien-être pour tous et qu'elle n'aurait aucune raison d'être si elle ne travaille pas dans ce sens.

L'auteur dit qu'il n'y a pas des questions sociales, mais il démontre qu'il n'y a que *la question sociale une et indivisible* et qu'une seule solution : *La réforme économique.*

M. Ed. Guillard nous a paru animé des meilleures intentions pour la résolution de la question sociale, seulement, même l'enfer est pavé de ces intentions-là, et surtout le chapitre qui concerne la question des loyers nous semble avoir été écrit sans avoir été mûrement réfléchi. Les conséquences de l'innovation proposée par l'auteur seraient néfastes pour tout le monde.

Nous croyons que les propriétaires ont construit trop luxueusement et sur des terrains payés trop cher. Nous croyons que la propriété bâtie subira une dépréciation sensible sous peu, dont les propriétaires souffriront assez pour qu'on ne leur reproche pas les jours heureux et que toutes les mesures sociales soient prises contre eux.

L'œuvre de M. Ed. Guillard contient d'excellentes choses, et son travail, s'il est discuté, a du moins le grand mérite d'être discutable.

GASTON D'HAILLY.

IMPRIMERIE PAUL BOUSREZ, 5, RUE DE LUCÉ, TOURS.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

L'esprit d'un peuple ne se refait pas en quelques années seulement, et pour ramener notre nation aux pensées sérieuses et au sentiment de dévouement absolu à la patrie, il faudra de longues années d'une éducation toute spéciale, démontrant à la génération qui vient combien nous avons eu tort de nous endormir sur nos lauriers. Heureux les peuples qui n'ont pas que des victoires à inscrire sur leurs étendards !

Nous avions trop de gloire à notre actif, peut-être étions-nous sur le point de nous endormir dans les délices de Capoue. Une défaite noblement supportée est venue nous rappeler que l'esprit de sacrifice doit toujours être entretenu chez le citoyen, et qu'une nation ne peut jouir de ses triomphes qu'en en préparant de nouveaux. Le rôle de la littérature est des plus importants dans l'éducation patriotique du peuple, aussi ne manquons nous jamais de flétrir les ouvrages qui tendent à jeter le trouble parmi les hommes appelés à se préparer à la défense du pays. D'un autre côté nous ne saurions trop louer les écrivains qui, sous forme de romans ou de récits héroïques, savent extraire de notre histoire, dans laquelle nos héros disparaissent pour laisser surgir le fait, les grands exemples donnés par de modestes citoyens.

A propos de certains livres funestes à la discipline et à l'esprit militaire de notre nouvelle armée, nous nous sommes réjouis que leur prix relativement élevé fût un obstacle à leur introduction dans les casernes; pour des ouvrages comme celui que vient de publier M. Alexandre Vivier, **Un Vaillant**, nous nous félicitons au contraire de leur bon marché.

L'auteur raconte l'odyssée d'un fils de cette Alsace, fertile en héros, qui, pour ne pas renier la France, a refusé de servir un prince indien.

« Va, lui criait la nature, prends ce que t'offre la destinée. Elève-toi jusqu'à ces hauteurs qui donnent le vertige. Sois riche, sois puissant. Donne ta parole, ton cœur, ton intelligence. En échange, prends de l'or et de la gloire. Nie la Patrie, ce n'est qu'un mot, une erreur. Ton drapeau, c'est un haillon tricolore attaché à un piquet... il n'y a rien, rien, rien dans ses plis flottants... »

Il faut croire cependant qu'il y a quelque chose, puisque de vieux soldats ont fait plus que donner leur vie pour la défense de ce chiffon tricolore, ils ont refusé d'obéir au chef qui leur ordonnait de le remettre à l'ennemi, ils ont pleuré en le voyant brûler pour le soustraire à la honte de devenir un trophée de victoire.

Le métier des armes est un noble métier, et en lisant un volume de M. le comte de Margon, chef d'escadron au 8e chasseurs, volume consacré à l'histoire de la vie du **Général Abdelal**, il me semblait que les hommes qui cherchent à esquiver le service militaire, ne se rendaient pas parfaitement compte de la satisfaction morale qu'un homme peut obtenir en remplissant le devoir du soldat,

C'était le fils d'Abdelal-Agha, chef des Mamelucks et agha des janissaires du Caire, lorsque l'armée française débarqua en Egypte sous les ordres du général Bonaparte. Rallié à l'empire, Abdelal-Agha vécut heureux et à l'abri du besoin, grâce aux faveurs de l'empereur, qui n'oublia jamais les services que lui avait rendus l'ancien gouverneur du Caire. Lorsque le père mourut, Louis Abdelal eut pu arguer de sa qualité de fils d'étranger pour éviter le service militaire. Emmené en Algérie comme interprète, remplissant une mission dans les bureaux, il n'a de cesse qu'il ne soit devenu soldat et, en 1837, il s'engage comme simple cavalier dans les escadrons de spahis du commandant Yusuf. Sa vie n'est composée que de brillants faits d'armes, et nous le retrouvons général de brigade à la bataille de Coulmiers qui eût pu devenir une défaite complète pour l'armée allemande si le général Reyau, le supérieur de Louis Abdelal, eut suivi le conseil de son inférieur.

M. le député Charles Dupuy vient précisément de présenter à la Chambre un amendement ainsi conçu, à l'article 1er de la loi militaire en discussion actuellement : « Est Français tout individu né en France d'un étranger qui lui-même y est né. » M. Dupuy s'est contenté de rappeler brièvement dans la séance du 19, présent mois, les excellentes raisons qu'il avait apportées précédemment à l'appui de son amendement. Il avait dit, dans la séance du 7 juin : « Il y a maintenant en France 1 étranger sur 34 habitants ; mais la proportion est beaucoup plus forte dans les départements-frontières. Des hommes qui recueillent tout le bénéfice de la communauté française, qui font concurrence à nos ouvriers, à nos employés, qui profitent de nos hôpitaux et de nos écoles, excipent ensuite de leur extranéité pour se soustraire à toutes les obligations militaires. »

Si je m'étais occupé de cette question, j'aurais ajouté purement et simplement après les mots « qui lui-même y est né » ceux-ci : « Il devra le service militaire à la France, à moins qu'il ne prouve qu'il a été incorporé dans l'armée de la nationalité dont il se réclame. »

N'est-il pas curieux en effet que des gens puissent échapper de père en fils aux charges qui frappent sur les autres à quelque nationalité qu'ils appartiennent?

Mais revenons à Louis Abdelal. Ce général, d'une bravoure et d'une intelligence hors de pair, était, chose rare, d'une modestie extrême, et, lorsque le 23 novembre 1871, il fut promu commandant du 18e corps d'armée qui venait d'être formé, il déclina l'honneur de ce poste : « Tout bien réfléchi, je suis parti pour Orléans, me suis arrêté chez le général d'Aurelle et lui ai déclaré que j'étais on ne peut plus honoré de la preuve de confiance dont j'étais l'objet, mais que je ne me sentais pas l'aptitude nécessaire pour remplir convenablement la haute mission qui m'était confiée. Pour commander une armée, un corps d'armée, ajoutai-je, il faut avant tout être initié à tous les détails de l'art militaire ; et, sous ce rapport mes connaissances laissent à désirer ; je croirais manquer à l'honneur, à mes devoirs, si, par amour-propre ou par ambition, j'acceptais une situation qui pourrait plus tard compromettre le succès de nos armes ou le sort des troupes confiées à mon commandement.

Cet acte de désintéressement personnel au milieu de cette curée de Tours n'est-elle pas un des plus beaux fleurons de la gloire d'un général peu connu du public, mais très apprécié dans l'armée et mort aujourd'hui ? M. de Margon a fait œuvre de justice en mettant en relief la vie de ce vaillant modeste, son livre très intéressant et écrit d'une plume très littéraire, offre un véritable plaisir pour les lecteurs qui aiment les récits militaires.

Voici encore un livre dans lequel il n'est question que de hauts faits, **Scènes et Légendes**, par Guy Delaforest.

Quelles sont ces scènes ? quelles sont ces légendes ? M. Delaforest va nous le dire en excellents vers, et nous ne pouvons qu'approuver l'idée de son livre:

Quand vous étiez enfant, lecteur, aux jours de fêtes
Vous voyait-on courir vers les marionnettes,
Retenir à prix d'or, au théâtre Guignol,
Soit fauteuil à l'orchestre ou loge d'entresol ;

D'une double lorgnette armant votre prunelle,
Suivre attentivement Monsieur Polichinelle,
Applaudir au décor, à la pièce, aux acteurs,
Et très naïvement acclamer les auteurs ?

Mon livre vous ramène aux jeux de votre enfance :
N'en dites pas de mal, j'en prendrais la défense.

Qui dit théâtre, dit action. — Le bambin
Inventa pour ses jeux le mouvement sans fin
Sa nature le cherche et jamais ne s'en lasse.
Parler, gesticuler, agir, changer de place,
Courir comme la meute et donner de la voix,
Remplir, sans s'épuiser, dix rôles à la fois,
Etre le spectateur, l'acteur et le prologue,
Mimer, souffler, jouer, mener le dialogue,
Corriger, suggérer, prendre ou donner le *la*,
Encourager ceux-ci, morigéner ceux-là,
Enfin, changer vingt fois d'habit, d'air, de langage,
Bagatelle pour lui, simples jeux où l'engage
Une complexion qui gouverne et fait loi.
De cette activité comment régler l'emploi,
Fournir son aliment à cette ardente flamme,
Et contenter l'esprit sans nuire à sa jeune âme ?

Théâtre, charge-toi de ces soins délicats.

Ici, j'entends quelqu'un, grand éplucheur de cas,
(Ce n'est pas vous, Monsieur, ni vous non plus, Madame)
Jeter sur mon projet la critique et le blâme
Au nom des bonnes mœurs. — Expliquons-nous : j'entends
Un théâtre épuré. Sujets compromettants,
Mots suspects ou grossiers, basse plaisanterie,
N'y mettront pas le pied. Nous sommes, je vous prie
De le croire, très fort de votre opinion
Touchant les bonnes mœurs et la corruption.
Nous savons le respect que l'on doit à l'enfance,
C'est une piété. Malheur à qui l'offense,
Malheur à qui ternit d'un seul mot libertin
Cette fleur de candeur qui passe en un matin.
Un semblant d'équivoque, une ombre de licence,
C'est assez pour faner le lis de l'innocence.
Mais ne peut-on plus rire et s'amuser un peu,
Sans blesser la morale et pécher contre Dieu ?

N'est-il que des sujets risqués et condamnables ?
Le pays de l'histoire et le pays des fables
N'ont-ils aucune source où l'on aime à venir
Puiser une espérance au fond d'un souvenir ?
Eh ! l'histoire de France, à ne parler que d'elle,
Ne fournit-elle pas l'exemple et le modèle
Des vertus qu'il convient qu'on inculque aux enfants ?
Et les vices toujours n'y sont pas triomphants.
Trouvez mieux que Bayard, Jeanne d'Arc et Turenne
Pour semer dans les cœurs, comme une bonne graine,
Fierté, devoir, honneur ! Ce siècle en son déclin,
Puisse-t-il susciter un second Duguesclin
Pour chasser le Teuton de notre vieille terre,
Comme le grand Breton en chassa l'Angleterre !

Héros des temps passés, chers et fameux héros,
Dont l'immortalité n'est pas faite de mots,
Mais d'actes glorieux, qu'il faut qu'on idolâtre,
De vos grands souvenirs peuplez donc mon théâtre !

. . . .

Un dernier mot. La forme (ô Bridoison, la forme !)
De ce gros in-dix-huit peut vous paraître énorme
L'éditeur l'a voulu : c'est sa faute. Les vers...
Quoi l'ouvrage est rimé ? c'est peut-être un travers,
Mais si je connaissais un plus doux idiome
Pour parler aux enfants, — qui d'un plus pur arome
Embaume sa pensée, en rehausse le prix,
C'est encore celui-là que ma Muse aurait pris.
Aimons les rythmes d'or. Par eux notre pensée,
Sur un axe sonore, dans un chant balancée
A demi souriante et sévère à demi,
S'imprime dans le cœur comme un baiser d'ami.

Les scènes et légendes se disent entre jeunes gens, sans que ceux-ci soient obligés de monter une scène et d'improviser des décors, cette partie est imaginative. L'œuvre est gaie, instructive et élève la pensée.

Les fouilles archéologiques faites non loin d'Adamville, dans le parc de Saint-Maur, ont fait un certain bruit par la découverte d'un grand nombre de tombes et de squelettes ayant appartenu aux *Bagaudes*. Ces découvertes, qui seront certainement utiles à l'ethnographie, ne nous étonnent pas, car après

avoir lu **L'Histoire de Saint-Maur des Fossés** et **Le Camp des Bagaudes**, le beau drame spiritualiste gaulois, social et patriotique de la fin du IIIe siècle, écrits par M. Z. J. Piérar, œuvres dont les nouvelles éditions s'enlèvent chez l'éditeur A. Ferroud, nous sommes surpris que les traces des combats fameux qui se sont livrés dans cette contrée n'aient pas été rencontrées à chaque coup de pioche lors de la construction des travaux de canalisation de la Marne. Les Bagaudes vaincus et chassés de toutes leurs positions, remontèrent vers Paris et vinrent,selon l'antique usage des Gaulois vaincus, chercher un refuge dans les marais. La forêt de Vincennes était alors presque impénétrable et la boucle de la Marne semblait offrir un abri sûr. Il s'y retranchèrent ; hommes, femmes, enfants, et tout le monde dut travailler au creusement de ces fossés auxquels le pays doit son nom, et à l'érection de ces murs en pierres sèches dont les vestiges se retrouvent encore.

Les Romains les rejoignirent bientôt à Joinville ; alors commença un siège dont les péripéties furent effrayantes. Mais enfin, Cariausus fut mandé par l'empereur. arrive d'Angleterre avec une flotte de grandes barques ; un dernier combat a lieu sur les rives du côté du Sucy et de Bonneuil, les Bagaudes sont massacrés, les femmes, les enfants sont passés au fil de l'épée.

De cette insurrection contre la domination romaine, il ne reste plus que les quelques débris que l'on retrouve aujourd'hui; mais l'histoire a enregistré les hauts faits de ces humbles défenseurs du sol de la Gaule, et M. Z. J. Piérart s'est constitué non seulement leur historien dans l'*Histoire de Saint-Maur-des-Fossés*, mais encore leur poète dans son drame si émouvant, *le Camp des Bagaudes*.

Et, mon Dieu ! ne nous y trompons pas, les Romains taxaient de sauvagerie les Gaulois révoltés, comme nous traitons les révoltés du Tonkin ou de l'Annam de « pirates »,et en lisant justement l'ouvrage de M. Joseph Chailley, **Paul Bert au Tonkin**, ouvrage destiné à l'étude du rôle du premier résident général de la République Française en Annam et au Tonkin, durant sa mission interrompue par une mort prématurée, j'aurais aimé à avoir l'opinion des administrés de là-bas, ces bons Annamites et Tonkinois qui n'en peuvent mais, et sur le dos desquels, généraux et résidents se taillent des étoiles et de jolies prébendes.

Le livre de M. Joseph Chailley est très intéressant et donne une idée de ce qu'on peut faire dans notre nouvelle et... coûteuse colonie; maintenant, n'est-il pas un peu tôt pour juger Paul Bert et son œuvre, puis M. Joseph Chailley

étant le beau-frère du regretté savant, a-t-il bien toute l'indépendance morale voulue pour se faire l'historien de l'homme politique qui lui touche de si près ?

Montégut disait en 1855: « L'ombre de l'Angleterre cache l'Irlande. » On pourrait dire aujourd'hui : « L'enthousiasme du Jubilé de la reine Victoria étouffe les cris de désespoir de la malheureuse Irlande. Nous savons combien de coups de canon ont été tirés en l'honneur de la reine, mais le 18 juin on a voté les vingt clauses du « bill de coercition, » résolution très grave et qui pourrait bien faire parler la poudre pour tout de bon.

Après les remarquables travaux de MM. de Beaumont, Mgr Perraud, Edouard Hervé et même les œuvres de quelques romanciers qui ont trouvé, dans les misères des fermiers, ample sujet d'excitation pour leur imagination, voici un livre plein d'actualité, **L'Irlande**, une attachante étude sur cette question qui fixe l'attention de l'Europe.

Dans ce travail, l'auteur, M. Emmanuel Ferré, a étudié d'une manière remarquable les causes, les effets et les dangers de cette longue lutte de sept siècles entre deux peuples séparés par leur origine, leur génie, leurs mœurs, leur religion, et condamnés par voie de conquête à vivre sous le même sceptre. Analysant la question agraire qui constitue le fonds principal du débat qui s'agite aujourd'hui entre l'Angleterre et l'Irlande, M. Ferré adopte, en plus grande partie, le système présenté au Parlement anglais par M. Gladstone, système qui consiste dans le rachat par l'État, pour être rétrocédées aux tenanciers, des terres confisquées autrefois aux habitants d'origine. Il démontre que cette mesure libérale, qui changerait radicalement, en l'améliorant, la situation économique de l'Irlande, tout en la rattachant à l'unité britannique, pourrait être prise sans sacrifices matériels appréciables par l'Angleterre qui, dans cette voie d'affranchissement qu'il lui conseille, a déjà été devancée par les plus grands États de l'Europe.

Au point de vue politique, l'auteur croit que l'Angleterre en accordant à l'Irlande l'autonomie législative et administrative qu'elle réclame, le *home rule*, fera un grand pas dans la voie de la pacification des Irlandais qui deviendront réellement alors pour elle le peuple de *l'Ile-Sœur*, et lui rendront toute sa liberté et tous ses moyens pour la défense éventuelle de ses intérêts lointains.

M. Ferré réprouve comme dangereuses et inefficaces les lois de coercition qui viennent cependant d'obtenir gain de cause devant le Parlement anglais.

Cependant, dans **Terre d'Irlande**, l'œuvre littéraire de Georges Moore, traduite de l'anglais par M. F. Rabbe, nous avons saisi au passage quelques réflexions qui ne doivent pas manquer d'appeler l'attention des hommes jaloux de ne pas laisser les Irlandais s'affranchir d'un mal pour tomber peut-être dans un pire. Certainement, offrir aux tenanciers de devenir propriétaires est une idée excellente, mais il faut de l'argent, même pour être propriétaire.

« Depuis qu'il est devenu en partie propriétaire de son fonds, il a emprunté de l'argent à la Banque. Les billets ne sont pas payés ; on les renouvelle, et les intérêts courent. Mais les banques insisteront pour être payées ; puis, bien pires que les banques, viendront les usuriers de campagne, une classe d'hommes que Balzac a plus d'une fois dépeinte avec une terrible éloquence », et plusieurs générations s'écouleront avant que le paysan irlandais soit capable de protéger son avoir contre ces hommes et les tentations qu'il lui offriront ; et quand même un Parlement irlandais siégerait à Dublin, à moins que la propriété ne fût abolie et une commune établie, j'ai la conviction qu'au bout de cinq ans il y aura plus d'évictions opérées par ordre du banquier ou de l'usurier, qu'il n'y en a aujourd'hui par le propriétaire. »

Les scènes décrites par M. Georges Moore sont typiques, et M. Rabbe les a rendues en français dans une langue parfaite.

L'Orient ! Ce mot magique éveille aussitôt l'idée d'une féerie terrestre, d'un paradis que l'on a aimé en rêve et où l'on voudrait aimer en réalité. Kesmin-Bey, dans son étude de mœurs turques, **Le Mal d'Orient**, jette une douche glacée sur cet enthousiasme. Pour y avoir vécu de longues années et n'avoir pas vu Constantinople dans un décor comme Gautier, Kesnin-Bey peut en montrer les dessous, et la légende fait place à la triste réalité. Mœurs publiques et privées, vices et chancres sociaux dans lesquels s'étiole et meurt aujourd'hui ce qui fut la Turquie ; tout est observé, vigoureusement décrit et jugé dans ce volume.

Il serait intéressant d'étudier comment il se fait que les peuples qui demandent à cor et à cris des frontières naturelles, cherchent par tous les moyens possibles, routes, canaux, voies ferrées, tunnels, etc., à se rapprocher des voisins et à obtenir les moyens de communication les plus rapides et les plus commodes pour commercer et vivre en bonne intelligence avec eux. Les

nations européennes voudraient se serrer fraternellement la main. les dirigeants veulent qu'elles s'entre-déchirent. Ces réflexions nous sont inspirées par la lecture d'un livre signé : Un Diplomate russe, livre intitulé : **Les Adversaires naturels de l'Allemagne. — Russie et France**. L'auteur, par des considérations dont on ne saurait nier la portée et la justesse, démontre l'utilité de l'alliance franco-russe et nous met en garde contre les aménités de l'Allemagne lorsque celle-ci nous fait « risette » entre ses accès de mauvaise humeur. Ce livre est à lire et entre dans l'esprit national français.

La Russie et la France me font l'effet chacune d'un plateau de balance dont le fléau, l'Allemagne, — sans jeu de mot — ne peut bouger tant que les plateaux sont également chargés, c'est-à-dire armés.

La Corse est généralement regardée par les Français comme faisant partie inhérente du territoire national, et si quelques Italiens géographes la portent encore sur leur atlas comme pays italien, c'est une fanfaronnade dont il n'y a qu'à sourire. Cependant cette île qui fut vendue à la France et payée en 1768 aux Génois, avait appartenu à notre pays par droit de conquête en 1553, au moment où Henri II reprenait contre Charles-Quint cette longue guerre que François I[er] avait commencée et soutenue durant presque tout son règne. Les Corses, qui parlaient italien et dont beaucoup le parlent encore, ont toujours eu une profonde horreur du joug italien. Ils se croyaient donc débarrassés des Génois, leurs maîtres, lorsque la paix de Cateau-Cambrésis les rendit à leur ancienne servitude. Les Corses, abandonnés, déchirèrent ce traité, et, se levant en masse, à l'appel du plus vaillant d'entre eux, Sampiero de Bastelica, ils combattirent à nouveau pour redevenir Français. Pendant quatre ans, ils luttèrent contre Gênes, puis Sampiero tomba sous les coups d'un traître et leur cause se trouva encore une fois perdue. C'est cette période peu connue de l'histoire insulaire que M. Jacques Rombaldi a tracée dans son étude sur **Sampiero corso**.

Il paraît que l'on va élever un monument à ce vaillant qui fut colonel-général de l'infanterie corse au service de la France, et qui voulait devancer le jour où les Génois ne gouverneraient plus son pays.

Les grands problèmes moraux et sociaux qui touchent à la responsabilité humaine sont agités partout à propos de l'hypnotisme, des théories des médecins aliénistes ou des jurisconsultes criminalistes, de certains verdicts du jury. Tous ces problèmes relèvent de la question du libre arbitre.

Sous ce titre : **Essai sur le Libre Arbitre, sa Théorie et son Histoire**, M. G. L. Fonsegrive, professeur de philosophie au lycée de Bordeaux, place sous les yeux du lecteur le résumé des débats et des arguments auxquels cette question a donné lieu dans toutes les écoles depuis Socrate jusqu'à nos jours. Aussi l'auteur a-t-il consacré à l'histoire toute la première partie de son livre. Il ne se borne pas à faire connaître l'opinion des philosophes et des savants, il raconte aussi l'essentiel des controverses religieuses.

Dans la deuxième partie de son travail, l'auteur soumet d'abord à une critique très serrée les arguments pour ou contre le libre arbitre, il fait ensuite une théorie de la volonté à la suite de laquelle il croit pouvoir affirmer l'existence du libre arbitre. Aussi vivement préoccupé de la morale que de la théorie, il consacre un chapitre entier à décrire les moyens pratiques et peu connus par lesquels on peut se maintenir libre. Il déroule enfin, dans une suite de chapitres, la série des conséquences du libre arbitre dans les divers domaines de la pensée et de l'action : conséquences métaphysiques, scientifiques, morales, sociales, esthétiques.

Nous sommes heureux de rencontrer un savant et un penseur qui veut bien nous laisser notre plus bel apanage : Le droit de nous conduire nous-mêmes et d'être responsable de tous nos actes. Descendre du singe n'est que médiocrement plaisant, mais n'être même pas un gorille perfectionné serait plus désagréable encore. Quelle gloire et quel honneur pour certains hommes de se dire un automate construit par un Vaucanson appelé Hasard !

GASTON D'HAILLY.

ROMANS ET NOUVELLES

Madame Marie Colombier donne, dans un roman très mouvementé, l'histoire d'une diva, **La plus jolie Femme de Paris**, qui, après une existence mêlée de luxe et de visites d'huissiers, finit par se dire que le jeu n'en vaut pas la chandelle, et qu'au fond, il vaut mieux retourner à la ferme que de vivre dans une perpétuelle angoisse.

Je ne sais si Madame Marie Colombier a eu des relations avec le monde qu'elle dépeint si bien, mais je ne connais qu'elle et Charles Chincholle qui aient pris les oiseaux de proie juridiques en une pareille horreur.

Est-ce un portrait, cette Jane Debraille ? c'est bien possible et peut-être mettra-t-on le vrai nom de l'héroïne à la place de son pseudonyme.

Prudence Raynaud est le roman d'une servante qui s'empare peu à peu de l'esprit et des sens de son maître veuf et l'amène à l'épouser. Ce qui rend ce drame intime particulièrement dramatique c'est la présence de Marthe, la fille du veuf, que celui-ci finit par assassiner. Certaines constatations sont cruelles, mais l'œuvre est puissante et bien conduite; M. Fernand Beissier a écrit là une étude intéressante.

Zonzon est une fille de petite bourgeoisie qui tourne mal grâce à sa mère qui a eu, sur le tard, deux autres enfants. Le grand-père a laissé une rente viagère à Zonzon, ne prévoyant pas que sa belle-fille aurait d'autres rejetons, et celle-ci considérant sa fille aînée comme ayant fait tort aux derniers venus, s'est pris envers elle d'une haine féroce qui amène des querelles terribles dans le ménage. Zonzon se sauve loin de sa famille et se roule dans la plus horrible débauche.

Le type du père de Zonzon est curieusement observé et donne la note exacte de ce que peut être un homme sans moralité lorsqu'il est paresseux et ne vise que son bien-être personnel.

Sans s'arrêter aux détails pimentés de ce roman, on y rencontre un fond de moralité. Zonzon n'était certes pas faite pour l'horrible existence qu'elle subit plus qu'elle ne s'y livre à plaisir ; sa famille est plus coupable qu'elle-même.

Très émouvant et sentimental au possible le roman de cette Emeline, surnommée **La Mal'aria**, jetée par les hasards de sa naissance dans une ignoble famille et qui va s'échouer dans une maison mal famée. Par une circonstance étrange, mais que la fantaisie d'un romancier habile force d'admettre, Emeline est recueillie dans une famille honorable, adoptée, et, finalement, épouse un homme ayant une haute position. Mais le passé ne peut s'effacer, et la malheureuse femme qui en est la victime, meurt des transes perpétuelles que lui inspirent les terribles révélations qui peuvent à tout instant publier la honte de sa jeunesse.

Nous n'avons rien à retirer ni à ajouter à ce que Gaston d'Hailly a écrit dans le n° 98 de notre Revue (25 novembre 1884), sur l'œuvre de Joséphin Péladan, *La Décadence latine.*

Un ouvrage de l'auteur du *Vice Suprême* et de *Curieuse*, peut être discuté et a été discuté au point de vue philosophique et social, il n'a, jusqu'à présent, rencontré que des admirateurs au point de vue de l'art et de la littérature.

L'œuvre nouvelle qu'il nous donne aujourd'hui, **L'Initiation sentimentale**, appartient, comme les deux ouvrages cités plus haut, à cette série d'études dans laquelle, sous le titre général de décadence latine, M. Joséphin Péladan s'est donné pour but de peindre toute une fin de race et de civilisation.

Curieuse est le tableau des mœurs décadentes sous leur aspect parisien et public ; *l'Initiation sentimentale* étudie les passions éternelles dans leur moralité contemporaine ; un autre ouvrage en préparation que l'auteur nous annonce, *A Cœur perdu*, racontera, dit-il, les vains efforts de deux êtres vers la passion sublimée.

Ces trois romans représenteront donc par leur essence, sous les formes d'aujourd'hui, les mœurs, les passions, la passion.

Ainsi que nous l'apprend l'auteur, dans la courte préface qui précède *l'Initiation sentimentale*, il estime avoir répondu par ces trois volumes et selon la plus grande franchise, aux points d'interrogation perverse que se posent un grand nombre de femmes, même honnêtes ou se croyant telles.

Et il ajoute ironiquement, mais non sans amertume : « Si la lecture de ces ouvrages leur ôtait (aux honnêtes femmes), l'idée *d'aller y voir* elles-mêmes, ce serait beaucoup pour leur repos, leur salut et celui de l'auteur. »

Nous ne pensons pas que, dans la pensée de l'auteur, cette désignation « *latine* » doive être prise au pied de la lettre, la race slave, germaine ou anglo-saxonne étant absolument au même point que celle spécialement désignée par M. Joséphin Péladan.

Le Roman Incohérent, par Charles Joliet, est, ainsi que l'indique son titre, un livre fou, sans queue ni tête, mais d'une allure vive et gaie.

Au milieu de ces scènes qui ont l'air de ne pas se tenir, on trouve toute une critique de nos mœurs, de notre théâtre, de notre littérature, celle-ci surtout plus incohérente peut-être que dans le *Roman Incohérent*.

Un éditeur était tout désigné pour publier ce roman, aussi Jules Lévy, le créateur de l'*École incohérente* n'a pas hésité. Mais en éditeur peu incohérent il s'est lancé dans une débauche de luxe d'édition, il a chargé Steinlen d'illustrer incohéremment le volume, et se fera des rentes qui ne manqueront pas de « cohésion ».

Candidat ! par Jules Claretie, est un livre dont le titre dit suffisamment le but : nous faire prendre les hommes politiques pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des « bâtons flottants ».

Quant au talent de l'auteur, il n'y a plus à en parler, son siège est fait, à notre sens, à... l'Académie.

La Belle Espionne, par MM. B. Millanvoye et A. Étievant, est un récit très dramatique, dont les péripéties se déroulent serrées et attachantes au milieu de la dernière guerre franco-allemande. En lisant ce roman, on éprouve de fortes et patriotiques émotions dont on ne peut que remercier les auteurs.

Le volume de M. Alfred de Sauvenière, **Idylle rouge**, se compose de trois histoires d'amour qui se terminent dramatiquement. L'auteur, un écrivain de mérite, ne suit pas les errements des romanciers qui cherchent à plaire par des dénouements heureux, il s'est dit que la vie n'est pas ainsi faite que tout doive, en amour, se terminer par l'accomplissement des désirs, et que souvent les flèches de Cupidon font de terribles blessures.

Avec **Lydie**, le joli, très joli roman de M. Henri Lavedan, on se trouve en présence du père qui marie sa fille pour sa convenance personnelle sans aucune préoccupation des sentiments de celle-ci. Du reste l'épigraphe placée en tête du volume dit absolument le fond du livre.

L'égoïste, c'est celui qui ne pense pas à moi (*X. Doudan*). La tante Génie, la femme bas-bleu, est un portrait hors ligne.

Quant aux **Cocquebins**, de M. Léo Trézenik, nous avouons que cette étude ne nous inspire qu'un profond dégoût et nous trouvons très fâcheux que l'auteur prostitue un réel talent à la peinture de pareils tableaux. M. Trézenik, ressent un profond dédain pour la femme, et quant à l'amour il ne l'idéalise pas. — Ce livre est malpropre, malsain, on y respire des relents d'amphithéâtres d'hôpitaux.

Ah ! si les murailles des hôtels étaient des phonographes, qu'elles en diraient long et de drôles sur ce qu'elles ont entendu ! Ecoutez les confidences que M. Paul Lheureux, le fin observateur, a recueillies à **l'Hôtel Pigeon** de Lyon.

Le livre de Paul Lheureux se compose d'une vingtaine de récits dont le genre est tellement différent qu'il est bien difficile de donner un avis sur l'œuvre.

Du reste, les livres de nouvelles ont ce grand avantage pour le lecteur ayant peu de temps à consacrer aux œuvres de la littérature, d'offrir la variété sous un petit format et de ne pas casser la tête des gens dont l'esprit s'embrouille au milieu de péripéties variées dans l'entrelacs desquels on se perd facilement. Voici le volume de M. Emile Pierre, **A Plaisir**, un livre que l'on peut recommander ; **Liaudette**, recueil de contes pleins de fraîcheur et de soleil, signé de ce gracieux écrivain, Gabriel Marc, poète quand même, qu'il écrive en prose ou en vers.

Voulez-vous des récits légendaires, voici les **Contes et Légendes au houblon**, récits racontés dans les Flandres, tandis qu'on s'occupe à *épier* le houblon en famille, tous réunis dans la *place*.

Pour les petits, recommandons **la Revanche des Bêtes**, par Ch. Normand et illustré par Brossé Levasseur. La jeunesse rira peut-être en lisant ces pages pleines de bonne humeur, elle se sentira aussi fortement émue, et nous l'avons été nous-mêmes, à la lecture de *Tom et Fanny*, une histoire d'éléphant, un vrai petit chef-d'œuvre de sentiment.

Il fallait s'y attendre ! chaque saison nous amène un volume de Gyp et, au moment de partir à la campagne, la spirituelle et maligne personne vient rafraîchir un peu la mémoire des jeunes hommes en passe de faire la grande folie, c'est-à-dire de sauter le pas. Ah ! ces plages ! que de mariages elles ont sur la conscience ! Vous savez, jeunes hommes, dit Gyp, **Pour ne pas l'être**, il n'y a qu'un seul moyen, c'est de ne pas l'être... marié, sans doute. Avis aux amateurs et à ceux qui ne connaissent pas les traîtrises des casinos !

Signalons la traduction en français, par Mme Marie Létang, de l'œuvre si originale de M. E. Braddon, **L'Amour et l'Argent**, récit dramatique et sentimental à la fois dans lequel on apprend qu'il ne faut pas louvoyer entre l'amour et la fortune.

Le Prince de Madagascar est une satire très caustique de notre régime colonial. Plusieurs des portraits qu'on y rencontre rappellent la facture de Sterne, de Voltaire et de Jean-Paul. *Le Sadducéen d'Amsterdam* est une composition d'un genre plus hardi. Ajoutons que les haines farouches des juifs contre tous ceux qui professent la liberté de conscience forment le sujet de ce drame, dont le dénouement est d'une grande valeur. *Arabella* est une fantaisie d'un coloris très chaud que n'aurait peut-être point répudiée chez nous Théophile Gautier.

C'est la première fois qu'on traduit Gutzkow en France. La *Revue des Deux-Mondes* lui a, il est vrai, consacré, à plusieurs reprises, des articles étendus, mais il restait à nous faire connaître les œuvres mêmes de cet écrivain d'élite. C'est à M. Charles Simond et à l'éditeur-auteur, Albert Savine, que nous devons ce régal de délicats.

Vice versa est un récit plein d'humour et de verve, par F. Anstey. Vie de pension et vie de négociant sont peintes de main de maître dans ce livre amusant et gai, que l'on peut mettre dans toutes les mains.

M. E. de Villedieu est un poète très chrétien qui ne conçoit l'idéal que dans l'amour du beau infini qui a pour foyer la divinité. En présence des chefs-d'œuvre produits par l'idée religieuse dans tous les beaux-arts, il se demande où ira se réfugier l'idée esthétique lorsque viendra l'heure des négations suprêmes.

Baladins qui fermez les yeux devant l'histoire
Qui prenez en vautours, jetez à la nuit noire
Les cœurs, les âmes sans soleil,
Vous comptez chasser Dieu de l'immense étendue ?
Et demain, devant vous, c'est l'horreur éperdue !
Demain c'est l'effrayant réveil !

Les Chants de Rénovation de M. de Villedieu sont des hymmes à l'Idéal suprême, un vaillant essor de l'esprit et du cœur.

ALEXANDRE LE CLÈRE.

IMPRIMERIE PAUL BOUSREZ, 5, RUE DE LUCÉ, TOURS.

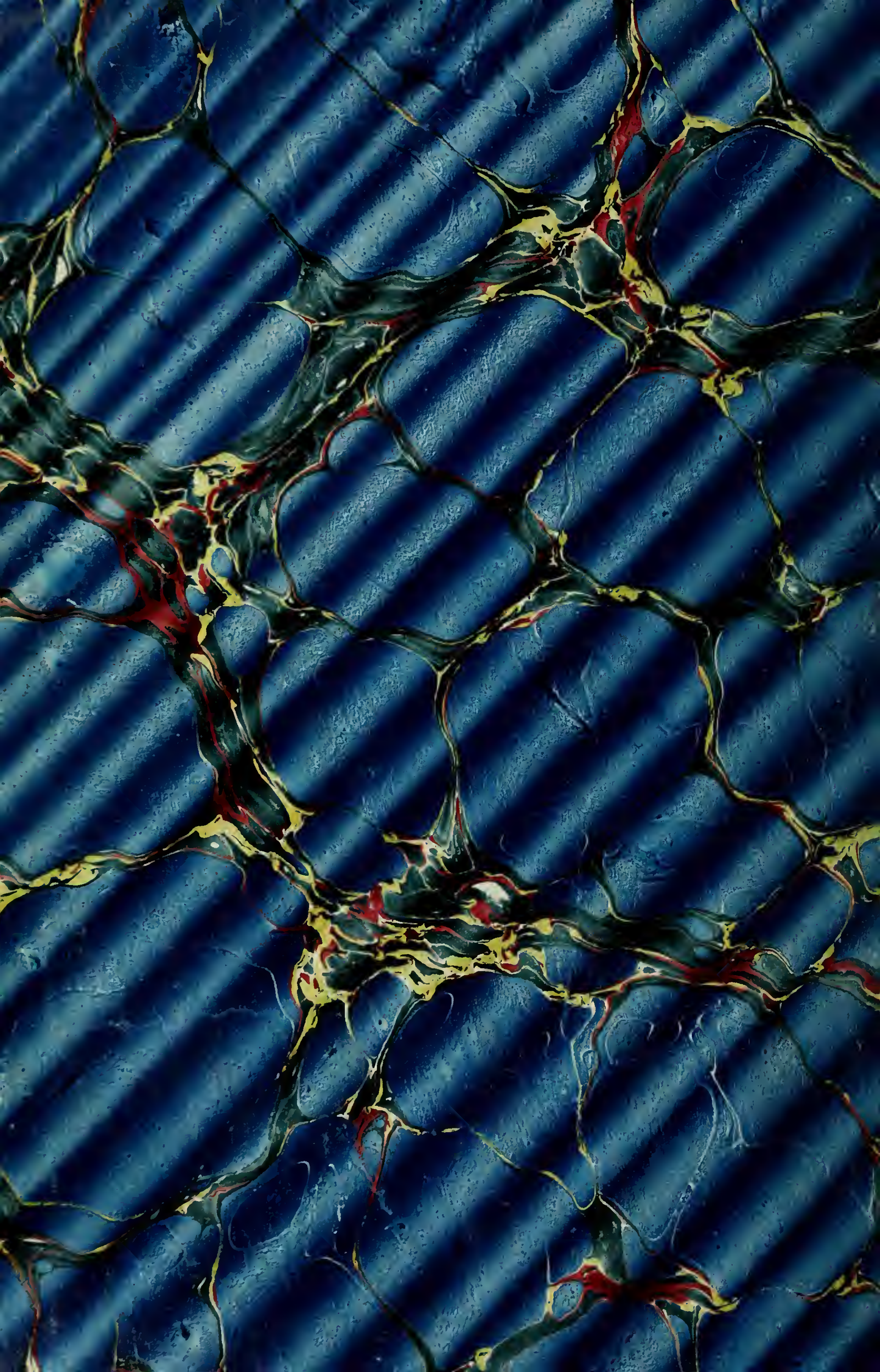
TABLE DES OUVRAGES

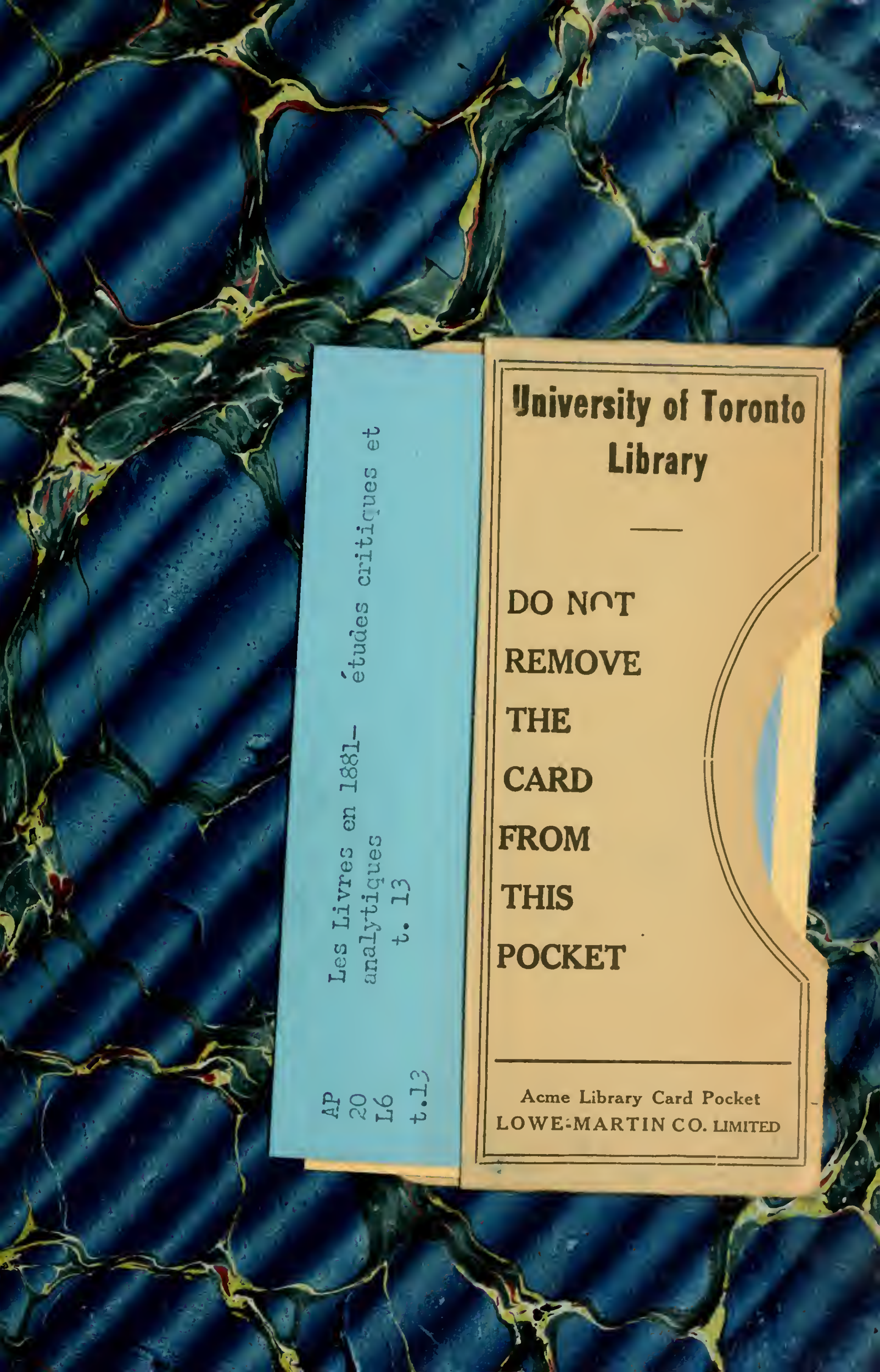
DONT IL A ÉTÉ TRAITÉ DANS LE TREIZIÈME VOLUME. — Nos 148 A 159

Pages.		Prix
239	*La Matière et l'énergie.* — Emile Ferrière. — Félix Alcan, 1 vol. in-18 . . .	4 50
334	*Les Matières premières.* — F. Genevoix. — Félix Alcan, 1 vol. in-18.	0 60
122	*Melchior Grimm.* — Edmond Sherer. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-8	7 »
153	*Un ménage d'employé.* — Emile Rousselle. — E. Dentu et Cie 1 vol. in-18 . .	3 »
219	*Mes petits papiers.* — Hector Pessard. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18. . . .	3 50
163	*Misères du sabre.* — Lucien Descaves. — Tresse et Stock, 1 vol. in-18. . . .	3 50
285	*Les Moineaux francs.* — Jacques Normand. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18. .	3 50
45	*Le Monde du comique et du rire.* — Alfred Michiels. — Calmann-Lévy 1 vol. in-18	3 50
304	*Monsieur Maurice.* — Marie Robert Halt. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.	3 50
137	*Montescourt.* — Léon de Tinseau — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 50
86	*Mont-Oriol.* — Guy de Maupassant. — Victor Havard, 1 vol. in-18.	3 50
237	*Le Mort.* — Camille Lemonnier. — A. Piaget 1 in-18.	3 50
18	*Le Mystère de Nantes.* — A. Pagès et H. Hazard. — E. Dentu et Cie, 1 vol. in-18	3 50
307	*Mystères physiques.* — Paul Marot. — A. Lemerre, 1 vol. in-18.	3 »
255	*Née Michon.* — Henri de Pène. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18.	3 50
153	*Le Noir et le bleu.* — Joseph Montet. — E. Dentu et Cie, 1 vol. in-18 . . .	3 »
25	*Noir et Rose.* — Georges Ohnet. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18.	3 50
198	*Le Nom fatal.* — Jules de Gastyne. — Albert Savine, 1 vol. in-18.	3 50
185	*Nos chemins de fer.* — H. Pendrié. — Aug. Ghio, 1 vol. in-4.	5 »
183	*Nos Petits Bismarcks.* — N. Cutchédrine. — Louis Westhauser 1 vol. in-18.	3 50
74	*Notes d'un chercheur sur l'Alesia de Vercingétorix et de Jules César.* — Chez l'auteur, 1 vol. in-18.	2 »
298	*Nuit de noces.* — Félix Steyne. — Ed. Monnier et Cie, 1 vol. in-18. . . .	3 50
185	*L'Œuvre de A. Lamartine.* — Hachette et Cie et Jouvet et Cie 1 vol. in-18. .	3 50
334	*Œuvre de Shelley.* — Albert Savine, 3 vol. in-18.	10 »
324	*Offenbach.* — André Martinet. — Dentu et Cie, 1 vol. in-18.	3 »
24	*Des Offices de notaires.* — Albert Amiago. — Journal des Notaires, 1 vol. in-18	1 25
89	*Ohé ! l'Artiste.* — Henri Beauclair. — Tresse et Stock, 1 vol. in-18. . . .	3 50
101	*A Panama.* — G. de Molinari. — Guillaumin et Cie 1 vol. in-18	3 50
169	*Au Paradis des Enfants.* — André Theuriet. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. .	3 50
258	*Le Paradoxe de l'Egalité.* — Paul Laffite. — Hachette et Cie, 1 vol. in-18. .	3 50
160	*Par de là la Méditerranée.* — Ernest Fallot. — E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18	3 50
313	*Paris-Escarpe.* — Charles Virmaitre. — Albert Savine, 1 vol. in-18. . . .	3 50
81	*Paris qui s'efface.* — Charles Virmaitre. — Albert Savine, 1 vol. in-18 . . .	3 50
211	*Une Paroisse isolée.* — F. Marion Crawford. — E. Dentu et Cie, 1 vol. in-18.	3 50
268	*Parsis et Brahmine.* — Carla Maria. — E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18.	3 50
311	*Le Passé.* — Georges Glatron. — Victor Havard, 1 vol. in-18.	3 50
16	*Paul Bruyère.* — Zénon Viret. — Paul Ollendorf, 1 vol. in-18	3 50
45	*Paul de Saint-Victor.* — Alidot Delzant. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18. . .	3 50
271	*Pauvre Petite.* — Anonyme. — Paul Ollendorf, 1 vol. in-18	3 50
298	*Perlerette.* — Auguste Erhard. — Librairie théâtrale, 1 vol. in-18.	3 50
18	*Petits Contes d'un philosophe.* — M Jacquinet. — Paul Ollendorf, 1 vol. in-18.	3 50
98	*La Petite Rose.* — L. M. Alcott. — J. Hetzel et Cie, 1 vol. in-18.	3 50
212	*Les Petits côtés de l'histoire.* — Henry d'Ideville. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.	3 50
197	*Peur de la vie.* — Charles Richard. — Librairie moderne, 1 vol. in-18. . .	3 50
102	*Les Phénomènes affectifs.* — Fr. Paulhan. — Felix Alcan, 1 vol. in 18. . . .	2 50
55	*La Philosophie d'une femme.* — Louise d'Alq. — Jouaust à Ligaux 1 vol. in-18.	6 »
334	*La Photographie.* — H. Gossin. — Félix Alcan, 1 vol. in-18	0 60
76	*La Physionomie chez l'homme et chez les animaux dans ses rapports avec l'expression des émotions et des sentiments.* — S. Shack. — J. B. Baillère et fils, 1 vol. in-8	7 »
136	*Pilleur d'épaves.* — Pierre Mael. — L. Frinzine et Cie, 1 vol. in-18.	3 50
183	*Pique-Nique.* — Réunion d'auteurs. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 50
125	*Pitoufflard et Racot.* — Charles Chrétien. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18.	3 50
304	*Les Plastiques.* — Félix Jantet. — G. Charpentier et Cie, 1 vol. in-18 . . .	3 50



IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.





AP 20 L6 t.13
Les Livres en 1881- études critiques et analytiques
t. 13
University of Toronto Library
DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

